


FONDO PROVINCIA



GRANDE INSCRIPTION

DU

PALAIS DE KHORSABAD

PUBLIÉE ET COMMENTÉE

PAR

MM. J. OPPERT ET J. MÉNANT





PARIS

IMPRIMERIE IMPÉRIALE

M DCCC LXIII







GRANDE INSCRIPTION

DU

PALAIS DE KHORSABAD.

L'histoire de Sargon, roi d'Assyrie, dont la Bible ne nous avait conservé que le nom (Isaïe, ch. xx), nous est connue aujourd'hui, en grande partie du moins, par les inscriptions du palais de Khorsabad.

Le document dont nous publions le texte, la transcription, la traduction et l'interprétation philologique, est le récit le plus étendu qui soit parvenu jusqu'à nous sur ce grand règne. Il forme un ensemble complet dont les éléments ont été copiés et reproduits avec une admirable précision par M. Botta dans le *Monument de Ninive*. Il existait plusieurs copies de ce même texte dans le palais assyrien; c'est à l'aide des quatre exemplaires qui se trouvent sous le titre d'inscriptions des salles n°s IV, VII, VIII, X, que nous avons pu restituer le texte complet.

Parmi ces quatre exemplaires, celui qui se trouve désigné par le chiffre de salle X est le moins fruste, et c'est à cause de cette circonstance que nous l'avons choisi pour servir de base à la restitution de notre texte. M. Oppert a, de plus, rapporté de Khorsabad deux fragments de cette même inscription, qui peuvent avoir appartenu à une cinquième copie.

Il existe dans le palais de Khorsabad un autre document

historique plus développé que celui que nous soumettons au public; il n'en reste que des fragments très-considérables, il est vrai, mais insuffisants pour une restauration complète. Ce grand texte donnait les campagnes de Sargon par ordre chronologique. Les inscriptions de la salle cotée II, dans le plan de Botta, peuvent servir de base pour une restitution qui se complète quelquefois par les inscriptions des salles V, XIII et XIV : ce document se nommera avec raison *l'Inscription des annales.* Le texte que nous publions maintenant nous fait connaître l'histoire du règne de Sargon sans tenir compte de l'ordre chronologique des faits; M. Ménant propose de l'appeler, pour le distinguer de l'inscription des annales, *l'Inscription des fastes.*

Les quatre *codices* (si nous pouvons nous servir de ce nom) qui ont été collationnés avec le fragment du cinquième, pour rétablir le texte des *fastes*, ont été cités dans les notes qui accompagnent le texte que nous publions, de manière à rendre facile la comparaison des différentes versions. Les variantes, du reste, ne constituent pas une rédaction différente du document, mais seulement des divergences graphiques pour exprimer les mêmes mots; elles trouveront leur place dans le commentaire.

Les auteurs du présent travail se sont surtout appliqués à rendre les caractères cunéiformes par le type qui leur est donné dans le texte fondamental de la salle X; néanmoins ils s'en sont quelquefois écartés pour s'attacher à un type différent quand il se trouvait indiqué par la comparaison des passages correspondants des autres exemplaires. Le remarquable mémoire de M. Botta sur l'écriture assyrienne a, d'ailleurs, rendu compte de ces variantes; nous renvoyons, pour cette matière, à ce travail, qui a paru dans le *Journal asiatique* de 1847.

Voici la traduction française de l'inscription :

« Palais de Sargon, le grand roi, le roi puissant, roi des légions, roi d'Assyrie, vicaire des dieux à

Babylone, roi des Soumirs et des Accads, favori des grands dieux.

« Les dieux Assour, Nebo et Mérodach m'ont conféré la royauté des nations. Fier de mon nom sans tache, j'ai déclaré la guerre à l'impiété. J'ai restauré les sanctuaires de Sippara, de Nipour, de Babylone et de Borsippa; j'ai redressé les infractions commises par les hommes contre les lois respectables.

« J'ai réuni les couronnes de Kalou, Chalanné, Orchoé, Rata, Larsam [1], Zari, Kisik, le séjour du dieu Laguda; j'ai assujetti leurs habitants. Quant aux lois de Baalbek et de la ville de Harran, tombées en désuétude depuis des jours reculés, j'ai remis en vigueur leurs coutumes altérées.

« Les grands dieux m'ont rendu heureux par la constance de leur affection; ils m'ont accordé sur tous les rois l'exercice de ma souveraineté; ils leur ont imposé à tous l'obéissance. A partir du jour de mon avénement, les princes, mes rivaux, ne m'ont pas dédaigné; je n'ai pas, en homme lâche, redouté les combats et les batailles. J'ai rempli de terreur les terres des rebelles, et j'en ai exigé les symboles de soumission présentés dans les quatre éléments. J'ai ouvert des forêts innombrables, profondes et d'une grande étendue; j'ai fait aplanir leurs inégalités. J'ai traversé des vallées tortueuses et arides,

[1] Orchoé, Erech de la Bible, est sûrement Warka d'aujourd'hui, Sippara Sofeira, Nipour Niffar, Larsam Senkereh. Il y a de grandes probabilités pour que Chalanné (Calneh ou Calno de la Bible) soit Mugheïr, Zari Zerghoul. (Voir *Exp. en Mésopot.* I, p. 255 et suiv.)

qui étaient le siége de chaleurs mortelles; et, en passant, j'ai fait creuser des citernes.

« C'est par la grâce et la puissance des grands dieux, mes maîtres, que j'ai forcé mes serviteurs à m'obéir; par la prière, j'ai obtenu la défaite de mes ennemis. J'ai régné depuis Iatnan [1], qui est au milieu de la mer du soleil couchant, jusqu'aux frontières de l'Égypte et du pays des Moschiens, sur la vaste Phénicie, la Syrie dans son ensemble, la totalité des *Guti muski* [2] de la lointaine Médie, voisine des pays de Bikni, jusqu'au pays d'Albanie, à partir de Ras, qui est limitrophe d'Elam aux bords du Tigre, jusqu'aux tribus d'Itou, de Roubou, de Haril, de Kaldoud, de Hauran, d'Ouboul, de Rouhoua, des Litaï qui demeurent sur les rives du Sourappi et de l'Oukni, de Gamboul, de Khindar, de Poukoud [3]. J'ai régné sur les suti chasseurs qui sont dans la terre de Iatbour la remarquable, jusqu'aux villes de Samhoun, de Bab-Karakh, de Karakh-Tilit, de Khilikh, de Goullat, de Dounni-Samas, de Boubi, de Tell-Khoumba, qui dépendent d'Élam et de Tiratdouniyas (*Térédon* [4]), la haute et la basse, des pays de Bet-Amoukkan, de Bet-Dakkour, de Bet-Silan, de Bet-Sa'alla, qui, en tout, forment la Chaldée (qui

[1] *Itanus*, sur l'île de Crète, et puis nom de l'île de Chypre.

[2] Les auteurs mettent en lettres italiques la transcription des mots assyriens dont l'interprétation n'est pas jusqu'aujourd'hui acquise à la science.

[3] *Pekod* de la Bible. (Jér. L, 21; Ez. XXIII, 23.)

[4] La basse Chaldée. On voit que presque tous les noms des villes élamites sont sémitiques. (Voir Genèse, X, 22.)

n'est pas à dédaigner), sur le pays de Bet-Iakin, qui est sur les bords de la mer, jusqu'aux confins d'Asmoun. J'ai perçu leurs tributs; j'ai institué au-dessus d'eux mes lieutenants comme gouverneurs, et je les ai réduits sous ma suzeraineté.

« Voici ce que j'ai fait depuis le commencement de mon règne jusqu'à ma quinzième campagne :

« Je défis, dans les plaines de Kalou, Khoumbanigas, roi d'Élam.

« J'assiégeai, j'occupai la ville de Samarie, et réduisis en captivité 27,280 personnes qui l'habitaient; j'ai prélevé sur eux 50 chars, et j'ai changé leurs établissements antérieurs. J'ai institué au-dessus d'eux mes lieutenants; j'ai renouvelé l'obligation que leur avait imposée un des rois mes prédécesseurs.

« Hanon, roi de Gaza, et Sebech, *sultan*[1] d'Égypte, se réunirent à Rapih (Raphia) pour me livrer combat et bataille; ils vinrent en ma présence, je les mis en fuite. Sebech céda devant les cohortes de mes serviteurs, il s'enfuit et jamais on n'a revu sa trace. Je pris de ma main Hanon, roi de Gaza.

« J'imposai des tributs à Pharaon, roi d'Égypte; à Samsië, reine d'Arabie; à It-Himyar le Sabéen, de l'or, des herbes odorantes, des chevaux, des chameaux.

« Kiakkou, de Sinoukhta, avait méprisé le dieu Assour et avait refusé sa soumission; je le fis prisonnier, lui, et je pris ses 30 chars et 7,350 de ses soldats. Je donnai Sinoukhta, la ville de sa royauté,

[1] C'est le mot *siltan*, le *shilton* hébreu (pouvoir), le *sultan* arabe.

à Matti, du pays de Touna; j'ajoutai au tribut antérieur des chevaux et des ânes, et j'ai institué Matti comme gouverneur.

« Amris, de Tabal, avait été mis sur le trône de Khoulli, son père; je lui accordai son installation et lui donnai la Cilicie (*Khilakkou*), qui n'avait pas été soumise à ses ancêtres. Mais il n'observait pas l'alliance, et envoya son ambassadeur à Ursa, roi d'Arménie, et à Mita, roi des Moschiens, qui m'avaient enlevé mes provinces. Je transportai en Assyrie Amris, avec sa dépendance, les membres de la famille de ses ancêtres, les magnats du pays, ainsi que 100 chars; j'établis à leur place des Assyriens dévoués à mon empire. J'instituai sur eux mon lieutenant comme gouverneur, et je leur ordonnai la prestation des tributs.

« Iaoubid, d'Hamath, auparavant[1] ..... n'était pas légitime maître du trône; homme infidèle et impie, il avait convoité la royauté d'Hamath. Il excita contre moi les villes d'Arpad, de Simyra, de Damas et de Samarie, et prit ses précautions avec chacune d'elles, et se prépara à la bataille. Je comptai toutes les troupes du dieu Assour; j'assiégeai dans la ville de Karkar, qui s'était déclarée pour le rebelle, lui et ses guerriers; j'occupai Karkar, et je la réduisis en cendres. Je le pris lui-même, je lui fis arracher la peau, et je tuai les chefs des émeutiers dans chacune de ces villes, et j'en ai fait un lieu de désolation. Je recrutai 200 chars, 300 cavaliers parmi les

[1] État d'Iaoubid avant son avénement.

habitants du pays d'Hamath, et je les ajoutai à la part de ma majesté.

«Tant qu'Iranzou de Van vivait, il était soumis et dévoué à mon empire; mais le sort l'enleva. Ses sujets placèrent son fils Aza sur son trône. Ursa, l'Arménien, intrigua avec les peuples du mont Mildis, de Zikartou, de Misiandi, avec les grands de Van, et les entraîna à la défection; ils abandonnèrent le corps de leur maître Aza sur les sommets des montagnes. Ullousoun, de Van, son frère, qu'ils avaient mis sur le trône de son père, s'inclina vers Ursa et lui donna 22 places fortes avec leurs garnisons. Dans la colère de mon cœur, je comptai toutes les armées du dieu Assour, je fis un vœu dans mon esprit, et je m'avançai pour attaquer ces pays. Ullousoun de Van vit l'approche de mon expédition; il sortit avec ses troupes, et se tint en lieu sûr dans les ravins des hautes montagnes. J'occupai Izirti, la ville de sa royauté, et les villes d'Izibia, d'Armit, ses redoutables forteresses; je les réduisis en cendres. Je tuai tout ce qui appartenait à Ursa l'Arménien, dans ces hautes montagnes. Je pris de ma main 250 membres de sa famille royale; j'occupai 55 villes murées, dont 8 villes ordinaires et 11 forteresses inaccessibles, je les réduisis en cendres. Les 22 villes fortes qu'Ursa avait prises, je les incorporai à l'Assyrie. J'occupai 8 villes fortes du pays de Touya et les bourgs de Tilousina, d'Andia; 4,200 hommes avec leurs propriétés furent emmenés en esclavage.

«En même temps, Mitatti de Zikarta s'était dé-

barrassé de ma domination; lui et les hommes de son pays s'étaient enfuis dans les forêts, on n'en vit pas la trace. (Plus tard,) je réduisis en cendres Parda, la ville de sa royauté; j'occupai 23 grandes villes de ses environs, et je les dépouillai. Les villes de Souandakhoul et de Zourzoukkou, du pays de Van, s'étaient inclinées vers Mitatti; je les occupai et les pillai. Puis je pris Bagadatti, du mont Mildis, et je lui fis arracher la peau. Je déportai Dayaoukkou et sa suite à Hamath, et je les y fis demeurer.

« Alors Ullousoun entendit dans ses hautes montagnes mes exploits glorieux; il s'en alla en hâte comme un oiseau, et vint vers moi en suppliant; je lui pardonnai ses méfaits sans nombre, et ses iniquités furent effacées. Je lui restituai sa terre; je le replaçai sur le trône de sa royauté. Je lui donnai les deux forteresses et les 22 grandes villes que j'avais enlevées des mains d'Ursa et de Mitatti. J'ai travaillé à la pacification de sa contrée. Je fis l'image de ma majesté; j'y écrivis la gloire du dieu Assour, mon maître, et je l'érigeai en plusieurs exemplaires dans Izirti, la ville de sa royauté.

« J'imposai comme tribut à Ianzou, roi du pays des fleuves, dans Houbouskia, la ville de sa puissance, des chevaux, des bœufs et des agneaux.

« Assourlih, de Kar-Alla, Itti d'Allapour, avaient péché contre Assour et méprisé sa puissance; je fis arracher la peau à Assourlih. Je déportai les hommes de Kar-Alla (qui n'est pas à dédaigner), et Itti, ainsi que sa suite, je les plaçai dans Hamath.

« J'enlevai à leurs demeures les habitants des villes de Soukkia, Bala, Abitikna, Pappa (Paphos), Lalloukni; je les fis demeurer à Damas, en Syrie.

« J'occupai les 6 villes du pays de Niksamma (nagui). Je pris de ma main Nirisar, gouverneur de la ville de Sourgadia; j'ajoutai ces villes à la satrapie de Parsouas (Parthie).

« Bel-sar-ousour (Balthasar) était roi de la ville de Kisisim; je fis transporter en Assyrie lui, ce qu'il possédait, son trésor, le contenu de son palais; j'ai placé mon lieutenant comme gouverneur sur la ville, à laquelle j'ai donné le nom de Kar-Mardouk. Je fis faire une image de ma majesté, et je l'érigeai au milieu de la ville. J'occupai 6 villes des environs, et je les ajoutai à son gouvernement.

« J'assiégeai et vainquis Kibaba, préfet de la ville de Kharkhar; je réduisis à la captivité lui et les habitants de son pays. Je rebâtis de nouveau cette ville; j'y fis demeurer les habitants des provinces que mon bras avait conquises. Je plaçai au-dessus d'eux mon lieutenant comme gouverneur. Je nommai la ville Kar-Sargon; j'y ai institué le culte du dieu Assour, mon maître; j'y érigeai l'image de ma royauté. J'occupai 6 bourgs de ses environs, et je les ajoutai à ce gouvernement.

« J'assiégeai et je pris les villes de Tell-Akhi-toub, de Khindaou, de Bagaï, d'Anzaria; j'en transportai les habitants en Assyrie. Je les ai réédifiées de nouveau; je leur donnai les noms de Kar-Nabou, de Kar-Sin, de Kar-Hou et de Kar-Istar.

« Pour me maintenir en Médie, j'ai élevé des fortifications dans le voisinage de Kar-Sargon. J'occupai 34 bourgs de la Médie et je les annexai à l'Assyrie, et j'établis sur eux des tributs consistant en chevaux.

« J'assiégeai et je pris la ville d'Eristana et les villes environnantes du pays de Baït-Ili; j'enlevai leurs dépouilles.

« Les pays d'Agag et d'Ambanda, en Médie, vis-à-vis des Arabes du levant du soleil, avaient refusé leurs tributs; je les ai détruits, dévastés, brûlés par le feu.

« Rita d'Albanie m'était soumis, dévoué au culte d'Assour; 5 bourgs de sa dépendance firent défection et ne reconnurent plus sa domination. Je vins à son aide; j'assiégeai et j'occupai ces bourgs; j'emmenai en Assyrie les hommes et leurs propriétés avec des chevaux sans nombre.

« Urzana, de la ville de Musasir, avait eu confiance en Ursa l'Arménien, et m'avait refusé sa soumission. Je me rendis maître, avec la force de mon armée et aidé d'une ruse, de la ville de Musasir; et lui, pour sauver sa vie, s'enfuit seul et s'en alla dans les montagnes. J'agis en dominateur envers Musasir. Je saisis comme butin la femme d'Urzana, ses fils et ses filles, son pécule, son trésor, tout le contenu de son palais (qui n'était pas à dédaigner) avec 2,100 hommes et tout ce qu'ils possédaient, les dieux Haldia et Bagabarta, ses dieux, et leurs vases sacrés en grand nombre.

« Ursa, roi d'Arménie, apprit la défaite de Mu-

sasir et l'enlèvement du dieu Haldia[1], son dieu; entre les mains de ses grands, il se tua par un coup de poignard. Je..... par toute l'Arménie jusqu'aux confins de ses tribus, témoins de sa révolte (?). Les hommes qui habitent ce pays, je les constituai *šibitta* et *ṣirḫa*.

« Tarhounazi, de la ville de Milid, *tuḳuntu iḥsuḥ*. Il se tourna contre les grands dieux, et refusa sa soumission. Dans le courroux de mon cœur, je remplis de terreur Milid, la ville de sa royauté, et les villes environnantes. Je fis sortir de Tell-Garimmi, ville de sa puissance, lui et sa femme, ses fils et ses filles, les esclaves de son palais (qui n'est pas à dédaigner) avec 5,000 guerriers; je les traitai en butin. Je rebâtis de nouveau Tell-Garimmi; je le fis occuper en entier par des archers du pays de Kammana, que ma main avait conquis, et je reculai les limites de ce pays. Je le remis entre les mains de mon lieutenant, et je l'ai mis au-dessus comme porte-couronne (vice-roi), ainsi que cela avait été du temps de Gounzinan, le roi précédent.

« Tarhoular, de Gamgoum, avait un fils, Mouttallou, que le peuple avait reconnu pour maître, et institué, contre ma volonté, sur son trône, et à qui ils avaient confié leur pays. Dans la colère de mon cœur, je marchai avec hâte contre la ville de Markasi, avec mes chars et mes cavaliers, qui ne

[1] Nous retrouvons, dans les inscriptions de Van, le dieu *Haldia* comme dieu des Arméniens, ce qui prouve, une fois de plus, que le syllabaire des inscriptions arméniaques est identique au syllabaire assyrien.

quittaient pas mes pas. J'ai traité en captif Mouttallou, son fils, avec les familles du pays de Bet-Pa'alla (qui n'est pas à dédaigner), avec l'or, l'argent, le trésor de son palais. J'ai réintégré de nouveau les hommes de Gamgoum et les tribus des environs, et j'ai mis au-dessus d'eux mon lieutenant comme gouverneur; je les ai traités comme des Assyriens.

« Azouri, roi d'Asdod [1], s'obstina dans son esprit à ne plus fournir ses tributs; il envoya aux rois ses voisins des messages hostiles à l'Assyrie. Pour cela, je méditai une vengeance, et je le remplaçai par un autre dans la domination sur ses pays. J'élevai à sa place son frère Akhimit à la royauté. Mais le peuple de Syrie, avide de révolte, se lassa du gouvernement d'Akhimit et éleva Iaman, qui, comme celui-là, n'était pas maître légitime du trône. Dans la colère de mon cœur, je n'ai pas divisé mon armée et je n'ai pas diminué les bagages, mais j'ai marché contre Asdod avec mes guerriers, qui ne se séparaient pas des vestiges de mes sandales.

« Iaman apprit de loin l'approche de mon expédition; il s'enfuit au delà de l'Égypte, du côté de Méroé, et jamais on ne revit sa trace. J'assiégeai, je pris Asdod et la ville de Gimt-Asdodim [2]; j'enlevai comme captifs les dieux d'Iaman, sa femme, ses fils, ses filles, son pécule, le contenu de son palais avec les habitants de son pays. Je rebâtis de nouveau ces villes, et j'y plaçai les hommes que mon bras avait

[1] Voir Isaïe, xx, 1.

[2] Une forme hébraïque.

conquis sur les pays du soleil levant; je mis au-dessus d'eux mon lieutenant pour les gouverner, et je les traitai comme des Assyriens. Ils ne se rendaient plus coupables d'impiété.

« Le roi de Méroé (*Miluḫḫi*)[1] demeure dans..... un lieu désert, le soutien de..... Depuis les jours les plus reculés jusqu'à..... ses pères n'avaient pas envoyé des ambassadeurs aux rois, mes ancêtres, pour demander paix et amitié, et pour reconnaître la puissance de Mérodach. Mais la terreur immense qu'inspirait ma majesté le fléchit, et la crainte tourna autrement ses intentions. Dans les *ṣiṣṣi*, il reconnut la grandeur de Ninip, dirigea ses pas vers l'Assyrie, et se prosterna devant moi.

« Mouttallou, de Commagène, homme frauduleux et hostile, n'honorait pas la mémoire des dieux; il trama une conspiration et médita la défection. Il s'inclina vers Argisti[2], roi d'Arménie, *nirari la mu ṣir* (*nu*) (*sa*), s'arrogea la perception des tributs et sa part du butin, et me refusa sa soumission. Dans la colère de mon cœur, je suivis le chemin de son pays avec les chars de ma puissance et les cavaliers qui ne se séparaient pas de mes pas. Mouttallou vit l'approche de mon expédition; il retira ses troupes, et on ne revit plus sa trace. J'assiégeai, j'occupai sa capitale et 62 grandes villes toutes ensemble; j'enlevai comme dépouilles sa femme, ses filles, son pécule,

[1] Ce passage est le seul où il reste quelques petites lacunes.

[2] Ce nom royal se trouve encore dans les textes arméniaques de Van.

son trésor, les choses précieuses de son palais avec les habitants de son pays, et je n'y oubliai rien. J'inaugurai de nouveau ce bourg; j'y plaçai les homme du pays de Bet-Iakin, que mon bras avait conquis; j'instituai sur eux mon lieutenant pour les gouverner, et j'établis ma domination sur eux. Je prélevai sur eux 150 chars, 1,500 cavaliers, 20,000 archers, 1,000 hommes armés de boucliers et de lances, et j'ai confié le pays à mon satrape.

« Tant que vivait Rita, roi d'Albanie, il m'était soumis et était dévoué à ma domination; les infirmités de l'âge vinrent et allèrent le chemin de la mort. Nibi et Ispabara, les fils de ses épouses, revendiquaient chacun pour soi l'occupation du trône de sa royauté, le pays et les impôts; et ils se livrèrent bataille. Nibi s'adressa pour soutenir ses prétentions à Soutrouk-Nahounta[1], roi d'Élam, et lui donna la promesse de la sujétion, et s'en alla pour commencer les hostilités. Ispabara, de son côté, m'adjura de soutenir sa cause et de relever son âme, en se prosternant et en s'humiliant, et me demanda mon alliance. J'envoyai sept de mes lieutenants et leurs armées soutenir ses prétentions; ils mirent en fuite, à la ville de Marsambisti, Nibi et l'armée des quatre fleuves (Élam[2]), qui l'avaient assisté. Je replaçai Ispabara sur son trône; je rétablis la paix dans son pays, et je le lui confiai.

« Mérodach Baladan, fils de Iakin, roi de Chaldée,

[1] Nous avons des inscriptions de ce prince.

[2] Cette identification n'est pas sûre.

zibirti hiristi in limni, ne respectait pas la mémoire des dieux; il se fia à la mer et à *gubus idi;* il éluda les préceptes des grands dieux et négligea sa dévotion. Il s'était adjoint, pour l'assister, Khoumbanigas, roi d'Élam. Il avait excité contre moi toutes les tribus nomades. Il se prépara à une bataille, et se porta en avant. Pendant douze ans, contre la volonté des dieux de Babylone, la ville de Bel qui juge les dieux, il avait excité le pays des Soumirs et des Accads et leur avait envoyé des ambassades (?). En honneur du dieu Assour, le père des dieux, et du grand seigneur auguste Mérodach, j'éveillai mon courage; je disposai ma rangée de bataille. Je décrétai une expédition contre les Chaldéens, gens d'émeute et d'impiété. Mérodach Baladan apprit l'approche de mon expédition; redoutant la terreur de ses propres guerriers, il fuit devant elle, et vola comme un oiseau, en se repliant de Babylone jusqu'à la ville d'Ikbibel. Il répartit entre ses généraux les villes qui possédaient des oracles et les dieux qui habitent dans ces villes. Lui-même se porta à Hisir-Iakin et en fortifia les murailles. Il convoqua les tribus de Gamboul, de Poukoud, de Tamoun, de Rouhoua et de Khindar, et les mit dans cette place, et prépara la bataille. Il explora et calcula l'étendue du terrain en avant du grand mur. Il construisit un fossé large de 200... et profond d'un *barsa* [1]. Dans ce fossé aboutissaient les conduits d'eau, à partir de l'Euphrate; il avait coupé et divisé en canaux le cours du fleuve. Il avait

[1] Trois *kani*, ou cannes.

ceint d'une digue la ville, lieu de la révolte; il l'avait remplie d'eau et avait coupé les conduits. Mérodach Baladan, avec ses aides et ses soldats, fit flotter comme des oiseaux les insignes de sa royauté sur les rives du fleuve (?); il arrangea son plan de bataille. J'étendis mes combattants le long du fleuve, en les répartissant en bandes; ils vainquirent les ennemis. Les eaux de ces canaux charrièrent dans leurs ondes les cadavres des rebelles, comme des troncs d'arbres. Les tribus nomades étaient présentes à ce désastre qui était..... et s'enfuirent; je séparai complétement de lui ses alliés et les hommes de Marsan; je remplis d'une terreur mortelle les rangs des insurgés. Il abandonna dans sa tente les insignes de sa royauté, le..... en or, le trône en or, le parasol en or, le sceptre en or, le char en argent, les ornements en or et des effets d'un poids considérable; clandestinement il se sauva. Il répara son fort, puisque les murs tombaient en ruines et *iruba ami* de son armée. J'assiégeai, j'occupai la ville de Hisir-Iakin. Je pris comme dépouilles et captifs lui et sa femme, ses fils, ses filles, l'or, l'argent, tout ce qu'il possédait, le contenu de son palais (qui n'est pas à dédaigner) avec un butin considérable de la ville. Je rendis responsables de leur péché chacune des familles et chacun des hommes qui s'étaient soustraits à ma domination. Je réduisis en cendres Hisir-Iakin, la ville de sa puissance; je minai et je détruisis ses murs antiques; j'en arrachai la pierre de fondation (*timin*), j'en fis un monceau de ruines. Aux gens de Sippara, Nipour, Babylone et

Borsippa, qui habitaient au milieu de la ville pour exercer leur profession de devins, je rendis le montant de ce qu'on leur avait pris, et je les ai protégés. J'ai repris les tables des calculs, qui avaient été, depuis des temps éloignés, dans la possession des *śuti*, et je les ai restituées à leurs possesseurs légitimes. J'ai réintégré sous mon joug les tribus nomades, et je leur ai confié leurs territoires antérieurs, qu'elles avaient administrés pour le bonheur du pays.

« Je donnai aux villes de Chalanné, d'Orchoé, de Rata, de Larsam, de Zerghoul, de Kisik, séjour du dieu Lagouda, à chacune le dieu qui y demeure, et je restituai à leurs sanctuaires les dieux qui avaient été ravis. Je remis en vigueur les lois altérées.

« J'imposai des tributs aux pays de Bet-Iakin, la haute et la basse partie, et aux villes de Samhoun, Bab-Karakh, Karakh-Tilit, Boubi, Tell-Khoumba, qui sont du ressort d'Élam. Je transplantai en Élam les habitants de la Commagène, en Syrie, que j'avais atteints de ma main, dans l'obéissance des grands dieux, mes maîtres, et je les plaçai sur le territoire d'Élam, dans la ville de Sakbat. Nabou-pakid-ilan fut autorisé à percevoir les impôts des Élamites pour les gouverner; je revendiquai comme gage la ville de Birtou ; tout ce pays, je le remis entre les mains de mon lieutenant à Babylone et de mon lieutenant dans le pays de Gamboul.

« Seul je me rendis à Babylone, aux sanctuaires de Bel, le juge des dieux, dans l'exaltation de mon cœur et la splendeur de ma face; je pris les mains

du grand seigneur, l'auguste dieu Mérodach, et je parcourus le chemin de la chambre des dépouilles.

« J'y ai transporté 154 talents, 26 mines, 10 drachmes d'or *ḫinirsù*, 1,804 talents, 20 mines d'argent, de l'ivoire, des couleurs multiples, de l'acier en quantité infinie, de la pierre *ka*, du cuivre, des minéraux *pi*, *muḫḫu digili*, du *pi* laminé, du *ṣirru*, et, pour vêtements, des étoffes bleues, pourpres, teintes avec du *berom* et du safran, des bois d'ébène, de cèdre, de cyprès, tous fraîchement coupés du mont Amanus aux belles forêts, en honneur de Bel, de Zarpanit, de Nebo et de Tasmit, et des dieux qui habitent les sanctuaires des Soumirs et des Accads; tout cela déjà à partir de mon avénement jusqu'à la troisième année de mon règne [1].

« Oupir, roi d'Asmoun, qui habite à 30 doubles heures au milieu de la mer du soleil levant, et qui est établi comme un poisson, apprit la grâce que m'avaient accordée les dieux Assour, Nebo et Mérodach; il envoya donc son don expiatoire.

« Et les 7 rois du pays de Iahnagi, du pays de Iatnan (qui, à 7 jours de navigation au milieu de la mer du soleil couchant, ont établi et étendu leurs demeures, et dont, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la période de....., personne, parmi les rois, mes pères, en Assyrie et en Chaldée (*Tirat-*

[1] C'est à partir de cette époque que Sargon pouvait aspirer à la royauté exclusive, son compétiteur étant écarté. Sargon parle de sa troisième *année*, et non pas de sa troisième campagne, pour insister sur ce qu'il avait fait déjà avant l'année 717.

douniyas), n'avait entendu prononcer le nom), avaient appris mes hauts faits en Chaldée et en Syrie, et ma gloire qui s'était étendue de loin jusqu'au milieu de la mer. Ils fléchirent leur orgueil et s'humilièrent eux-mêmes; ils se présentèrent ensemble devant moi à Babylone, portant des métaux, de l'or, de l'argent, des vases, du bois d'ébène et les fabrications de leur pays; ils s'inclinèrent devant moi.

« Pendant que je travaillais pour exterminer Betlakin et pour réduire Aram, et que je rendais plus efficace ma domination au pays de Iatbour, qui est au delà d'Élam, mon lieutenant, le préfet du pays de Kouï, attaqua Mita, le Moschien, et 3,000 de ses bourgs; il démolit 10 villes, les détruisit, les brûla par le feu et emmena beaucoup de captifs. Et ce Mita, le Moschien, qui ne s'était pas soumis aux rois, mes prédécesseurs, et n'avait jamais changé ses intentions, envoya vers moi son serviteur jusqu'aux bords de la mer du soleil levant pour faire sa soumission et pour apporter ses tributs.

« Je dis alors : Ces peuples et ces pays que ma main a conquis, et que les dieux Assour, Nebo et Mérodach ont réunis sous ma domination, suivirent la voie de la piété. C'est avec leur aide qu'aux pieds des *muśri*, pour remplacer Ninive[1], je fis, d'après la volonté divine et le vœu de mon cœur, une ville que j'appelai *Hisir-Sarkin*. Nisroch, Sin, Samas, Nebo, Ao, Ninip et leurs grandes épouses, qui règnent éternellement en Mésopotamie et sur le pays d'Aralli,

[1] A cette époque, le palais de Ninive était encore en ruines.

ont béni les merveilles splendides, les rues superbes dans la ville de Hisir-Sargon. J'ai rectifié les institutions qui n'étaient pas conformes à leurs volontés. Les prêtres, les *nisi ramki*, les *sarmaḥḥi supar* débattirent, dans leurs discussions savantes, sur la prééminence de leurs divinités et l'efficacité de leurs sacrifices.

« J'ai bâti, dans la ville, des palais couverts par des peaux de veaux marins, en santal, ébène, lentisque, cèdre, cyprès, pistachier sauvage, un palais d'une incomparable splendeur pour le siége de ma royauté. J'ai disposé leur *dunu* sur des planches en or, en argent, en cuivre, et *tak tilpi*, en pierres lisses, en couleurs faites avec de l'étain, du fer, de l'antimoine et des *ḥibisti* arrangés. J'ai écrit là-dessus la gloire des dieux. Au-dessus, j'ai bâti une charpente en poutre de cèdre. J'ai entouré avec des rosaces en briques vernissées les poutres de pin et de lentisque, et j'ai calculé leur distance. J'ai fait un escalier en spirale, à l'égal de celui du grand temple de Syrie qu'on nomme, dans la langue de Phénicie, *Bet-ḥilanni.* Entre les portes, j'ai mis 8 lions doubles dont le poids est de 6. . . . . 50 talents. . . . . vernissés furent fabriqués en honneur de *Mylitta*. . . . .

. . . .

et leurs 4 *kubur* en matériaux du mont Amanus; je les plaçai sur des *nirgalli.* J'ai sculpté avec art des pierres de la montagne.

« Pour décorer les portes, j'ai fait des enjolivements dans les linteaux et les montants; les traverses

en pierre de gypse d'une grande dimension, que j'avais enlevées de ma main, je les ai placées en dessus. J'ai muré leurs parois, et j'ai entraîné à l'admiration les grands des pays.

« Depuis le commencement jusqu'à la fin, j'ai marché dans l'adoration du dieu Assour, et, dans la règle des hommes sages, j'ai construit ces palais, j'ai amassé des trésors.

« Dans le mois de la bénédiction, au jour heureux, j'ai, au milieu d'eux, invoqué Assour, le père des dieux, le plus grand souverain des dieux et des *Astaroth*, qui habitent l'Assyrie. J'ai présenté des vases en verre, des objets en argent ciselé, en ivoire, des bijoux pesants, d'immenses cadeaux, en grande quantité, et j'ai réjoui leur cœur. J'ai exposé des idoles sculptées, doubles et ailées, des ..... ailés, des ..... ailés, des serpents, des poissons et des oiseaux incomparables, des canaux, les *miditu*, les ..... dans les hautes montagnes, les sommets des terres que j'ai conquises de ma main, pour la gloire de ma royauté...........................

....

« Il m'a accordé, dans son auguste puissance, une heureuse existence, une longue vie, la noblesse de la race, la constance de la victoire. Je me suis confié à sa grâce.

« Le grand seigneur Bel-Dagon, le maître des terres, habite la Mésopotamie, les dieux et Astaroth habitent l'Assyrie; leurs légions y restent en *pargiti* et *martakni*.

« Avec les chefs des provinces, les satrapes, les sages, les docteurs, les magnats, les lieutenants et les gouverneurs d'Assyrie, j'ai siégé dans mon palais, et j'ai exercé la juridiction.

« Je leur ai ordonné de prendre de l'or, de l'argent, des vases en or et en argent, des pierres précieuses, des couleurs, du fer, des produits de mines considérables, des étoffes teintes en *berom* et en safran, des draps bleus et pourpres, de l'ambre, des peaux de veaux marins, des perles, du santal, de l'ébène, des chevaux de la haute Égypte, des ânes, des mulets, des chameaux, des bœufs. Avec tous ces tributs considérables j'ai réjoui le cœur des dieux.

« Puisse Assour, le père des dieux, bénir ces palais, en donnant à ses images un éclat spontané! Que jusqu'aux jours les plus reculés il veille sur les issues! Que devant sa face suprême demeure le Taureau sculpté, le protecteur et le Dieu qui porte le parfait bonheur et la béatitude, et qu'il les fasse rester dans cette maison, jusqu'à ce que ces taureaux se meuvent de ce seuil!

« Qu'avec l'aide d'Assour, le roi qui a bâti ces palais se réjouisse de sa progéniture et qu'il septuple sa race! Que jusqu'aux jours reculés durent ces créneaux! Que celui qui y demeure en sorte entouré de la plus haute splendeur; qu'il se réjouisse, dans l'exaltation de son cœur, de pouvoir accomplir ses vœux, d'atteindre son but, et qu'il rende sa splendeur sept fois plus illustre ! »

GRANDE INSCRIPTION

DU PALAIS DE KHORSABAD.

COMMENTAIRE PHILOLOGIQUE

RÉDIGÉ

PAR M. JULES OPPERT.

La justification, dans tous les points, de la traduction d'un texte aussi important et aussi étendu que celui que nous publions ici, nécessiterait, pour ne négliger aucun détail, des développements d'une longueur exagérée, si l'on ne devait pas tenir compte des travaux accomplis. Mais il existe des principes acquis à la science qu'il n'est plus permis d'ignorer quand on aborde l'étude des inscriptions assyriennes, soit pour contrôler les travaux d'autrui, soit pour proposer des interprétations nouvelles.

Nous avons donc pensé que nous ne devions plus revenir sur les principes rudimentaires de la lecture, ni sur les éléments de l'interprétation des textes. Notre commentaire prend la science où l'ensemble des travaux a pu la conduire; il passera sous silence

les principes et les faits qui ne pourraient plus être contestés aujourd'hui que par ceux qui seraient restés complétement étrangers à ces études, et il ne s'étendra que sur les faits nouveaux, sur les problèmes qui, naguère sans solution, se posaient comme les véritables difficultés à vaincre ou qui désignent les découvertes futures à tenter.

Pour arriver à ces hauteurs, il faut franchir plusieurs degrés qui présentent des difficultés différentes suivant qu'on est plus ou moins versé dans ces études. Les premières sont celles qui tiennent au *déchiffrement;* mais elles ne peuvent guère nous arrêter, car depuis longtemps la valeur absolue des signes assyriens est fixée, et, pour s'en convaincre, il suffit de renvoyer aux différentes listes de caractères qui ont été publiées jusqu'ici.

Viennent ensuite des difficultés d'un ordre plus élevé. Ce sont celles qui tiennent à la *lecture* des textes. En effet, la lecture, que nous distinguons du déchiffrement, en ce sens qu'il s'agit d'appliquer aux signes les valeurs déjà connues, suivant le rôle que ces signes jouent dans les mots, ou que les mots jouent dans la phrase, présuppose une connaissance plus ou moins justifiée de l'idiome, de son système grammatical, des lois phonétiques qui le régissent. Or, ces principes ont été déjà longuement exposés dans des travaux antérieurs, et ils recevront ici une constante application.

Mais les difficultés les plus sérieuses sont celles qui surgissent de l'interprétation du texte. Il ne suffit

pas, en effet, qu'un groupe soit bien lu, que sa forme grammaticale soit rigoureusement établie, pour déterminer sa signification, en rattachant la racine qui s'en dégage aux racines des langues congénères; il faut tenter de nouveaux moyens. De même qu'on ne saurait expliquer uniquement l'hébreu par l'arabe, ou l'arabe par le syriaque, il ne faut pas songer à expliquer l'assyrien uniquement par les dictionnaires des autres idiomes. Il résulte sans doute souvent des rapprochements de cette nature de brillantes clartés; mais on trouve toujours les plus sûrs moyens d'interprétation d'une langue dans l'examen même des textes. L'abondance des inscriptions assyriennes permet déjà de suivre un mot, une racine, dans un grand nombre de combinaisons différentes; il s'ensuit que le sens de ce mot, de cette racine, est déterminé par les nécessités de la phrase, et le dictionnaire assyrien se forme alors, *en expliquant l'assyrien par l'assyrien lui-même.* C'est ainsi que l'on arrive à découvrir la véritable acception des termes qui donnent à chaque idiome le caractère qui lui est propre, en le distinguant des idiomes avec lesquels il a cependant la plus grande affinité. Nous n'avons eu recours aux dictionnaires sémitiques que lorsque la lecture et le sens de la phrase se réunissaient pour rendre déjà probable la traduction que l'étymologie allait consacrer.

L'épigraphie assyrienne, d'ailleurs, malgré les complications inhérentes à l'écriture anarienne, a un avantage précieux sur l'épigraphie des autres peuples

sémitiques. Les mots s'y séparent d'eux-mêmes et les voyelles sont exprimées, ce qui constitue un avantage des plus importants pour l'interprète des textes. Les documents de Ninive et de Babylone ne présentent pas, comme les textes phéniciens par exemple, un assemblage de consonnes juxtaposées dont la séparation en mots différents et la vocalisation dépendent, dans beaucoup de cas, uniquement du sens que le traducteur voudra attacher à la phrase. Pour expliquer une phrase assyrienne, *on commence par la transcrire* d'après des principes certains.

La prononciation d'une phrase phénicienne, au contraire, *n'est possible que lorsqu'on a pu en comprendre le sens;* aussi, malgré une connaissance approfondie de l'hébreu, les plus grandes divergences se font jour entre les savants, lorsqu'il s'agit d'interpréter les plus courtes inscriptions phéniciennes, quand elles sortent du cadre des noms propres et des formules sacramentelles; et ces divergences sont telles qu'elles intéressent quelquefois la nature même et le but de l'inscription.

L'incohérence de l'écriture phénicienne, en se prêtant à un sens qui résulte d'une certaine coupure adoptée par l'un des explorateurs d'un texte phénicien, se prête également à d'autres explications; aussi le sens sera souvent changé du tout au tout par le système de coupure qu'un autre érudit voudra mettre en avant. Les travaux les plus récents dans cette branche ne montrent que trop les difficultés contre lesquelles lutte avec insuccès l'épigraphie phé-

nicienne. L'écriture anarienne, au contraire, ne souffre pas d'aussi constants écarts. L'emploi des signes idéographiques, qui indiquent un sens incontesté, permet de fixer tout d'abord l'attention de l'interprète, et les autres problèmes qui paraissent le plus ardus deviennent, par la pratique, de jour en jour plus faciles à résoudre. Que sont, en effet, les difficultés pratiques de la *polyphônie*, qui nous impose la nécessité de choisir, dans des cas relativement très-rares, entre deux ou même trois acceptions syllabiques d'un même signe? Les personnes les plus étrangères à nos recherches en ont fait cependant un bruit excessif; que sont, disons-nous, ces difficultés, quand on les compare aux embarras insurmontables que crée à chaque pas la polyphonie multiforme de l'épigraphie phénicienne?

Après ces préliminaires nous pouvons aborder le commentaire de notre traduction. L'interprétation en elle-même rencontre au début beaucoup de passages d'une explication assez difficile; mais, à mesure que nous avancerons, ces difficultés s'aplaniront d'autant plus que le corps de l'inscription, consacré aux faits historiques, offrira moins de difficultés de détail.

§ I. — EXORDE DE L'INSCRIPTION.

A. — NOMS ET TITRES ROYAUX.

Ligne 1. *Hekal Sargina šarru rabu, šarru dannu, šar kissati, šar Assur.*

« Palais de Sargon, le grand roi, le roi puissant, roi des légions, roi d'Assyrie. »

הֵיכַל סַרְכִּין סַרָא רַבּוּ סַרָא דַנָא סַר כִּשְׁתָא סַר אַשֻׁר

Cette formule, qui commence presque tous les textes de Sargon et, avec de légères variantes, presque toutes les inscriptions des rois d'Assyrie, n'offre aucune difficulté de lecture ni d'interprétation; elle a été, du reste, longuement expliquée à plusieurs reprises depuis l'époque où, pour la première fois, M. de Longpérier a lu le nom de Sargon sur les marbres de Khorsabad[1]; il nous suffit de renvoyer, pour les titres de Sargon, le nom royal, l'exorde en général, à ce que nous en avons dit nous-mêmes. (Voyez *E. M.* t. II, p. 130, 328, 329; *É. A.* Inscription de Borsippa, p. 15, 18 et 19; *R. Beh.* p. 3; de Saulcy, *Inscriptions du troisième système*, *sub fine*, résumé dans *M. N. P.* p. 48, 49[2].)

𒂍 𒃲

DOMUS MAGNA.

[1] Ce n'est pas seulement le nom de Sargon, mais aussi ceux de l'Assyrie et de la Médie que M. de Longpérier a découverts dans les textes assyriens. Quand on relit aujourd'hui, en 1864, les articles de la *Revue archéologique* (1847, p. 504) et du *Journal asiatique* (1847, t. X, p. 532), on regrette que cet érudit se soit arrêté en si bon chemin.

[2] Nous nous servirons souvent, pour la facilité des citations, des abréviations suivantes :

Layard, *Inscriptions.*	*L.*
Rawlinson, *Babylonian text of Behistun.*	*R. Beh.*
Inscriptions of Western Asia.	*W. A. I.*

Ces deux signes, que nous transcrivons par *hekal*, méritent cependant une observation particulière. Leur lecture et leur traduction littérale ne peuvent offrir aucune difficulté; mais ils donnent à la phrase un aspect bizarre, qui fait douter de l'exactitude de leur traduction, d'autant plus que l'écriture égyptienne emploie précisément une expression analogue pour désigner le roi. On trouve en effet, soit dans un cartouche, soit précédant un nom royal, les deux signes qui correspondent, pour le sens absolu, aux deux signes [cunéiforme]. Mais l'analogie ne peut se poursuivre, les deux termes ne sont pas la traduction l'un de l'autre. En effet, sur le vase quadrilingue de Venise, l'expression égyptienne [hiéroglyphe], ne correspond pas au perse *khsâyathiya vazarka*, rendu par l'assyrien [cunéiforme], *sarru rabu*, qui suit le nom du roi. D'un autre côté, sur le sceptre[1] de Hammourabi, nous voyons que le groupe [cunéiforme] précède le nom royal et n'exclut pas le qualificatif *sarra* qui le suit, de sorte que la traduction littérale reste, sans qu'il

Botta,	*Inscriptions de Khorsabad.*	*B.*
Hincks,	*Assyrian syllabary.*	*H. S.*
Oppert,	*Expédition en Mésopotamie.*	*E. M.*
	Études assyriennes.	*É. A.*
	Éléments de la grammaire assyrienne.	*G. A.*
Ménant,	*Inscriptions de Hammourabi.*	*M. H.*
	Les écritures cunéiformes.	*M. E. C.*
	Les noms propres.	*M. N. P.*

[1] M. Ménant croit que l'anneau de bronze qui porte le nom de Hammourabi formait le haut d'un sceptre (*M. H.* p. 67.)

soit possible de rattacher d'une manière plus ou moins détournée cette expression aux titres royaux qu'elle précède. En fait, ces deux signes ne paraissent pas avoir été indistinctement employés par les Assyriens. On les trouve au commencement de presque toutes les inscriptions gravées sur le palais et sur beaucoup d'objets qui font partie intégrante du palais; mais ils ne figurent pas sur les inscriptions qui en sont détachées, par exemple, sur les barils, ni sur les briques qui ont servi à la construction des murs extérieurs, etc. Comparez, au surplus, les différentes inscriptions des rois assyriens, dans le recueil *Western Asia Inscriptions*, publié par MM. Rawlinson et Norris, *passim*.

Sargina. Nous avons respecté dans la transcription de ce nom royal les analogies qui le rattachent à la transcription hébraïque, et qui ont mis sur la voie de l'identité de ce personnage avec celui qui est mentionné au chapitre d'Isaïe si connu à propos de ce nom. Cependant cette transcription repose sur une coïncidence toute fortuite entre deux articulations assurément très-rapprochées, mais qui proviennent de deux sources différentes, et dont une analyse rigoureuse donne l'explication. Le nom de Sargon se compose de deux éléments. Le premier n'est autre que le monogramme royal, qui se présente sous les

formes bien connues et bien déterminées , , et qui s'articule *śarra*, *śar*, סר, סרא. Le second se présente sous deux formes et . Le signe paraît être ainsi une expression idéographique, et une expression phonétique qui en donne la transcription. Il n'en est pourtant pas tout à fait ainsi. Le signe représente véritablement une expression idéographique, et a le sens de « vrai ». Il se transcrit, ainsi que nous le verrons plus tard, par le nom de *kiēnu*, *ki in-ni*. Le groupe , au contraire, est un *allophone*, c'est-à-dire une expression touranienne introduite dans l'écriture assyrienne, pour la valeur de l'idée qu'elle représente. (*E. M.* t. II, p. 93; *M. H.* p. 29.) Or le groupe, qui se lisait *gina* dans l'idiome des inventeurs de l'écriture anarienne, se dit *kinu* dans la langue des Assyriens; nous en avons la certitude par une liste d'adjectifs de cette nature, publiée en entier, *E. M.* t. II, p. 94, et dans laquelle le groupe est expliqué par . *Kina* ou *kin* est donc l'expression phonétique du second élément du nom de Sargon; l'ensemble est donc à prononcer *śar kīn*, סר־כין ou *śar kan*, סר־כאן. L'analogie toute fortuite du terme allophone avec l'articulation assyrienne, rendue plus grande encore par l'altération de la prononciation des gutturales dans les différentes contrées de l'Assyrie, a conduit les Juifs à la transcription de סרגון. D'un autre côté, la forme également très-admissible *kayanu* (*Inscription de Londres*, col. 1, ligne 17; *W. A. I.* pl. LII, n° 3,

col. I, lig. 10), qu'on transcrit כֵּין ou כַּהַן, a conduit les Grecs à la forme Ἀρκέανος du Canon de Ptolémée. Il en est résulté deux formes du même nom, dont l'étymologie assyrienne vient d'expliquer l'identité. Enfin, il reste encore à examiner si le premier élément, exprimé par le mot « roi », doit être employé à l'état simple ou à l'état emphatique. Sir H. Rawlinson semble se décider pour la dernière alternative, il écrit (*Athenæum*, 12 juillet 1862) *Sharru-gina*[1]. Nous ne croyons pas que l'état emphatique du substantif soit nécessaire ici. En effet, Sargon a pu aussi bien se nommer *Śar kīnu*, סַר־כִּינָא ou *Śar-kayānu* סַר־כַּיָנָא, « roi véritable », que *Śarra-kinu* סַרָא־כִּינָא, « le roi véritable ».

Kissati, exprimé soit en toutes lettres, soit avec l'idéogramme I, comme dans les briques, n'a pas besoin d'une nouvelle explication. (Voyez *E. M.* t. II, p. 314; *É. A.* p. 51.)

Ligne 2. *Sakkanakku Babilu śar Samiri au Akkadi* sont des titres expliqués depuis longtemps. (Voyez Hincks, *Babylon and its Priest-Kings*, *Journal of sacred literature and biblical record.* Jan. 1859; *E. M.* t. II, p. 308; *É. A.* 30, 31.) M. Ménant propose de lire ces deux mots *Sumiri au Akkadi* au singulier. (Voyez

[1] Les savants anglais écrivent le mot « roi » par un שׁ, et non pas comme nous par un ס. Nous n'oserions condamner, au point de vue grammatical, le parti pris par MM. Rawlinson et Hincks, puisqu'une constatation récente nous a permis d'affirmer que les שׂ et שׁ hébraïques sont, en assyrien, généralement exprimés par la même articulation *s*. Pour le mot *śarra* cependant, nous croyons avoir une preuve directe, tirée d'un syllabaire.

M. H. p. 40.) Le passage parallèle de la salle XIV ajoute *šar kibrāt arba'* «roi des quatre régions» (*B.* pl. CLIX, n° 3, l. 1).

Le titre de vicaire, écrit

[cuneiform signs],

est composé des signes «pied, au-dessous», et «serviteur»; c'est donc un idéogramme qui a un sens des plus humbles; il se prononce *sakkanakku*, et ne se trouve à Ninive qu'avec le nom de Babylone.

B. QUALIFICATIONS MORALES DU ROI.

Ligne 3. *Mikir ilui rabuti.* L'explication de *mikir* se trouve *E. M.* t. II, p. 305. Pour *rabuti* v. p. 34.

Sa Aśur, Nabu, Marduk. Les noms des divinités sont aussi suffisamment connus et expliqués. (Voyez *E. M.* t. II, p. 88.) Nous remarquerons toutefois que le nom de *Nebo*, ordinairement écrit avec l'idéogramme [cuneiform signs], se trouve écrit en toutes lettres [cuneiform signs] *Nabiuv*, dans le passage parallèle de l'inscription des pavés des portes. (*B.* pl. I, l. 5.) On lit dans la salle XIV : *Assur, Nebo, Marduk, ilui tikliya* «les dieux, mes protecteurs» (*B.* pl. CLIX, n° 3, l. 2).

Ligne 4. *Śarrut lasanan yusadlimunisu*, ou, plus correctement, Salle XIV, *B.* pl. CLIX, n° 3, l. 2, *usadlimuninniva.* (Comparez les mêmes expressions, *E. M.* t. II. p. 337.) — *Śarrut* est écrit, dans la salle VII, *B.* pl. CXXI, avec l'idéogramme :

Yusadlimu, יְשַׁדְלְמוּ 3ᵉ p. pl. m. aor. shaph. de דלם avec le suffixe de la première personne.

Zikir sumiya זִכִר שְׁמִיָ. Voyez pour ces expressions *É. A.* p. 89; *E. M.* t. II, p. 44, 155, 157, 313. Comparez *Inscr. de Londres*, col. 1, l. 49, dans *E. M.* t. II, p. 216, et le *Syllab. K.* 197. Le baril de Sargon porte le passage suivant (*W. A. I.* pl. XXXVI, p. 40) :

Kima zikir sumiya sa ana naṣar
Sicut commemoratio nominis mei quo ob observationem
kitti au misari sutisur la lihi la ḥabal
fœderis et legum, (ob)directos sine debilitate, sine oppressione
ensi imbuinni iluhi rabuti.
subjectos, nominarunt me dei magni.

כְּמָא זִכִר שְׁמִיָ שַׁאַן נַצַּר כִּתְּא
וּמִשַּׁרָא שֻׁתְשֻׁר לָא לְחִי לָא חֲבַל עֶנְשִׁי
יְנַבְּאוּאַנִי אֱלָהִי אַרַבְּתָא

(J'ai nommé la ville) d'après mon nom que les grands dieux m'ont donné pour perpétuer le souvenir de ma fidélité à observer les traités et la justice, la mémoire de ma constance à les faire observer sans pression.

Sargon, dans ce curieux passage, fait une allusion à son nom (*Sar-kīn*) dans les mots *ana naṣar kitti; kitti* est l'état emphatique de *kinat*, employé pour *kinti* (*G. A.* § 71), et provient de la racine כון comme le second élément de son nom.

Ligne 5. *Makku* est un mot très-difficile à ex-

pliquer. Nous le rapprochons de la racine נקה, qui en assyrien a la même signification que dans les autres langues sémitiques. נִקָּה *nikāh* est le terme employé pour indiquer un sacrifice expiatoire. En dehors de *makku* il y a le mot *makkat*, souvent employé dans les titres de Sennachérib, dans le complexe *šahiru makkāti*, qui n'est pas encore interprété. (Voyez par exemple *L.* pl. LXIII, l. 2 et *passim.*) En donnant à *makku* la traduction de *insons*, nous nous y sommes crus d'autant plus autorisés que de semblables titres se trouvent souvent. (Cf. *É. A.* pag. 32.)

Il se pourrait encore que le groupe *makku*, qui ne se trouve pas ailleurs, fût un idéogramme.

Dans la phrase *usisu ana risiēti* «j'ai déclaré la guerre à l'impiété», le dernier terme se rapporte à l'hébreu רשע; nous le transcrivons רִשְׁעִית.

Usisu אֻשַׁיִּצָא, 1re pers. s. aor. sh. de אצא, hébreu יצא; représenté souvent par l'idéogramme [cuneiform] (*Syllab. K.* 64; *E. M.* t. II, p. 288.) Le verbe, connu d'ailleurs, se trouvera sous beaucoup de formes dans ce texte: *sit* צֵאת, «origine, lever»; *ussi*, אֻצְצָא inf. l. 171 (*G. A.* § 180); *lisā* לִיצָא préc. kal.

C. HAUTS FAITS DE JUSTICE ET D'ADMINISTRATION.

Ligne 6. *Sa Šipar, Nipur, Babilu va Barsipa zanissun itibusa.* Dans les inscriptions de Sargon, les quatre villes figurent généralement ensemble; quelquefois Borsippa manque. Les idéogrammes rendant *Sipar* et *Nipur* sont expliqués dans un syllabaire K. 46

(*E. M.* t. II, p. 89; t. I, p. 271). La citation de Sipar « ville du soleil », dans une inscription de Tiglatpileser IV; (*L.* pl. XVII), est assez sûre; Nipour représente probablement le moderne Niffar, au centre de la Mésopotamie. (*E. M.* t. I, p. 270.)

Zaninutšun provient de *zaninat* זַנִנוּת, nom abstrait de זנן. Pour זַנִנוּסֻן au lieu de זַנִנוּתְסֻן, voy. *G. A.* § 69. Le mot זנן est souvent expliqué. (Voy. *E. A.* t. II, p. 261, 266; Ménant, *Éléments de lecture*, p. 28.)

Ligne 7. *'Itibbusu* אֶעְתְּבֻשׁ, 1re pers. s. aor. iphtaal de עבש faire. L'infinitif *itibbus* עִתְּבֻשׁ se trouve avec le sens de *facinus* « exploit ». (Voyez l. 148 et *passim.*) Le précatif *lutibbis* לֻעְתְּבִשׁ se trouve *Inscr. de Londres*, col. II, l. 1.

La phrase suivante est d'une interprétation difficile :

Sa ṣabi kidinni malbasu ḫibiltasun usallima.

Le mot *usallima* a été complété à l'aide d'autres inscriptions, par exemple celle des barils (l. 4) et celle du revers des plaques, où on lit :

Ḫadin insutisun musallima ḫibiltasun.

La salle VIII, à Khorsabad (*B.* pl. CXXXV, l. 10), pourtant semble donner :

Sa ṣabi kidinni malabasū ḫibiltasun arib va « Je combattis les transgressions des hommes soumis à des lois respectables. » Le verbe *usallim* veut dire « récompenser, punir ». *Arib* אַרִב, au contraire, semble venir de ריב « combattre ». Le mot est écrit [cuneiform], et régulièrement formé de la racine. (*G. A.* § 184.)

Dans la leçon de la salle VIII, cette phrase se rattache par *va*, « et », (*G. A.* § 244) à celle qui suit.

La locution, dont nous analyserons maintenant tous les éléments, se transcrit ainsi :

שַׁצְבְאַי כִּדִנִי מַלָא בַשׁוּ חִבְלְתַשְׁן אַרְב

Ṣabi צַבְאִי cst quelquefois écrit avec l'idéogramme expliqué dans les inscriptions trilingues (*E. M.* t. II, p. 126) et dans quelques exemplaires par *ṣa ab*. Le signe, dans les syllabaires, est expliqué par *ṣabû*, et a en même temps la valeur phonétique de *ṣap*. (K. 62. *E. M.* t. II, p. 114, n° 168.)

Kidinni, mot difficile à transcrire כִּדְנִי. La signification de *norma* « loi, statut », semble ressortir de tous les passages dans lesquels il se rencontre. Dans l'inscription des Taureaux, on lit comme titre royal : *kaṣir kidinnat*, et le midrasch du Cantique VIII, 13, nous dit que קצרקטין est un titre royal. Les autres langues sémitiques, sauf l'éthiopien, où un dérivé de cette racine ከደነ se trouve avec l'acception de « secret », ne donnent pas de renseignements sur ce terme, dont l'acception semble être aussi sûre que sa forme sémitique.

Le sémitisme de cette expression est en outre attesté par la forme verbale *likaddin*, précatif du paël לִכַדֵּן, qui se trouve *Coll. photogr.* XXI, l. 7, avec le sens probable de « illustrer ».

Malbasu, plus souvent, et même dans ce passage,

écrit *ma-la-ba-suu*, est une épithète parenthétique dont le sens paraît être « qui non est contemnendus ». La langue assyrienne nous donne plusieurs exemples de ces sortes de locutions : c'est ainsi que nous lisons *passim* שַׁעֲלֶיךָ טָאבָא « quod tibi faustum sit ». Le terme מַלְא בְשׁוּ indique une chose très-distinguée, très-nombreuse. (Voyez au surplus *E. M.* t. II, p. 94, 162, 221.)

Ḫibiltasun חִבִלְתַשֻׁן, du mot חִבִלַת, au singulier (le pluriel serait חִבִלְתַשֻׁן). *Ḫiblat* vient de חבל « endommager, injurier » ; dans l'inscription d'Artaxerxès Mnémon (*E. M.* t. II, p. 198), on trouve *uḫabbalus*, le paël avec le suffixe. La racine חבל, en chaldaïque et en hébreu, a la même acception de « nuire » ; l'assyrien connaît plusieurs formations, par exemple חִבְלָא. La forme *nuani* est un *allophone* casdoscythique introduit comme représentant idéographiquement les formes *sun* et *sunu* qui sont données par le passage parallèle du baril de Sargon, *ḫibiltisun*, *W. A. I.* pl. XXXVI, l. 4, et de la salle V, *ḫibiltasunu*, *B.* pl. CLIX, l. 3, et salle VIII, *B.* pl. CXXXV, n° 9, l. 9. (Voyez, pour les allophones, *E. M.* t. II, p. 93 ; *M. H.* p. 27.)

Ligne 8. *Usassig* אֻשַׁשִׁג, 1[re] pers. s. du shaphel de נשג (en hébreu נשג), au hiphil « atteindre ». On trouve souvent, dans la même acception, le participe מֻשַׁשִׁג. (Voy. *Inscr. des Pavés*, pl. XVI, l. 6 ; *Inscr. des Taureaux*, pl. LX, l. 7.)

Muššikki est expliqué dans un syllabaire (*Coll. phot.*) par *kudurru*, le second élément de Nabuchodonosor, qui maintenant est connu comme équiva-

lant à l'hébreu כתר, en grec *κίδαρις*, « couronne ». (Voy. *E. M.* t. I, p. 180.) L'origine du mot *muššik*, et emph. *muššikku*, est obscure. Rien, du reste, ne nous autorise à ne pas lire *umšik*, *umšikku*. C'est un des cas, extrêmement rares, où la lecture n'est pas sûre; mais au moins, dans cette occasion, nous avons la satisfaction de pouvoir expliquer le mot.

Voyez, pour les noms de villes qui ne peuvent être identifiées en partie, *E. M.* t. I, liv. III, ch. 1.

Ligne 9. *Nivit* נִוַת « demeure ». (*E. M.* t. II, p. 321, 322; t. I, p. 227.)

Le nom divin *Laguda* ne se trouve que dans ce passage, répété une cinquantaine de fois sur les monuments de Khorsabad.

Lignes 9 et 10. *Usappiḫ nisisun*, littéralement : « Je fis sortir leurs habitants. » *Usappiḫ*, la lecture du dernier caractère [cuneiform] *piḫ*, et non *si-ḫa*, est assurée par un passage de Sennachérib qui donne [cuneiform]. Voir aussi le Prisme d'Assarhaddon, col. 2, l. 25. *Usappiḫ* est la 1re pers. s. aor. sp. de נפח, qui, en assyrien, est un synonyme de אצא. Nous verrons dans cette inscription même נִפַּח שַׁמְשָׁא pour צְאת שַׁמְשָׁא « lever du soleil ». Nous ne dissimulons pas que ce verbe peut s'expliquer comme paël de שפח, conservé en éthiopien, et présentant en hébreu les mots שפחה « servante », et משפחה « famille ». L'inscription du Pavé des Portes donne *musappiḫ*; c'est le participe. (*B.* pl. XVI, l. 8.)

Nisi est souvent expliqué, par exemple, *E. M.* t. II, p. 126. Dans l'inscription de Hammourabi (c. 1,

l. 20), le monogramme archaïque du signe 𒆳 est employé au singulier, et indique «pays»; il est aussi expliqué *mātu* par un syllabaire.

Ligne 10. La phrase suivante n'est pas très-difficile quant au sens, parce qu'il se développe aisément des passages où les mots sont employés; néanmoins il n'est pas facile de les assimiler tous aux racines des autres langues connues, quoique leur sémitisme soit évident, L'inscription du Pavé des Portes donne simplement *kaṣir kidinnut balḅiki badilta sa ili ir Ḥarrand.* (*B.* pl. XVI, l. 10. Voyez *infra.*)

La forme de *zakut*, également écrit *za-ku ut*, זַכָת, salle XIV (*B.* pl. CLIX, n° 3, l. 5), offrirait des difficultés si la grammaire ne pouvait pas établir une règle à son égard. *Zakut* est un pluriel masculin d'un nom, formé en *ut*, parce que la dernière lettre radicale est quiescente. De זַכָא se forme זַכָת, comme de נִקָא, נִקָת. Le terme provient de זכא ou זכה, dont la forme est garantie par le passage suivant (*W. A. I.* p. 66, II, l. 1) :

Zakutu sa ina Babilu ..... yuzakkū.
Pacta quæ Babylone ..... pacti sunt.

זַכָת שַׁאן בַבלו ..... יְזַכּו

Le verbe, employé au paël, montre que la racine appartient à la classe des ל״א ou ל״ה. Il s'agit d'un traité dont on trouve la traduction *E. M.* t. I, p. 249.

On lit dans le passage parallèle de l'inscription des Taureaux et des Barils (l. 6) :

Itti ṣab' Anuv u Dagan iṣṭaru zakatśu.
Cum voluntate Oannis et Dagonis scripsit leges ejus.

אִתִּי צַבְא עַנו וּדַגַן יִשְׁטְר זַכָתְסו

Balbiki est une lecture possible; mais elle n'est pas sûre, parce que le *ki* pourrait être le complément idéographique de *ville* ou de *pays*. (*É. A.* p. 22.) Néanmoins la localité semble être en Syrie, et non loin de *Harran*; dont, en revanche, la transcription ne saurait être attaquée.

La phrase *sa altu yumi ma'duti* est expliquée *E. A.* p. 102. Le mot *ma'dut* est donné par les inscriptions trilingues et signifie *beaucoup*. (*E. M.* t. II, p. 131; *R. Beh.* p. 3, 45.) Au lieu de *ma'duti*, on lit dans le passage parallèle, s. XIV, n° 3, lig. 5, *ullati*.

Ligne 11. *Immasu* est sûrement une 3ᵉ p. m. pl. d'un verbe מוש ou נמש, avec la signification de « céder », comme l'hébreu מוש. Le mot se trouve encore dans les inscriptions de Sardanapale III et de Salmanassar III, 1ʳᵉ p. *attumus* אַתְמַש, et 3ᵉ p. *ittumas* יִתְמַש, iphtaal du même verbe, ayant sûrement la signification de « partir ». La forme יִמְשו serait conforme aux règles de la grammaire, §§ 172 et 184.

On pourrait aussi voir dans *immasu* un niphal d'un verbe מאש, parent de l'hébreu מאס « refuser, dédaigner, oublier », et transcrire יִמָּאשו. Nous reviendrons sur ce sujet aux lignes 51 et 126.

Au sujet du *va*, voy. *É. A.* p. 190, note; *G. A.* § 6. *Kidinnaśśan* pour *kidinnutśan*. (*G. A.* § 69.)

Badiltu est rendu, dans quelques exemplaires des

barils et des revers des plaques, par *ba-di il-tu.* D'ailleurs, dans ce même texte, nous avons, l. 137, *badluti*[1].

Nous ne pouvons, à cause des deux valeurs de [cuneiform] qui comporte *di* et *ṭi*, décider s'il faut écrire בדל « changer », ou בטל « finir »; nous penchons pour le premier. La question sera tranchée quand nous aurons dans une forme la seconde radicale mue par *u;* alors l'orthographe nous aidera à distinguer *du* de *ṭu. Badiltu* semble être pour *badilatu*, ce qui donnerait à *kidinnut* la valeur d'un féminin au singulier.

Utir, 1re p. s. du aphel de תור, avec la signification de « porter, amener », se trouve à chaque page des textes assyriens. *Asrus* est un adverbe (*G. A.* § 198), formé de אֲשַׁר « place ». Souvent on trouve *ana asrisun utir* « je le réintégrai à sa place ». *Asar* « place » remplace le perse *gâthu*, le persan گاه (*R. Beh.* p. 82; *E. M.* t. II, p. 213); nous n'aurions pas même besoin de ce secours pour déduire la valeur du chaldaïque אתר et de l'arabe أثر.

Ligne 12. *Sa iluï rabi iria kun libbisun ippalsuni.*

Le pronom relatif *sa* se rapporte au sujet général, qui est *Sargon*, et se trouve dans un emploi bien sémitique. Le mot *kan* כון « constance », de כון « être, être fixé », se rencontre souvent construit avec *lib*, ét. emph. *libbu* לְבָא « cœur ». (Voy. *É. A.* p. 9, 26.) Ainsi Tiglatpileser I (*W. A. I.* p. 9, l. 20) dit de lui-même :

[1] *Baṭluti* est une faute d'impression.

Sa ina kun libbikan tutasu
Quem in constantia animorum vestrorum elegistis (eum).

שַׁאַן כּוּן לִבְּכֶן תָּאתָאשׁוּ

Le signe … est le monogramme de «cœur»; il correspond au babylonien …, mais il n'est pas employé, comme ce dernier, pour indiquer la syllabe *lib*. Le caractère syllabique est toujours à Ninive exprimé par … . Le signe *bi* ou *ba*, qui suit le monogramme, est un complément phonétique.

Ippalsuni יִפָּלְשׂוּנִי est la 3ᵉ p. m. pl. du niphal de פלש, qui a le sens de «être propice». La forme babylonienne s'écrit avec un ס ou un ש; elle est également employée au niphal avec cette acception. Nous connaissons les formes de l'impératif au masculin et au féminin, נַפְּלֵס et נַפְּלְסִי. (*É. A.* p. 152; *E. M.* t. II, p. 273, 300.)

Nous trouverons dans ce texte (l. 188) le précatif du niphal *lippalis* לִפַּלֵשׁ. (Voir *G. A.* § 165 seq.)

Il est assez rare qu'un ש de Babylone ou de Ninive devienne dans l'autre localité un ש ou *vice versa;* néanmoins on en trouve quelques exemples, v. g. le verbe שׂוּם «poser» et d'autres. Dans notre cas, l'identité, qui se prouve encore par l'emploi de la même voix du niphal en Assyrie comme en Chaldée, ne peut pas faire l'ombre d'un doute.

D. PUISSANCE DU ROI ET ŒUVRES DE CIVILISATION.

Ligne 13. *Ina nabḥar maliki dunnu zikruti isruku numma.*

Tous les mots composant cette phrase ont été expliqués. *Nabḥar* נִבְחַר (*E. M.* t. II, p. 133); *maliki* est le pl. du part. de מָלַךְ «le régnant». *Dunnu zikruti*. (Voy. *E. M.* t. II, 337; 338.)

Isruku numma, de שרך, est longuement expliqué. (*E. A.* p. 159, 160; *E. M.* t. II, p. 275; *G. A.* p. 54, n. 2.) La seule difficulté est celle de savoir si *isruku numma* ou *isruku nuvva* est un mot analogue à la forme *usiṣavva*, ou s'il est composé de *isruku* et de *numma* «ensemble». (*E. M.* t. II, p. 223.) Dans la transcription nous avons laissé subsister la séparation.

Nous devons faire observer que le dernier mot n'est pas dit sur toute cette question du *vâ* ou du *ma* ajouté aux formes qui rappelleraient l'aoriste paragogique des Arabes, et qu'on pourrait nommer la *mimmation* verbale.

Usatiru sikitti n'est pas expliqué avec autant de certitude que les passages qui précèdent et qui vont suivre. *Usatiru* (*yusatiru*, *G. A.* § 17) est la 3ᵉ p. m. pl. du shaphel de תור (*G. A.* § 180). *Sikitti* peut venir de *siktat* שְׁכָחַת de שכח «être tranquille»; mais il pourrait également être dérivé de *siknat* שְׁכָנַת, précisément comme de *libnat* on forme *libitti* pour *libinti*. (*G. A.* § 71.)

Le passage suivant : *in yum bilutiya* jusqu'à *muniḫu*, revient fréquemment, ce qui ne l'empêche pas d'être

un des moins faciles. Souvent, dans d'autres textes des rois assyriens (p. ex. Tiglatpileser IV, *L.* pl. XVII, l. 4; Sargon, *L.* pl. XXXIII, l. 4), on lit : *ultu yam šarrutiya* « à partir du jour de ma royauté », c'est-à-dire « dès mon avénement ». La préposition *in* semble avoir ici le sens de « à partir de »[1].

Souvent le mot *malki* est écrit *ma-li-ki*, comme nous l'avons vu plus haut. Le mot *gabrai* change dans d'autres textes avec *gabrisu*. Dans ces deux cas, *gabri* est accompagné du suffixe de la troisième personne (Sargon, *L. l. c.*), ou *gabrāsu* (*Inscription des barils*, *W. A. I.* pl. XXXVI, l. 8).

Nous comparons *al ibsa* (le passage identique des revers de plaque porte *la ibsa*) avec d'autres passages où l'on trouve *ul ibassu*, en admettant ici la présence de la racine כשר « vilipender », allié à l'hébreu בוש. Mais pour le mot *gabrai* 1re p. *gabrāsu* 3e p. (*G. A.* § 74), nous sommes moins favorisés, ce terme ne se trouvant que dans cette phrase, et présentant tous les inconvénients des *ἅπαξ εἰρημένα*. Néanmoins les langues congénères nous aident. Nous écartons la racine arabe qui veut dire « rebouter les membres brisés », et qui a donné naissance à notre mot d'*algèbre*, ainsi que la racine éthiopienne qui signifie « faire »; mais en hébreu et dans les langues araméennes גבר veut dire « être fort », d'où les mots hébraïque גִּבּוֹר, chaldaïque גְּבַר « homme ». Mais même en hébreu l'idée de force, de supériorité, touche celle d'orgueil et

[1] Dans le passage parallèle des barils de Sargon (*W. A. I.* pl. XXXVI, l. 8), on lit aussi *ultu yum bilutisu gabrasu*, tout à la 3e personne.

d'arrogance; ainsi nous lisons dans le livre de Job (c. xxxvi, 9):

וַיַּגֵּד לָהֶם פָּעֳלָם וּפִשְׁעֵיהֶם כִּי יִתְגַּבָּרוּ

Nous proposerons donc, pour le terme assyrien גַּבַּר, la signification « d'ennemi » ou de « rival ». M. Rawlinson (*Beh.* p. 98) avait déjà compris ainsi cette phrase, quoiqu'il ne la lût pas encore parfaitement.

Ina ibis ḳabli taḥazi ul amura maniḫu.

Le texte des barils, que nous avons cité tout à l'heure, met *imuru* à la 3ᵉ personne, et donne les valeurs phonétiques des signes [cunéiforme] et [cunéiforme] qu'il remplace par *ḳab-li.u.ta-ḫa-zi.* Voyez aussi le passage identique des inscriptions des revers de plaques (*B.* pl. CLXIV et suiv.). Le dernier signe, dans le sens de « bataille », est connu par le document de Bisoutoun (l. ss. *E. M.* t. II, p. 223), et on a déjà discuté à cette occasion le mot *taḥaz* ou *taḥas*. Quant au premier, le *Syllabaire* K. 110 lui attribue également la valeur *ḳablav*, et, pour que nous ne soyons pas indécis si nous devrons donner à [cunéiforme] la valeur de *gab* ou de *ḳab*, les inscriptions de Khorsabad, à plusieurs reprises, ainsi que le syllabaire K. 110, lui substituent *ḳa-bal.*

Dans notre passage, nous avons l'état emphatique au singulier. (*G. A.* § 31.)

Les mots *ul amuru muniḫu* sont difficiles, car pour les expliquer nous sommes obligés de résister à une

interprétation que le sémitisme de la lecture justifierait, mais que l'examen des textes repousse. En effet, en appliquant au signe la valeur de *ṣal*, et en lisant le mot *muṣalḫu*[1], état emphatique de *muṣalliḫ*, nous obtenons un mot parent des racines צלח, صلح « prospérer », et que nous pouvons traduire par « victorieux ». Mais cette lecture devient impossible par la comparaison des textes, et nous trouvons, dans l'assyrien lui-même, le moyen d'assurer et de contrôler notre lecture; en effet, dans le passage identique de la salle VII et sur les barils, on lit *mu-ni iḫ-ḫu;* il en résulte clairement que le signe doit avoir ici sa valeur ordinaire de *ni* et non point la valeur de *ṣal*, que l'orthographe du mot repousse. Il faut donc chercher la valeur du groupe *muniḫu*. Nous le considérerons comme un participe de נוא (G. *A.* § 179), qui veut dire « tomber en ruine ». Mais la difficulté n'est pas encore complétement résolue, car il faut déterminer quelle est l'acception de *muniḫu;* est-ce « celui qui est tombé » ou « celui qui fait tomber », à l'aphel et par conséquent « un héros »? Nous proposons ce dernier sens, qui, du reste, n'est pas contredit par les nombreux passages où ce terme se rencontre.

Une étymologie parfaitement admissible pourrait rattacher le mot *muniḫḫu* ou *muniḫu* (*G. A.* § 121) au paël d'une racine נחח, alliée à l'hébreu אנח, et ayant la signification de « celui qui fait gémir ».

[1] C'est ainsi que M. Rawlinson (*Beh.* p. 98) avait transcrit ce groupe.

Le mot *amura* présente des difficultés analogues et d'un ordre complexe. Les racines אמר et נמר veulent dire « voir », et cette acception est prouvée par les textes trilingues (*E. M.* t. II, p. 155, 158, 167, 183, 226); les mêmes mots se retrouvent dans cette inscription et dans d'autres aux voix du paël et du niphal. Mais il est presque impossible de donner à ce terme, dans cette ligne et dans la suivante, la signification de « voir ». Nous devons nous souvenir de la racine מור « changer »[1], et nous proposons donc le sens de « fléchir, céder ». Nous reviendrons sur cette expression.

Matāt nakiri kalisun karpanis uḫappi, « je fis trembler les pays, tous les rebelles, comme du. . . . . . »

Uḫappi est plus facile à lire et à caractériser grammaticalement qu'à expliquer. La forme est clairement la 1[re] pers. sing. aor. du paël de חפה. En hébreu, cette racine est alliée à חבא « cacher », et c'est sous cette acception que חבא se trouve en assyrien (*Tigl.* I, col. III, l. 64, *W. A. I.* pl. XVI). Le sens de « cacher » néanmoins ne semble pas pouvoir convenir ici; nous avons recours à une racine חפה « avoir peur », alliée à l'arabe خوف, et qui au paël veut dire « trembler ».

Nous ne dirons rien sur les termes *matāt* et *nakiri*, connus par les inscriptions trilingues. (*E. A.* p. 167-168; *E. M.* t. II, p. 207.) Le mot *kalisun* veut dire

[1] En hébreu, cette racine ne se voit dans le sens actif qu'à l'hiphil; mais la présence du niphal (Jér. XLVIII, 11) montre qu'au kal elle avait la même acception.

« tout »; c'est le mot connu כל, كل des autres langues sémitiques, et il se construit, en assyrien, comme partout, avec le suffixe personnel. Il y a également dans l'idiome de Ninive la racine כלל à côté de כלה, d'où provient *kali*. L'acception de *kali* « tout » est, en outre, garantie par les inscriptions trilingues. Le mot *nabḫar* est connu par celles-ci avec ce sens; or souvent, dans le même texte, *nabḫar* et *kali* permutent, et tous les deux ont pour équivalent le monogramme [cuneiform]. (*E. M.* t. II, p. 134.)

Nous lisons *kalisun;* mais il se peut qu'il faille lire *kalisin* pour le mettre en accord avec *matāt;* n'ayant pas de preuve directe pour exprimer [cuneiform] par *sin*, nous avons maintenu la valeur de *sun*, qui peut se rapporter à *nakiri*.

Karpanis signifie « comme des *karap* »; mais nous ne savons pas ce que cela veut dire. La forme est faite comme *sadanis*, *hurśanis*. (*E. M.* t. II, *passim; É. A.* p. 126; *G. A.* § 199.)

Ḫammami sa arba' addū ṣirriti, « je choisis leurs symboles de sujétion dans les quatre éléments. » Le mot צִרַּת se trouve comme hommage offert au monarque, dans plusieurs passages, par exemple dans l'Inscription de Hammourabi, où il est dit que les dieux ont rempli la main du roi des *ṣirrat* des peuples, *ṣirrazina ana gatia yumallū* צִרְזִנַא אַן גַתִי יֻמַלְאוּ. (*M. H.* pl. XIV, l. 14.) L'inscription de Sagaraktiyas conservée par Nabouimtouk (voir *E. M.* t. I, p. 272)

donne également ce terme. (*W. A. I.* pl. LXIX, col. III, l. 26.)

ṣiriti *kala* *nisi* *ḳatua*
servitutis symbolis omnium hominum manum meam
usmallû
implevere.

צרית כלא נשי קתוי ישמלאו

Le mot *ṣirit*[1] se trouve ailleurs remplacé par *bilat*, qui veut sûrement dire « tribut »; néanmoins nous connaissons déjà tant de termes désignant cette idée que nous osons donner à *ṣirit* l'acception de symboles de soumission offerts aux rois de l'Asie antique. Ainsi on offrit aux rois perses la terre et l'eau[2], et les bas-reliefs assyriens fournissent la représentation de semblables actions symboliques.

Nous croyons que les mots *ḥammami sa arba'* indiquent les quatre éléments; il n'y a de parfaitement sûr que le mot *arba'* « quatre ». (*G. A.* § 64.) Le mot *ḥammami*, pluriel de *ḥammam*, vient de חמם « chauffer ». Cette racine est exprimée par le monogramme, qui signifie également אור « lumière ». (Voir *K.* 110, reproduit *E. M.* II, p. 57; *É. A.* II, p. 93.) Le syllabaire K. 197 explique par *magar* « sphère », et le monogramme se trouve avec cette signification dans le texte de Borsippa. (*E. M. l. c.*)

[1] Le passage qui nous occupe a été traduit; nous revenons aujourd'hui sur la signification qui fut donnée alors à *ṣirriti*, à l'aide de l'hébreu, parce que, avant tout, il faut expliquer l'assyrien par l'assyrien lui-même.

[2] Hér. IV, 127, 131, 133; V, 49, 73.

La racine חמם produit aussi le mot de חַמָּן « idole planétaire », mot si connu ou plutôt si peu connu de la mythologie syriaque, et qui se retrouvait en Assyrie. Nous attachons au mot *ḥammam* le sens de « élément », non pas les « quatre régions célestes », comme nous croyions jadis. Le fait est que le mot *ḥammam* doit signifier un objet qui se trouve en nombre quadruple.

Reste le mot *addā;* d'autres textes, qui donnent ces phrases à la troisième personne, ont *iddū* (p. ex. les revers des plaques). Nous voyons donc que le verbe est נדה avec un ד. Cette racine se voit dans différents passages; ainsi nous lisons dans ce texte même (l. 38) que les Arméniens *iddū* « le corps mort de leur maître sur les montagnes. » Sargon dit : je *addi* « de la place pour élever des sanctuaires aux dieux. » Plusieurs autres passages établissent que le sens doit être « abandonner, laisser, distribuer ». Il ne se trouve pas de racine dans les autres langues sémitiques dont le sens puisse être agréé dans tous les cas, excepté dans l'exemple cité de la ligne où *iddu* veut être mis en rapport avec l'hébreu ידה « jeter »; mais ce sens ne pourrait être employé dans les autres passages. (Comparez le passage de *E. M.* t. II, p. 344 et 346.)

La différence de la voyelle n'est pas un obstacle, car on trouve dans les verbes ל״ה une grande incertitude pour les trois formes. (*G. A.* § 189.)

Nous nous arrêtons donc au sens plausible que nous avons proposé, en faisant observer toutefois

que là où les instruments philologiques manquent pour arriver à une interprétation sûre d'une phrase déchiffrée avec certitude, on ne devra pas rejeter à cause seulement de l'imperfection de la démonstration, un sens qu'une découverte ultérieure peut confirmer.

Ligne 14. *Ḥarsāni biruti sa niribsunu asṭa laminav upatti va amura duragsun.*

Les mots connus sont *ḥarsāni*, pluriel de חֲרַשׁ, hébreu חרש, signifiant « forêt »; cette acception est souvent corroborée par les textes assyriens. Le mot *biruti* est une épithète au pluriel masculin en *ut*, dont le sens un peu obscur n'embarrasse pas l'interprète pour la totalité de la phrase. Le mot *apatti*, pour lequel dans d'autres textes on lit יִפְּתוּ, 3e pers. du kal, est le paël de פתח « ouvrir, être ouvert »; il se trouve dans ce sens en hébreu, quoique l'idiome de la Bible emploie de préférence, comme l'arabe et l'araméen, la racine פתח pour indiquer « ouvrir ». Mais nous avons dans d'autres inscriptions de Sargon *babi apti* בַּבֵי אַפְתִי « ostia pandi »; cette signification de « ouvrir » est certaine. Nous trouvons le participe מְפַתּוּ (*L*. pl. XII, l. *b*, 3) avec la signification « qui se fraye un chemin. »

La phrase incidente *sa niribsanu asṭa*, « dont l'étendue est vaste », est claire. Le mot *nirib* « district » se trouve avec cette acception surtout dans les textes de Sardanapale III (*Standard inscription*, *passim*); il a également la valeur de « distance ». (Voir plus bas,

l. 161.) Le mot *aṣṭu* אַשְׁטָא est le mot assyrien qui correspond régulièrement à l'hébreu ישט et à l'arabe وسط « être large ». La construction se trouve consignée *G. A.* § 233.

Laminav est une forme adverbiale employée souvent, provenant de *la* « pas », et *mina* ou *mani* « nombre », de מנה « compter ».

Le mot *birut*, comme nous l'avons transcrit, soulève une difficulté lexicographique; nous y croyons voir un sens voisin de « épais, impénétrable, vierge ». Mais nous ne saurions alléguer une racine sémitique qui nous autorisât à suivre cette acception, à moins de lire *kasruti* קַשְׁרָתָא, et de comparer le mot hébreu קשור « lié, fort ».

Le second membre de phrase *amura daruqsun* est plus difficile, quoiqu'il ne se trouve pas isolé dans la littérature assyrienne. Tiglatpileser IV s'intitule *amira dargi u sapsaḳi* (*L.* pl. II, l. 1); par ce passage et d'autres, nous voyons que la dernière lettre radicale est *g* et non *k*; la racine est דרג, qui veut dire « monter ». On trouve dans la Bible מַדְרֵגָה « précipice » (Cant. II, 14; Éz. XXXVIII, 20), que le Targoum traduit par « tour ». Nous voyons dans *darug* דְּרָג la désignation d'une forêt montueuse, difficile à traverser. Tiglatpileser I (*W. A. I.* pl. XII, col. 4, l. 56) dit qu'il a traversé des chemins à pic et des précipices.

arḫi	*idluti*	*dargi*	*tapiluti*	*usitiḳ*
vias	præcipites,	condensa		peragravi.

אַרְחֵי עִדְלָתָא דַּרְגֵי תַּפְלָתָא אֻשְׁתְּעַתִּק׃

Quant à *amura*, nous en avons déjà rendu compte. Nous traduisons donc cette phrase :

J'ai ouvert des forêts épaisses, innombrables, d'une vaste étendue, et je me suis frayé un chemin à travers leurs fourrés.

חַרְשָׁנָא בִּרְתָא שַׁגְרַבְשָׁן אַשְׁטָא לָא מִנָא אֲפַתִּי ו אָמַר דְרַגְשָׁן׃

Ligne 15. La phrase suivante renferme plusieurs mots d'une assez grande difficulté; mais la facilité avec laquelle nous dégagerons le sens de la phrase principale peut nous guider pour retrouver l'acception de la partie incidente. Le monarque parle évidemment des pays qu'il a traversés; *etittiḳa* אֶעְתַּתִּק ou *etattiḳa* אֶעְתַּתַּק est l'iphtaal de עתק, qui, dans toutes les langues sémitiques, a la signification de « avancer », d'où le mot, commun à presque toutes, עתיק, عتيق « antique, vieux ». Ce mot עתק se retrouve souvent avec cette même acception dans toute la littérature assyrienne, depuis Tiglatpileser I jusqu'à Assarhaddon; nous citions tout à l'heure le shaphel, mais l'iphtaal se trouve avec la même signification dans d'autres passages.

Le roi traverse des *mirdat;* מִרְדָת est le pluriel de *mirdat* (de ארד, en hébreu ירד) qui signifie « lieu déprimé »; en hébreu מורד. Quant au mot *la'ari*, il est évidemment composé de *la*, la négation, et d'un verbe. Ce terme se trouve souvent (par ex. Sennach. Prisme, col. 1, l. 18) avec la signification incontestable de « désert »; il est en rapport de génitif avec

mirdat, auquel se rapporte le pluriel féminin *paskāti*, de l'adjectif *pasak* פשק, dont l'assyrien nous donne le sens (par ex. *L.* pl. XII, l. 8).

sa	*arhi*	*paskuti*	*ittallak*
qui	vias	tortuosas	ingressus est.

שֶׁאַרְחֵי פַּשְׁקָתָא יִתְּלַךְ

Sennachérib dit au féminin : *matāt paskāti* « des pays difficiles à traverser » (Pr. col. IV, l. 11). Tiglatpileser I, à différentes reprises, emploie ce mot dans le même sens (col. II, l. 77) et la philologie sémitique ne s'oppose pas à cette acception, car en arabe فسق signifie la même chose au sens moral (immoralité), et en hébreu le mot פשק (avec un שׂ) au paël veut dire « contordre ». (Éz. XVI, 25.)

Il se joint à cette phrase la phrase incidente *sa asarsina pat luddu* « dont les lieux sont un endroit de *luddu*. » *Luddu* est le seul mot obscur au sujet duquel nous ayons consulté le dictionnaire arabe pour trouver une signification possible. Nous supposons que *pat luddu*, d'une racine לדד, veut dire « lieu aride » ou « endroit où l'on souffre de la soif ». En arabe ملدود est quelqu'un à qui on infiltre lentement un breuvage dans le coin de la bouche, comme on fait pour ceux qui meurent de soif; nous traduisons le terme *luddu* par « consomption ». — Le suffixe féminin *sina* se rapporte à *mirdāt paskāti*.

La construction du membre de phrase *itibbira nakab birāti* est difficile, tandis que les mots *nakab*

birāti נַקַב בְאָרָתָא « la perforation de puits » ne souffrent pas de contradiction. Mais le terme *itibbira* est moins clair ; nous y voyons la première personne de l'iphtaal de עבר « passer », אֶעְתַּבַּר. La racine עבר, dont la première acception est dans l'assyrien, comme dans toutes les autres langues sémitiques, « franchir » (une montagne, une rivière), se prête à beaucoup d'acceptions dérivées; on n'a qu'à parcourir l'article עבר dans les dictionnaires hébreux, arabes et araméens, pour reconnaître ce fait. Nous y voyons le sens de « préparer en passant », précisément comme la même forme de l'hébreu. L'hithpaël s'emploie avec l'accusatif pour indiquer, dans une autre nuance, « s'emporter ».

Nous transcrivons donc toute cette phrase :

מִרְדַּת לַעֲרֵי פַּשְׁקָתָא שַׁאשַׁרְשַׁן פַּת לְדָא אֶעְתַּתִּק וַאֶעְתַּבַּר נַקַב בְאָרָתָא ·

Je traversai des vallées désertes et tortueuses qui étaient le siége de chaleurs mortelles, et je fis forer des puits sur mon passage.

E. ÉTENDUE DE L'EMPIRE.

Ligne 16. Les phrases qui suivent maintenant contiennent des formules souvent répétées : *Ina liti u danani sa ilahi rabuti*[1] *biliya* « en l'honneur et l'exal-

[1] Il vaut mieux lire *rabuti* que *rabi;* c'est d'abord plus conforme à la grammaire, et ensuite la forme *rabuti* se trouve phonétiquement dans beaucoup de passages provenant de toutes les époques, p. ex. dans l'inscription de Hammourabi (col. 2, l. 19; *M. H.* p. 19).

tation des grands dieux »; mais rien ne s'oppose à traduire « avec la permission et l'agrément des grands dieux, mes seigneurs. »

Līti se rapproche de l'arabe لى « être élevé », et *lih* se trouve en assyrien avec le sens de « procerus », par exemple dans des titres royaux et dans le nom d'un des personnages de cette inscription, *Assurlih*. Le mot provenant d'une racine doublement défective, il sera toujours difficile de le comparer avec sûreté à une racine des autres langues sémitiques. Nous avons un autre mot *liti* qui se trouve avec la signification de « liste ».

Danani provient de *danan* דנן « être fort » (*E. M.* t. II, p. 329), et cette forme infinitive peut signifier également la puissance qu'on attribue aux autres et celle qu'on obtient d'eux; dès lors le mot de « consentement » n'a rien qui ne s'adapte à tous les passages où les inscriptions nous fournissent ces mots.

« Ce fut dans que..... » est expliqué par *sa* (*G. A.* § 233). « Que j'exécutai mes volontés » se trouve dans les mots *tuklātiya usatbu*. Le mot *usatbu* est un shaphel de תבע « suivre, » אֲשַׁתְּבַע; nous connaissons l'infinitif *satbu* (*Inscript. des Taureaux* et ailleurs) et d'autres formes. La voyelle *u* à la fin est insolite, mais elle ne manque pas d'analogie.

Le terme que nous transcrivons *tuklātiya* est écrit avec l'idéogramme suivi du signe pluriel et de *ya*. L'idéogramme en question se trouve remplacé dans les revers des plaques de Sargon, par

exemple, par le mot *tukulti;* souvent l'expression idéographique est suivie du complément phonétique *ti* ou *tu*. (Comparez *E. M.* t. II, p. 338.) Le nom de Tiglatpileser commence par ce groupe avec ou sans *ti*. D'autre part, un syllabaire explique par *tukullu*. *Tukulti* תֻּכֻלְתָּא est lui-même l'état emphatique de *tuklat* תֻּכְלַת, qui au pluriel fait תַּכְלָת, forme que nous rencontrons également écrite phonétiquement. (*G. A.* § 50.)

Le mot *tuklat*, qui entre dans le nom royal *Tuklat-habal-aśar* ou *Tuklat-pal-aśar*, *Teglatphallassar* des Grecs, provient d'une racine alliée à l'arabe وكل, et à l'hébreu יכל; de cette racine dont on a parlé (*E. M.* t. II, p. 273, 338) s'est formée une seconde racine תכל qui n'est pas inconnue aux langues araméennes, avec le sens de « confier »; nous connaissons en assyrien le niphal *attakil*, *ittakil*, *natkil* אַתַּכַּל، יִתַּכַּל، נַתְכַּל, le paël *utakkil*, *mutakkil* אֻתַּכַּל، מֻתַּכַּל et d'autres formes. Le mot *tuklat* en assyrien signifie « confiance en soi-même, puissance, volonté ».

Du reste, l'idéogramme n'a pas cette valeur de *tuklat* seule; dans cette même inscription (l. 158), comme dans beaucoup d'autres passages, le groupe indique une essence de bois, peut-être l'ébène. Quelques passages surtout du Prisme de Tiglatpileser semblent militer en faveur d'une acception concrète qu'on pourrait attribuer à l'idéogramme; ainsi M. Hincks l'a voulu traduire par « arme »; mais nous ne trouvons pas de raison concluante pour accéder à cette opinion.

Dans le membre de phrase suivant : *uraššiba nagap gariya*, « j'ai obtenu l'anéantissement de mes adversaires », le mot *nagap* נגף est écrit comme *naḳab* נָקַב, ce qui tient à la particularité bien constatée de l'écriture anarienne, où les syllabes complexes formées par *ḳa* et *ga* sont souvent rendues par le même signe, par des raisons exposées dans les publications précédentes. Le fait est, entre autres, prouvé pour le signe *gab* et *ḳab* (*E. M.* t. II, p. 122, 135, 141, 194); de sorte qu'on doit admettre à cette place le mot *nagap* de נגף « frapper ». *Gariya* est le participe de גרה « attaquer », et *gari* גָּרִי veut dire « ennemi ». Ainsi l'inscription du Harem (*E. M.* t. II, p. 338) le contient, et, à cette occasion, il a été question des passages où il se trouve, surtout dans le nom d'un chien de Sardanapale, מְנַשֵּׁךְ גָּרָיו, *munasik garisu* « mordant ceux qui le vexent ».

Le mot *uraššiba* (écrit ailleurs, salle VII, *u-raš-ši-ba*. *B.* pl. CXXI, l. 17) est sûrement la 1re pers. du paël de רשב; mais la racine fait défaut dans les dictionnaires sémitiques, au moins dans un sens acceptable ici, et il faut consulter les textes assyriens eux-mêmes. Nous avons choisi le sens « j'ai obtenu »; d'autres passages semblent lui attribuer la signification de « permettre, accorder », même « promettre ». Le sens général doit être celui que nous avons proposé ; il se peut que des tableaux synonymiques assyriens, et il y en a, nous éclairent davantage sur ce mot; nous y reviendrons à la ligne 84.

ÉNUMÉRATION DES PROVINCES DE L'EMPIRE D'ASSYRIE.

A partir de la ligne 16 jusqu'à la ligne 20 suit l'énumération des localités que Sargon avait soumises. Il commence par *Iatnan;* c'est l'île de Chypre, où est située la ville de Paphos, ainsi que le prouve le Prisme d'Assarhaddon (*W. A. I.* pl. XLVIII, l. 14; *Sargonides*, p. 58); il passe par l'Égypte, indique la Phénicie, la Syrie, la Médie, et finit par une nomenclature plus détaillée des villes d'Élam et des tribus de la Mésopotamie. Nous remarquerons seulement, ligne 19, *Puḳuda*, qui est écrit *Puḳuddu* dans les Pavés des Portes. (*B.* pl. IV, c. 1, l. 61.)

Il y a peu de choses à reprendre. Le mot *tihamti* ou plutôt *tihamat* signifie « mer », תהמת. (Voir *I. L.* col. II, l. 15, 16; *W. A. I.* pl. LIII.)

Ḳabal est donné par les syllabaires. (Comparez ce passage et les passages identiques avec le passage de la salle VII, *B.* pl. CXXI, l. 18.)

Le nom du soleil a souvent été expliqué. (Voyez entre autres *E. M.* t. II, p. 99; *M. N. P.* p. 25. Comparez au surplus les deux formes du nom de *Dunni Samas*, dans l'inscription du Pavé des Portes, et le nom du soleil, *samas*, dans les revers de plaques, *B.* pl. CLXXIII, l. 10, et CLXV, l. 12.)

Le groupe idéographique [illegible] est souvent remplacé dans les inscriptions par l'expression phonétique *aḥarri*, « postérieur ». C'est la Phénicie. (*É. A.* p. 129.)

Pour l'explication du mot *rapastuv*, voy. *E. M.* t. II, p. 138, 341, 360.

Ana šiḥirtisa « secundum complexum ejus », אַן סְחַרְתְּשָׁא, est une locution adverbiale fréquemment employée pour indiquer la totalité, de même que l'expression *nabḥar* expliquée par les inscriptions trilingues (*E. M.* t. II, p. 133).

Les mots *gati umki* nous sont complétement inconnus.

Ligne 19. Le mot *kisad*, que l'on retrouve également plus bas, ligne 22, a été suffisamment expliqué (voy. *R. Beh.* p. 101; *E. M.* t. II, p. 219, et *M. H.* p. 49). Il se présente tantôt idéographiquement, exprimé par [cuneiform], comme dans ce passage, où par [cuneiform], comme dans l'inscription de Bisoutoun, l. 36, tantôt phonétiquement. (Comparez les deux expressions dans les passages identiques des Pavés des Portes. *B.* pl. VIII, l. 29 et infra, l. 22.)

La forme idéographique du nom du *Tigre* se trouve plusieurs fois dans l'inscription de Bisoutoun, une fois (l. 34) écrite comme ici, une autre fois (l. 35) exprimée par *Diglat* (*E. M.* t. II, p. 20, 216); les deux fois elle correspond au perse *Tigrâ*. (*R. Beh.* p. 102.)

Suivent des noms de tribus parmi lesquels nous remarquons celui de *Tal-Ḥumba*, dans lequel figure le nom du dieu *Ḥumba*, divinité susienne, que nous retrouvons également dans le nom du roi *Ḥumbanigas*, à l'occasion duquel nous entrerons dans les détails de la lecture.

Après ces quelques noms de tribus, très-souvent répétés, nous rencontrons le groupe *śuti ṣab gati;* au lieu de *ṣa ab*, on lit souvent le signe complexe *ṣab* avec le signe du pluriel, et cet idéogramme signifie « les hommes » (*E. M.* t. II, p. 126). L'expression « les hommes » *gati* désigne donc un nom de nation; mais nous ne savons pas encore quel est ce peuple.

Ligne 21. *Sa miṣir Elamti. Miṣir* מִצְר (on lit aussi מִסְר) signifie « la dépendance ». L'idéogramme remplace à Bisoutoun (l. 5, 30 et ailleurs) *Élamti*, qui se trouve, par exemple, l. 41; tous ces groupes rendent le perse *Uvaźa*. (*R. Beh.* p. 16; *E. M.* t. II, *passim.*)

Dans le texte, il manque avant *Daniyas*, dans *Tirat-Daniyas*, le monogramme signifiant « dieu ».

La prononciation du signe que nous lisons *tirat* n'est pas certaine; nous connaissons, il est vrai, le mot avec la signification que le nom géographique comporte (*I. L.* col. IV, l. 30); mais nous l'avons choisie à cause du nom de Teredon, situé dans ces contrées.

Marrati est le mot qui traduit à Bisoutoun et à Nakchi-Roustam, l. 17, le perse *daraya* « mer ». (*R. Beh.* p. 18.)

On ne sait pas bien prononcer le nom souvent répété de la localité du golfe Persique; on hésite entre *Ni tuk ki* ou *As mun ki* (*Dil mun ki*, *Rum mun ki*), qui se remplacent souvent, et même à cette

place. L'un des groupes est phonétique, l'autre est idéographique, sauf le *ki*, qui est un indicatif aphone; mais lequel faut-il choisir comme expression phonétique?

Mitḥaris est un adverbe dérivé de *mitḥar*, forme de l'iphtaal de מחר. *Abil* אֲבִל, de אבל (*G. A.* § 179), d'où l'infinitif *bilat* בִלַת (ibidem). Ligne 22, *bit Iakin* s'écrit aussi *Ia ki in ni*, dans les Pavés, pl. IV, col. II, l. 5.

Ligne 22. *Sapiṭiya paḥati ilisanu*[1] *astakkan va nir bilutiya emidsunuti.*

Parmi les désignations de «lieutenant, gouverneur», le groupe idéogrammatique

précédé du signe «homme», se trouve souvent, sans que les textes eux-mêmes fournissent dans un seul passage l'équivalent phonétique. Nous n'entrons pas ici dans la question de savoir si ce groupe est un groupe *allophone* touranien, ou s'il se compose des signes idéographiques «homme, main........ tête»; il s'agit pour nous de le prononcer. Nous rencontrons bien, dans les inscriptions, les termes de *sanuti* שַׁנְתָּא «les autres, les seconds», de שַׁפִּרֵי «les décidants», mais souvent à côté de notre groupe. Nous ne pouvons donc prendre ces termes comme équivalents. On serait autorisé peut-être à y voir le mot *sudari* ou *suṭari*, qui se trouve dans l'inscription

[1] Il manque, par inadvertance, dans le texte, un crochet au commencement du signe complexe *ili*.

dite de Phillipps (col. 3, l. 23, *W. A. I.* pl. LXVI); mais nous hésitons à adopter cette transcription, que nous n'avons pas jusqu'ici rencontrée dans les textes de Ninive. Nous voyons dans une tablette fruste du Musée britannique, dans la colonne phonétique, *sa-pi-ṭu*, et dans la colonne idéographique comme dernier signe RIS; les deux premiers manquent. Nous substituons donc, jusqu'à nouvel ordre, au groupe la prononciation *sapiṭ* שֹׁפֵט, participe de שפט, si connu comme désignation de «juge» et de «suprême magistrat», depuis Jérusalem jusqu'à Carthage.

Le mot suivant *bil paḥāti* פַּחֲתָא, précédé de בעל, qui pourrait ne pas être un déterminatif aphone, est l'hébreu et le chaldaïque פחה «satrape», qui, dans ces idiomes comme en assyrien, adopte la terminaison féminine du pluriel. On trouve à côté de *paḥat* le mot *piḥut;* mais alors ce terme a l'acception de «satrapie» et se transcrit פִּחוּת.

Le reste de la phrase est expliqué *E. M.* t. II, p. 345.

La phrase *nir bilutiya imidśunuti* se retrouve souvent. La lecture de *mid* se prouve par la décomposition de cette syllabe complexe en *midu*, et le mot provient de עמר «fixer, être debout»; avec le suffixe il se transcrit אֶעְמִדְסֻנָּת (comp. *G. A.* §§ 115, 194, 69).

Le mot *nir* est certainement une préposition assyrienne, ayant probablement dans le principe une acception concrète, et rendant peut-être une des parties du corps humain dont nous sommes double-

ment pourvus [1]. Nous l'avions traduit par « côtés » (*E. M.* t. II, 119, n° 304); mais on pourrait admettre aussi les plantes des pieds. En arabe نير veut dire « combiner », et se dit surtout de la combinaison de bordures de différentes couleurs; en arabe et en syriaque, ce même mot signifie « un joug double pour des bœufs »; M. Hincks a donné à ce terme le sens de « joug », et un mot *nir* existe réellement en assyrien avec cette acception (p. ex. Tigl. I, col. 7, l. 28); mais il est douteux que la préposition soit le même mot. Nous verrons qu'il n'y a pas un endroit où son acception prépositionnelle ne ressorte clairement avec le sens de « sous ».

FIN DE L'EXORDE.

§ II. — PARTIE HISTORIQUE.

CAMPAGNES DE SARGON.

A. — CAMPAGNE CONTRE ÉLAM (721 AVANT J. C.).

Ligne 23. Après le préambule, Sargon entre en matière et dit : *Ulta ris šarrutiya adi XV karriya sa.* « (Ce fut) depuis le commencement de ma royauté jusqu'à ma quinzième campagne (que).... »

Le sens du mot *karriya*, qu'on peut lire encore *kirriya*, ou, à une époque plus ancienne, *girriya*, suivant les différentes valeurs du signe de la pre-

[1] Dans le Prisme de Tiglatpileser, il y a pourtant constamment le pluriel au lieu du duel, et un syllabaire explique [cuneiform] par *padanu*.

mière syllabe , est sûrement « campagne ». Il se trouve dans toutes les inscriptions dans ce sens; son idéogramme est (*E. M.* t. II, p. 114, n° 170). Ce mot semble se rattacher à la racine sémitique גור « migrare, peregrinari », de sorte que *girru*, plus tard *kirru*, serait réellement « l'expédition, le voyage ».

Au lieu de *ris* רֵאשׁ « tête », on lit souvent (par exemple, *Obél. Nimroud*, l. 22) *surrat* שֻׁרַּת « commencement ».

Comparez pour *altu*, *E. M.* t. II, p. 168, 187, 200; *G. A.* § 202; *R. Beh.* p. 7.

Les quinze campagnes de Sargon se trouvaient indiquées dans l'inscription des *Annales*. (Voir *Sargonides*, p. 19.)

La bataille entre Sargon et Houmbanigas, citée dans l'inscription de Nimroud, l. 7, et celle des Barils, l. 17, est ainsi indiquée : *śar sa in ribit Kalu itti Ḫambanigas sar Elamti innamru* « le roi qui fut vu dans les plaines de *Kalu* avec Houmbanigas, roi d'Élam. »

Le nom de *Ḫambanigas* est un nom susien, et se rattache à ceux qu'on connaît déjà. Ce nom est composé de *Ḫamba*, nom d'un dieu, et de *nigas*, qui peut signifier « protéger », s'il est permis d'alléguer le médoscythique *nisgi*, qui a cette signification. Ordinairement le nom est écrit avant le signe , qui a la valeur de *lum* et de *ḫum;* mais le nom est aussi écrit *Ḫu am-ba-ni-ga as*, ce qui tranche la question de la prononciation. (Comp. *B.* pl. LXV, 1, l. 3.)

Nous puisons la transcription *hapiktasu* הִפְכַּתְשׁוּ dans l'expression הפך « tourner », du Prisme de Ti-

glatpileser I, où elle se trouve souvent (par exemple col. III, l. 23; col. IV, l. 17; col. V, l. 76, 98; col. VIII, l. 81).

B. — CAMPAGNE DE SAMARIE (721 AVANT J. C.).

Samirina almi aksud.

L'identification du groupe de ville avec Samarie a déjà été faite par M. de Saulcy.

Quant aux mots *almi aksud*, ils reviennent souvent. On pourrait lire *alvi* et rattacher le mot à la racine לוה « approcher »; nous avons (*G. A.* § 204, accepté cette transcription; néanmoins rien ne nous oblige à ne pas admettre ici un changement de *v* en *m*, comme nous le voyons dans le mot ארגמן, et ארגון « pourpre ».

Il se peut que le mot *lima* ou *liva* « éponyme », provienne de cette racine; nous ne voyons néanmoins pas de liaison entre ces deux termes.

Les formes *almi*, *aksud*, *akṣur*, *aslul*, sont toutes des premières personnes du kal. (*G. A.* §§ 115, 189.)

Le signe [cuneiform], en babylonien [cuneiform], n'a pas, en assyrien, la valeur de *lib*, mais celle de « cœur », comme nous l'avons dit plus haut. (*E. M.* t. II, p. 177. Voir aussi, sur l'emploi prépositionnel, *G. A.* § 204.)

Le mot *asib* est souvent employé comme indéclinable.

Nous ne nous sommes pas encore expliqués sur l'idéogramme [cuneiform] [cuneiform], qui ne paraît jamais autre-

ment que dans cette forme idéographique ; mais l'idée de « char » semble être exigée dans tous les passages dans lesquels il se rencontre. Nous avions proposé de le lire *rakub;* ce mot se trouve, avec cette acception peut-être, dans l'Inscription de Londres (col. III, dernière ligne); mais quelques passages des inscriptions pourraient s'y opposer, car nous trouvons dans le Prisme de Sennachérib que l'idéogramme [cuneiform] cache un mot féminin (comparez col. v, l. 56 et suiv.).

Ina ...... tahuziya șirti śapinat śaïri ina
In curru pugna mea maximo, qui detergit inimicos, in
ukkum libbiya artakab handis.
ira animi mei equitavi festinanter.

אִן ..... תַחַצִי צִרְתא
סַפִנַת צָאִרִי אִן עֻכֻּם לִבִי
אַרְתַכַב חַמִדִשׁ

L'inscription de Tiglatpileser I (col. II, l. 65) donne également comme épithète à « 30 de mes chars » le mot *alikat* הַלִכַת, pluriel du féminin.

Cette difficulté grammaticale pourrait être levée en admettant deux formes, l'une masculine, l'autre féminine, comme nous en connaissons pour *umman* et *ummanat* et d'autres. On pourrait ainsi admettre une forme *rukbat* רֻכְבַת, ét. emph. *rukubtu* רֻכֻבְתָא, à côté de *rukub* רֻכֻב, auquel un passage d'Assarhaddon (Prisme, col. IV, l. 16) semble vouloir donner le sens de « char ».

Les inscriptions opposent quelquefois les chars à

des *aggullât* ou *akkullât* de fer, probablement עֲגָלֹת; nous y verrions l'hébreu עגלה « chariot », si ce mot n'avait pas le sens de chariot de bagages. Les *aggullât*, au contraire, s'emploient dans les pays montueux, là où l'on ne peut plus avancer dans des chars ordinaires, ce qui rend invraisemblable l'identification mentionnée. (Comparez Tigl. I, col. IV, l. 66.)

Le verbe כצר semble signifier « partager, prélever »; il ne se trouve pas dans les autres langues sémitiques avec cette acception. Peut-être se relie-t-il à קצר « raccourcir »; mais il ne nous est pas permis de substituer un ק dans la racine assyrienne. Les formes connues sont :

Kaṣir כָּצִר, participe (*Inscr. des Taureaux*, l. 10).
Akṣur אַכְצֻר, 1re p. *ikṣur* יִכְצֻר, 3e p. aoriste.
Kiṣir כִּצִר, infinitif.

A cette racine se substitue le babylonien גזר « couper, partager » (*E. M.* t. II, p. 291; *I. L.* col. VI, l. 62); cette racine veut également dire « partager » et « décréter »; de sorte que quand un des Midraschim dit קצרקמין veut dire « roi », nous avons réellement un assyrien כָּצִר כְּרָנַת « qui décrète les lois ».

Le membre de phrase *u šittuti inisunu usaḥiz* nous semble maintenant clair, quoique nous ne l'ayons pas expliqué dans le texte. Le sens est : « Je prélevai cinquante chars, et je leur laissai le reste de leurs propriétés. »

Usaḥiz אֻשַׁאחִז, venant de אחז « prendre », au shaphel « je leur laissai prendre ». *Šittut* שִׁתֻּת est un mot assyrien qui a le sens de « reste », *inasunn* אִינַישֻׁן, de

« leur avoir ». On peut voir dans *ini* un mot provenant de אוֹן, d'où dérive aussi l'assyrien אֲנָת « les ustensiles, les instruments ».

La transcription de *bilat* est directement donnée par un syllabaire; ce terme est expliqué depuis longtemps.

Sar mahri « le roi antérieur » (*É. A.* p. 97); on construit le mot *maḥar* « avant » avec les suffixes pronominaux *maḥriya* מַחְרִי « avant moi », *maḥarka* מַחַרְךָ (*Inscript. de Senkereh*, dern. l.), *maḥarsu* מַחַרְשׁוּ « avant lui » (l. 175).

C. — CAMPAGNES CONTRE HANON ET SEVECH (719).

Ligne 25. Le roi raconte la guerre avec Hanon et Sevech. Le roi d'Égypte, nommé « l'homme gouverneur », *siltannu* שִׁלְטַנָּא (*É. A.* p. 151), s'appelle *Sabhi*, avec l'hiatus entre la labiale et la voyelle; c'est la forme hébraïque סוא *Seveh* « l'Égyptien Sebek ». La ville de *Rapiḥi* est la ville de Raphia où eut lieu la bataille entre Ptolémée Philopator et Antiochus III; elle est située à l'entrée de l'Asie.

Le signe [cuneiform] ayant également la valeur de *tar*, M. Hincks a proposé [1] de lire *tartannu* « le tartan » (Isaïe, xx, 1 et ailleurs). Ce mot est pourtant, en assyrien, généralement rendu par le signe [cuneiform] *tar*, et lu *tartannu*. Nous nous félicitons toutefois de l'approbation que le savant irlandais donne à notre identification du roi égyptien avec Sevech, et qu'il

[1] Dans une lettre particulière adressée à M. Oppert.

a publiquement confirmée (*Athenæum*, 31 octobre 1863).

Ana ḥaṣṣiya itbuni (voyez *E. M.* t. II, p. 223, 321). *Itbuni* veut dire « ils vinrent », et le mot vient de la racine d'où on tire *usatbi*, *sutbu*; il est probablement transcrit יִתְבְּעוּן. Mais on pourrait admettre une racine תבח « marcher », parente de l'hébreu נתב et de l'arabe توب, quoique cette racine se rapproche de l'hébreu שוב, le chaldaïque תוב. Dans ce cas, nous transcririons יִתְבוּן.

La locution *ana ḥaṣṣi* rend aussi à Bisoutoun (l. 50, 55 et ailleurs) le perse *patis* « en présence ». Le sens est donc on ne peut plus sûr.

Les formes avaient jusqu'ici été expliquées comme provenant de בוא, précédé d'*itbav* יִתְבְּוּ, *itban* יִתְבְּאוּן, un ת prothétique (*R. Beh.* p. 57; *E. M.* t. II, p. 205), comme des aoristes d'itaphal (*G. A.* § 186); nous croyons maintenant devoir admettre des racines spéciales et commençant par une dentale, ce qui diminue beaucoup la difficulté. M. Rawlinson (*loc. cit.*) avait déjà, avec raison selon nous, proposé cette seconde manière d'expliquer.

Ligne 26. La forme [cuneiform] veut dire « tourner », *hapiktu*, et se trouve souvent substituée à la lettre [cuneiform], dont la valeur syllabique est *taḥ*. C'est le redoublement d'un signe qui signifie « œil » et « face » פן, et qui a alors l'acception de פנה « se tourner vers quelqu'un ». Ainsi [cuneiform] signifie « être » et [cuneiform] « marcher », [cuneiform] « être bon », [cuneiform] « égayer ». (Voir *E. M.* t. II, p. 108; *M. H.* p. 73, 77.)

Amḥaṣ אַמְחַץ, 1re pers. aor. kal de מחץ «frapper, combattre». La racine est formée, comme le sont souvent celles qui commencent en *m*, par des dénominatifs. Du reste, au lieu de traduire *hapiktasunu amḥaṣ* «in fugam eos verti», nous aurions mieux exprimé le sens en disant «fugam eorum pugnando obtinui». Le verbe *amḥaṣ* se trouve à l'iphtéal et à l'iphtaal dans cette même acception; ainsi on trouve :

Iphteal, *amtaḥiṣ* אַמְתַחַץ, quelquefois irrégulièrement *amdaḥis*.

Iphtaal, *amtaḥḥiṣ* אַמְתַחֵץ (Salm. *Obél. Nimroud*, passim), *muntaḥṣisu* מֻמְתַחְצִישׁוּ, participe avec le suffixe (*G. A.* § 12).

La phrase *ṣab'i rikim tuklâtiya irivva.* Le groupe *rikim* semble être sûrement interprété; la transcription en est moins inattaquable, car la seconde lettre radicale pourrait être un *g*. *Irim*, ou mieux *iriv*, se rattache aux formes fréquentes analysées dans le paragraphe 114 de la *Grammaire assyrienne*. Nous rattachons ce mot à ירא «craindre», qui se retrouve en assyrien; ainsi nous avons *inira* יִנִּירָא, niphal, «il fut craint» (Sard. *passim*; *Obél. Nimr.* l. 20 et *passim*). Nous transcrivons donc cette phrase :

שַׁבְּהֵי רִכִם תֻּכְלָתַי יִירָא וּ

Le membre de phrase *innabit va la innamir asarsu* «il s'enfuit et sa trace ne fut plus vue» est clair. יִנָּמֵר, niphal de נמר «voir», est souvent expliqué. Le mot rend le verbe perse *daitanaiy*, persan دیدن «voir». (*É. A.* p. 72; *E. M.* t. II, p. 155, 158, 226,

169, 183.) Le mot אֲשֶׁר traduit le perse *gâthu*, persan گاه « endroit », et est expliqué *E. M.* II, p. 180 et ailleurs. C'est l'arabe اثر avec le sens de « trace ».

La forme *innabit* יִנַּבִת est également un niphal d'un verbe transitif et signifie, dans cette voix, « fuir ». Seulement nous sommes indécis sur la troisième radicale; car (*B.* pl. LXXVI, lig. 3), dans l'*inscription des Annales*, on lit au pluriel *innabidu* יִנַּבִדוּ, tandis que souvent (p. ex. Ass. Prisme, col. II, l. 37; *W. A. I.* pl. XLV; Sardanapale V (VI), *Petites inscr.*) on lit *innabtavva*, *innabtu* יִנַּבְתוּ, ce qui ferait supposer un ת final. La signification est sûre; voilà un cas où l'on peut se dispenser de recourir au lexique d'un autre idiome.

Les mots de la phrase suivante sont souvent expliqués. (Voy. *É. A.* p. 57; *E. M.* t. II, p. 170; *G. A.* § 115.)

L'inscription des Annales contient en outre des détails intéressants sur Sevech, qui se sauva avec un pâtre.

D. — TRIBUTS DE L'ÉGYPTE ET DE L'ARABIE (714).

Ligne 27. Suivent les noms des tributaires : Pharaon, Samsiē, Itamara le Sabéen. Pharaon est nommé *Pir'u*, et l'hiatus indique le ע. Les *Annales* nous démontrent (*B.* pl. LXXV, l. 6) que ces tributs ne furent perçus que cinq ans plus tard. C'était le même Éthiopien Sevech que Sargon reconnaissait alors comme roi d'Égypte.

Le nom de Samsiē est précédé du signe , qui

6.

indique tous les noms féminins. (*E. M.* t. II, p. 126.) On connaît plusieurs reines des Arabes; Tiglatpileser IV parle de *Zabibiē* (*L.* pl. L, l. 2) et d'une autre reine Samsiē, *L.* pl. LXXIII, l. 16, où le roi assyrien ajoute :

Śamśiē śarrat mat Aribi sa mabad Samaś
Samsiē regina Arabiæ quæ ministerium solis

titiḳu.
sibi assumpserat.

סַמְסִיָה סַרַּת עַרְבִי שַׁמַּעְבַד שַׁמַשׁ תִּעְתִּק

Une autre reine est citée par Assarhaddon (col. II, l. 55 et suiv.); mais son nom est perdu. Elle envoya son ambassadeur à Ninive pour faire sa soumission; mais le roi d'Assyrie la fit remplacer par une femme de son palais, nommée Taboua (*l. c.* col. III, l. 13).

Pour la forme *śarrat* סַרַּת, voy. *G. A.* § 46, note.

Le nom de *It'amara* est aussi, dans quelques exemplaires, écrit *Itamra;* peut-être *Himyar* se trouve dans la forme. La mention du pays sabéen est la seule qui jusqu'ici soit trouvée dans les textes assyriens.

Au sujet de *madatta, mandatta, madata*, voy. *E. M.* t. II, p. 172.

Les tributs sont : l'or (voir *E. A.* p. 67), les herbes odorantes (*isbi* עשבי), puis une matière exprimée par le groupe [cuneiform], ce qui est difficile à déchiffrer. Suivent des chevaux (*E. M.* t. II, p. 90, n° 60, p. 217), un chameau (*E. M.* ibid.). Peut-être, en ce dernier lieu, le signe du pluriel est effacé. Après [cuneiform],

la salle II (*B.* pl. LXXIII, l. 7) ajoute *nisikti* « métaux ». La campagne contre Sinouchta eut lieu vers l'an 717 avant J. C.

La ligne 28 contient en formes inconnues jusqu'ici les mots : *islū* יִסְלוּ « il méprisa », avec la préposition *nin* « qui avait péché contre Assour ». C'est la troisième personne du kal.

Iklū, la même forme de כלא « retenir », יִכְלְאוּ.

Tamartus pour *tamartusu*, comme *napastus* (voy. ligne 77 ; *G. A.* § 196), suffixe ajouté à תַּמַרְתָּא « la présence et l'acte de présence par le cadeau. » Ainsi souvent ce mot se trouve dans l'acception de « tribut ». Pour l'étymologie de ce mot, voyez *E. M.* t. II, p. 159, où pourtant, par erreur, l'auteur n'a tenu aucun compte de la différence qui existe entre *tamartu* « le cadeau », et *tamirtu* « la vue ».

Sāsu . . . . *ana sallati amnusu*, littéralement « je l'ai compté à la captivité ».

Sāsu « lui » (*G. A.* § 83). *Sallat* est une forme infinitive au féminin. (*G. A.* § 118.) *Amnusu* vient de מנה « compter », et est la 1re pers. du kal avec le suffixe de la 3e personne, אֶמְנוּשׁוּ. Le mot « nombre » se dit *mani* מָנִי et *mina* מְנָא que nous verrons plus tard.

Nous avons déjà parlé de *muntahṣisu;* le mot *gadu* est difficile, il semblerait signifier « avec » ; il pourrait être un terme allophone.

Ligne 29. La forme *addin* אֶדִּן est 1re pers. kal de נדן « donner ». (*G. A.* §§ 117, 171-176 ; *E. M.* t. II, p. 128.)

Le mot *parii* se transcrit פַּרְאִי, et rappelle l'hébreu

פרא, qui a la signification « d'onagre ». Le mot en assyrien semble désigner « l'âne » apprivoisé. L'idéogramme qui le remplace dans ce passage même est [cuneiform]. (*E. M.* t. II, p. 90. Voir *B.* pl. XCVI, 4, et Tigl. I, col. v, l. 26.)

On trouve encore sur une tablette (*Collection photographique*), dans une liste d'animaux mâles, le mot *aradu*, ce qui donne un autre terme rendant « âne » ערד.

Nous avons ici *ili mandattisu maḥriti*, le suffixe se mettant, ainsi qu'en hébreu et en arabe, au substantif seul, comme on dirait אֶל מַתְּנָתוֹ הָרִישׁוֹנָה. Le mot *maḥriti* est le féminin à l'état emphatique מַחְרִתָא de *maḥrū* מַחְרוּ. (*G. A.* § 56.)

Uṣṣib est écrit pour *uuṣṣib*, comme *ulla* se trouve à côté de *uullā*, אֻעַלָּא. La forme vient de אצב (hébreu יצב « être fixé », et se transcrit אֻאַצִּב. C'est la 1re pers. du paël. (Voir *G. A.* § 180, exemples.) La racine a la même signification que אסף.

Comme pendant de la forme nous trouverons *uṣṣi* pour *uuṣṣi* אֻאַצִּא [1].

E. — CAMPAGNE CONTRE AMRIS.

Ligne 30. Les formes grammaticales de la phrase sont connues. Le mot *kaššu*, dans la forme idéo-

[1] La *Grammaire assyrienne*, écrite en 1858, n'a peut-être pas fait ressortir avec assez de netteté cette résorption de deux syllabes en une, qui se rencontre à Ninive. A Babylone, au contraire, les deux articulations sont marquées dans l'écriture anarienne, de manière à permettre d'en constater la présence.

graphique [cuneiform], est suffisamment établi. (*E. M.* t. II, p. 102, 183.)

Yusisibu יְשִׁישְׁבוּ 3ᵉ pers. masc. du shaphel de אשב.

Binti est obscur; nous avons déjà remarqué que l'interprétation par « fille » est très-problématique. Mieux vaudrait supposer que par *binti* le roi assyrien entend *l'investiture*, à Tabal, de la Cilicie (*Hilakku*), qui n'avait pas fait partie du domaine de ses pères.

Sur les phrases incidentes négatives, voir *G. A.* § 243.

Urabbis, 1ʳᵉ pers. du paël de רבש ou רפש. On trouve à Bisoutoun (l. 107) le précatif *lurabbis*, qui traduit le persan *żadnautuv*, « qu'il bénisse ». (*E. M.* t. II, p. 235, 301.) L'impératif féminin est רַבְּשִׁי. (Inscription de Mylitta; comparez *E. M.* t. II, p. 301.)

A la fin de la ligne, *la naṣir kitti* לָא נַצַר כִּתָּא « non observant la convention ». *Kitti* est pour *kinti* (*G. A.* 71) comme *libittu* pour *libintu*, *mandattu* pour *mandantu*, *almattu* « la veuve » pour *almantu*. La forme simple est *kinat* כִּנַּת, ét. emph. כִּנְּתָא (*G. A.* § 50), et signifie « ce qui est fixé, la convention ». L'infinitif *la naṣar kitti* se trouve Baril de Sargon, l. 40.

Dans la ligne 31, *ispura* יִשְׁפַּר se dégage de l'inscription de Bisoutoun (l. 44, 86). La racine שפר se trouve souvent avec la notion de « envoyer » (p. ex. *Obél. Nimr.* passim; *Senn. Prisme*, col. III, lig. 41. Cf. *W. A. I.* pl. XXXIX). Le dernier exemple, que nous choisissons parmi des centaines, donne aussi le mot, que nous retrouverons plus bas, l. 3, *rakbu*, de

רַכָּב « cavalier, messager ». Dans notre passage, nous avons l'idéogramme [cuneiform], qui le remplace ici et à la ligne 152.

A partir de *rakbusu* jusqu'à la fin de la ligne 32, nous aurons peu à remarquer. Le signe *zir* זֶרַע « semence », traduit à Bisoutoun (*passim*) en maints endroits le persan *taumâ* « race »; et, pour parler d'autres termes, il s'y trouve deux pluriels, *nisut* et *asariddut*, dont il faut tenir compte. On peut, à la rigueur, considérer *nisut* comme le pluriel de *nisu* « homme » dont la forme ordinaire est *nisi* « les hommes ». Mais on pourrait encore y voir le pluriel de *nasû* נשׂוא « le prince », l'hébreu נָשִׂיא[1]. *Nisut* signifierait donc « les princes ». Nous avons la même forme dans le *Caillou de Michaux* (col. II, l. 2), précédée du même mot *kimti*, écrit dans le monument babylonien

[cuneiform]

IM RI A[2]. Ce mot *kimat* קִמַּת veut dire « établissement, famille », et se retrouve dans les monuments les plus anciens.

Le mot *asariddut* est intéressant, parce qu'il prouve, contrairement à l'opinion que nous avions émise, que le terme *asaridu* des Briques de Nabuchodonosor est

[1] L'altération du ש assyrien en ש hébreu est constante dans ce verbe. (Voyez *E. M.* t. II, p. 183, 192, 214.) Ce mot *nasû* « prince » exprime la prononciation de [cuneiform].

[2] Le syllabaire K. 197 explique [cuneiform] par *kimtu*.

bien phonétique[1]. Nous avions déjà un indice de cette nature dans le mot *asarid* qui se trouve dans les inscriptions de Sennachérib (*L.* pl. LXIII, lig. 2; *Prisme*, col. 1, lig. 3). Quant à l'étymologie de *asaridu*, il nous serait très-difficile de la fournir. Il se peut que le terme probablement touranien fût conservé à Ninive dans sa forme étrangère, tandis qu'il devint à Babylone un terme allophone, prononcé *ristan*. (*E. A.* p. 38.) Le redoublement du *d* semble montrer son origine touranienne, comme celle de *sakkanakku*, *issakku*, *sanku*, *sukkallu* « roi ».

Le verbe *alkassu*, 1re pers. avec le suffixe plein (*G. A.* § 192, 194, où il est question expressément de verbe ל״ה), vient de לקה, l'arabe لقى « jeter, émettre, trouver ». Cette racine se trouve souvent à Ninive, dans la signification de « prendre », et rappelle, pour le sens, l'hébreu לקח; on peut même supposer que l'assyrien ait amolli le dernier son guttural, comme nous l'avons vu dans le mot פתח, que nous avons déjà expliqué. Le verbe לקה se trouve dans les syllabaires (K. 46), et la lettre 𒆷 est l'expression idéographique de cette idée. On trouve aussi souvent le paël ילקי et l'iphtaal ילתקי.

La forme *upalih* n'est pas explicable, et il est possible que la vraie valeur de U, dans cette phrase, ainsi qu'à d'autres endroits, nous soit encore inconnue.

[cuneiform] est toujours expliqué par *pa-*

[1] M. Ménant abandonne également sa première interprétation. (Voyez *Briques de Babylone*, p. 47.)

ḫati. (Comparez le passage identique des *Pavés*, *B.* pl. VIII, c. II, lig. 29, et infra lig. 178.)

F. — CRIMES, SOUMISSION ET SUPPLICE DE IAOUBID, ROI DE HAMATH.

Ligne 33. La soumission de Iaoubid eut lieu immédiatement après la prise de Samarie, dans l'an 719. Ce personnage est nommé *Iloubid* par le Baril de Sargon (l. 25); il avait été, avant son avénement, revêtu d'une autre charge qui est rendue par un idéogramme encore inexpliqué pour nous.

Za ab' est, dans le texte, mis à tort pour *ṣa ab'*, צְבָא « l'homme ».

La biil kuššū. (Voir, sur cette particularité syntaxique, *G. A.* § 243.)

Le mot *patū* participe de פתח, comme l'hébreu פֶּתָה qui a dans cette langue l'acception de « fat ».

Limnu se trouve souvent avec l'acception de « ennemi »; la racine semble être למן, peut-être לים, et rappelle l'arabe لوم « injurier ». La lecture est assurée par de nombreuses confrontations, par exemple par *Inscr. de Londres*, col. IX, lig. 38; ce passage contient à la même place *limnu*, où col. VI, l. 39, a *aïbi* אֵיבָא. Le mot dérivé est *limnit*, que nous rencontrons plus bas, l. 113.

La formule *libbisu ikbud* se lit assez fréquemment. *Ikḃud*, 3ᵉ pers. du kal de כבד; nous le rencontrerons encore (l. 91). La locution est très-sémitique; ainsi on lit en hébreu : יכבד לבו.

Ligne 34. La forme *uspalkit* est un shaphalel du

quadrilitère פלכת (voir *G. A.* § 191, où le shaphalel a été omis). La lecture est sûre, on trouve *uspalkitu*, *ippalkitu*, *appalkit* dans les différentes formes qui toutes garantissent la forme de la racine quadrilitère. Elles se lisent dans tous les textes, depuis Tiglatpileser I jusqu'à Sardanapale V (VI). On trouve dans les syllabaires le mot *napalkat* comme verbe.

Le verbe פלכת se construit presque toujours avec la proposition *itti* (par ex. *Obél. Nimroud*, lig. 74; *L.* pl. XCI). On le trouve permutant avec מכר au shaphel (v. l. 123).

Les villes d'Arpad, de Simyra, de Damas et de Samarie étaient également citées dans les *Annales*, comme alliées à Iaoubid. Le passage mutilé en montre encore les traces.

Ṣimirra, צִמְרָא, en hébreu צמרי, était une colonie des Phéniciens.

Le nom de *Dimaṣka* (*ḳi* et *ḳu*) se trouve écrit *Di-ma as-ḳa* dans l'Inscription de Bélochus IV (*W. A. I.* pl. XXXV, l. 16.)

Le membre de phrase

[cuneiform]

qu'on ne saurait lire PA. A. 'I. DA. *yusaskin* est obscur. *Yusaskin* יְשַׁשְׁכִּן est le shaphel de שכן et veut dire « il fit faire ». Quant au groupe idéographique, nous doutons que l'explication proposée dubitativement soit bien défendable. On trouve ailleurs (*passim*) *ki istin usaskin*, et au lieu de cela (*Tau-*

reaux), PA. A. *istin usaskin.* PA. A. *istin* écrit avec l'expression |⊢—Ⅱ. (*E. M.* t. II, p. 117, n° 253.) *Bil. bil.* se trouve dans l'inscription de six lignes (*E. M.* t. II, p. 226), et ailleurs on lit, au lieu de cette phrase, *paliḫ bil. bil.* « adorans dominos ». Dans le Prisme de Tiglatpileser I (col. vi, l. 46), notre phrase est évidemment appliquée aux pays conquis, et signifie : « Je les ai réduites en ma puissance. » Nous citons ces passages pour fournir des matériaux qui pourraient servir à résoudre une question encore pendante.

Dans le passage cité tout à l'heure, nous verrons : *ittisu yusaskin* « il les conduisit à lui ».

La locution *iḳsura taḫazu* « et disposuit prælium » donne l'emploi de כצר dans un sens différent, mais comme l'hébreu גזר dans le sens de « décréter ».

Nous citons ici, comme passage parallèle, la notice conservée par la stèle de Samas-Ao (col. 1, l. 39 ; *W. A. I.* pl. XXIX), sur la révolte du fils de Salmanassar III contre ce dernier. Le nom du fils rebelle, qui semble avoir régné (voyez *Sargonides*, p. 16), n'est pas sûrement lu pour le second élément ; nous le nommons Sardanapale IV, et nous admettons provisoirement la lecture *Aśur dunnin habal.* Voici le passage :

Aśur-dunnin-habal	*ina*	*ḫaṣṣi*	*Salmanaśir*	*abisu*
Sardanapalus	contra	faciem	Salmanassar	patris sui

ibusa	*limniiti*	......	*avat*	*ḫulti*	*yusapsi*	*va*
fecit	inimicitiam	......	scelus	ultionis	peccare fecit	et

mata	*yuspalkit*	*va*	*iḳsura*	*tahazu.*	*Nisi*	*Assur*
terram	seduxit	et	præparavit	bellum.	Homines	Assyriæ

ilis au saplis ittisu yusiskin.
supra et infra sibi conciliavit.

אַסַר־דָּגָן־הַבַל אַן חַצִי שַׁלְמַנְאַסַר אַבִישׁוּ יַעְבַשׁ לַמַנִיתָא……
עַוַּת הַלְתָא יַשַׁפְשַׁע וַמַתָא יַשַׁפְלְכַת וַיְכַצַּר תַחַזָא· נַשִׁי אַשַׁר
עַלַשׁ וּשַׁפְלַשׁ אִתַשׁוּ יַשַׁשְׁכַן·

La formule *ummanat Asur gabṣati adki* est traduite par « je comptai toutes les armées du dieu Assour. » Il y a pour traduire « armée » deux expressions, dont l'une est masculine, l'autre féminine, *umman* עַמַּן pl. *ummani* עַמַּנִי, et *ummanat* עַמַּנַת, pl. *ummanāt* עַמַּנַת. *Umman* vient de עמם « accumuler », et est souvent remplacé par le signe [cuneiform] (*E. M.* t. II, p. 117, n° 246). Depuis les temps anciens on parle des armées du dieu Assour; déjà Tiglatpileser Ier dit de son aïeul Ninippallassar qu'il « a créé les armées d'Assour ». (Col. VII, lig. 59; *W. A. I.* pl. XV.) On trouve souvent employée par Salmanassar III (par exemple *Ob. Nimroud*, l. 141) la formule « je comptai les chars de mon armée », et cela nous conduit à l'interprétation du mot *adki* אַדְכִי.

Ce terme se trouve souvent; on pourrait y voir l'idée « d'assembler, » si quelques passages, comme dans le Prisme d'Assarhaddon (col. V, l. 11), ne s'y opposaient pas; l'acception de « compter » s'y adapte mieux. La première lettre radicale est un *d*, ce qui ne résulte que d'un passage de la grande inscription de Sardanapale III (col. II, l. 51; *W. A. I.* pl. XXI),

où il y a l'infinitif *dikat*[1] דִּכַת. Les langues alliées à l'assyrien ne nous fournissent aucun éclaircissement à ce sujet.

On trouve aussi la troisième personne *idki* יִדְכִּי et *idkuni* יִדְכוּן (Tigl. I, col. v, l. 84).

Reste encore l'adjectif *gabsâti* גַּבְשָׁתָא, le pluriel féminin d'un thème גַּבַשׁ. L'idée semble être celle de *tout* ou d'*immense*, d'*impétueux*. Le mot *gibis* גִּבִשׁ (comp. l. 73) se trouve souvent comme terme régissant le mot « la mer ». Peut-être la racine גבשׁ est-elle alliée à כבשׁ, car les deux lettres permutent quelquefois dans les racines hébraïques et assyriennes.

La fin de la ligne 34 donne le terme comme représentant de *nahdut* נַהְדוּת « la majesté ».

Le mot *adi* עֲדִי, dont l'expression idéographique est , ne veut pas seulement dire « jusqu'à », mais aussi souvent simplement « à ».

Muntaḥṣisu מֻמְתַּחְצִישׁוּ. Voy. plus haut.

'Ir Karḳaru in isâti akvu. Le terme , pour lequel on trouve (Botta, pl. LXXVI, l. 2), est expliqué par *isâti* אִשָּׁת « les feux ». Le singulier semble être *isat* אִשַּׁת, quoiqu'on puisse admettre le singulier *is*, car l'hébreu אֵשׁ est aussi le plus souvent féminin.

Akvu אַכְוּוּ vient de כוה « brûler », expliqué dans un dictionnaire de synonymes (K. 72) par *sarabu*.

Masaksu akuṣ « je le dépouillai de sa peau. » Dif-

[1] Le admettrait également la transcription *ṭi*, ce serait alors טְכַת, אַטְכִי.

férentes raisons prouvent l'exactitude de notre traduction. D'abord, une petite inscription ayant rapport à Assourlih dont il est question (l. 56) explique le bas-relief où l'on écorche un homme. Puis le mot מַשַׁךְ se rapporte au même terme dans les langues araméennes, et il y signifie la « peau ».

Akaṣ (le *ṣ* צ est prouvé par les textes que nous alléguerons tout à l'heure) vient d'une racine כוץ, כצץ, qui, selon une règle de changement des consonnes כצ en גז hébreu, devient, en hébreu, גזז et גזה (comparez כצר et גזר), et qui veut dire « tondre, arracher »[1].

Les inscriptions de Sardanapale montrent souvent la phrase suivante (par exemple col. I, lig. 110; *W. A. I.* pl. XIX) :

Ḥulai bîl irsunu akuṣu, masaksu aśit
Hulaium dominum urbis excoriavi, cute ejus murum
sa ir Damdamuśa uḥallib.
urbis Damdamusæ vestivi.

חוּלַי בְּעַל עִרְשֹׁן אַכוּץ מַשַׁכְשׁוּ אַסֹת שַׁעַר דַמְדַמָּס אֲחַלֵּב

Dans ce passage, le mot *masak* est rendu par le monogramme [cuneiform] *śu*, qui indique tout ce qu'on dépouille, et ainsi *masak*, comme l'indique le verbe hébreu משך, veut dire tout ce qu'on arrache à un animal tué. Ainsi la syllabe *ŚU* est rendue par *śi*, qui, lui-même, est expliqué par *ḳarnu*, קַרְנָא « corne ». (Voir le passage cité, *E. M.* t. II, p. 224.)

Les mots *bil ḥiddi*, quelquefois écrits [cuneiform],

[1] La combinaison du כ doux et du צ emphatique n'existe pas pour une oreille hébraïque. (Voir plus haut.)

proviennent de חטא «pécher», d'où חַטָּא et חַטָּאת (l. 51) «le péché» (Nabouimtouk Cyl. col. II, l. 20; *W. A. I.* pl. LXVIII, cité *E. M.* t. II, p. 266). Le mot signifie «chef d'insurgés».

Le mot *aduk* ארוך, de דוך «tuer», se trouve à Bisoutoun, comme traduisant le perse *żan* «tuer». (Voir *R. Beh.* p. 47; *E. M.* t. II, p. 205.)

Nous comparons, à cette occasion, le passage suivant de Sennachérib (Prisme, col. III, l. 188, *W. A. I.* pl. XXXIX).

Ana Amgarruna akrib va sakkanaki
Versus Migronem profectus sum et vicarios
rubi sa ḫiṭṭu yusapsū aduk va;
magnates qui peccatum perpetrari jusserant, occidi;
ina diriti śiḫirti ír aluk pagrisun;
in circuitu cingente urbem suspendi cadavera eorum;
habli ír ipis anni au ḳillati
filios urbis facientes oppressionem et contemptum
ana sallati amnu śittutisun
ad captivitatem numeravi; reliquos eorum
la bani ḫiṭiti au kullalti sa arati
non facientes peccatum et exsecrationem qui maledictione
la ipsu ussursun akbi.
non peccaverant, impunitatem eorum proclamavi.

אַן אַמְגַרְן אַקְרִב וּשַׁכַּנַכִּי
רְבִי שַׁחִטָּא יְשַׁפְשְׁעוּ אַדוּךְ וַ
אַן דִרִתְא סְחִרְתְא עִר אַעְלָק פַּגְרִישְׁן :
הַבְלִי עִר עִבְשׁ עַנִי וּקִלְּתְא
אַן שַׁלְּתְא אַמְנוּ · סִתְּתְשְׁן

לָא בַּנִי חִטְאתְא וקְלָלְתְא · שַׁאַרַתְא
לָא יִפְשְׁעוּ · אֶשְׁרְשְׁן אַקְבִי ·

Les mots *tul lummū usaskin* תְל לְמוּ אֲשַׁשְׁכִן « je les ai changés en tas d'opprobre. » *Tul* תְל est l'hébreu תל, et l'arabe تل « colline »; on trouve aussi *tilan* תִּלָן au pluriel (*É. A.* p. 110).

Lummū לְמוּ est l'infinitif paël de למה, parent de l'arabe لوم (*G. A.* § 135).

Dans la phrase suivante, qui comprend la fin de la ligne 35 et le commencement de la ligne 36 jusqu'à *uraddi*, nous ne voyons de nouveau que deux termes. Le premier est *bathallu* précédé du déterminatif « animal » 𒀲 *san*. La lecture de *bathallu* est assurée; le seul signe qui, dans l'espèce, offre quelque doute, 𒁁 qui signifie *bat*, *mit*, *bi*, ne peut signifier que *bat*, parce que dans les inscriptions de Sardanapale III (Monolithe, *passim*)[1] on lit *bithallu*, forme d'une vocalisation un peu différente. La difficulté est d'expliquer le sens qui se trouve souvent joint au groupe qui signifie « char », et qu'on ne voit pas parmi le butin où figurent les chars. Le signe déterminatif se met ordinairement devant des groupes qui sûrement désignent les notions de chameau, de cheval, d'âne, sans qu'il soit nécessaire à *bithallu* comme il l'est aux groupes cités. Nous supposons que la signification

[1] D'après la loi des *homéophones*, quand 𒁁 alterne avec 𒂍, l'un ne peut être que *bat*, l'autre ne peut être que *bit*.

est celle de cavalerie, de bête de somme ou de quelque chose d'approchant.

Le mot lui-même est une formation d'iphteal de בחל (*G. A.* § 221) et se transcrirait בַּתְחַלָא à l'état emphatique. La racine בחל veut dire probablement « se hâter », s'il est permis de l'assimiler à l'hébreu בהל, malgré la différence de la seconde radicale. Mais la langue des Juifs a souvent un ה médial là où les idiomes voisins fournissent un souffle plus fort; nous citons pour exemple סהר, en samaritain סחר (et même en hébreu) « être rond », צהר et צחר. En arabe بغلة veut dire « la mule ».

Le second mot inconnu est *uraddi* אֲרַדִּי, 1[re] pers. paël, de רדה « élargir, étendre ». Ce verbe est très-fréquent en assyrien et serait très-facile à deviner, quand même des racines comme l'hébreu רדד « étendre » ne viendraient pas à notre secours. Notre forme se trouve, par exemple, dans l'Inscription de Londres (col. VIII, l. 58).

itti	*hekal*	*aba*	*uraddi.*
superficiem	regiæ	patris	auxi.

אִתְּא הֵיכַל אַבוּ אֲרַדִּי

Nous trouvons le participe paël *múraddi* מֻרַדִּי « qui étend ».

La forme simple רדה signifie « être large, étendu »; l'iphteal, la forme réfléchie, acquiert l'acception de « s'étendre, poursuivre », et comme l'hébreu רדה « dominer ». Ainsi Sardanapale III dit souvent (Monolithe, *passim*) :

arkisunu *artidi.*
terga eorum persecutus sum.

אַרְכִּישְׁן אַרְתִּדִי

Je me lançai après eux.

Un titre bien connu des monarques (par ex. Lay. pl. XII, l. 7 et *passim*) est *murtidū* מֻרְתִּדוּ, ou seul, ou avec l'addition *murtidū kalis matāti* מֻרְתִּדוּ כַּלִשׁ מַתָּתְא « qui s'étend sur l'ensemble des pays. »

L'iphtaal se trouve par exemple sur le *Caillou de Michaux* (col. III, s. f.), où l'on demande à Istar, reine du ciel et de la terre :

ana mahar ılu u śarri
ad prædam dei et regis
ana hulti lirtiddisu.
ad ultionem subjiciat eum.

אַן מַחַר אִלֻה וּסַרְא אַן חֻלְתְא לִרְתִדִּישׁוּ

Nous trouvons aussi le shaphel מֻשַׁרְדָא « qui étend »; *usardā* (l. 119) semble avoir une autre acception, tandis qu'une autre forme *usardi* אֻשַׁרְדִי « je répandis » provient de cette même racine. Comparez le passage suivant du Prisme de Tiglatpileser I (col. I, l. 79; *W. A. I.* pl. IX) :

lu kimir pagrisunu harri
nam omnia cadavera eorum cavernis
au bamāti sa sadi lu usardi.
et collibus montium disjeci.

לוּ כִּמִר פַּגְרִישְׁן חַרִי
וּבַמָתְא שַׁשַׁדִי לוּ אֻשַׁרְדִי ·

On trouve aussi *usraddi* אֻשְׁרַדִּי (*G. A.* § 189).

G. — HISTOIRE D'IRANZOU ET DE SES FILS AZA ET ULLOUSOUN.

A partir de *ina yumi Iranzu* commence le récit des guerres contre Ullousoun et Ursa, qui prennent plusieurs années dans le texte des Annales. (Voir *B.* pl. LXXI, l. 6.)

Iranzu est la véritable lecture. *An* et *zu* sont phonétiques et ne forment pas un idéogramme divin, comme le serait

,

car on trouve le nom aussi écrit *Iranzi;* donc le *z* entre dans le nom.

La formule *ardutu sadid niriya* se trouve souvent. L'idéogramme est

ou ou ;

cette circonstance pourrait faire penser que le *su* ou le *si* indique un complément phonétique; il n'en est pourtant rien, car dans l'inscription de la salle IV (Botta, pl. XCV, l. 6; pl. CXXIII, l. 16), les groupes sont tous les deux remplacés par *ardutu.*

La vérité est que *kansu* ou *kansi* tout entier est un complément *idéographique* écrit phonétiquement, et qui indique que a la prononciation de *ardu,* et que le mot *kansu,* « soumission », vient s'ajouter pour expliquer au lecteur que le groupe entier doit prendre le son de l'abstrait, et *ardu,* qui est *ardutu.* Ce mot est quelquefois (par exemple Sennachérib, Prisme, col. III, l. 41) écrit avec le monogramme

cité, suivi de *ūt*. Le terme *kansu* semble jouer un rôle analogue dans d'autres cas. Nabuchodonosor se nomme (Inscription de Senkereh, col. I, l. 2; *W. A. I.* pl. LII) *asri, kansu*, « l'endroit de la soumission », et il est fort possible que ces deux mots assyriens représentaient le son d'une épithète royale que, par une raison que nous ne connaissons pas, on ne voulait pas écrire phonétiquement (*E. M.* t. II, p. 102); car les deux mots sont souvent remplacés par un seul idéogramme dont il est difficile de préciser la prononciation (*Ibid.* p. 206): c'était peut-être le mot touranien *sangu*, le Ζωγάνης de Ctésias, qu'on ne prononçait qu'en des circonstances solennelles.

Ce mot d'*ardutu* se transcrit אַרְדוּת et provient de ארד « descendre », l'hébreu ירד que nous avons déjà mentionné dans la ligne 15. Le verbe assyrien a évidemment la signification de « descendre sous quelque chose, se soumettre, obéir ». Ainsi on lit sur le *Caillou de Michaux* (col. II, l. 5) :

ardi bil au dināti.
obedientes domino et legibus.

אַרְדֵי בְּעֶלָא וּדִינָתָא

La phrase est finie avec *ardutu* « dans les jours d'Iranzou (il y eut) soumission », et *sadid niriya*, un participe masculin au singulier, ne peut évidemment se rapporter qu'à ce même Iranzou.

La racine assyrienne שדד n'est pas la même que nous retrouvons dans l'hébreu שדד « dévaster », elle semble avoir pour signification première « être cou-

ché, être prosterné », et ensuite « adorer ». C'est de cette racine שדד que nous faisons venir les mots hébreux שִׁדָּה. « concubine », et שֵׁד « idole ».

Sadid niriya voudrait donc dire « couché au-dessous de moi », c'est-à-dire « dévoué à moi ».

Le verbe *sadad* se retrouve encore quelquefois; ainsi Nabuchodonosor (*Inscrip. de Londres*, col. II, l. 9) dit que le dieu

ana *sadada* *śirṭiisu*
ad subeundum decreta sua
yusatkanni *libba.*
excitavit mihi animum.

אַן שַׁדַד סִרְטִישׁוּ יְשַׁתְכַּנִי לִבָּא

Le texte de Phillipps (col. I, l. 12) a *ana sāda śirṭisu*, la forme concave pour la forme sourde (*G. A.* § 181).

A la fin de la l. 36, *simtu yubilusuva* est traduit par « sors abstulit eum ». Il est évident que ce membre de phrase parle de la fin d'Iranzou, car il suit immédiatement : « et ils mirent sur le trône son fils Aza. » Les deux mots ne sont pas contraires à cette interprétation.

Simtu שִׂמְתָא, état emphatique de *simat* שִׂמַת, vient de שום « poser », en hébreu שׂוּם, avec la conservation du ש primitif[1]. *Simat* est donc le *positum*, le *fatum*[2]; et ainsi nous trouvons ce mot employé dans plusieurs

[1] Sur le ש hébreu, exprimé en assyrien par ש, voir plus haut.

[2] Le latin *fatum* vient de la racine *fa*, en sanscrit *dhâ*, grec θε.

passages des inscriptions assyriennes, par ex. dans l'Obélisque de Nimroud (l. 5) :

Salman śar apśi musim simāti.
Salman rex effluviei, constituens sortes.

שַׁלְמַן סַר אַפְּסַי מְשִׂם שִׂמָתֿא

Nabuchodonosor (I. L. col. 11, s. f.) dit des dieux :

simat yumi daīrūti
sortem dierum remotorum,
simat balatiya
sortem vitæ meæ
isimmu[1] *ina kirbi.*
constituerunt in animo.

שִׂמַת יָמִי דַהְרָתֿא שִׂמַת בַלָמִי יִשְׂמוּ אַן קִרְבָא׃

Quelquefois la transcription *simat* se rencontre avec celle de שְׁמָעַת « exaucement », de שמע « entendre ». (Comparez *E. M.* t. II, p. 342.)

Yabillusu יְבִלּוּשׁוּ est la troisième personne masculin du pluriel, construit souvent, en arabe et ailleurs, avec le féminin du singulier. Mais ici une autre explication est possible; les dieux sont substitués au sort. On pourrait encore voir dans *simtu* un pluriel masculin de *sim* pour *simutu*, comme nous avons *badilta* pour *badilutu;* dans ce cas toute difficulté serait levée.

Le verbe אבל « porter, enlever, emporter », ne nous est pas inconnu; ainsi, au lieu de *ubil* אֻבִל, *ubilā* אֻבִלָא

[1] Comparez *G. A.* § 187.

avec le אְ parenthétique, on lit souvent *ublā* אֻבְלָא « j'exportai » (Sardanapale, *passim;* Nabuchodonosor, col. III, l. 23; *E. M.* t. II, p. 224).

Le shaphel se trouve souvent (par ex. Sennachérib, Prisme, col. III, l. 40), *yusibilu* יֻשִׁיבִל. (Comparez plus bas.)

Le sens semble donc être assuré.

La fin de la ligne 37 ne contient que les noms des peuplades que soumit Ursa, roi d'Arménie. Le seul mot nouveau est *salaṭi* 𒇽 𒈗 𒌋 𒁹, dans lequel nous voyons un groupe composé des mots assyriens « homme et régner », *salaṭ* שלט.

Dans la ligne 38, nous expliquons le mot *rabi alatśu yulli* par « il éleva les hommes de son choix. » *Yulli* présente une des particularités graphiques assez embarrassantes de l'écriture anarienne. Les racines פא et פע sont souvent rendues, dans leur voix de paël, de manière à les rendre méconnaissables de prime abord, en ce sens que la voyelle motrice du préfixe personnel est contractée avec la voyelle qui vivifie la première lettre radicale. A Babylone on écrit *ualla, uusziz, iissis*, tandis qu'à Ninive on contracte en *alla, usziz, issis* des formes qu'on n'en doit pas moins transcrire אְעַלָּא, אְאַשְׁזִז, אֶאְשְׁשׁ.

Notre forme *yulli* est pour *yuulli;* יְעַלִּי paël de עלה « élever ». (*É. A.* p. 90; *G. A.* § 134.)

Alatśu pourrait être transcrit אְלַתְסוּ, de אלה « vouloir », avec le suffixe de la troisième personne.

La phrase *zarrāti idbubsunuti*, זַרָּתָא יִדְבְּבֻשְׁנָתָא, veut dire « il les entraîna à la défection ». Le mot *zarrāti* est le pluriel de זָרַת « la défection », de זרר, en hébreu זור (*G. A.* § 181) « s'aliéner ». L'état emphatique est זַרָּתָא[1], régulièrement formé selon la Grammaire assyrienne, § 31, quoique le verbe soit sourd. (Comp. l. 95, et Botta, pl. LXXIV, l. 10.)

Idbub vient de דבב « marcher en tapinois », comme l'ours, דב, qui en a le nom. Le passage cité et beaucoup d'autres donnent le participe דָבֵב זַרָּתָא.

Le groupe 𒆳𒂊𒄯𒋛 est un idéogramme complexe qui indique « crête, sommet de la montagne ». Les deux premiers caractères ensemble donnent « montagne » (*E. M.* t. II, p. 19); la prononciation est encore incertaine. Dans les fragments des *Annales*, on trouve souvent 𒆳𒂊𒄯𒋛.

Le sens des mots *sadi marṣi*, « montagnes inaccessibles », résulte du texte; *marṣi* est bien un pluriel d'adjectif, puisque nous trouvons *marṣut* et *marṣāt* (l. 73), le pluriel dans les différents genres, de מָרַץ, mot assyrien dont la signification semble être acquise à la science.

Le monogramme rendant *maraṣ* est 𒄯, *gik*. (Voir *E. M.* t. II, p. 113, n° 140.)

Le signe 𒁁, *mit*, est transcrit par *pagri* (p. ex. Sardanapale Monolithe, col. II, l. 41; comp. l. 130). Dans ce passage, le signe « homme » précède l'idée de mort. Dans le passage de Sardanapale, on lit :

[1] Écrit avec le signe 𒊏, *rar*.

in kirib sadi pagrisunu addi.
in montibus cadavera eorum dereliqui.

Le terme *pagri* פַּגְרֵי se trouve ainsi dans trois exemplaires : une fois il est écrit *pag-ri*, une autre fois par l'idéogramme employé dans notre texte, et une troisième par [cuneiform] (*nisu. KI.*).

Le singulier *pagar* פֶּגֶר se lit souvent, par exemple Tigl. I, col. II, l. 2; col. IV, l. 16.

Iddū יִדּוּ est la troisième personne de נדה, « abandonner, jeter », dont nous avons déjà parlé à la ligne 14.

Nous savons, par le texte des *Annales*, qu'Ullousoun, mis sur le trône après la mort d'Aza, était le frère de celui-ci. (Comp. *B*. pl. LXXIII, l. 5; pl. XCV, l. 8.)

Ligne 39. « Ce prince pencha vers une alliance avec Ursa d'Arménie. » *Ittakil*, « il se confia », יִתְּכַל, et lui livra vingt-deux forteresses, dont il sera encore question plus tard (voyez l. 52), car Sargon les restitua à Ullousoun.

Le passage parallèle des *Annales* (*B*. pl. LXXIV, l. 10 et 12) donne, pour l'idéogramme

[cuneiform],
ir - ḥal - ṣu

le terme *birāti*, pluriel de בִּרָה, l'hébreu בירה, le chaldaïque בירתא.

Nous avons ici l'exemple d'un idéogramme formé par des *mots assyriens*. *Ḥalṣu* se trouve ailleurs, avec

des formes parfaitement sémitiques; nous en citerons *ḫalṣi* (*Inscr. des Murs*, col. II, l. 16; *W. A. I.* pl. LII et *passim*) et *ḫalṣānisunu* (*Stèle de Samas-Ao*, col. I, l. 50; *W. A. I.* pl. XXIX). L'idéogramme se compose des mots assyriens rendant « ville » et « rempart ». Cette même idée est rendue par

[illegible] et [illegible],

ce qui s'explique par le terme médoscythique *halvarris*, qui, à Bisoutoun, rend le perse *didâ* « forteresse ». (Norris, *Scythic text of Behistun*, p. 176.) Ainsi le terme assyrien coïncide, par une exception, ici, avec le prototype touranien *halvarris*, qui a donné à la première syllabe la notion de « forteresse » (*E. M.* t. II, p. 80). Mais parce qu'on répétait, au singulier, le signe de la flèche (*ibid.* p. 67), le syllabaire K. 62 a cru à tort que [illegible] avait aussi la valeur de *ḫal.* Voilà donc un cas où nous pouvons contrôler l'origine d'une prétendue polyphonie.

Les mots *kī da'tūti iddinsu*, « il le lui donna avec tous les titres de possession. » Le verbe נדן, « donner », se construit souvent avec le double accusatif, comme on rencontre aussi, mais plus rarement, le verbe hébreu נתן; la manière la plus usitée est, en assyrien, celle avec le datif de la personne et l'accusatif de la chose.

Quant à *kī da'tūti* כִּי דָאתוּתִא, ou *ittida'tūti*, ces termes se rattachent au mot hébreu דַּי, « suffisant, assez », et indiquent « avec toute la possession ».

Ligne 40. La phrase *ina suḫut libbiya ummanat*

Aśur gabsāti adki (voir l. 34) est suivie de *labbis an-nadir*. *Labbis* est un adverbe allié à *lib*, *libba*, לִבָּא, « le cœur », et veut dire « dans mon cœur », לְבִשׁ. *An-nadir* est le niphal de נדר, « vouer, promettre »; אֲנַּדִר (*G. A.* §§ 168, 176), « je me fis un vœu ». Cette formule est assez fréquemment employée au mot assyrien, par exemple Sennachérib, Prisme, col. v, l. 54.

Ana kasad matāti satina astakan paniya, littéralement « je dirigeai ma face vers l'invasion de ces pays. »

אַן כַּשַׁד מָתַתָא שָׁאתְנָא אַשְׁתַּכַּן פַּנַיְ

Au lieu de *astakan paniya*, on trouve souvent אַצַּבַּת פַּנַיְ, *aṣṣabat paniya;* ces deux formes montrent le verbe à l'iphteal. *Kasad* est l'infinitif dont dépend *matat satina*. (*G. A.* § 82.) *Satina*, שָׁאתְנָא, est le démonstratif au féminin.

Ullusunu Vannai akamu karriya imur, « Ullousoun de Van vit l'approche de mon expédition. » *Akamu*, עֲכַם, est l'infinitif du verbe עכם, « approcher »; en arabe, عكم.

Imur, 3ᵉ pers. aor. de אמר « voir », se trouve dans les inscriptions trilingues; la racine explique le perse *vain* (voir plus haut, l. 13, 14). Au kal, la racine אמר est plus usitée que נמר.

'IR. US. su. yuṣṣi. Le complexe semble être un groupe idéogrammatique signifiant *umman*.

Yuṣṣi est la 3ᵉ pers. aor. du paël de אצא; hébreu, יצא, « sortir », et se transcrit, en lettres sémitiques, יאצא; nous connaissons, par plusieurs exemples, cette manière de rendre, par l'écriture anarienne, des formes du paël des verbes פ״א et même des verbes פ״ע; ainsi יאצב se transcrit *uṣṣib* (*yaṣṣib*), יעלא, en assyrien *ullā* (*yallā*), en babylonien *yualla*. (Voir *É. A.* p. 91; *E. M.* t. II, p. 314; comparez ce que nous avons dit à la ligne 29.)

In baṣrat sadi marṣi adiris yusib, « et il habitait sûrement sur les pics des montagnes inaccessibles. » Il n'y a de nouveau que les mots *baṣrat* et *adiris*.

Baṣrat בְּצָרָת, le pluriel simple de בצרת, vient du verbe בצר, « séparer », qui, dans les autres langues sémitiques, se dit des localités inaccessibles. Ainsi, en hébreu, בָּצוּר veut dire « inaccessible, fortifié »; בצרה « la forteresse » est le nom d'une ville célèbre en Idumée, et l'assyrien בִּצְרַת veut dire « un point inaccessible, situé sur une haute montagne ».

Adiris est un adverbe formé du participe אדר « sûr », *tutus*; *adiris* signifie donc « en sûreté ». Il y a un autre mot, *adir*, participe du verbe עדר, « manquer », qu'il ne faut pas confondre avec celui-ci. (Sardanapale III, inscription modèle; *E. M.* t. I, p. 312.)

Ligne 41. Les villes d'Izirti, d'Izibia et d'Armit sont souvent citées comme les capitales d'Ullousoun. Au lieu d'*Armit*, on lit dans les Annales (*B.* pl. LXXIII, l. 9) : *Armaït*.

Le nom de ville Izirti est écrit *I-zi ir-ti*, ce qui rend la lecture certaine.

Dikta sa Urša Urarṭai..... aduk. Cette manière de renforcer le verbe, toute sémitique, a été prise en considération dans la Grammaire assyrienne, § 245 : « Tout ce qu'on pouvait tuer d'Ursa l'Arménien, je le tuai. »

Ligne 42. *u* 250 *zir šarrutisu ina ḳati uṣabbit*, ו׳רׄנ זִרע סַרוּתִשׁוּ אִן קַתא אֻצַבִּת, « je pris vivantes deux cent cinquante personnes de la race royale. » *Zir* זִרע se trouve aussi ailleurs (*E. M.* t. II, p. 30). *Uṣabbit* אֻצַבִּת est la 1re pers. du paël de צבת.

Dans la ligne 43, nous trouvons un idéogramme , dont nous ne connaissons pas la prononciation, quoique sa signification nous soit clairement révélée par sa composition même. L'idéogramme contient les idées de « maison » et « d'enceinte », dont le sens est celui de « château fort ».

Sa 8 nagisu. « Les cinquante-cinq villes fortifiées, le château de ses huit *nagi.* » Qu'est-ce que *nagi*, pluriel de *nagū*? Nous avions longtemps expliqué ce mot par *oppidum*, mais nous avouons qu'on pourrait parfaitement admettre la signification de « chef » ou « sous-chef », quoique l'éthiopien ንጉሥ, *nĕgus*, ne doive jouer aucun rôle. Néanmoins, la similitude de l'arabe نجوة, qui indique une contrée, nous semble nous autoriser à persévérer dans la signification que nous lui avons donnée, d'autant plus qu'il y a des passages où il conviendrait moins de voir un individu dans *nagū*.

Ligne 44. Le mot *ikimassuvva* est composé de אִכִּם, la 1re pers. de אכם, « prendre », où de נכם, qui tra-

duit à Bisoutoun (l. 20, 69; *R. Beh.* p. 69, 81) le perse *di* « prendre », et de l'apposition paragogique *assu* (voir *G. A.* §§ 192-194). Les Annales (*B.* pl. LXXIV, l. 10) portent *ikim*.

Ana misir Assur utirra, « je l'ai réduit en province d'Assyrie. » Quant à la forme אַתְרָא, voir *G. A.* § 187.

Les mots suivants ne révèlent aucune difficulté; vers la fin de la ligne 45, on lit : *adi marsitisunu aslula*, עֲדִי מַרְשִׁתְשֻׁן אַשְׁלֻל, « je les ai enlevés jusqu'à (avec) leur avoir. » מַרְשִׁת vient de ארש, hébreu ירש, « posséder »; le mot assyrien correspond à l'hébreu מורשה, « héritage, patrimoine ».

L'auteur royal s'occupe maintenant (lig. 46) de Mitattes, de Zikartu, qui avait manqué à la majesté du roi d'Assyrie. On lit :

Mitatti Zikartai taklâtiya idur. Idur se transcrit יַעְדֻר, et se forme du verbe עדר, dont nous avons déjà parlé plus haut.

Rien ne mérite, au point de vue philologique, une mention particulière, jusqu'à la fin de la ligne 48, sauf le nom de la ville de *Zurzukku*, qui se lit *Durzukku* dans l'inscription des Annales. (*B.* pl. LXXI, l. 6.)

II. — PUNITION DE BAGDATTI.

La ligne 49 commence le récit de la révolte de *Bagdatti*, du mont de Mildis. Nous lisons « le mont de Mildis ». On ne saurait lire, pour des raisons dont nous devons parler tout à l'heure, « le pays d'*Umildis* »,

ou « le pays d'*Uisdis* ». La prononciation est rendue douteuse par le principe de la polyphonie, car on pourrait lire *Isdis;* mais ce doute pourra être écarté, si l'on trouve une orthographe de ce mot qui n'admette aucune incertitude, par exemple *I-si-dis* ou *Mi il-dis*.

On ne saurait lire *Umildis*, parce que dans l'inscription de Tiglatpileser I (col. II, l. 68, 78) on trouve deux fois le nom écrit *Mildis* ou *Isdis;* donc [cuneiform] rend, comme à Bisoutoun, la notion de montagne.

En revanche, nous rencontrons dans *Bagdatti* une véritable bonne fortune. Le nom perse *Bagadâta*, « donné par Dieu », d'où dérive évidemment le nom assyrien, est le prototype de la ville de Bagdad. Cela nous donne quelques éclaircissements sur la race à laquelle appartenaient les habitants du mont Mildis. Le nom se retrouve également, sous la forme *Bagadada*, dans les signatures d'un document privé, publié il y a longtemps par Grotefend[1], et daté du temps d'Artaxerxès.

I. — PUNITION DE DAYAOUKKOU.

Dayankku adi kimtisu aššuḫavva. Kimti, l'expression phonétique de l'idéogramme [cuneiform] (*Caillou de Michaux*, col. II, l. 2; *Syllabaire K*, 197), déjà expliqué ligne 30.

Aššuḫavva est la 1re pers. de נסח (*G. A.* § 172), « emmener en captivité », qui se retrouve en hébreu.

[1] *Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes.*

La forme paragogique est employée ici (*G. A.* § 114). On trouve le précatif *liššah* לִסַּח dans la phrase du *Caillou de Michaux* (col. IV, l. 1-4):

> *Ninip habal ašar*
> Ninip filius Asar (zodiaci?)
> *habal Bili širu*
> filius Beli supremi
> *ušśu* *misirsu*
> opem ejus provinciam ejus
> *au kuṭarrasu* *liššaḥ!*
> et campos ejus populetur!

נִנִף הַבַל אַסַר הַבַל בְּעֵלָא צִירָא עֻזְסוּ מִצְרְשׁוּ וּכְטַרְשׁוּ לִסַּח:

La ligne 50 contient une phrase facile à comprendre, que nous allons expliquer.

J. — PARDON ACCORDÉ À ULLOUSOUN (714).

Ullušunu Vannai ipsit itibbusu kirib sadi marṣi ismi, « Ullousoun de Van entendit, dans les hautes montagnes, mes grands exploits. » *Ismi* יִשְׁמַע ne souffre pas de difficulté; le mot שמע, en assyrien, comme dans toutes les autres langues sémitiques, veut dire « entendre ».

Ipsit est le pluriel d'un mot connu dans les inscriptions babyloniennes et assyriennes; c'est l'état simple de עִפְשֶׁת ou עִבְשֶׁת. Un mot intéressant est *itibbus* עִתְבַּשׁ, le seul infinitif de l'iphtaal que nous puissions alléguer avec certitude, quoiqu'il soit devenu un substantif indépendant dans son acception.

Iṣṣuris ipparsid, « il se soustrait comme un oiseau. » Le mot עִצֻּר veut dire « oiseau ». On lit ce mot, régissant le génitif « du ciel », comme on lit « les poissons de la mer ». Le mot se trouve, en outre, composé avec le mot קֵן, en hébreu קֵן, « nid », et aussi les rois assyriens disent souvent que telle ou telle forteresse était haute comme des nids d'*iṣṣur*. (Comparez Prisme de Sennachérib, col. III, l. 68; *W. A. I.* pl. XXXIX; Sardanapale III, col. I, l. 49.)

Le mot עִצֻּר lui-même est le moyen terme entre l'hébreu צִפּוֹר et l'arabe عصفور. L'arabe se développe de la double forme צפר et עצר, et l'assyrien seul donne l'explication du ع, initiale assez étrange dans la formation de mots sémitiques.

Le monogramme remplaçant *iṣṣur* est 𒄩 ; *ḥa* (*E. M.* t. II, p. 80); cette identité est prouvée par une grande quantité de passages (p. ex. *L.* pl. LXXII, l. 9; comparez avec *L.* pl. XLIV, l. 24 et *passim*).

Le verbe *ipparsid* יִפַּרְשִׁד est le niphalel du verbe quadrilitère פרשד, dont le sens est sûrement « se soustraire »; nous connaissons, en dehors du niphalel, l'ittaphalel et le saphalel. Nous verrons encore les formes *ipparsidu* יִפַּרְשִׁדוּ, ce qui prouve que la finale est un *d*. La forme antique du verbe ou plutôt une variation provinciale est ברשד; mais cette même substitution de *p* à *b* se remarque dans différents autres quadrilitères, p. ex. פרזל, « fer », en chaldaïque, et ברזל en hébreu; פרעש, « puce », en hébreu, et برغوث en arabe.

On trouve dans les inscriptions de Sardanapale III

ibbarsida. Pour le sens, פרשד semble s'identifier à פרש, au niphal. Ainsi dans le Prisme de Sennachérib on lit (col. I, l. 23) :

itis ipparsid,
clam se subtraxit.

Et quelques lignes plus haut, ligne 17 :

kima ṣudinni iṣṣar
sicut pulli avis
nigiṣṣi itis ipparsu asar la'ari.
clam sese subtraxere locum desertum.

כְּמָא סָדְנֵי עִצַּר נִגְצֵי עֶטֶשׁ יִפָּרְשׁוּ אֲשֶׁר לְעָרֵי :

Ligne 50. *Iṣbat niriya* יִצְבַּת נִרָיָ « il prit mes genoux (?), mes côtés, mes jambes », est une expression qui s'emploie toujours en parlant d'un suppliant.

Ligne 51. *Ḥiṭatisu lamina abuk* « j'effaçai ses péchés sans nombre. » Le mot *ḥitāt* est le pluriel de חֲטָאת « péché ». de חטא « pécher ». On trouve souvent cette racine, par exemple dans le mot חֵטְא « péché »; la 3ᵉ pers. יֶחֱטָא se trouve dans les Annales (B. pl. LXXII, l. 7).

Le mot *abuk* est la première personne d'un verbe qui veut dire « effacer, tourner en bien ». Nous admettons comme racine בוק, alliée à l'hébreu בקק « anéantir, évacuer, rendre vide », précisément comme le prophète dit מחיתי כעב פשעיך, de מחה « anéantir, effacer ».

Il serait possible que ce verbe ayant cette acception fût allié à l'hébreu אבק, d'où provient le mot

אבק « poussière ». Cette racine, au niphal, veut dire « lutter », peut-être « s'anéantir mutuellement ».

La formule suivante, *va avi issur*, est très-obscure. Nous y avions vu la transcription de עֲוִי יֻשַּׁר « l'iniquité fut effacée », de עוה, d'où l'hébreu עון, et de שור « éloigner », au niphal. Ensuite nous lisions les signes [cuneiform] *matśu*, nous les traduisions par « son pays », et nous les rapportions à ce qui suit, en lisant : *Matśu rima arsisu* « je lui ai *permis* de nouveau son pays. » La racine רשא « permettre », dont les dérivés s'emploient dans quelques passages exactement dans le même sens (p. ex. *Esdr.* 3, 7), se retrouve en assyrien avec toutes les nuances connues par les langues congénères. La forme *arsinu* אַרְשְׁאשׁוּ est la 1re personne du kal de רשא avec le suffixe.

Le mot *riima*, dans cette construction, est difficile à traduire; auparavant nous avions pensé que le sens de « nouveau » y cadrerait bien.

Au surplus, ce passage présente une de ces difficultés heureusement d'une extrême rareté, où la confrontation des divers textes nous fait défaut, pour séparer les mots. C'est à peu près le seul exemple dans cette longue inscription. On pourrait construire la phrase ainsi, en séparant les mots :

[cuneiform]
a - mi is. sur - mat - śu. ri - i - ma.
oblitus sum scelera ejus, misericordiam

[cuneiform]
ar - si - su.
permisi ei.

Amis אַמִשׁ serait la 1re pers. de מושׁ que nous connaissons déjà (v. l. 11); *surmatša* שְׁרְמַתְּכו viendrait de רמה, dont le shaphel אֲשַׁרְמִי veut dire « je rejette ».

Nous hésitons d'autant moins à mettre en relief une erreur de ce genre, que les savants qui s'occupent des textes phéniciens rencontrent ces obstacles à chaque ligne, pour ne pas dire à chaque mot, et que leurs lectures n'en sont pas moins acceptées, bien qu'ils n'aient pas comme nous des textes en abondance dont la comparaison a rendu les rectifications possibles.

Rému nous paraît maintenant se rapporter à רחם « avoir pitié »; de sorte que le mot רְהֻמָא voudrait dire « pardon ».

Nous considérons ce verbe comme allié à l'hébreu רחם, qui ne se trouve pas en assyrien sous cette forme; l'affaiblissement de ח en ה a déjà été discuté. Le verbe se trouve dans le texte de Tiglatpileser (col. IV, l. 28) :

šitit ummanatisunu niriya.
reliqui exercituum eorum genua mea (?)
işbatu arimsunūti.
prehenderunt; misertus sum eorum.

סִתִּת עֻמַּנָתִשֻׁן נִרְיָ
יִצְבַּתו אַרְהִמְשֻׁנֻתִא׃

C'est ainsi qu'il faut expliquer (*B.* pl. LXVIII, l. 18) la phrase suivante :

ai irsisu riimi.
donec permiserit ei misericordiam (Assorus).

אַי יִרְשִׁאשׁו רִהִמָא

Nous lisons aussi dans le Prisme d'Assarhaddon (col. III, l. 7) :

Assu *nadan* *ilanisu* *yuṣallâni va*
Propterea dationem deorum suorum petivit me et
riimu *arsisu.*
conciliationem permisi ei.

אַשׁוּ נַדן אִלָנִישׁוּ יֻצַלָאנִי וַ רִהְמָא אַרְשִׁאשׁוּ

La même formule se trouve Tiglatpil. I, col. II, l. 10, 26 et *passim.*

Comparez aussi *irsâ*, 3ᵉ pers. fém. pluriel יִרְשָׁאא (Nabouimtouk, col. II, l. 20; *B.* pl. LXVIII, l. 18).

A la fin de la ligne 52 on lit *utakkina dalihta matša.* Ce membre de phrase, qui se retrouve toutes les fois qu'il s'agit de la pacification d'un pays, semble assez clair pour le sens; la signification de la racine דלח seule souffre quelques difficultés. Les mots דָלַח, דַלְחַת semblent signifier « pacification » dans le sens romain par l'emploi de la terreur, car la racine, dans les autres langues sémitiques, comporte l'acception de la peur.

Utakkin est la 1ʳᵉ personne du paël de תקן « rectifier, arranger », de sorte que le sens de la phrase pourrait être « je déterminai la terreur du pays, je le pacifiai, je concourus à sa tranquillité. »

La ligne 53 contient une phrase souvent répétée : *Ṣalam šarratiya ipus au liiti Ašur biliya ilisu astur* « j'ai fait faire l'image de ma royauté, j'y ai fait écrire la gloire d'Assour, mon dieu. »

Un passage analogue a déjà été cité dans les *Études*

assyriennes, p. 141, tiré du cylindre de Sennachérib, l. 27; *L.* pl. LXIII.

Ina ir Izirti ir śarratisu ultil aḥratas «je les ai fait ériger à Izirti, sa capitale, en plusieurs exemplaires.»

Ces mêmes phrases se retrouvent dans les inscriptions des Bélochides.

Au sujet d'*ultil*, voy. *G. A.* § 185.

Le mot *aḥratas* est évidemment une forme adverbiale formée par le suffixe de la 3ᵉ personne et provenant de *aḥratasu* אַחְרַתַשׁוּ «son imitation, sa répétition», de אחר «un autre»; donc littéralement «sa réitération». Nous traduisons «en plusieurs exemplaires».

K. — EXPÉDITION CONTRE IANZOU.

A partir de la ligne 54, l'auteur raconte d'autres expéditions moins considérables; celle contre Ianzou, roi de Naïri, semble indiquer la Mésopotamie arménienne, le pays au sud de Van. Il n'y a de nouveau que les mots *alpi au ṣini*, qui rendent d'une manière irrécusable les idées de «bœufs» et de «moutons», אַלְפֵי וְצֹאנִי.

Le premier de ces termes, *ṣüni*, est exprimé par le monogramme [cuneiform sign], qui souvent même (par ex. Tiglatpileser I, col. II, l. 62 et *passim*) précède l'expression phonétique; quelquefois on le rend par l'idéogramme

[cuneiform signs]

(par ex. Baril de Bellino, l. 17, 23, *L.* pl. LXIII).

La transcription *alpi*, pour [cuneiform], ressort d'un syllabaire, et elle s'adapte bien au sens, car l'idéogramme désigne bien des animaux de la race bovine. Néanmoins les textes contiennent encore la transcription *agali*, qui convient aussi bien que l'autre. *Agali* serait עֲגָלֵי « les veaux » (comparez par exemple Tiglatpileser I, col. v, l. 6), l'hébreu עֵגֶל; le mot serait mis pour « troupeaux de bœufs », car on ne trouve pas de veaux seuls, précisément comme l'expression biblique עגלי עמים, qui s'emploie en parlant de la multitude.

L. — PUNITION D'ASSOURLIH (712).

Sargon parle de l'écorchement d'Assourlih de Karalli, qui avait péché contre Assour et s'était rendu coupable d'impiété. Les mots de la ligne 55, *sa nir Aśur iślu ilku sitati*, contiennent plusieurs termes nouveaux.

Sa nir Aśur iślū. Iślū est le kal de סלה, qui se retrouve en hébreu avec la même acception de « fouler aux pieds » moralement; ainsi le Psalmiste dit : סלית כל־שוגים מחקיך, « tu foules aux pieds ceux qui s'éloignent de tes doctrines. »

Peut-être on expliquera « ceux qui avaient foulé Assour aux pieds »; de sorte que *nir* ne serait pas une préposition, mais indiquerait « avec les pieds ».

Ilḳū siṭati. Le mot לקה « trouver, rencontrer de l'impiété », se lit dans l'acception de « commettre ». Quant à *siṭūt*, il semble être exactement le verbe שוט et שטה, d'où provient le mot chaldaïque שטות,

si connu jusque dans la conversation familière des juifs d'Europe.

Ligne 56. *Adi kinisu aśśuḫavva,* « et j'emmenai sa demeure », littéralement « son nid », de *kin* קן « nid », que nous trouvons ailleurs avec l'acception première (Sardanapale III, *Monolithe,* col. I, l. 51; *W. A. I.* pl. XVIII).

On connaît, dans la salle VIII, un bas-relief où le supplice d'Assourlih est représenté; une inscription apposée dit qu'on l'écorcha. Nous n'avons pris connaissance de cette inscription et de ce bas-relief qu'après avoir fixé l'interprétation.

M. — DÉPEUPLEMENT DE CHYPRE (716).

Parmi les villes dépeuplées on lit aussi, ligne 57, le nom de la ville de Pappa. Il n'est pas invraisemblable que cette ville soit celle que nous connaissons sous le nom de Paphos, et qui, sans contredit, est désignée sous le nom de *Pappa*, par le petit-fils de Sargon, dans le prisme que nous avons de ce roi. (Comp. *W. A. I.* pl. XLVIII, l. 10.) La stèle de Larnaca prouve suffisamment que Sargon a débarqué dans l'île de Chypre; néanmoins il est surprenant qu'aucun autre nom cité par Sargon ne puisse être identifié avec une localité connue ailleurs, tandis que celles que nomme Assarhaddon sont presque toutes reconnaissables de prime abord.

Ulta asrisunu aśśursunuti. Le *aś* prouve que ►⟨cunéiforme⟩ a ici la valeur de *śur* et non celle de *sur*. Le verbe semble être נסר, qui, en syriaque et en chaldaïque, veut

dire « couper, retrancher ». אַפְרְשָׁנְתָּא est la 1[re] pers. du kal avec le נ élidé.

N. — OCCUPATION DE NIKSAMMANAGUI.

Ligne 58. Cette ligne commence par la mention de l'occupation de Niksamma ou Niksammanagui, car le mot *nagī* serait assez difficile à construire s'il était indépendant.

Le nom propre du préfet de la ville est *Niri-śar*, ou *Iṣli-śar* « côtés de roi ».

Le mot *suatavnu* est assez irrégulier; mais puisque la plupart des textes portent *suatunu*, on est autorisé à voir ici une faute de gravure ou plutôt une faute d'orthographe. (Comparez Botta, pl. LXXIV, l. 2.)

Le nom de pays *Parsuas* est ailleurs écrit *Barśaas;* pourtant il n'y a pas ici une diversité de nom. Nous avions pensé à une identification avec la Parthyène, mais elle n'est rien moins que sûre.

O. — SOUMISSION DE BALTHAZAR.

La ligne 59 commence par le nom *Bil-śarr-uṣur* בְּעֵל־סַר־אָצַר « Bel protége le roi » (*É. A.* p. 18); c'est le nom royal de Balthazar, qui n'est pas le nom de בלטשאצר, nom de Daniel (Dan. I, 7 et ailleurs); celui-ci correspond au babylonien *Balṭasu uṣur* « protége sa vie », et se transcrirait par בְּלְטְשָׁאצַר.

Au lieu de *Kiśiśim*, on trouve ailleurs *kiśiśu;* mais malgré cela [cuneiform sign] n'a pas la valeur de *śim* ou de *śiv*: c'est le résultat d'une substitution des voyelles

finales, telle que nous en remarquons beaucoup d'exemples. (Comp. *B.* pl. LXIV, l. 16; par exemple *B.* pl. LXXIV, l. 3.)

Nous trouvons, l. 59, pour la première fois, la phrase souvent répétée et qui commence par ces mots :

suivis de *nisirti hekalsu.* Les premiers termes sont idéographiques, et nous les transcrivons par *basa* « spolia ». Le second, qui entre dans le nom de Circesium, *Karkamis,* signifie probablement « trésor ». Quant à *nisirti,* נִצְרְתָא, nous y voyons les « hommes, les gens », la famille dans le sens romain. Dans le prisme de Tiglatpileser on lit toujours *sallatśunu basasunu namkarsunu* dans la même acception ; pourrait avoir la prononciation de *namkar* נמכר, de מכר « acheter ». *Basa* se trouve aussi dans l'inscription de Londres, col. VIII, l. 13.

Kaśpa	*huraş*	*niśik*	*aban*
Argentum,	aurum,	metallum,	lapidem
mimma	*sumsu*	*sukuru*	
cujusvis	nominis,	pretii	
sundala			
opificii			
busa	*makkuru*		
spolia,	thesaurum,		
śimatta	*nadāluv*		
opes	magnificas,		
ugarin	*kiribsu.*		
accumulavi	in eo.		

כַּסַף חֻרָץ גִּסַךְ אַבַן
סַמָּא שְׁמְשׁוּ שׁוּקְרָא
שְׁמְדָלָא
בּוּשָׁא מַכָּרָא
סַמַתָא נַהְדָתָא
אֲנַגְרָן קִרְבְּשׁוּ .

Quant à *niṣirti*, il semble y avoir deux mots qui s'écrivent de même; l'un provenant de נצר et voulant dire « protection » (par exemple *J. L.* col. VI, l. 56), l'autre indiquant ceux qui sont sous la protection, la *familia* dans le sens romain, les clients. On pourrait enfin voir dans *niṣirti* un mot provenant de אצר, « thésauriser », et transcrivant נְאְצַרְתָא; mais des passages nombreux semblent lui attribuer le sens d'une possession animée.

Urassu, ailleurs *urâsu*. La forme est difficile à reconnaître, car c'est un verbe doublement défectif (*G. A.* § 190). Le verbe est ארה, l'hébreu ירה « jeter, envoyer, *mittere* », et la forme est le *kal* du verbe פא, qui souvent a pour première voyelle *u* (*G. A.* § 179).

Ligne 60. *Kar Mardak samsu abbi*. On est convenu de voir dans ►⊤ ►⊤— ►⊤— *Mardak*, et cela est très-vraisemblable, quoiqu'il n'y ait aucune preuve, que je sache, qui le démontre avec une rigueur mathématique.

Abbi est la 1re personne du kal de נבא (*G. A.* § 174; *H.* col. 2, l. 28; *M.* p. 64 et 65).

6 irâni padiṣu « 6 villes de son territoire. » Le mot

paṭ ou *pad* ne se retrouve pas exactement avec cette signification dans les autres langues sémitiques; néanmoins le mot פדן, dans פדן ארם, provient évidemment de la même source.

Uraddi, déjà expliqué, est le paël de רדה (l. 36).

P. — GUERRE CONTRE KIBABA.

Ligne 62. *Ir suatu ana issuti aṣbat* « je fis cette ville de nouveau. » Le mot *issuti* est évidemment un abstrait formé par *ut*, et *issut* est « la nouveauté » ; on a du reste la preuve de l'existence de l'adjectif *issu*, avec la signification de « nouveau ». On lit dans une inscription de Sennachérib (*W. A. I.* pl. VII, *F.* l. 23):

Matima nisi aṣibut ir
Quisquis (id est) hominum habitantium urbem
sasu sa bitśu labiru inakkaru va
istam qui domum antiquam demoliverit
issu ibannū.
novam(que) ædificaverit.

מַתְמָא נְשֵׁי אַשְׁבַת עִר שָׁאשׁוּ שֶׁבִיתְסוּ לַעֲבָרָא יְנַקֵּר וְעִשָּׁא יְבַנּוּ.

Sardanapale III (*W. A. I.* pl. 1), dans la stèle, dit ceci :

Ir Kalḫa maḫrā sa Salmanaśir
Urbs Calach anterior quam Salmanassar
śar Assur rubū halik paniya, ibusu ir sū
rex Assyriæ dominus ingressus ante me fecit, urbs ista
inaḫ va ISLAL ana tul u simmi
abierat et perierat, in tumulum et rudera

itur *ir* *sū* *ana* *issuti*
mutata erat. Urbem istam ad novitatem
abni.
ædificavi.

עִר כַּלְחָא מַחְרָא שַׁשַׁלְמַנְאַסַר סַר אַשֻׁר רָבְהָא הַלָךְ פַּנִי יִעֲבַשׁ·
עִר שׁוּא יַנַח וַיִּלַךְ אַן תֻל וּשְׁמָא יָתַר· עִר שׁוּא אַן עַשּׁוּתָא אַבְנִי·

La racine עשש doit donc se dégager de cette discussion comme définitivement acquise au dictionnaire sémitique avec la valeur de « nouveau ».

Aṣbat אֶצְבַּת, de צבת « prendre » avec l'idée de « faire »; ainsi on dit : *murranat aṣṣabaṭ* « je pris, je fis mes pas ». Le mot est surtout employé dans la phrase que nous analysons.

Kisidti est un substantif à l'état emphatique de כִּשְׂדָה, ét. emphat. כִּשְׂדְתָא.

Ligne 63. Le mot *azkur*, 1re personne du kal de זכר, est dans cette même phrase souvent encore *azku-ra*, *az-ku ur*, etc.

Q. — TRANSPORTATION EN ASSYRIE DE VILLES MÈDES.

Les lignes suivantes, jusqu'à la fin de la ligne 65, parlent de la prise et de la restauration de quatre villes. *Tul-aḫi-tib* ou *Tul-sis-lu*, selon qu'on le lit idéographiquement ou phonétiquement, Kindaou, Bet-Bagaya et Anzaria. Bet-Bagaya porte le nom d'une personne, Bagaya; enfin le clou vertical qui indique un nom propre masculin précède-t-il ce mot, qui est évidemment d'origine arienne, et rend le perse Bagaya, *Bagaeus* en latin? Sargon nomme ces villes d'après les dieux Nebo, Sin, Ao et Istar. Le fait se retrouve

mentionné dans les Annales (*B.* pl. LXXIV, VI, l. 8, 10).

R. — ANNEXION À L'ASSYRIE D'UNE PARTIE DE LA MÉDIE (714).

Ligne 66. *Ana patnus Madai limit ir Kar Sargina adannina maṣartu.* Sargon parle de la fortification construite autour de Kar-Sargina, dont le nom devait dorénavant remplacer celui de Kharkhar. L'appellation ancienne n'a pas pourtant disparu, car il n'y a pas un texte où le roi d'Assyrie ne se vante de la soumission de Kharkhar.

Nous avons déjà parlé de *limit* « autour »; le mot *adannina* אֲדַנֵּן, 1re pers. du paël de דנן « fortifier », ne peut faire aucune difficulté; mais il nous reste encore à parler de *patnus* et de *maṣartu.*

Quant à *patnus,* nous devons avouer notre complète incertitude, non pas sur la lecture, mais sur la valeur grammaticale du mot. *Patnus* pourrait venir, à la rigueur, d'une racine פנש qui ne se trouve nulle part; mais il est possible encore que le mot ne doive pas être lu phonétiquement. Le sens semble clair, et si nous pouvions formuler une lecture pour des raisons philologiques, nous n'hésiterions pas à voir dans le groupe qui nous occupe l'infinitif du shaphel de כנש, *saknus* שַׁכְנֻשׁ, dont les formes finies se trouvent si souvent dans les inscriptions assyriennes.

On se rappelle la phrase :

asaknisa Madaï la kansuti ou
ana bilutiya usaknin,

« j'ai annexé à mon empire. »

Il s'agirait donc de lire *suknus* et de supposer à la valeur de *suk*. Il est vrai qu'il existe déjà un signe qui a la valeur de *suk*, au moins à Babylone, c'est ; mais on peut répondre que la véritable valeur de ce caractère semble être *zuk* et *śuk* (par ex. dans le nom de la ville de *Sukkia*, l. 57), et qu'il y a encore place, dans le syllabaire, pour une valeur de *suk*, sans qu'il y ait homophonie.

En tout cas, il faudrait suspendre son jugement définitif sur ce point.

Maṣartu מַצַּרְתָּא, quelquefois écrit *maṣṣartu* מַצַּרְתָּא, semble provenir de נצר, « protéger ». Le mot *maṣṣartu* se retrouve souvent avec le sens qu'il doit avoir (p. ex. Baril de Phillipps, col. II, l. 1) :

in ḥuṣ	*maṣṣarti*	*Harami*	*dunnunuv.*
Propter	protectionem	pyramidis	fortificationemque.

אִן חֻץ מַצַּרְתָּא חַרְמָא דַנְּנָא

On voit, dans ce passage, comme dans le nôtre, la combinaison de *maṣṣarti* avec *dunnun*, infinitif du paël, dont nous avons ici la première personne. L'analogie est encore plus frappante dans le passage suivant de l'Inscription de Londres (col. VI, l. 53 et 54), où le signe , *dan*, est écrit *da an*. Après avoir rendu compte du mur de Babylone, Nabuchodonosor parle du mur extérieur, qui renfermait aussi Borsippa, et il dit :

maṣṣarti	*naklis*
circumvallationem	omnino.

udannin va
fortificavi
ir ki Barzipa
urbem Borsippa
ana nisirti askun.
ad protectionem feci.

מַצַּרְתָּא נַבְלִשׁ אֲדַנֵּן וַעַר בַּרְסִפָּא אַן נִצַּרְתָּא אַשְׁכֻּן

Ce passage contient la phrase si fréquente dans d'autres inscriptions :

abbul, aggar, ina isāti asrap;

אַבַּל אַגַּר אִן אִשָּׁתָא אַשְׂרַף:

Le verbe נבל se trouve à Bisoutoun, où יִבַּל traduit le perse *viyaka*, de *vi-kan* « détruire ». (Comparez *R. Beh.* p. 81; *E. M.* t. II, p. 212.)

Il serait permis, d'après un passage de Tiglatpileser I (col. VI, l. 28), d'admettre comme racine נפל, avec le sens de « faire tomber, détruire »; en hébreu, cependant, cette racine n'a jamais que l'acception intransitive de « tomber ».

Aggur vient de נגר, « miner ».

Le monogramme « feu » [cunéiforme] est remplacé dans l'inscription des *Annales* par *isāti*, ce qui rappelle l'hébreu אשׁ.

Le verbe *asrup* אַשְׂרֻף de שׂרף, en hébreu שׂרף. L'inscription de l'obélisque de Nimroud, qui, à différentes reprises, substitue au kal l'iphteal, a *asarap*, et dit :

attabal, attagar, ina isāti aśarap.

אַתַּבַל אַתַּגַר אִן אִשָּׁתָא אַסַּרַף

La substitution de כ à שת ou שת est toujours curieuse, mais elle n'est nullement isolée.

Ligne 67. Le mot *mattiu* est totalement inconnu, et même la lecture n'en est pas assurée. *Nadan* est l'infinitif de נדן. *Uktin* אֶכְתֵּן est l'iphtéal de כון (*G. A.* § 185).

Les mots suivants ne contiennent pas de difficultés; une mention fort intéressante, c'est le pays d'Agag (l. 69), en Médie, parce qu'elle nous fixe sur la patrie d'Aman, fils d'Amadatha, connu par le livre d'Esther. Aman y est nommé *Agagi*, et on l'a cru Amalékite, parce que plusieurs rois de cette nation portent le nom d'Agag, qui peut même être un terme désignant la royauté. On ne voyait pas comment l'Amalékite et son père pouvaient porter un nom d'une physionomie aussi arienne que le sont ceux conservés par le livre d'Esther. La découverte d'une contrée d'Agag, en Médie, explique pleinement les questions qu'on s'était faites à ce sujet.

Le nom de pays *Ba'it-ili* est écrit dans les Annales (*B.* pl. LXXX, l. 2):

[cuneiform]

avec le monogramme rendant « Dieu ».

Sa pati Aribi nipiḥ Samsi, « les Arabes de l'orient du soleil. » Ce sont probablement les Arabes de la presqu'île d'Oman. Sir Henry Rawlinson (*Beh.* p. 16) doute de l'identité des *Aribi* et des Arabes; nous croyons que les noms qui sont cités en même temps qu'eux militent en faveur de notre opinion. Par

contre, nous estimons que les *Aramu* ou *Arumu*, que Sir Henry prend pour des Arabes, sont plutôt des Araméens.

S. — HISTOIRE DE RITA D'ALBANIE.

A partir de la ligne 70 commence l'histoire de Rita d'Albanie et de ses fils. La ligne 71 contient quelques mots nouveaux ou difficiles, tels que *ippalkitu*, de פכלת, au niphalel (*passim*), et *imgaru*, 3ᵉ pers. plur. du *kal* de מגר, « être favorable, bénir ». Nous connaissons ce verbe dans beaucoup de formes du kal et du saphel. La 3ᵉ pers. du singulier, *imgur*, entre dans le nom de la première enceinte de Babylone, qui s'appelait *Imgur-Bil* (*E. M.* I, p. 227), « Bel protége »; notre forme *imguru* יַמְגְרוּ se trouve sur les barils de Sargon (l. 65); l'impératif *mugur* מֻגֻר se lit sur la tablette d'antimoine et d'étain oxydés; et l'impératif du shaphel au féminin, *sumgiri* שֻׁמְגִרִי, se trouve dans l'inscription de Mylitta (*E. M.* II, p. 301). Peut-être le nom de Jérémie (XXXIX, 3) סמגר־נבו n'est-il autre chose que le babylonien *sumgur-Nabu*. L'emploi le plus fréquent des formes se trouve dans le mot *magir* מָגִר, participe du kal, qui se rencontre surtout avec la négation dans la formule *la magiri* לָא מָגִרִי, « non faventes », et dans le sens « d'ennemi ».

Le mot *nirarut* est un substantif abstrait qui se retrouve souvent dans les inscriptions des rois assyriens antérieurs, avec le sens de « secours ». (Comparez l. 113.)

Ce sens est assuré par les passages suivants (Tigl. I, col. II, l. 17) :

In yumi suva *ummanāt*
In illo tempore exercitus
māti kurḫiē sa ana suzub
. . . . qui ad salutem
au niraruti sa Kummuḫi
et auxilium Commagenes
illikūni.
venerant,

אִן יוּמִא שֻׁוָא עֻמַּנָת
מָתִא כֻרְחַי שַׁאַן שֻׁזֻב
וּנִרַרוּת שַׁקֻמֻּח
יִלְכוּן

Et *ibidem*, col. IV, l. 96 :

I susi śarrūni
sexaginta reges
māti Naïri adi sa ana
Mesopotamiæ et qui ad
nirarutisunu illikuni.
auxilium eorum venerant.

אׄ שֻׁשׁ סַרָנִא
מָתִי נַהִרִי עַדִי שַׁאַן
נִרַרוּתִשֻׁן יִלְכוּן

Dans le même document (col. v, l. 74), un exemplaire substitue *nirarut* à *suzub*, que donne l'autre texte (*W. A. I.* pl. XIII.)

T. — GUERRE CONTRE MUSASIR (713).

La ligne 72 contient le nom d'Urzana de Muṣaṣir. On possède encore le sceau de ce monarque, qui a été

publié, il y a plus de quarante ans, par M. Dorow, dans son livre intitulé : *Die assyrische Keilschrift, etc.* Wehlau, 1820.

Sargon dit de cet adversaire, ligne 73 :

Ana Urśā Urarṭaī ittaklu va imisu arduta. Le mot nouveau *imisu* est expliqué par מוש, « céder, refuser », et nous le transcrivons יָמִשׁ. Si le verbe hébreu מאס a eu, ce que nous ne savons pas, une forme secondaire מאשׁ, nous aurions le droit d'admettre une racine assyrienne מאשׁ, et nous pourrions transcrire le mot par יִמְאַשׁ.

Il continue :

Ina gibis ummaniya Muṣaṣiru aribis akkir, « j'ai pris insidieusement, par la force de mon armée, la ville de Muṣaṣir. » Le mot גבשׁ *gibis* se retrouve ou avec le sens « d'impétuosité » ou avec celui de « foule »; ainsi on trouve souvent *gibis tihamti*, « l'impétuosité de la mer. » Il semble allié à l'hébreu כבשׁ.

Aribis est la forme adverbiale de *arib* אָרֵב, participe de ארב, « être en embûches », ce que cette racine signifie aussi en hébreu. *Akkir* pourrait signifier « tromper », mais nous n'avons aucune démonstration à ce sujet à proposer à nos lecteurs, la forme ne se trouvant ailleurs qu'avec le terme *aribis.*

La lecture de *akkir,* d'ailleurs, n'est pas complétement sûre.

Ligne 74. *Au sū ana suzab napastisu idinnussu ipparsid,* « et lui se soustrait seul pour sauver sa vie. »

Sazab שֵׁזֵב est l'infinitif du shaphel, qui se retrouve également dans le chaldaïque שיזב, « sauver ». La

formule *suzub napsātisu* au pluriel, ou *napastisu*, נַפְשָׁתְשׁוּ ou נַפְשָׁתְסוּ, au singulier, se trouve très-fréquemment répétée dans les inscriptions assyriennes. Le dernier mot est écrit phonétiquement dans le Prisme de Tiglatpileser I (par ex. col. II, l. 40; col. III, l. 16).

Le signe idéographique qui rend « âme, vie », est *zi*, [cuneiform sign]; dans cette phrase, on le trouve souvent au pluriel; il faut alors lire *napsātisu*. La forme du singulier se trouve dans le Prisme d'Assarhaddon avec la forme directe du shaphel (col. II, l. 32 et suiv.):

Tarid Nabū zir ZI.SIDI. habal Mardoukhabaliddin
Expellens Nabū zir....... filium Merodachbaladani

sa ana śar Elamti ittaklu va
qui in regem Elymaïdos confisus erat et

la yusizibu napsatśu.
non præservavit animam suam.

טַרִד נַבוּ־זֵרָע...... הַבַל מַרְדַךְ־הַבַל־יִדִּן
שַׁאַן סַר עֵלַמְתָא יַתַּכַל וּ
לָא יְשִׁיזִב נַפְשַׁתְסוּ׃

La forme *idinnussu* se rapporte à une forme secondaire ayant la signification de l'unité, *idin* עִדִן, *idi* עִדִי, dans la phrase *idi al izib*, עִדִי אַל אֶעֱזֹב, « je ne laissai personne. » Le suffixe plein se trouve appliqué dans d'autres mots de la même catégorie, p. ex. *kirbussa*, *ṣirussu*, « dans lui, au-dessus de lui »; *kibitassu*, « avec son aide »; *saptussa*, « par lui ». (*G. A.* §§ 79, 204.) La transcription serait donc עִדִנְשׁוּ. L'in-

sertion du *n* n'est pas contraire au génie des langues sémitiques; précédant les terminaisons suffixives, il se trouve dans le phénicien, qui forme les troisièmes personnes par נם, ainsi que M. Munk l'a reconnu il y a longtemps.

Ipparsid יִפַּרְשֵׁד a été déjà analysé.

Matisu ili, « et il s'en alla dans son pays. » Nous devons signaler ici une faute d'impression dans notre texte, *ascendi* au lieu de *ascendit*.

Une autre faute du même genre se trouve à la fin de la ligne 74.

Ana Muṣaṣiri sitluṭis irumma. Le 𒊒, *ru*, a été imprimé comme 𒆠, *ki*. *Sitluṭis* est une forme adverbiale de שְׁתְלָט, qui est un nom d'agent de l'iphteal ou d'iphtaal. La racine שלט est bien connue en assyrien; nous connaissons déjà le terme *silṭanna* (l. 25), qui se retrouve sous la forme שַׁלְטָא dans l'inscription de Nakch-i-Roustam (*E. M.* t. II, p. 171) pour expliquer le perse *patiyakshaiy*, « je régnai ». Le verbe שלט se retrouve à l'iphtaal dans l'inscription de Tiglatpileser I (col. IV, l. 47) :

ina	*kibrat*	*arbaï*
in regionibus	quatuor	
misiris	*altalliṭu.*	
juste	regnavi.	

אִן כִבְרָת אַרְבַעְא מִישְׁרִש אֶלְטַלְט

Iruvva a déjà été expliqué ailleurs; la transcription est difficile, comme cela arrive toutes les fois que le

verbe est doublement défectif, ou que la première radicale est un ע. Le *m* ou le *v* ajouté se trouve surtout dans ces formes-là; p. ex. *usiṣavva* אֻשִׁיצַאוְ. Le sens pourrait être un peu différent de celui qui est donné dans la transcription du texte, et, au lieu de «l'animadversion», de «la punition», il pourrait indiquer seulement «la direction». Ainsi on lit (Cylindre de Bellino, l. 6):

Ana	*Guzummani*	*innabit*	*kirib*	*nahar*
Versus	Guzamman	fugit,	in	flumen

Purat	*au apparāti*	*iruvva*	*napastus*
Euphratem	et paludes	sese direxit	et animam suam

iḥir.
conservavit.

אַן גֻזֻמַּנָא יִנַּבִת קִרִב נַהַר פְּרַת וּאַפַּרָתָא יִעְרוּ וְנַפְּשְׁתֻשׁ יִחִר

Et dans le Prisme de Sennachérib (col. 1, l. 23):

Ana	*hekalsu*	*sa*	*kirib Babilu*	*ḥadis*	*iruvva*
In	palatium ejus	quod	Babylone	solus	me direxi (et)

apti.
aperui.

אַן הֵיכַלְשׁוּ שַׁקִרִב בַבִלוּ חדִשׁ אֶעְרְוַ אַפְתִי

La signification de ce verbe semble donc assurée, et nous ajoutons au dictionnaire sémitique un nouveau verbe, ערה, avec la signification de «se diriger». Le passage de Sardanapale III, cité plus bas, contient יִעְרוּ, qui semble être une forme du même verbe.

La ligne 75 ne nous montre rien qui doive nous arrêter; mais la ligne 76 contient le nom de deux divinités arméniennes, *Haldia* et *Bagbartu*. Le nom de Haldia se retrouve dans les inscriptions de Van; nous voyons par cela même que les syllabaires des textes arméniaques et assyriens sont les mêmes. Le nom du dieu de Van y paraît avec l'indicatif aphone de dieu, tout comme ici, sous la forme *Haldini;* cette forme grammaticale est donc sans doute un datif signifiant « à Haldia ».

Quoiqu'on puisse déchiffrer les textes arméniaques sans la moindre difficulté, le sens en est très-obscur; cependant on en obtient le sens général par la comparaison des monogrammes et des expressions idéographiques complexes, qui sont les mêmes dans les deux écritures. Il arrive ainsi que nous ne comprenons des inscriptions arméniaques que ce que nous ne savons pas prononcer, et que l'intelligence de ce que nous pouvons épeler nous est presque entièrement interdite. Nous ne parviendrons à l'interprétation des mots écrits phonétiquement que lorsque nous trouverons des inscriptions dans différents exemplaires et que nous pourrons, par ce moyen, faire la comparaison entre les groupes phonétiques qui y seraient substitués et les groupes idéographiques déjà connus.

Le système anarien nous donne ainsi, par sa complication même, le moyen de retrouver une langue oubliée sans le secours d'inscriptions bilingues, et par la comparaison seule des passages paral-

lèles qui donnent la transcription des idéogrammes dont l'assyrien nous donne la signification.

Il ne paraît pas du reste que cette langue inconnue puisse se rattacher aux langues sémitiques.

Le nom de *Haldita*[1], qui se trouve à Bisoutoun dans les versions perse et médoscythique comme nom d'un Arménien, pourrait avoir quelque rapport avec ce dieu Haldia.

Si le caractère indo-européen n'est pas suffisamment prononcé dans *Haldia*, il se révèle tout entier dans le nom du second dieu, *Bagbartu*, qui certainement cache un perse *Bagabarta* ou une forme analogue, car la langue arméniaque étant sûrement différente de la langue perse, on ne saurait apprécier avec certitude la forme prototype de *Bagbartu*, qui, néanmoins, est toujours arienne.

La ligne 76 est ainsi conçue :

Ḥaldia Bagbartu ilanisu adi GA sunu maadti sallatis amnu. « J'ai regardé comme bonne prise les dieux Haldia et Bagabartes et beaucoup de leurs vases sacrés. » Le monogramme [cuneiform] indique quelque chose qui se rapporte au culte divin, sans que nous soyons en mesure d'en préciser le caractère. En babylonien, les objets exposés sont nommés *gaduv* (voy. l. 169). Le mot *maadti* מַאַרְתָּא est mis au lieu de

[1] La lecture du perse *Haldita* que nous avons proposée semble se confirmer par ce nom divin, comme il a été déjà rendu probable par la version médoscythique. Il s'agissait de la lettre [cuneiform] qui, on le sait, ne se trouve que dans deux mots arméniens, *Dubâla* et *Haldita*, et à laquelle l'auteur du *Lautsystem des Altpersischen* avait attribué, en 1847, la valeur de *l*.

maaduti מַאַדְתָא, ainsi que nous l'avons vu assez souvent.

U. — MORT D'URSA, ROI D'ARMÉNIE.

Les lignes qui suivent et qui rendent compte de la fin d'Ursa, roi d'Arménie, sont très-difficiles; il y a même dans les lignes 77 et 78 quelques parties qui n'ont pu être jusqu'ici expliquées.

Ligne 77. *Ursâ šar Urarṭi ḫipii Maṣaṣir salal Ḫaldia ilisu ismi.* « Ursa, roi d'Arménie, entendit la chute de Musasir et l'enlèvement de son dieu Haldia. » Il n'y a que le mot *ḫipii* חפא qui soit nouveau; c'est l'arabe خفا qui veut dire « faire tomber ». L'assyrien חַפָּא est l'infinitif, comme *salal* שָׁלָל de שלל. Le kal de *ḫipi* se trouve ligne 80, *aḫpi* אַחְפָא.

Ina ḳatī ramanisu ina RU. AN. BAR. mibisu napastus usuti. Nous traduisons : « il expira entre les mains de ses soldats par le poignard de..... »

Il faut d'abord être sûr de la fin de la phrase; *napastus ukatti* ou *usuti* « il expira, il fit aller » du shaphel de אתה, אֶשְׁאתִי (ailleurs *usutā* אֶשְׁאתָא) *napastus* « son âme », ne souffre plus de difficulté. Nous reviendrons sur cette double lecture, car on trouve dans un texte de Tiglatpileser *usikti* אֶשְׁקְתַע, ce qui pourrait nous décider à adopter la lecture *ukatti*.

Ina katī ramanisu, « dans les mains de ses soldats » ou « de ses capitaines »; cela veut dire « parmi ses capitaines, entouré de ses capitaines »; quoique « par la main » ne s'exprimerait pas d'une manière différente. Seulement, si les capitaines ou les centurions

s'étaient rendus coupables d'un meurtre sur Ursa, il est probable que la phrase aurait été tournée autrement. Nous croyons voir un faible appui à cette opinion dans la rédaction du Baril de Sargon (l. 28), qui relate brièvement ainsi l'expédition en Arménie :

Musaḥrib Urarṭi salil ir Muṣaṣiri sa Urśa
Bellum ingerens Armeniæ, spolians Musasir, quando Ursa,
śar Urarṭi in pulaḥti rabiti ina katī
rex Armeniæ, in timore magno in manibus
ramanisa usutā napastus.
centurionum suorum exspiravit animam suam.

מְשַׁחְרִב אֲרַרְטָא שַׁלֵל מְצַצִר שַׁאֻרְסָא סַר אֲרַרְטָא אִן פְּלֻחְתָּא
רַבְּתָא אִן קָתֵי רַמָנִישׁוּ אֻשַׁאתָא נַפַּשְׁתָשׁ

Quoi qu'il en soit, il est clair que le membre de phrase *ina RU. AN. BAR. mibisa* indique un mode plus circonstancié de la mort d'Ursa, et qu'il ne contient qu'une idée qui pouvait, sans grand inconvénient pour la totalité du récit, être omise dans une relation plus succincte.

RU. AN. BAR. est un instrument en fer.

AN. BAR. 𒀭𒁇 est, on le sait, l'idéogramme le plus usité pour exprimer le dieu Ninip-Sandan ; mais en même temps il se trouve avec 𒀭𒈾 *AN. NA* entre l'or, l'argent et l'airain. Un passage nous apprend positivement qu'il se remplace par le groupe phonétique *parzillu* פַּרְזִלָּא. *AN. BAR.* est donc « le fer » (voy. l. 170), et il est exprimé par le même idéogramme que le dieu de la guerre. Le terme as-

syrien se rapproche donc complétement du chaldaïque פרזל, de l'hébreu ברזל.

RU rend une idée qui ne peut pas encore être exactement devinée; mais tout autorise à y voir un poignard ou une épée courte. Ainsi, dans un bas-relief, Sardanapale V (VI) est représenté tuant un lion avec un glaive après l'avoir pris par la gorge. On lit dans l'inscription explicative de cette image (*W. A.I.* Pl. VII, n° 9, c. l. 4):

arki in RU. AN.' BAR. mibiya ašhulsu.
postea cum pugione ...mei percussi eum.

Dans les inscriptions des anciens rois, on rencontre souvent l'expression *kima zikip RU. AN. BAR.* pour faire une comparaison avec une montagne inaccessible. Ainsi (Sardanapale III; *W. A. I.* pl. XVIII, l. 48 et *passim*):

Sadu marşu dannis arkisunu la alik.
Mons inaccessus magnopere (erat); post eos non ivi.
sadu kima zikip RU. AN. BAR. siisu nādi
Mons, sicut mucro erectus pugionis acumina ejus, elevata,
u işşur samiē mustabrisu[1] *kiribsu la i'ru.*
et avis cœlorum volitum suum in eo non dirigit.

שַׁדוּ מַרְצָא דַנִּשׁ· אַרְכִישָׁן לָא אַלִךְ· שַׁדוּ כְּמָא זְקִף ..... שַׁאתְסוּ
נַתְדִי וּעְצַר שַׁמַי מַשְׁתַּאבְרִשׁוּ קְרְבְּשׁוּ לָא יַעְרוּ׃

[1] C'est en apparence le participe shaphel de אבר « voler », avec une acception d'infinitif. On trouve également, avec le même sens de « vol d'oiseau », מְתַּבְּר *mattabbir,* le participe de l'iphtaal, et une forme dérivée du kal *mubar* מְבַר (comparez *Stèle de Samas-Ao,* col. II, l. 47; Tigl. IV, dans *L.* pl. LXVIII, l. 1).

On trouve dans la même phrase seulement : *kima zikip RU.* ce qui pourrait faire croire que *RU. AN. BAR.* ne se prononçait pas autrement que *RU.* (Comparez, par exemple, Tigl. I, col. III, l. 43, col. IV, l. 14.)

Tiglatpileser I, col. IV, l. 64 et suiv. parle d'une chasse en Syrie, il dit :

Au ina ir Arazik̦u sa pan
Et in urbe Arazik quæ est coram
Ḫatti ina IṢ BANya dannuti
Syria, cum sagittis meis fortibus
suk̦ut AN. BAR. au mulmulliya
pugionibus et ....meis
kabittu napastusunu usikti.
multum animam eorum exspirare feci.

אוּ אִן אֲרַזִק שֶׁפַּן חַתִּי אִן ..... ; דַנְּתָא שְׁכַת פַּרְזְלָא וּמְלְמְלַי
כַּבִּדְתָּא נַפְשְׁתַשֶׁן אֶשְׁקְתֶע ׃

Nous trouvons dans ce passage de précieux renseignements : d'abord le signe *RU* semble y être rendu par *sakut*, ce qui est un pluriel d'une forme *sukā*, comme *nik̦ut* vient de *nikā*, *zakut* de *zakā*. *Sukā* peut se comparer de loin avec l'arabe سكينة « couteau ».

La forme *usikti*, que nous devons analyser ici, parce que nous revenons sur la fin de notre phrase, est, dans l'inscription de Tiglatpileser I, un shaphel de קתע « couper », l'arabe قطع. On pourrait, par cela même, lire le mot *ukattā* au lieu d'*usutā*, car 𒌓 peut avoir la valeur de *kat* comme signifiant

« main », quoique nous n'ayons pu vérifier jusqu'ici aucun autre passage où ce caractère ait sûrement la valeur syllabique de *kat*. *Uḳattā* serait alors le paēl d'une racine dont le shaphel se retrouverait dans une formule analogue. Nous sommes loin de nier la gravité d'une pareille coïncidence, sans pouvoir, pour cela, nous prononcer avec certitude. Il faut néanmoins avouer qu'en dehors du caractère [cuneiform] il n'y a pas de signe qui rende *ḳat* syllabiquement, et la constitution du syllabaire assyrien nous laisse encore la latitude pour trouver un signe rendant originairement *ḳat* et un autre rendant *gat*, sans que pour cela il y ait raison d'admettre un homophone quelconque.

Quant à *mibisu*, c'est évidemment un mot muni de la syllabe suffixive de la troisième personne, puisque la légende de Sardanapale V (VI) donne la même expression avec le suffixe de la première personne, *mibiya*. La signification du mot *mibi* nous est jusqu'ici inconnue.

La ligne 78 a été laissée en blanc parce qu'elle résistait encore à nos efforts, et je crois qu'il vaut mieux avouer franchement son ignorance que de mettre en avant des suppositions dont nous ne serions nullement sûrs.

V. — GUERRE CONTRE TARHOUNAZI.

La ligne 79 commence la guerre contre Tarhounazi de Milid; nous devons nous contenter ici de la transcription et de l'analyse grammaticale

des mots *tuḳunta iḥsuḥ* qui suivent immédiatement le nom propre. *Tuḳunta* תְּקֻנְתָא est l'état emphatique de *taḳnat* תְּקְנַת, du verbe תקן dont nous avons déjà rencontré le paël dans la phrase אֲתַקֵן דַלְתָתָא (*passim*). *Iḥsuḥ* יְחְשַׁח est la troisième personne du kal de חשח, verbe bien connu en chaldaïque et dont l'assyrien emploie souvent la forme חִשְׁחַת, à l'état emphatique, חִשְׁחְתָא.

Mais le sens de ces mots est on ne peut plus obscur.

Le membre de phrase *adi iluhī rabuti ipuk* indique un acte d'impiété, et cela ressort de tous les passages qui le contiennent; mais il est bien plus difficile de lui donner une forme exactement grammaticale.

Adii est sûrement un substantif à l'accusatif du pluriel; nous y verrions volontiers un substantif se rattachant ou à la racine hébraïque יעד, ou à ידע qui, en assyrien, serait אעד ou ארע.

Ipuk (ou *ibuk*) peut se transcrire par יְהְפֻךְ; la racine הפך se rencontre dans le mot « fuite, volte-face », הַפְכַת.

Parmi les mots suivants, il n'y a d'obscurs que les termes *karpanis aḥpi* (lig. 80) dont nous avons déjà dû nous occuper quand nous avons expliqué les mots *karpanis uḥappi* (l. 14). Notre mot *aḥpi* אַחְפָא prouve que parmi les valeurs différentes de *rim*, *kil*, *zam*, *ḥap* qui s'attachent à , il n'y en a qu'une seule d'applicable dans ce cas, c'est celle de *ḥap*. On retrouve la même forme *aḥpi* dans la grande inscrip-

tion de Sardanapale III (col. 1, l. 51; *W. A. I.* pl. XVIII).

On lit :

Mat úsahip ahpi kinnisunu ahlisunu uparir[1].
Terram abrasi, terrificavi, nidos eorum, tabernas eorum evulsi.

מָאתָא אֲסַחִף אַחְפָא קִנִּישֻׁן אַהֲלִישֻׁן אֲפַרִר׃

Karpanis (l. 14) est un terme inconnu.

Au pluriel, *kuradi* est substitué, dans les différents exemplaires d'un même texte, aussi à *ummanat* « armée ». (Comparez par ex. Tigl. I, col. 1, l. 71.)

Le mot *kurad* קֻרַד permute avec le mot מַמְתַחִץ, sa signification de « soldat, guerrier » est donc assurée; mais nous ne savons pas le rattacher à un mot connu dans les autres langues sémitiques; peut-être se rattache-t-il à la racine גרד ou קרד, dans קַרְדָא « le héros », קֻרַד « l'héroïsme », qui se rencontrent si souvent dans les écrits de la première dynastie.

La ligne 82 raconte la réédification de Toul-Garimmi, capitale de Tarhounazi. La suite de *nisu*, *śuti ṣab' IṢBAN*. Les *śuti* « hommes de la flèche » ne sont compréhensibles que pour la dernière partie, et nous sommes toujours à nous demander le sens du mot *śuti*.

Usaṣbit אֲשַׁצְבִת est un shaphel de צבת, et a la signification de אֲשָׁאחִז (l. 24).

Urappisa kisurri « j'ai augmenté ses frontières. »

[1] Dans les inscriptions plus anciennes, le ח et le ר ne sont souvent pas redoublés au paël, comme en hébreu, contrairement à *G. A.* § 14, et conformément à § 138.

Urappisa אֲרַפִּשׁ est la première personne du paēl de רפש; le précatif de la même voix se trouve à Bisoutoun, l. 108, לְרַבִּשׁ (*E. M.* t. II, p. 235) et traduit le perse *źadnautav* « qu'il fasse prospérer ».

Nous traduisons *kisurri* כִּשֻׁרִי par « terme, *termini* », et nous avons cru pouvoir appliquer ce sens à tous les passages où il se trouve; mais nous ne donnons cette traduction que comme une hypothèse.

La ligne 83 contient le récit de l'installation de Tarhoular. Il y figure le mot *ilku* que nous transcrivons par עלק « le collier ». Le mot *umśikku* ou *muśśikku* a déjà été expliqué au commencement de ce commentaire; un syllabaire (coll. phot.) l'interprète par *kudurru* « la tiare ».

W. — PUNITION DE TARHOULAR.

L'auteur passe à la révolte de Moutlallou, fils de Tarhoular, que le peuple de Gamgoum avait, contre la volonté de Sargon, élevé au trône. Le mot *yaraśśibusu*, 3ᵉ pers. plur. du paēl de רסב, fait naître les mêmes difficultés que nous avons déjà dû combattre à la ligne 16.

Il est possible qu'il y ait une faute dans le texte et qu'il faille lire *yaśśiba*, « ils l'ont mis sur le trône. »

Balum nimiya. Le mot *nimiya* se retrouve dans les inscriptions trilingues avec la notion d'« ordre » (*E. M.* t. II, p. 146); c'est le mot נְאֻם ou נְעֻם « volonté ». *Balum*, mot probablement allophone, est aussi peu sûr quant à sa prononciation qu'il paraît l'être dans sa signification.

Yumahir matśu. Yumahir יְמַהֵר, paēl non redoublé à cause du ה (*G. A.* § 137); ce mot est expliqué dans les *Études assyriennes*, p. 47.

La ligne 85 contient une phrase qu'on retrouvera souvent dans le cours de ce texte :

Itti rukubi? niriya u bathalliya sa asar śalmi idaï la ipparkū « avec les chars de mes pieds? et les cavaliers qui ne se séparaient pas de la trace de mes sandales. »

Au lieu des deux mots qui commencent, il y a souvent *itti ķuradiya*, « avec mes soldats ». (Comparez différents passages de cette inscription.)

La difficulté réside dans les mots *sa asar śalmi idaï la ipparkū*.

Le mot *idaï* est écrit ou *i-da aï*, ou idéographiquement [cuneiform], IT avec le signe du duel. Le signe [cuneiform] indique donc certainement une partie du corps dont il existe le double. Les expressions phonétiques et idéographiques rendant « mains, côtés, oreilles, yeux » sont connues; le signe [cuneiform] ne semble pas signifier « pied », mais « jambes »; le pied seul nous manque donc encore dans cette énumération. Nous savons bien l'objection capitale qu'on voudra nous faire que le pied, dans beaucoup de langues sémitiques, s'appelle רגל; on citera l'arabe, l'hébreu, les langues araméennes, le samaritain; mais en himyarite, en phénicien, en punique, on employait une autre expression, celle de פעם, qui se trouve aussi dans les livres poétiques de la Bible, par exemple, ps. LXXXV, 14.

Le mot assyrien *id* se rapporte étymologiquement au mot יד, qui dans presque toutes les langues sémitiques signifie « main »; mais nous avons vu que l'organe de l'activité industrielle du genre humain se nomme *ḳat* קת chez les Ninivites et *gat* גת chez les Babyloniens. Nous le savons directement par les traductions des Achéménides et par beaucoup de passages des textes unilingues. Il n'y a pas même possibilité d'attacher à *ḳat* l'idée de « bras », car souvent on rencontre la phrase, « les dieux ont rempli mes mains » יְמַלְּאוּ קָתָי, ce qui exclut l'interprétation de « bras ».

Nous traduisons *id* par « pied », et nous trouvons même une corroboration, en dehors des textes, dans le dessin d'une brique ninivite, qui nous donne l'ancienne forme dont dérive le signe . Ce tracé, qui a été publié (*E. M.* t. II, p. 65), semble provenir de deux pieds joints; en tout cas on pourrait voir dans le dessin les cinq doigts des deux côtés.

Le mot se trouve dans des significations un peu métaphoriques, p. ex. à la fin de l'inscription *idāsun* (l. 190). (*Obélisque de Salmanassar*, l. 61.) *ana idi* (écrit idéographiquement avec le signe idéographique et celui du pluriel) *aḫata ittaklu* « ils avaient confiance dans leurs pieds rapides? » et ailleurs.

Il existe un autre mot qui signifie ou « pied » ou « jambe », et qui se dit probablement *rittu*, dans la phrase de Sardanapale III (*W. A. I.* pl. XIX, l. 117):

Annuti	*kappisunu*	*rittisunu*	*ubattik,*	*annuti*
Aliis	manus eorum,	pedes eorum	præcidi,	aliis

appisunu	*uznisunu*	*ubattik.*
nares eorum,	aures eorum	præcidi.

אַנְתְּא כַּפִּישְׁן רִתִּישְׁן אֲבַתְּק אַנְתְּא אַפִּישְׁן אֻזְנִישְׁן אֲבַתְּק·

L'expression *sa asar śalmi* renferme un mot difficile, le mot *śalmi*, sur lequel nous reviendrons. *Asar* אֲשַׁר veut dire « trace », c'est exactement l'arabe اثر « vestige, trace ». Le mot *śalmi* (écrit *śa al-mi* dans différents passages, doit être un objet qui approche de la signification que nous lui avons donnée. En arabe, il existe un arbre سَلَم dont on fait des semelles, et il est possible que le mot assyrien *śalmi*, pluriel de *śalam*, ait exactement la même origine. En tout cas, l'acception de « sandale » n'a rien qui choque, quand même on ne trouverait pas dans les autres langues sémitiques un mot correspondant.

Reste le verbe *ipparku*, qui est un niphal du verbe פרך à la 3[e] personne du pluriel, יִפָּרְכוּ. La même voix se trouve dans le participe *mupparik* מְפַּרֵךְ, et à l'état emphatique מְפַּרְכָא, tel qu'il se trouve dans l'inscription de Borsippa et ailleurs (*E. A.* p. 3; Baril de Phillipps, col. I, l. 5).

La racine פרך veut dire « séparer, opposer »; de là la signification du participe *mupparik*, qui, surtout avec la négation, a le sens de « celui à qui on ne peut rien opposer, à qui on ne peut rien reprocher. » Ainsi on lit, avec l'infinitif, la phrase *la naparka*

לָא נַפַּרְכָא, de *naprak* נַפְּרַךְ (Assarhaddon, Pr. col. 6, l. 50; *W. A. I.* pl. XLVII). Nous connaissons en outre le mot *parkan* פַּרְכָן par l'inscription de Bisoutoun (l. 105, *E. M.* t. II, p. 235), où il a sûrement la notion de « tyran », ce qui se rapproche de l'hébreu פרך « injure ».

Mais, quoique nous soyons assez convaincus du sens que nous avons attribué à cette phrase, nous devons avouer que la preuve complète de la vérité reste encore à donner.

Ligne 86. *Ana Varkaśi* (ou *Markaśi*) *ḥitmudis allik* « j'allai en hâte vers Varkasi. » *Ḥitmudis* חִתְמַדִּשׁ est, comme *sitlutis*, un adverbe formé du nom d'agent de חמד « désirer » à l'iphteal. Nous l'expliquons, selon toute probabilité, par « en hâte » (*G. A.* §§ 221, 198).

La phrase, ligne 87, *Sa niba la isū* « dont le nombre est sans égal. » Le sens du mot *niba* semble assuré; mais nous ne sommes pas sûrs de la lecture, attendu que *ni* peut être idéographique, et *ba* le complément phonétique. Néanmoins le membre de phrase en question se retrouve si souvent, et toujours dans les mêmes circonstances, qu'il est difficile de douter de la signification qui lui doit être attachée.

Le sens de cette phrase a déjà été reconnu par M. Rawlinson (*Beh.* p. 46, 102).

Ligne 88. *Ana issuti aśur* « je les investis de nouveau. » Le mot *aśur* אַסַּר pourrait se rapporter à אסר.

X. — CAMPAGNE CONTRE ASDOD.

Avec la ligne 90, commence l'histoire de la campagne d'Asdod, qui a été la seule cause de la mention que la Bible a faite du nom de Sargon; nous avons si souvent insisté sur le fameux chapitre d'Isaïe, que nous pouvons le passer ici sous silence, et le regarder comme connu. Le texte de Khorsabad nous instruit longuement sur les considérations qui déterminèrent le roi assyrien à entreprendre cette campagne, qui trouvait son premier prétexte dans l'infidélité du roi Azouri.

Ligne 90. *Azuri śar Aśdudi ana la nasi bilti libbasu ikbud* « Azouri, roi d'Asdod, s'obstinait à ne pas payer tribut. »

Ana la nasi bilti אַן לָא נַשַׁא בִּלְתָא est l'infinitif négatif dépendant de *ana* que nous connaissons déjà. Les mots *nasi*, infinitif au génitif, et *bilti*, état emphatique de *bilat*, ne soulèvent aucune difficulté. La locution *libbasu ikbud* לִבַּשׁוּ יִכְבַּד est très-biblique. Le verbe כבד veut dire « être lourd, être dur ». Aussi, au lieu de traduire, comme nous l'avons fait, « cor suum obduravit, » il vaudrait mieux dire « cor ejus durum fuit, » précisément comme, par exemple, dans l'hébreu on dit de Pharaon (*Exod.* IX, 7) וַיִּכְבַּד לֵב פַּרְעֹה « et le cœur de Pharaon s'endurcit. » *Ikbud* יִכְבַּד est la 3[e] personne du kal.

Ana śarrāni limitisu zirāti Assur ispur « il envoya aux rois ses voisins des messages hostiles à l'Assyrie. »

Le verbe *ispur* יְשְׁפֻר, de שפר, est connu par les textes trilingues (*Bis.* l. 44, 82; *E. M.* t. II, 221, 228); le mot *zirâti* seul soulève quelques difficultés, car il est malaisé de le rattacher à un mot connu par les autres langues sémitiques, quoique sa signification ne soit pas obscure. Il pourrait néanmoins avoir quelque liaison avec זרר que nous connaissons comme signifiant «faire défection» en hébreu et en arabe, ou avec זיר, qui dans ces deux langues signifie «être dégoûté». Nous transcrirons זִירָת.

Il ne faut pas lier *aspur* avec *assu*, ce qui serait permis, même contre les règles assez rigides de l'orthographe assyrienne; car les suffixes verbaux peuvent être séparés du verbe sans se lier avec lui, et le mot *ispurassu* «il l'envoya» pourrait s'écrire et *is-pu ur-as-su* et *is-pu-ra as-su*. (Comparez parmi des centaines d'exemples *yumahir-anni. Inscript. de Senkereh*, col. II, l. 1; *W. A. I.* pl. LIV, 20.) Mais la liaison n'est pas admissible ici, car le passage parallèle des inscriptions des Annales (*B.* pl. LXXXIV, l. 4) nous fournirait la leçon *ispur va-assuv;* donc *assu* appartient à la phrase qu'il faut analyser maintenant. Nous lisons, l. 93:

Assu ḫultav ibusu ili nisi limitisu bilutśu anakkar.

«Pour cela, je méditai la vengeance, et j'ai changé la domination sur les hommes de ses environs.»

Assu est un adverbe composé de *ana* et de *su* «pour cela»; nous voyons souvent ces deux mots au commencement d'une phrase.

Ḫultav ibusu חָלְתָא אֶעְבֻשׁ «je fis la vengeance.» *Ḫultav*

semble être l'état emphatique de חָלַת ou de חָלַת, de חלל et חול qui, dans les langues sémitiques, ont la signification de « blesser, percer ». En assyrien, nous rencontrons souvent ce terme dans des phrases qui ne laissent aucun doute sur la signification qu'il y faut attacher; par exemple dans le *Cailloa de Michaux* (col. 4, l. 21 et suiv.) en dehors du passage déjà cité plus haut (ad l. 36) :

Au iluī rabati
Et dii magni

mala ina siṭir anni
quorum non in tabula illa

KANsuna zakru, arrat la napsuri
imaginibus est memoria, maledictione non relevanda

ḥulta lirurusu.
ad ultionem maledicant eum.

ואלהי רַבָתא מַלָא אִן שִׁטר אַנָא ····· שֻׁן זַכְרָא אַרַת לָא
נִפְשְׁרא חָלְתָא לְאָרְרוּשׁוּ׃

Tiglatpileser I (col. VIII, l. 83) dit :

Hu ina numru
Ao in tabula

ḥulti matśu lipṣu.
ultionis terram ejus .....

הוּא אִן נֻמְרָא חָלְתָא מַתְסוּ לְפְצוּ

'Ipusu est la première personne, אֶעְפֻּשׁ.

'Ili nisi limitisu bilutśu unakkar « je changeai sur eux la domination, » c'est-à-dire « je le remplaçai. » Le mot

unakkar אֲנַכַּר, 1[re] pers. de נכר, veut dire « changer », de נכר « méconnaître »; donc le paël est « rendre méconnaissable ». Ainsi Sennachérib dit (*Pr. sub fin.*) :

Munakkar sițriya au sumiya
Alterantem scripturam meam et nomen meum
Aśur bilu rabu abu iluhi nakris
Assorus dominus magnus, pater deorum, ut rebellem
lizziśu harața au kuśśu likimsu, va liskipa
puniat eum, sceptrum et thronum rapiat ei, et præcipitet
palasu.
gladium ejus.

מְנַכַּר שִׁטְרִיָ וּשְׁמִיָ
אַסֻר בְּעֵלָא רַבּוּ אַבּוּ אִלוּהִי נַכִּרִשׁ לְזִזִסוּ
חַרַטָא וּכֻסָא לִכְמִשׁוּ וַלִשְׁכִף פַּלֻצְשׁוּ

Et dans le même texte (col. II, l. 23 et suiv.) :

'Ir Ilinzas
Urbem Ilinsas
ana ir śarruti au dannat nagi suatu așbat, va
ad urbem regni et potestatis districtus illius fui, et
sumsu mahrā unakkar va 'Ir Kar-Śin-ahi-rib
nomen ejus anterius alteravi, urbem Castellum Sennacheribi
attabi nibitśu.
nominavi nomen ejus.

עִר אִלִהְנְזַשׁ

אַן עִר סַרּוּתִא וּדַנַּת נַגִא שָׁאתִא
אַצְבַּת וַ שֻׁמְשׁוּ אֻנַכַּר וַ
עִר קַר־סִנְאַחֵירִיב אַתַּבָא נִבִאתְסוּ

Dans les lignes suivantes il y a fort peu à relever qui ne soit déjà connu.

Aḫimiti aḫu ultu panisu ana śarruti ilisunu askun « j'élevai à sa place son frère Ahimit, à la royauté sur eux. »

Aḫu est ici écrit phonétiquement *a-ḫu*, ailleurs (comp. *B.* LXXXIV, l. 5, pl. CLV, l. 8), dans la même phrase, on voit le monogramme qui traduit à Bisoutoun, l. 13, le mot perse *brâtâ*.

Ultu panisu signifie notre « à sa place », que les Hébreux rendent par תחתיו « au-dessous de lui », les Arabes par بدله « en échange de lui ».

Ligne 95. *Nisu Ḫatti dabib zararti bilutsu izirû* « le peuple de Syrie, avide de révolte, répudia sa domination (celle d'Ahimit). » Les termes *dabib zararti* ont déjà été expliqués plus haut; le mot *iziru*, 3ᵉ pers. du kal, se rapporte ou à זרר ou à זיר; nous transcrivons יַזִירוּ.

Ligne 96. *Yamani la bil kuśśū sa kima sasunu pulaḫ biluti la idū yurabbū ilisun* « ils élevèrent au-dessus d'eux Iamani, qui n'était pas maître légitime du trône, et qui, comme ceux-ci, ne reconnaissait pas le culte de ma royauté. »

Cette phrase est intéressante au point de vue syntaxique. Elle montre, par un exemple, la tendance à emboîter toutes les phrases incidentes dans la locution principale, tendance qui, en général, est moins celle des langues sémitiques que celle des idiomes indo-européens. Cependant, encore ici, il faudrait prendre garde d'être absolu, car les langues

analytiques de formation secondaire de la souche arienne sont loin de suivre cette manière enchevêtrée d'expliquer la pensée.

Nous notons comme mots nouveaux :

Kima sasunu, pluriel de *sasu*, « comme eux ».

Palaḥ biluti פְּלַח בְּעָלוּתָא, infinitif de פלח « craindre ».

Idū יְדְעוּ, 3e pers. de ידע « connaître », qui se retrouve dans plusieurs passages ; ainsi dans les *Annales* (Salle II, ɪɪ, l. 4 ; Botta, pl. LXXV), le passage du plus haut intérêt où Sargon énumère les peuples conquis de l'Arabie, que même ses savants n'avaient pas connus :

Arbaï rukūti asibut .... sa aklu
Arabiæ longinquæ habitantes .... quos sapiens

sapiru la ida va sa ana śarrutiya imma bilatśun
doctus (ve) non norat qui ad regnum meum unquam tributa sua

la isma va.
non apportaverant.

אַרְבִי רְחִקְתָא אַשְׁבַת • • • • שַׁעְקְלָא שַׁפְּרָא לָא יְדְעוּ וַאַן סַרוּתִי
אִמָּא בִּלְתְסַן לָא יִשְׁמָא •

Le mot *yurabbū* יְרַבּוּ est le paël de רבה « élever ».

Ligne 97. *Ina suḥut libbiya gibis ummaniya ul upaḥḥir ul akṣura karasi.*

Le mot *upaḥḥir* אֲפַחַר se voit constamment avec le verbe כצר « partager » ; l'acception de « diviser » se retrouve également dans les passages les plus anciens

où on le rencontre, par exemple dans l'Inscription de Hammourabi, col. II, l. 4 (*M. H.* p. 53).

Le mot *karasi* doit avoir le sens de « bagage », cela résulte de beaucoup de passages, dont nous citons le suivant (*Sennachérib*, Prisme, col. III, l. 71); après avoir décrit les forteresses du pays de Nipour qui sont comme des nids d'oiseaux, pour les attaquants, dit le roi,

Ina nir Nipur karasi usaskin va.
In locis depressis Nipur impedimenta remanere jussi.

אן נר נפר כרשי אששכן

Et dans le même texte (col. VI, l. 28) :

Hekal kutalli sa ana sutisur karasi
Regium parietem quem ad dirigenda impedimenta,
paḳādi śuśi śanaki nintaksu
inspiciendos equos, implenda . . . .
yuśibisu śarrāni alikut maḥri abutiya.
fecerant reges euntes antea, patres mei.

היכל כתלי שאן שתישר כרשי
פקד סוסי סנק נתקשו
ישעפשו סרנא הלכת מחרי אבתי

Nous le traduisons ainsi; nous avions autrefois cru que ce mot *karas* cachait le son de l'idéogramme que nous rendons par « char ». D'autres passages, au contraire, font croire que cette identifi-



cation est impossible, aussi à cause du genre féminin que le mot assyrien de « char » semble préférer.

Les lignes 99, 100, 101, ne soulèvent pas de difficultés.

La ligne 102 commence par *rukis* רְחָקֵשׁ, adverbe provenant de *ruhuku* רָחֹק, que nous connaissons avec la signification de « lointain » des inscriptions trilingues. (Par ex. Persépolis, *D.* l. 8; Nakch-i-Roustam, l. 28 et *passim; E. M.* t. II, p. 157.)

Ana itié Muṣuri « au delà de l'Égypte. » Le mot *itié*, probablement à transcrire אִתִּי, a assez souvent l'acception de « au delà »; ce sens résulte, aussi à ce passage, de ce qui va suivre *sa pat Miluḫḫa.*

Le pays de *Miluḫḫa* מִלְחָא semble être le nom de Méroë; la lecture est sûre. 𒈛 a les valeurs de *riḫ* et de *luḫ;* mais puisque dans les briques d'Asarhaddon on trouve souvent *Mi-lu-ḫa,* la valeur *luḫ* seule est applicable ici. La position géographique est assez indiquée par les mêmes inscriptions où *Miluḫḫa* prend souvent la place de *Kuśi*, qui, évidemment, exprime le pays de Chus, כוּשׁ, de la Bible, équivalant à notre Éthiopie. Le roi s'intitule, tantôt :

Sar śarrani śar Muṣur śar Patumaśśi śar Kuśi.
Rex regum, rex Ægypti, rex Patumos, rex Æthiopiæ.

tantôt :

śar Muṣar kamu śar Miluḫ.
Rex Ægypti occupans ? rex Æthiopiæ.

Ligne 104. La ville de *Gimtu Aśdudimmu* semble

révéler le pluriel phénicien et hébraïque ים. Ainsi Jérusalem est transcrit en assyrien par *Urśalimmu.* La valeur de *gimta* est inconnue.

Les lignes suivantes jusqu'à 109 ne contiennent que la phrase *isuṭu apsani*, qui se répète souvent quand il est question de nations pacifiées. Il est jusqu'ici assez difficile de la réduire à une forme exactement grammaticale. En tout cas, la lecture de *isuṭu* est sûre, parce qu'on trouve ailleurs, au lieu de *su*, le signe *sut*, de sorte qu'on ne peut balancer qu'entre *isuṭu* et *isuṭṭu*. Le Prisme d'Assarhaddon (col. II, l. 54) semble avoir *iṭaṭa apsani*, ce qui peut faire croire que la forme des textes de Sargon renferme un shaphel.

Apsani lui-même paraît être un pluriel de *apas* ou *abas*, qui pourrait vouloir dire « fait, acte » ou « bon ou mauvais ». Néanmoins on trouve *apsani Marduk*, par ex. dans l'inscription des *Taureaux*, de sorte qu'on peut admettre que la notion de « piété » est attachée à ce mot. Mais, à l'heure qu'il est, il est encore impossible de deviner le sens général de la phrase, sans pouvoir tenter une explication en règle.

Y. — SOUMISSION DU ROI DE MILOUHHA.

Les lignes à partir de 110 rendent compte de la soumission du roi de Méroë, qui, pour la première fois, se mit alors en rapport avec l'Assyrie. Malheureusement ce passage si intéressant est précisément le seul de l'inscription qui soit un peu mutilé, et il

nous est, par cela même, interdit de le relever exactement mot par mot.

Nous voyons pourtant que Méroë est décrit comme un pays très-lointain, séparé du reste des humains par des déserts difficilement franchissables. Jamais, depuis les temps reculés, jusqu'à la période astronomique [cunéiforme], un roi de Méroë ne s'était adressé, comme allié, à un roi d'Assyrie quelconque.

Il nous est difficile de deviner cette période astronomique, mais il est clair que l'idéogramme contient une époque quelconque. Le complexe idéographique se compose par « période du dieu protecteur de la terre. » Mais que veut dire cela, au point de vue chronologique? Nous ne pouvons pas l'apprécier plus que l'indication qui se rencontre sur la liste des rois de la première dynastie, et qui se lit ainsi :

[cunéiforme]

Ligne 111. *Rakbasun la ispura* רַכְבָּשֻׁן לָא יִשְׁפְּרוּ « ils n'avaient pas envoyé leurs ambassadeurs. » Le mot *rakbu* se trouve ailleurs avec cette même acception. Il provient du verbe רכב « monter à cheval », et indique littéralement « un courrier ». (Voyez l. 30.)

Ana sa'al sulmisun danan sa Mardak..... אַן שַׁאַל שָׁלְמִשֻׁן דַנַן שַׁמַרְדֻךְ..... *Sa'al* est l'infinitif de שאל « demander », connu de toutes les langues sémitiques, avec la signification de « demander, interroger ». Au surplus, l'Inscription de Bisoutoun (l. 97) emploie

ce même verbe pour traduire le perse *parç* (le persan پرس) « demander » (voy. *E. M.* t. II, p. 230). Le signe est mis entre *sa* et *al*, pour qu'on ne lise pas *sal*, mais *sa-al*.

Sulmisun, du mot *sulam* שלם, avec le suffixe de la 3ᵉ personne au pluriel « leur paix ».

Pulḥi milammi śarrutiya iktumusa « la grande peur de ma royauté l'entraîna. » Cette phrase se trouve déjà un peu modifiée dans l'Inscription de Tiglatpileser I, seulement le verbe כתם est remplacé par le verbe סחב; ainsi le prisme du roi antique dit :

Pulḥi śarrutiya iśaḥḥabusu.
Terrores regni mei traxerunt eum.

פֻּלְחִי סַרּוּתִי יִסַּחֲבוּשׁוּ

Ordinairement on lit *pulḥi milammi śarrutiya* (ou *bilutiya*) *iśḥubusu*. Le mot סחב, qui sert ici à l'interprétation du verbe כתם, veut dire « traîner, entraîner ». Le verbe *katam* lui-même est plus rare ; il se trouve néanmoins dans le passage de Tiglatpileser (col. VIII, l. 67) où le roi énumère les dommages auxquels ne doivent pas être exposées ses inscriptions. Nous le reproduisons en entier :

Sa • *siṭriya au timinniya*
Qui tabulas meas et lapides angulares meos

iḥappū iśapanu
abscondit, obliterat,

ana mí inadū
in aquas injicit,

ina isâti ikallû
in ignibus comburit,
ina ipiri ikatamu
in pulveres detrahit, etc.

שַׁשְׁטְרֶיָ וּתְאמְנֶיָ
יְחַפּוּ יְסַפַּן
אִן מֵי יְנַדּוּ
אִן אִשָׁתְא יְקַלְּא
אַן עִפְרִי יְכַתַּם

Le mot *pulḥi* n'est pas difficile à expliquer, puisqu'il provient du verbe פלח « craindre ». Quant à *milammi* מְלַמְּא, il a partout la signification de « grand, énorme », ou plutôt du substantif « grandeur, énormité » (par exemple *Inscription de Londres*, col. III, l. 6) :

Haraṣi namri tiknav milammi usalbis va.
Auro fulgenti ponderis ingentis investivi eum.

חֲרַצְא נַמְרָא תִּכְנָא מְלַמְּא אֲשַׁלְבִּשׁוּ

Ittabiksu ḥattav יִתַּבְּכְשׁוּחַתָּא « la peur le convertit. » *Ittabik* est l'iphtaal du verbe הבך, forme secondaire de הפך « tourner ». Nous connaissons déjà par plusieurs exemples la tendance de permuter le ב et le פ, au milieu et au commencement du mot. Ainsi nous avons déjà cité צבשׁ et עפשׁ, רבשׁ et רפשׁ, et d'autres; nous avons cité d'autres exemples dans le cours de ce travail. Le ה est, par anomalie, absorbé par le ת redoublé (*G. A.* § 178).

Ligne 112. *Ina ṣiṣṣi.... biritav Ninip* (ou *biritav parzilli*) *iddisuvva ana kirib Assur murrani iṣṣabat.* Nous avions traduit : « Dans l'admiration du dieu Sandan, il se soumit et dirigea ses pas vers l'Assyrie. » Mais cette traduction devrait bien être modifiée, sinon rejetée tout à fait.

Le sens du mot *ṣiṣṣi* צִצִּי, de la racine צצץ ou ציץ, est purement hypothétique, attendu que rien dans les textes ne vient corroborer l'acception que nous proposons, et que les autres langues sémitiques connaissent la racine ציץ sous des significations différentes, mais non pas dans celle-ci. Néanmoins, le contexte général ne permet guère d'en supposer une autre que celle de « peur, stupeur », ou une sensation analogue.

Les mots *biritav* et *Ninip* se rencontrent souvent joints l'un à l'autre, et souvent avec le verbe *idda* (par exemple *B.* pl. LXXXII, l. 4). Le mot *biritu* pourrait être expliqué par « héroïsme, force », et se rattacher à la racine אבר dont nous connaissons même le mot *abari* « exploits glorieux », dans l'inscription du Harem (*E. M.* t. II, p. 333), où Ninip-Sandan est appelé *sa supar abari* « celui qui a plaisir aux exploits. » L'idéogramme [cuneiform] indique Ninip-Sandan, et « le fer »; dans cette dernière acception, il se prononce *parzilla.*

On pourrait donc aussi voir dans la locution *birit* « marginibus », *parzilli* « ferri », *iddu* « reliquit », et traduire : « abandonner au fil de l'épée, » mais avec le sens de « faire esclave », car à différentes reprises

la personne dont il est question vit après; ainsi Sennachérib, Prisme (col. II, l. 70) :

Sakkanakki rabhi au nisi Amgarrana sa Padii
Vicarii magnates et habitantes Amgarron qui, Padi

šarrusunu bil adiē au mabad sa Assur
regem suum dominum morum et servitutis erga Assyriam,

birita Ninip iddu va ana Hazaḳiau Yahudaï iddinusu.
margini Martis reliquerant et Ezechiæ Judaeo dederunt eum.

Il se peut donc que nous ayons complétement à revenir sur notre propre traduction, et que les mots *ina ṣiṣṣi biritav Ninip iddisuvva*, que nous traduisons «In admiratione facinoris Hercules se submisit,» soient à interpréter ainsi : «In continuatione timoris Hercules sese remisit,» ou «margini ferri sese remisit.»

Le sens général de la phrase semble être un euphémisme pour «réduire en esclavage.»

Le mot *iṣṣabat* יִצַּבַת, dans la phrase suivante, est tiré de beaucoup de passages où ce verbe suit le mot *murrani*. Dans tous les textes, à partir de Tiglatpileser I, le mot *murran* ou *murranat* se retrouve avec le sens de «pas», de מרר «marcher». Le signe a ici sa valeur de *mur*, car souvent il est remplacé dans ce texte par *mu*. *Murranat* מָרַנַת, ou *murrani* מָרָנִי, est formé de מרר, comme *ummanat* et *umman* de עמם. Souvent le membre de phrase *murrani* ou *murranat aṣṣabat* permute avec *altakan paniya* «je dirigeai mon visage vers un pays.»

Adi maḥriya répond complétement au latin «co-

rani me», et se montre ainsi dans de nombreux passages.

Z. — SOUMISSION DE MOUTTALLOU DE COMMAGÈNE.

La fin de la ligne 112 contient l'histoire de Mouttallou de Commagène, qui n'est pas à confondre avec un autre Mouttallou, dont nous avons eu déjà à nous occuper (l. 84), et qui était fils de Tarhoular de Gangoum.

Les épithètes dont Sargon charge Mouttallou ne sont guère flatteuses pour celui-ci : *patū*, *limnu*, *la adir zikri iluhi*, *kapida limniti*, *dabib zararti* « frauduleux; hostile, sans égard pour la mémoire des dieux, tramant des inimitiés, incliné vers la révolte. » La plupart des mots ont déjà été expliqués plus haut. Les mots *limnu* לְמְנָא « ennemi », et *limniti* לְמְנִית « inimitié », ne sont plus inconnus au lecteur; les mots *patu* פַּתוּ, *dabib zararti* דַבִב זַרַרְתָא, ont été l'objet de nos commentaires. Restent les mots *la adir zikri iluhi* לָא הַדִר זִכְרִי אִלָהִי . Le mot *adir* est un exemple frappant qu'un même assemblage de lettres anariennes sert souvent à exprimer des termes assez différents par leur orthographe sémitique, aussi bien que par leur sens. Ainsi quand Sardanapale III s'intitule souvent (par exemple *L.* pl. III, l. 6) :

Ri'u taprāti la adiru
Pastor non deficiens.

רִעוּ תַפְּרָתָא לָא עַדִר

On voit de suite, sans même comprendre complétement le sens de la phrase, que le mot *adir*, de notre passage, ne saurait être identique à celui qui se trouve dans le texte du grand roi Bélochide. Ce terme *adir* se transcrirait עָדַר, et vient du verbe עדר « manquer », que nous avons déjà analysé dans ce texte, tandis que le mot de Sargon, *la ādir*, doit se lire לָא הָדָר, et provient du verbe הדר, connu dans l'hébreu, avec l'acception d'« honorer ».

Le participe *kapidu* provient de כפד « impliquer », allié aux racines כפץ. כפס. קפד. qui toutes emportent l'idée de complication.

Muttallu s'adresse à Argistis, roi d'Arménie. Nous avons encore des textes de ce roi conçus dans la langue arméniaque. La syllabe *gis* est également, à Van, exprimée par le signe ou bien par *gi is*. Déjà M. Hincks a observé cette coïncidence extrêmement importante[1]. Le prédécesseur de ce roi s'appelait *Minua*.

Argistis est nommé *nirari la muṣir bidilsu* (?) « l'auxiliaire dont le... ». N'étant pas sûrs de la lecture, nous sommes bien obligés de suspendre l'interprétation de ces signes, qui, du reste, n'influent pas beaucoup sur le sens général de la phrase.

. *Usabla*, qu'on remarque plus tard, est le shaphel contracté de *usabila*. Ainsi on écrit *ubla*, au lieu de *ubila*, ce que nous avons déjà remarqué. La racine est אבל « porter », l'hébreu יבל. Quelquefois on trouve

[1] Les preuves de cette valeur se trouvent déjà dans le livre de Layard, *Ninivch and Babylon*, p. 397, 400.

usibila; ainsi Sennachérib Prisme, col. III, l. 40, et nous citerons toute la phrase, pour la comparer avec la nôtre. Le roi énumère les trésors qu'on lui avait envoyés à Ninive, et poursuit :

Ana kirib	*Ninua*	*ir*	*bilutiya*	
In	Ninivem	urbem	dominationis meæ	
arkiya	*usibilavva*	*ana*	*nadan*	*mandatti*
post me	misit, et	ad	dationem	tributorum
au	*ibis*	*arduti* [1]	*ispura*	*rakbusu.*
et	faciendam	submissionem	misit	legatum suum.

אִן קִרִב נִנוָּא עִר בִּעְלוּתִיָ

אַרְכִיָ אֻשִׁיבִלָאוַ אַן נַדַן מַנְדַתּא

וּעִפִּשׁ אַרְדוּתא יִשְׁפֻּר רַכְבֻשׁוּ ·

Dans la ligne 114, nous trouvons *aṣṣabat uruḥsu*, « il suivait son chemin. » אֹרַח veut dire « chemin », et est synonyme de *murranat*, dont nous venons de parler.

Akamu karriya עֲכַם כַּרִיָ vient de *akam* עכם, que nous avons également analysé.

Makru.... « femme achetée », de מכר, que nous verrons avec une autre signification, à la ligne 123, dans la forme *usamkir.*

Ligne 115. *La iziba manamma*, « je n'ai épargné personne. » *Manamma* ou *manama* est le pronom connu

[1] La différence qu'offre la transcription de ce texte avec celle de la *G. A.* § 244 a sa cause dans une erreur de copie et dans la confusion de deux signes assez ressemblants.

des inscriptions trilingues, מַנַמָּא , מַנַמָּא, qui rend le perse *kasćiy*, « quiconque » (Bis. l. 19; *R.* Beh. p. 69; *E. M.* t. II, p. 211). Une petite inscription (K. 169) nous dit que *mamman* מַמַּן est égal à *manama.*

'Iziba אֶעֱזֹב est la 1[re] pers. de עזב, « abandonner »; souvent on lit *idi ul izib* עִדִי אֶל אֶעֱזֹב; quelquefois *istin ul izib* עִשְׁתֵּן אֶל אֶעֱזֹב « je n'en ai pas laissé un seul. »

Ligne 116. Le monarque raconte de nouveau la transportation des habitants de Bet-Yakin en Commagène. Il énumère, comme prélevés par lui, quinze cents chevaliers, vingt mille archers, mille doryphores et lanciers.

Nous connaissons déjà l'idéogramme rendant « flèche », , *IṢ BAN*. La prononciation n'est pas encore vérifiée, mais le sens pourrait être « flèche », tout aussi bien que « arc »; car un bas-relief de Sardanapale V (VI) représente le roi Tiournman auprès d'un enfant qui met la flèche sur un arc, et on trouve la légende:

Tiumman śar Elamti ana hablasu ikbū :
Tiumman rex Elymaidis filio suo dicit :

sulí IṢ BAN
emitte sagittam.

תְּיֻמַּן סַר עֵלַמְתָּא אַן הַבְלַשׁוּ יִקְבּוּ
שֻׁלִי .....

La difficulté qui nous arrête est due à un hasard;

car un seul passage où [cuneiform] serait exprimé phonétiquement lèverait toutes nos incertitudes au sujet de la prononciation.

Nous ne cacherons pourtant pas que l'image d'où peut provenir cette lettre rappellerait plutôt un arc muni d'une flèche qu'une flèche seule.

On parle de mille *nas kababi* « portatores », de *kabab*. L'hébreu קובע et כובע veut dire « casque »; mais *kabab* voulant dire « être rond », nous avons mieux aimé accepter pour ce mot la signification « d'écu, bouclier », ce qui nous semble plus conforme à l'expression artistique des batailles. Ce sens de « bouclier » convient d'autant mieux que le mot est accouplé à l'idéogramme qui, à Nakch-i-Roustam (l. 28), rend le perse *arstis* et veut sûrement dire « lance ». (*E. M.* t. II, p. 186, 192.)

Nous avons déjà parlé du membre de phrase *usadgila panussun*. *Usadgila* אַשַׁדְגִל est le shaphel de דגל. Dans le fragment cité dans le préambule et rapporté de Khorsabad, on trouve ces deux mots fréquemment remplacés par *ukin ilisun* אֻכַן עֲלִישֻׁן « je l'imposai au-dessus d'eux. »

AA. — HISTOIRE DE RITA ET DE SES FILS.

A la ligne 117 commence l'histoire de Rita, roi d'Illip (Albanie, peut-être) et de ses fils Nibiē et Ispabara. Ces noms, au moins le dernier, cachent certainement une origine indo-européenne et nous font

supposer la race à laquelle appartenaient les acteurs du drame qu'on va lire.

L'introduction, employée aux lignes 36, 50, est déjà expliquée; mais il y a une nouvelle phrase ainsi conçue :

Uṣurat adanni iksudassuvva illika uraḥ mūti. « Les faiblesses de la vieillesse le trouvèrent et allèrent le chemin de la mort. » Cette phrase, très-intéressante, est assez claire.

Uṣurat est sûrement un pluriel féminin; il est suivi de *iksudassuvva* יִכְשְׁדָאשׁוּ, 3e pers. féminin avec le suffixe plein, et *illika* יִלְּכָא, 3e pers. féminin de הלך. Le substantif *uṣurat* se transcrit עֲצָרֹת, pluriel de עֲצָרֶת, littéralement « empêchement », de עצר. Ainsi l'hébreu dit עצר רחם (Prov. xxx, 16), « l'empêchement, la faiblesse ou la fermeture du sein, la stérile. » Nous y voyons l'idée de faiblesse et de maladie.

Adanni, qui suit *uṣurat*, ne peut être qu'un génitif qui en dépend, car l'adjectif serait *adannātu*. Le verbe אדן veut dire « être vénérable », d'où ארון, « seigneur », en hébreu. Mais il est possible que cette racine, comme le mot latin qui indique la domination, avait la signification « être grand » et « être vieux »; de sorte que *adannu* a conservé, dans le sens de vieillesse, l'ancienne signification de la racine.

« Les maladies de la vieillesse allèrent le chemin de la mort; » expression très-pittoresque. Dans la phrase il n'y a pas de difficultés : nous transcrivons donc toute la phrase :

עֲצָרֹת אַדַנָּא יִכְשְׁדָאשׁוּ וַיִּלְּכָא אֹרַח מוּתָא ·

La ligne 118 contient la phrase :

Nibiï Ispabara habli ḥirāti asab kuśśū śarrūti matśu biltuv istinis izuzu va ibbusu taḥazu. « Nibië et Ispabara, les fils de ses épouses, revendiquèrent chacun pour soi l'avénement au trône de la royauté et l'exaction des tributs, et se préparèrent à la bataille. »

On voit par la forme *ḥirāti* que l'Albanien Rita, de race arienne, était polygame, tandis que la plupart des rois vaincus ne l'étaient pas. Ce fait est très-curieux pour l'histoire des mœurs asiatiques.

Asab kuṣṣū ṣarrūti matśu אַשַׁב כֻּסָּא סַרוּת מַתְּסוּ. *Asab* est l'infinitif de אשב, construit directement avec le régime.

Istinis עִשְׁתִּנִשׁ, « un à un, chacun pour soi », est un adverbe formé de *istin* עִשְׁתִּן, « un », comme *sadanis* שַׁדָּנִשׁ est formé de שַׁדָּן.

Izuza יְזוּזוּ est la 3e pers. de זוז, qui, dans beaucoup de passages, a la signification de « revendiquer » (l. 140). Nous trouvons la 1re pers. *azuz* אַזוּז. Le verbe *izzazzazu* יְזַּזְּזוּ, iphtael, semble être de la même racine. (Voir *Caillou de Michaux*, col. III, l. 9.)

Ibbusu est le paël pour *iibbusu* יְעַבְּשׁוּ. La suppression de la première voyelle a déjà été exposée plus haut. (*G. A.* § 134, et voir la note, plus haut.)

Nibiï assu turri gislisu ili Sutikrak Naḥunṭi śar Elamti isaśriḥa . . . . . kitru iddinsu. « Nibia, à cause de cela, se tourna vers Soutrouk-Nakhounta, roi d'Élam, pour faire soutenir sa cause, et lui donna la promesse de sa sujétion. »

Sutikrak-Naḥunti est un roi d'Élam dont plusieurs

documents importants existent à Suse, en langue susienne. Ces inscriptions ont été lithographiées par les soins de Loftus, mais il n'en existe pas d'exemplaire de publié. Il s'y nomme lui-même *Sutruk-Naḫunta*. Nakhounta, toujours précédé du monogramme divin, est le nom d'un dieu susien; il se voit encore dans le nom du fils de ce roi, *Katir-Naḫunta*. Le monarque dont parle Sargon avait aussi un fils qui s'appelait *Tarhak* et dont Loftus a également découvert des textes.

Le fils de Soutrouk Nakhounta se retrouve dans le Prisme de Sennachérib (col. IV, l. 80), où il est nommé *Kudur-Naḫunti*. L'élément *kudur* y est écrit , comme le second élément du nom de Nabuchodonosor. Le mot *kudur* semble être celui qui se trouve dans le nom du roi d'Élam, Kedorlaomer (Gen. XIV, 1).

La lecture des noms propres susiens prouve que c'est toujours la même écriture que nous avons nommée anarienne qui était en usage à Suse et à Van comme à Ninive et à Babylone. Mais nous rencontrons encore ici une langue nouvelle et une langue certainement différente de l'ancien arméniaque, dont les rochers du Van nous ont conservé les débris.

Les fragments des inscriptions susiennes nous montrent que l'idiome était allié à celui que nous retrouvons dans les inscriptions de la seconde espèce des Achéménides.

La locution *turri gisli* est observée dans beaucoup

de textes, à partir de Sardanapale III. Les fils et petit-fils de ce roi, Salmanassar et Samas-Ao, l'emploient très-souvent dans le sens indiqué; mais nous cherchons en vain une preuve à l'appui dans le dictionnaire des autres langues sémitiques. La transcription est sûre; seulement l'emploi du , *ṭur*, permutant avec , *tur*, pourrait nous faire hésiter s'il faut transcrire טְרִי ou תְּרִי. Quant à *gisli*, la transcription גִּשְׁלִי en est assurée. Il est possible que notre mot assyrien ait quelque connexion avec l'araméen כשל, « colère, offense », et avec l'hébreu, qui exprime la notion de « chute ».

Isaśriḫa, dont la lecture est sûre par la ligne 127, semble signifier « s'adresser à »; c'est peut-être de צרח ou de סרח. Mais, puisque nous ne connaissons pas le verbe sous une forme qui puisse nous révéler sa lettre initiale, nous ne pouvons que former des conjectures.

Les mots *raruvri śaḫru iddinsi* sont frustes. Le mot *śaḫru* veut dire « alliance »; quant à *raruvri*, son interprétation repose entièrement sur une conjecture, ou plutôt sur le sens général de la phrase. En tout cas, le terme représenté, qui n'a jamais pu être un mot sémitique, semble être écrit en signes idéographiques. Peut-être se cacherait sous ce groupe le terme *raśab* רַסַב ou *ruśśub* רְסַּב au paël.

Illika rininuśśu. Ce membre de phrase est obscur. *Rininuśśu* se rattache à un ensemble de formes grammaticales dont nous connaissons *irniti* (*M. H.* p. 34), *irninti* (Inscriptions de Sargon) dans la phrase :

Samas *musaksid* *irnitiya.*
Sol qui me capere sinit .....

שַׁמַשׁ מֻשַׁכְשִׁד אִרְנִתִי ·

Irninti se trouve dans les inscriptions de Tiglatpileser I (col. VIII, l. 62). Mais, en dehors de la difficulté du lexique, il y a ici une complication grammaticale; car *illika* יְלִכָא est construit avec le régime seul, sans *ana*, « vers », ce qui serait nécessaire. Cela donnerait à penser que *rininušša* vient de *rininut* avec le suffixe de la 3ᵉ pers. *su* (*G. A.* § 71), comme *kidinnutša*, *raninutša* et d'autres. Si *rininutša* pouvait être un féminin pluriel de *rininut*, *illika* serait la 3ᵉ pers. du même genre, et on aurait peut-être à transcrire le membre de phrase : *illika rininutša, abiere curae ejus*. Le sens de *rininut* n'étant pas bien clair, il n'y aurait rien d'inadmissible dans un changement aussi radical dans la traduction.

Le texte porte ensuite :

Ispabara ana ṭarri gisli au idir napasti ina šupii an timiḳiyuṣallānni. « Ispabara me conjura, dans la prostration et l'humiliation, de soutenir ses prétentions et de raffermir ses esprits. » Cette phrase, quoique contenant plusieurs mots nouveaux, n'a rien du tout d'obscur. Le verbe *yuṣallānni* יְצַלְּנִי est le paël de צלה, qui, en chaldaïque et en arabe, à la même voix, veut dire « prier, implorer ». C'est le mot connu dans les cultes judaïque et arabe et usité dans les prières de chaque jour. Le verbe צלה se trouve aussi

à Bisoutoun, traduisant le perse *patiyâvahaiy*, « j'invoquai » (Bis. l. 22), et déjà Rawlinson (*Beh.* p. 73) y a reconnu la même racine (comp. *E. M.* t. II, p. 239, l. 16); *uṣṣallā* (de Bisoutoun) אֻצַּלָּא est l'iphtaal, *yuṣallā* יֻצַלָּא le paël du verbe en question.

Ana ṭurri gisli s'écrit à cette place par *ṭur*.

An idir napasti. Dans *idir* אִדִר nous voyons l'infinitif de אדר, « fortifier ». *Napasti* נַפְשָׁתָא est l'état emphatique de *napsat* נַפְשַׁת.

Ina śupii an timiki. Ces deux mots nous paraissent, avec une très-grande probabilité, cacher le sens de « prostration et d'humiliation ». *Timiki*, que nous analyserons en premier lieu, provient de la racine עמק, « être profond », qui se retrouve dans d'autres dérivés dans l'assyrien, p. ex. dans le mot fréquemment usité *nimik* נִמְּק (*E. M.* t. II, p. 304).

Supii se retrouve dans l'Inscription de Londres (col. I, l. 32), où nous voyons *śupiisu aṣbat*, en parlant de Mérodach. Nous avions traduit dubitativement ce passage : « j'ai pris la lisière de son habit; » mais nous croyons qu'il faut traduire par « prostrationem (ante eum) feci. » D'ailleurs, nous trouvons, en arabe, un verbe qui correspond exactement à *śupii*, c'est شفع, « prier, intervenir auprès de quelqu'un ». Ce serait donc, en assyrien, ספע, et le mot en question se transcrirait סְפָעֵי, pluriel de סְפָע. (Comparez *Sennach. Pris.* col. v, l. 53.)

Irisanni saḥri, « il me demandait l'alliance. » *Iris* יֵאְרִשׁ provient de ארש, « demander », et se trouve à

Nakch-i-Roustam (l. 34) dans l'iphteal אֶאְתְּרַשׁ pour traduire le perse :

Aita Auramazdâm źadiyami
Id Oromazem rogo.

(Voir *E. M.* t. II, p. 190.)

La fin de la ligne 120 ne contient pas de difficultés, excepté le groupe [illegible], qui a évidemment une signification géographique. La dernière partie, d'ailleurs, contient le mot *arba'* אַרְבַּע « quatre ». Nous avons, par hypothèse, admis le sens de « les quatre fleuves », et nous y voyons une désignation de la Susiane, ce que le sens général rend assez plausible.

Riṣüsu est traduit toujours par « les auxiliaires », de רצה, « vouloir plaire à quelqu'un ». Nous connaissons la phrase de Nabuchodonosor (*E. M.* t. II, p. 273) :

Riṣi tukultiya.
Accipe humiliationem meam.

רְצִי תָּכְלְתִי׃

Le mot substantif se dit surtout des dieux, qui sont les auxiliaires d'un monarque; par exemple *W. A. I.* pl. XXXV, n° 3, l. 15 :

Hulihhus rubhu nādu sa Aśur Samas
Belochus dominus augustus cui Assorus Sol,

Hu Marduk riṣuśu.
Ao, Merodachus, socii (ejus).

הוּאלְחַשׁ רְבְהָא נַהְרָא שַׁאַסַּר שַׁמַשׁ

הוּא מַרְדֻךְ רְצַתְסוּ ·

Malheureusement toute la partie des *Annales* qui traite de cette histoire des frères ennemis est extrêmement mutilée.

Nous transcrivons donc toute cette phrase ainsi :

אַשְׁפַּבְרָא אַן תְּרִי נִשְׁלִי ואִדר נַפַּשְׁתָא אִן סַפְּעִי וּתְעַמְקִי יְצַלְּנִי

Il n'y a pas de difficultés à enregistrer jusqu'à la fin de la ligne 121 et la ligne 122, qui exposent la guerre de Chaldée. Cette campagne nous est transmise par plusieurs textes en partie très-développés, qui traitent plus ou moins explicitement certaines parties de cet épisode historique. C'est surtout le texte des *Annales* qui expose, d'une manière très-intéressante, toutes les marches et contre-marches, et qui entre même, pour quelques parties, dans des détails d'une très-grande importance, et qu'on n'est pas habitué ordinairement à trouver dans les inscriptions assyriennes.

BB. — GUERRE CONTRE MÉRODACHBALADAN, ROI DE BABYLONE (709).

Mérodachbaladan, *Mardukhabaliddin* מַרְדֻךְ־הַבַל־יִדִן, fils de Iakin, fut vaincu par Sargon dans sa douzième campagne et dans la douzième année du roi assyrien. M. Place trouva à Khorsabad plusieurs tes-

sères, toutes datées de la onzième année, le onzième mois de Mérodachbaladan, et probablement ces antiquités avaient été composées par le vainqueur ninivite, lors de la prise de Babylone, quand Sargon mit sur sa tête la couronne de Nabonassar. (Voyez *Rapport à S. Exc. M. le Ministre de l'instruction publique*, p. 48.)

Nous n'entrerons pas ici dans une longue exposition des faits historiques, notre but principal étant de justifier la justesse de notre traduction. Nous nous adressons donc immédiatement au texte; celui-ci est complétement obscur dans le commencement, que nous n'avons pas même tenté d'interpréter, comme les mots *zibirti ḫirịsti in limni.* En effet, jusqu'ici, tous les éléments qui pourraient servir à leur interprétation nous font défaut.

Au milieu de la ligne 122 se trouve la phrase : *ana marrati gubus idī ittakil* « il se fia à la mer *et* à *gubus idī.* » Le *et* est autorisé par le fragment rapporté de Khorsabad, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler. Il s'y trouve *au* entre *marrati* et *gubus idī.*

Les deux mots *gubus idī* étant ainsi associés à la mer, on pourrait à peu près voir à quel ordre d'idées ils appartiennent, sans que pour cela il nous soit permis de voir autre chose dans *gubus* גְבֻשׁ qu'un substantif à l'état simple gouvernant le pluriel *idī.*

Nous ne savons de גְבֻשׁ que sa provenance de la racine גבש, dont sont dérivés plusieurs mots, par exemple, גִבְשְׁתָא, etc.

Ligne 123. *Ḫumbanigas šar Elamti sū ana risūti*

iṣmur, « il avait embauché à son secours Houmbanigas, roi d'Élam. » L'accusatif précède, comme il arrive souvent en assyrien.

La lecture *iṣmur* יִצְמָר nous semble préférable à la lecture *iṣḫar* que nous avons proposée dans la transcription. La raison de notre changement repose surtout sur l'existence certaine de la racine צמר avec la signification connue de l'arabe « penser ». Nous le connaissons par la phrase de Nabuchodonosor (*I. L.* col. I, l. 12):

Sa ana zinnāti
Qui ad restaurandas

ḫarami au ṣarḫi
pyramidem et turrem

yumi samti iṣmuru.
dies vitæ cogitavit.

שַׁאַן זִנַּת הַרַמָא וּצַרְחָא
יְמֵי שַׁמְתָא יִצְמָר ·

Le mot *iṣmur* ne rendrait pas dans la ligne 123 exactement la même notion que dans le texte babylonien; car dans notre passage la signification serait plutôt « exciter, *compellare* », à moins qu'on ne veuille voir dans ce mot l'éthiopien ፀመረ, « joindre », et traduire : « il s'adjoignit comme auxiliaire Houmbanigas, roi d'Élam. »

On connaît des mots dérivés de צמר, qui rappellent l'arabe ضمر; tel est *ṣummirat*, « la pensée, le souhait », צְמִרַת, que nous lisons dans un petit texte

de Sardanapale V (VI), publié *W. A. I.* pl. VIII, n° 1, l. 2, 3 :

sa in kibit iluhi rabati iksuda ṣummirat
(rex) qui cum auxilio deorum magnorum attigit exoptata
libbisa.
cordis sui.

שַׁאַן כִּבַת אִלָהֵי רַבְתָא יִכְשַׁר צִמְרַת לִבְּשׁוּ׃

La phrase suivante se trouve un peu modifiée dans le texte des *Annales*, qui nous donnent plusieurs éclaircissements curieux; car avant le mot *gimir* elles insèrent (voir *B.* pl. CXIV, l. 3) :

... *iṣmur va nisi Ru'ḥa, nisi Ḥindaru nisi Iatburu nisi Puḳudu*, et elles continuent :

Gimir nisi Śuti nisi ṣabi GABBIR ittiya usamkir.

On voit donc par là que les *Śuti*, que nous interprétons par des *Suti* « chasseurs, ou nomades », sont spécifiés ici comme les tribus de Rouḥa, de Hindara, de Iatbour et de Poukoud.

D'autre part, le mot *uspalkit* est remplacé dans le passage parallèle par le mot *yusamkir*, 1[re] pers. du shaphel, de מכר; יְשַׁמְכִּר veut dire « il circonvient frauduleusement; » en arabe مكر signifie « fraude ».

Les Suṭi semblent être les habitants de la basse Chaldée; mais nous ne pouvons nous rendre compte encore de ce mot.

Ikṣura taḥaza urid ou *innisravva*. Voici deux verbes synonymes substitués l'un à l'autre. *Urid* est le kal de ארד et se transcrit par יְרַד; *innisravva* יִנְּישְׁרָאוּ est

une forme du niphal, de אשר « diriger »; ינישר a donc le sens de « il a été dirigé, il s'est dirigé. » Le redoublement de נ n'a rien d'insolite dans ce cas, quoique ordinairement la consonne caractéristique soit préfixée tout simplement (*G. A.* § 180).

La phrase qui suit est obscure, et nous craignons qu'il ne faille modifier quelque peu la traduction que nous avons proposée dans l'édition du texte assyrien.

Ana Sumiri an Akkadi 12 sanāt...... kīla libbi ilahi Babilu ir Bil sakil ilahi..... ispur.

« Il envoya le..... aux Sumirs et aux Accads pendant 12 ans, contrairement à la volonté des dieux de Babylone, la ville de Bel qui régit les dieux. »

Nous avions pris le signe pour la copule, et nous y étions d'autant plus autorisés que le groupe précédent semblait être un verbe, expliqué par les lettres (B. pl. CXIV). Mais, dans cette hypothèse, le mot *ispur* ישפר, qui certainement veut dire « envoyer », manque de régime; il faut donc voir ce régime indispensable dans le groupe , qui évidemment indique un objet exprimant sa révolte et son usurpation. Le complexe est tout simplement un équivalent idéographique rendant la même notion. Ce groupe pourrait être le mot *zirāti* dont nous avons entretenu nos lecteurs à la ligne 92, ou du moins quelque chose d'équivalent.

12 *sanāt* . Le monogramme *AN.*

NA. après « années » se trouve encore ailleurs, par exemple dans le texte de Bavian[1]; mais notre imparfaite connaissance de la mythologie assyrienne nous laisse ici sans guide. *AN. NA.* est le nom d'un dieu qui désigne probablement encore la planète de Jupiter; le même idéogramme est l'expression de l'étain, comme nous le verrons plus bas.

En tout cas la désignation chronologique est sûre, il y est question de douze ans solaires; et en effet, Mérodachbaladan, d'après le Canon de Ptolémée, a régné de 721 à 709 av. J. C.

Il se peut que cet idéogramme, ajouté à celui donné, servait à désigner une année pleine.

[cuneiform] est expliqué par *sanat* שַׁנַת, K. 46.

Ki la libbi « à contre-cœur », c'est-à-dire « contre la volonté ».

Sargon parle ici des dieux de Babylone dont il est le vicaire, et nomme la ville « cité de Bel-Dagon, qui pèse les dieux. » Le signe [cuneiform] *lal* est expliqué (K. 110 et ailleurs) par *saḳalu* שקל, et le caractère retrace encore son ancienne origine hiéroglyphique. (*E. M.* t. II, p. 68; *M. H.* p. 72 et 77.)

Ce passage est expliqué par le passage parallèle de l'inscription des Taureaux (Comparez Botta, pl. XLI, l. 41):

[1] Dans cette inscription de Sennachérib, qui malheureusement n'est pas encore publiée, le même idéogramme se trouve après le chiffre 418, intervalle écoulé entre le sac de Ninive par Tiglatpileser et la prise de Babylone par Sennachérib.

Sakin tapdi Marduk-habal-iddin śar Kaldi
Imponens pœnam Merodachbaladani regi Chaldææ
aibu, limnu sa kī la libbi iluhi śarrut
inimico, hosti qui contra voluntatem deorum regnum
Babilu ibusu va taksudu rabutų ḳaśśa.
Babylonis tenuerat et attigit (eum) magnitudo manus sui.

שַׁכְן תַּפְדִּי מַרְדֻּךְ־הַבַל־יִדִּן סַר כַּלְדִּי
אַיְבָא לִמְנָא שַׁכִּי לָא לִבָּא אִלָהִי סַרּוּת בַּבִלוּ
יִעְבְּשׁ וַתַּכְשַׁד רַבּוּת קַתְּסוּ •

Nous transcrivons donc :

אַן שְׁמִרִי וּאַבִּדִי יבֿ שַׁנָת…… כִּי לָא לִבִּי אִלָהִי בַּבִלוּ עַר בְּעַל
שַׁקַל אַלָהִי…… יִשְׁפְּרִי

Ina kibit Aśur abu iluhi bilu raba nadi, Marduk ustisira ṣindiya, « j'ai soutenu mon courage à l'aide d'Assour, père des dieux, le maître sublime et auguste, Mérodach. »

La traduction a *in honore* pour rendre *ina kibit;* nous croyons maintenant qu'il faut toujours interpréter la phrase assyrienne par « à l'aide ». Le mot assyrien semble complétement distinct de כבד; les textes, en effet, ne permettent pas de supposer un *d* comme dernière lettre radicale.

Ustisir est la 1[re] pers. de l'istaphal de אשר « diriger »; nous le trouvons souvent comme verbe régissant le terme *ṣindiya* avec le suffixe de la 1[re] pers. On a *ṣindisu* avec le suffixe de la 3[e] pers. Le terme est déjà expliqué dans l'*Expédition de Mésopotamie*

(t. II, p. 337); il se trouve dans une des inscriptions du Harem, avec l'impératif *sutisur*. Le mot צְמֻדִי provient de צמד, dont un dérivé est צְמַדַן « Hercule Sandan », et la phrase se transcrit אֶשְׁתִּישֹׁר צְמֻדִי.

Akṣura usmani, déjà expliqué. On se rappellera que le mot *usman* se trouve comme explication d'un bas-relief, et qu'il doit signifier « camp » ou « bataille rangée ».

Ligne 125. *Ana Kaldi nakiri akṣu alaku akbi*, « je décrétai la marche contre les Chaldéens rebelles et impies. »

Alaku akbi se transcrit הַלְכָא אַקְבִּי; l'interprétation ne souffre pas de difficulté. Le mot קבה, connu par les inscriptions trilingues, dans le sens de décréter, se trouve souvent dans cette acception (par exemple Tigl. I, pl. VI, l. 27):

Durasu raba au aśayatisu sa agamri ana napali
Castellum ejus magnum et vallos ejus .... destruere

akbasa.
jussi eum.

דוּרַשׁוּ רַבָּא וּאַסַיָתִשׁוּ
שַׁאַגַמְרִי אַן נַפָּלָא אַקְבַשׁוּ .

L'idéogramme est toujours remplacé par *nakiri* « les reniants, les rebelles ». (Comparez Assarhaddon, col. II, l. 22.) *Akṣi* est le pluriel de *akṣu*, se trouve au lieu cité et doit se transcrire עַקְצִי, appartenant à la racine sémitique עקץ « tordre ». Le

verbe عقص, en arabe, veut dire « tordre », et عَقِصَ « avoir un mauvais caractère ».

Sargon continue :

Au sū Marduk-habal-iddin alak karriya ismi va ḥaramtu ramnisu imkutśu. « Et ce Mérodachbaladan entendit l'approche de mon expédition, et la lâcheté de ses soldats le terrifiait. »

C'est à cette dernière explication que nous nous arrêtons. Le mot est remplacé dans le fragment de Ninive par , *ḥa-ram-tu*. Quant au dernier mot, on trouve dans quelques passages parallèles *im-ku-śu* (*B.* pl. CXXVIII, l. 17), le choix du *ku* pour remplacer montre que l'on peut seulement employer ici la valeur de *kut; imkuśa* est une forme analogue à *labnaśu*, cité *G. A.* § 71.

Le mot *ḥaramtu* חַרְמְתָא, de חַרְמַת, veut dire toute chose non avouable, honteuse, donc « peur, lâcheté ».

Le terme *imkutśa* se transcrit יִמְקֻתְסוּ, et provient de מקת dont nous connaissons les formes du shaphel אֲשַׁמְקִת « j'anéantis », שֻׁמְקֻת, l'infinitif, « l'anéantissement ». Le kal semble avoir souvent la signification de « fuir, avoir peur ». En arabe, la même racine veut dire « haïr ».

Va ultu kirib Babilu ana ir Ikbibel kima śudinni iṣṣur ipparis musis, « et il se retira, en fuyant de Babylone, en cédant, vers Ikbibel, comme des petits oiseaux. »

Le nom de la ville d'Ikbibel ne se trouve qu'ici; c'était sans doute une localité de Chaldée.

Nous avons en forme nouvelle encore יִפַּרְשׁ, niphal de פרשׁ; le passage du Prisme de Sennachérib (col. 1, l. 18) donne le pluriel *ipparsu* יִפַּרְשׁוּ, aussi le mot *śudinni iṣṣur* que nous expliquons par « les petits d'oiseaux ».

Le mot est difficile, et l'obscurité qui l'enveloppe est encore augmentée par la manière dont Sardanapale III écrit, deux siècles auparavant, le mot qui évidemment est identique; il y a *u-di-ni*

dans la phrase dont nous avons déjà cité le commencement (*W. A. I.* pl. XVIII, l. 49) :

Kima ḳinni udini iṣṣur in kirib
Sicut nidos pullorum (?) avium in medio

sadi dannatśunu iskunu.
montium habitaculum fecerant.

כְּמָא קִנֵּי סַמְּרְנִי? עִצָּר אִן קִרְב
שַׁדִּי דַּנָּתְּסֻן יִשְׁכְּנוּ

Si a réellement la valeur de *śim*, comme une variante[1] pourrait le faire supposer, il y aurait

[1] Cette variante est celle qui écrit le nom de la ville de Kisis, capitale de Belsaroussour, *Kisiśu* ou *Kisiśiv*; mais cet exemple ne prouve rien.

alors une connexion entre ces deux lettres et , *śim* et *śam;* nous devrions donc lire *śimdinni* סִמְדִנִי ou סַמְדִנִי.

Ce terme prouve d'une manière péremptoire que l'assyrien doit être, avant tout, expliqué par les inscriptions elles-mêmes.

Masis מָשִׁשׁ, qui reste encore à interpréter, est simplement l'adverbe de מוש « céder ».

Nous transcrivons :

אֱלְהָא קִרְב בַבלוּ אַן עִר יְקִבִבעל כִמָא סִמְדִנִי עִצָּר יִפַרש מָשִׁש.

Ligne 126. *Irāni sa asputi au iluhi asib libbisu kī istin yapaḫḫir.* « Il distribua, un à un, à ses chefs, les villes des oracles et les dieux qui y demeurent. » La Chaldée contenait beaucoup de villes sacrées, des villes de divination.

Asputi est un pluriel masculin de *asap* אשף (racine connue de l'hébreu), ou la forme abstraite en *ut*, et dans ce cas *asputi* est identique à *assaputi* אַשָׁפוּתא, qui a donné le nom au *bet-assaput* « la maison des oracles, l'emplacement le plus sacré de la pyramide. » (Voy. *E. M.* t. II, p. 271.)

Mérodachbaladan se retire vers le castel de Iakin, où il se fortifie. Cette ville s'appelle *Dur-Iakin*, ou *Ḫiṣir-Iakin*, ou *Karaḫ-Iakin*, selon la valeur qu'on veut attacher au signe . (*E. M.* t. II, p. 265, 331; t. I, p. 257; *R. Beh.* p. 68; *M. H.* p. 60.)

Le mot *yusirib* יְשִׁירִב veut dire « assembler », c'est

le shaphel de ירב « être nombreux »; la signification première est donc « faire nombreux ». *Yadannin* יְדַנִּן est le paël de דנן que nous connaissons déjà par différents passages, par ex. par la ligne 66. Nous citons un passage instructif de Sennachérib (Prisme, col. III, l. 29):

Nisi urbi au nisi ṣabísu pakidi
Speculatoribus et hominibus inspicientibus
sa ana dunnun Urśalimmu ír śarrutisu
quos ad defendenda Hierosolyma, urbem regni sui,
yuśiribu va irsu baṭlāti.
coegerat, dedit demissionem.

נִשִׁי אֲרְבָא נִשִׁי צַבְאִישׁוּ פַּקְדִי
שַׁאַן דֻנַּן אוּרְסַלְמָא עִר סַרוּתִשׁוּ
יְשִׁירִב ו יִרְשׁוּ בַטְלָתָא

Dans cette phrase *yudannina karḥisu* יְדַנִּן כַּרְחִישׁוּ, le mot *karaḥ* est écrit en toutes lettres. Ce mot כרח est désigné par les Arabes comme un mot babylonien, et en effet le Dictionnaire de Yakout contient beaucoup de titres avec le premier élément *karaḥ*[1]. *Korḥ* est encore le dénominatif de Suse, *karḥ* d'une partie de Babylone, et il a de plus donné le nom à la Mésène et la Characène.

Dans la phrase suivante, *iktiravva* est le seul mot nouveau. Nous l'interprétons par יִקְתְּרָאוּ « il convoqua », iphtéal de קרא. Cette idée est amplifiée par

[1] Comparez aussi Reinaud, *Mésène et Characène*.

les mots *ana kirbisu yutir* אן קרבשו יתר «il tira vers lui-même.»

Puis vient *yusaśriḥa taḥaṣi* «il se prépara au combat» יַשְׂפַּרח תחצא. Tiglatpileser I (col. 1, l. 14) nomme Istar *muśarriḥat ḳablāti* «qui prépare au combat.»

CC. — PRÉPARATIFS DE MÉRODACHBALADAN POUR SE DÉFENDRE.

La fin de la ligne 127 et les lignes 128 à 131 sont assez difficiles à expliquer, parce qu'elles fournissent la description des préparatifs de Mérodachbaladan pour inonder sa capitale; elles renferment ensuite le récit par trop succinct des efforts faits par Sargon pour neutraliser les moyens de défense de son ennemi, et elles terminent par la victoire des Assyriens.

Asla ta a an lapan karaḥ rabi yuniśśi «il fit le calcul agronomique du terrain devant le mur.» Tel est au moins le sens possible de ce membre de phrase. יְנַסִּי est le paël de נסה «tenter». L'idéogramme *ta-a-an* ou *a-an* se trouve toujours quand il y a une évaluation, tant soit peu exacte, à faire; mais nous ne connaissons pas la prononciation de ce mot.

Il se peut que dans ce cas le *ta* soit idéographique et se lise, comme souvent, devant d'autres prépositions *ultu*, par exemple *ulta kirib*, *ulta lib*, au lieu de *kirib lib*. Dans ce cas *a-an* serait à lui seul une préposition.

Ainsi on lit dans les textes de Sargon (Baril, l. 35):

Sa 350 a-an malki labiruti sa illamāa biluti
Quum 35o circa reges anteriores qui ante me regnum

Assur ibusu.
Assyriæ tenuerint.

שַׁ שְׁנ מַלְכֵי לַאֲבְרָתָא שַׁעְלְמוּא בְּעְלוּת אַשְׁר יִעְבְשׁוּ

Après ces lignes, suit un calcul géodésique que nous ne pouvons pas encore apprécier :

200 U rapasti ḥariṣi iskun 1 barsa yusabniva. « Il fit des fosses (ou des fossés) de 2oo U, et les fit bâtir à 1 *barsa* de longueur (ou plutôt de profondeur) ».

Le mot *ḥariṣi*, que la traduction latine traduit par « foveam », est mieux rendu par le pluriel « foveas ». Le mot est חָרִיץ « incision ». C'est peut-être un de ces bassins dont l'histoire babylonienne nous fait connaître plusieurs exemples.

Ces fossés avaient chacun 2oo U d'étendue, et 1 *barsa* de profondeur; un *barsa*, ainsi le prouve un passage des Barils, avait 3 cannes ou *ḳani*[1]. (Comparez Barils, l. 55, avec les passages des Taureaux.) Un *ḳana* étant six coudées à 0m525 = 3m15, 1 *barsa* est donc = 9m45.

Quant au signe complexe [2], il se trouve ailleurs; mais nous ne pouvons pas l'expliquer avec certitude. On rencontre, dans les textes,

[1] Queipo, *Essai sur les systèmes métriques des anciens peuples*, t. I, p. 268 et suiv.

[2] Voyez, pour le terme *U*, *E. M.* t. II, p. 59.

un grand nombre de mesures toutes exprimées par des idéogrammes commençant par U.

La forme *yusabni* יְשַׁבְנִי est le shaphel de בנה.

Iksada mi nakbi; putakta ultu kirib Paratti iptuka, yusardā tamirtus. yuśalluv ir asar nakrātisu mi yumalli va yabattika titurri.

Nous traduisons ce passage ainsi :

« Les eaux des canaux s'y réunirent; et il fit une communication avec l'Euphrate, et divisa en canaux le cours du fleuve. Ensuite il fit une digue autour de la ville, le théâtre de sa rébellion, étendit l'eau et coupa les conduits, » pour que l'eau ne pût s'écouler dans l'Euphrate.

Les mots, en général, sont assez clairs. Le terme נִקְבֵי vient de נקב « perforer », ainsi *putakta* פְּתַקְתָּא « dérive », vient de la racine פתק, dont nous connaissons יִפְתַּק, et qui veut dire également « trouer ». Nous rencontrons, entre autres, le participe de ce verbe פָּתֵק « perforateur », nom du dieu Nisroch-Salman. (*E. M.* t. II, p. 840.) Un texte (*B.* pl. III, l. 5) porte fautivement *iptavka*. Voyez ce que nous avons dit au sujet de *suatavnu* pour *suatanu*.

Les mots *yusardā tamirtus* sont les moins clairs du passage. Nous voyons dans *tamirtus* une dérivation appartenant à מרר « aller », et nous expliquons par « son cours ». Quant à *yusardā*, c'est le shaphel de la racine, comme רדה « étendre », ce qui, dans cette occurrence, veut dire « diviser les eaux du fleuve en différentes branches. »

Yuśalluv ir asar nakrātisu. Les trois derniers termes,

עַר אֲשֶׁר נִבְרָתְשׁוּ « la ville, endroit de sa révolte, » sont faciles à interpréter. Dans un passage parallèle (*B.* pl. III, l. 5), on les trouve remplacés par *ir asar mitḥuṣi*, מִתְחַצְּא. Il y a le féminin abstrait en *at*, qui est plus rare que celui en *ut*, et qui, au surplus, est mis au pluriel.

Le mot מִתְחַצְּא provient de מחץ, et est l'infinitif de l'ipthaal (*G. A.* § 127); le participe de la même voix est le mot connu מְמַתַּחֵץ. La phrase substituée signifie donc « la ville, le théâtre du combat. » Mais peut-être *mitḥuṣ* a-t-il aussi le sens de « rébellion ».

Yuśallav יְסַלְּא provient du verbe סלא, au paël identique à l'hébreu סלל. Le mot biblique סֹלְלָה veut dire une « digue, levée de terre, terrasse faite en dehors de la ville, » ordinairement par les assiégeants, ou par ceux qui devaient être assiégés. Ainsi nous trouvons le mot dans le prophète Jérémie (vi, 6, xxxii, 24). L'auteur sacré dit, par exemple, הסללות באו העיר « les retranchements (de l'assiégeant) touchent à la ville ».

Yubattiḳa יְבַתֵּק, paël de בתק, veut dire « couper », et est employé avec cette acception dans le passage de Sardanapale III cité plus haut, et où il rend compte des mutilations auxquelles il avait soumis ses malheureux ennemis.

Mi yumalli va yubattiḳa titurri. « Il les remplit d'eau, et coupa les conduits (ou isola les bassins). » Les mots *mi yumalli* מֵי יְמַלֵּא sont faciles; quant à *yubattiḳa titarri*, la difficulté réside plutôt dans l'in-

telligence matérielle des faits hydrographiques que dans l'étymologie des termes.

Titurri, au contraire, est assez embarrassant. Nous nous sommes déjà occupés de ce terme, qui a dû être fréquemment employé en Chaldée (*E. M.* t. II, p. 291). Nous l'avons expliqué ou par « receptaculum », ou par « conductus ». La racine est תור « marcher », et תְּתַר, état emphatique תְּתַרָא, est régulièrement formé de cette racine. Au lieu de dire « abscidit conductus, » on peut donc supposer, comme sens de la phrase, « separavit receptaculum. » Le sens, du reste, revient au même. Mérodachbaladan, après avoir inondé tous les abords de sa capitale, coupa toutes les communications avec l'Euphrate, pour conserver les contrées à l'état de lac.

Nous aurions pu nous faire une idée plus juste encore des tentatives de défense du monarque chaldéen, si nous connaissions la position géographique que Dour-Iakin occupait jadis en Mésopotamie.

Ligne 129. *Sū adi riṣisu ṣabi taḥaṣisu ina birit nahari kima iṣṣur tusmī zirkat śarrutisu iskun.*

Nous traduisons : « Lui et ses auxiliaires firent élever et brandir hautement, comme un oiseau (agite ses ailes), les insignes de sa royauté sur le bord du fleuve. »

La fin seule du passage mérite une exposition plus détaillée. Il faut construire : *iskun* « il fit » *tusmī* « l'élévation » *zirkut* « des insignes » *śarrutisu* « de sa royauté », *kima issur* « comme un oiseau », *ina birit* « sur les bords » *nahari* « des fleuves ».

Le sens de *zirkat* זִרְכַּת, qui n'est pas fourni par les dictionnaires des langues connues, se donne néanmoins par la suite, où les *zirkat* sont énumérés comme étant le trône, le char, le sceptre et autres insignes de la royauté.

On pourrait aussi transcrire זִרְקַת, mais encore cette transcription ne nous mettrait pas sur la voie d'une autre étymologie. Il existe un autre mot assyrien *zirḳi* qui, comme l'arabe ذرق, auquel il répond lettre par lettre, peut avoir la signification d'« herbe ». Comparez Tigl. I, col. vi, l. 6 :

		ḳaḳḳadisunu
		vertices eorum
kima	*zirḳi*	*unikiś.*
sicut	gramina(?)	abscidi.

קַקְּדִישֻׁן

כְּמָא זִרְקִי אֲנִכְּשׁ.

Le mot *tusmī* est encore moins clair. A ce passage, on lit, dans quelques exemplaires, [cuneiform], dans d'autres (par exemple *B.* pl. CXI, lig. 8), [cuneiform]. Puisque [cuneiform], comme véritable polyphone, a en dehors la valeur principale *ku*, encore celles de *dur*, *ḫun*, *tus*, et [cuneiform] en dehors de *ur*, aussi subsidiairement celles de *lik*, *liś*, *taś*, *saś*, la permutation de [cuneiform] et de [cuneiform] nous impose d'attacher à ces deux signes, dans ce cas-ci, les valeurs de *tus* et de *tas*. La signification d'« élévation », de « brandissement »,

attachée à la racine שמה, que nous adoptons, peut bien se concilier avec le sens général du texte, quoique nous devions avouer que ce terme *tusmī*, transcrit תַּשְׁמִי, cache peut-être une idée concrète qu'il ne nous est pas encore donné de dévoiler.

Le membre de phrase *ina birit nahari* est assez clair. Nous ne croyons pas que le terme *birit* ait quelque connexion avec le mot *biritu*, dans la phrase *birita AN. BAR.* que nous avons analysée plus haut. Le mot pourrait se transcrire בְּאֵרֹת et se rattacher à la racine באר, d'où proviennent les mots connus et signifiant « citerne, puits », et autres. Le mot *biïri* est employé avec l'acception de bord aussi dans l'Inscription de Londres (col. VIII, l. 52). Voir *E. M.* t. II, p. 322.

Kima iṣṣar se rapporte, comme à l'ordinaire, à ce qui suit : *ikṣura usmansu*, et il a été déjà expliqué.

DD. — DÉFAITE DU ROI DE BABYLONE.

L'auteur passe à l'attaque de ses troupes. Les *Annales* (*B.* pl. III, l. 10) commencent par : « Avec l'aide d'Assur, du soleil et de Mérodach. »

Muntaḥṣiya ili naharisu aranis usapris, « je fis mes soldats s'étendre tout le long des canaux. »

Muntaḥṣiya se transcrit מֻמְתַּחְצִי, et est formé par le suffixe de la 1re personne.

L'adverbe *aranis* est obscur; mais ce manque d'interprétation ne gêne aucunement l'explication

13.



du reste, qui est clair. Les *Annales* ont, au lieu *d'aranis*, le mot *ithunis*, ou adverbe d'une forme פְּתְעֵל. Nous le faisons dériver de la racine אחן, أحن « être courroucé »; de sorte que אִתְחֲנִשׁ veut dire « avec la volonté de combattre ». *Usapris* אֻשַׁפְּרִשׁ est le shaphel du verbe פרש dont nous avons déjà analysé le niphal.

Iskunu hapiktasunu « ils fuirent; » cette phrase a déjà été expliquée.

Mi naharisu ina pagri kuradisu iṣrubu nabaśis. « Ils (mes guerriers) couvrirent les eaux de ses canaux des cadavres des guerriers ennemis, comme de feuillage mort. »

Cette version s'écarte considérablement de celle que nous avions proposée dans la traduction interlinéaire.

Cette phrase, y compris la comparaison, se trouve souvent exprimée dans les inscriptions assyriennes, à partir de Tiglatpileser I (col. IV, l. 20):

Pagri	*kuradisunu*	*Hiriha*
Cadaveribus	militum eorum terram	Hirih

kima	*nabaśi*	*aṣrub.*
sicut	foliis (?)	stravi (operui).

פַּגְרֵי קָרַדִישָׁן חִרִח

כְּמָא נַבַּסִי אַצְרֻב

Sardanapale III (*W. A. I.* pl. XVIII, l. 53) dit en employant la forme *napaś :*

Pagrisunu kima napaśi sadu lu aṣrub.
Cadaveribus corum sicut foliis montem vero stravi.

פַּגְרִישֻׁן כְּמָא נַפַּסִי שַׁדוּ לוֹ אַצְרֻב

Dans notre passage la construction est un peu différente, et cette différence nous a fait commettre une faute de construction dans le texte; nous avons cru que, dans notre passage, *iṣrubu* se rapportait aux eaux, quoique dans les autres *aṣrub* eût certainement pour sujet le vainqueur. Nous croyons maintenant que *iṣrubu* a pour sujet « les soldats de Sargon; » donc c'est en somme le sujet qui se retrouve dans les textes plus anciens que nous avons cités. Quant au sens du mot *ṣarab*, il est probablement celui de צרב (peut-être l'arabe ضرب) « jeter en courant, disperser ».

La préposition *ina*, comme l'hébreu ב, indique souvent l'instrument.

Les passages cités nous démontrent que *nabaśis* est mis pour *kima nabaśi*, « comme de » *nabaśi*. Le mot est un terme spécifiquement assyrien, et la langue des Sardanapale disait ou *napaś* ou *nabaś*, נפס ou נבס. Il serait assez malaisé de retrouver ce mot dans les dictionnaires des autres langues sémitiques, à moins d'y reconnaître le chaldaïque נפס « laine », ce qui ne conviendrait pas, nous le croyons, au sens de nos passages.

Nous avions proposé, très-dubitativement, l'acception de l'idée de « tronc d'arbres », parce que dans le Baril de Sargon cette idée paraissait égale-

ment pouvoir s'appliquer. Nous savons que le vainqueur de Samarie fit écorcher vif le malheureux Iaoubid de Hamath. Le monument cité s'exprime là-dessus dans les termes suivants (l. 25) :

Naśih	*timin*	*mat Amatti*	*sa*	*masak Ilūbidi*
Evellens	radicis	Amath	qui	cutem Ilubid

ḥamma'i iṣrubu	*nabaśis.*
. . . .	. . . .

Néanmoins cette acception ne ressort pas de ce passage avec une évidence complète. On pourrait y voir du feuillage mort, et traduire : « qui jeta la peau de Iaoubid . . . comme du feuillage mort. »

Le mot *pagri* s'écrit, comme ailleurs, ▸◂ ⟨cunéiforme⟩. (Voir *W. A. I.*)

Voici la transcription de la phrase :

סֵי נַהֲרִישׁוּ אַן פַּגְרֵי קַרְדִישׁוּ יִצְרֻבוּ נַבָּשִׁשׁ

En tout cas la traduction donnée par nous n'est proposée qu'à titre d'hypothèse.

Les mots suivants n'ayant pas été traduits dans la traduction interlinéaire, nous ne nous occupons pas davantage d'eux dans ce commentaire.

Dans la ligne 131 se trouvent les mots *aṣlis unakkiś* אַצְלִשׁ אֲנַכִּס « je retire avec la racine ». אַצְלִשׁ est l'adverbe de אצל « racine ». *Unakkiś* est le paël de נכס « eruere, couper », au kal *akkiśa* אַכִּס dans la formule אַכִּס קַקְּדְסוּ « diminui verticem ejus ». (Assarhaddon Prisme, col. 1, l. 18, 46.)

Va imat mūti aṣluḥa, « et je les remplis de la terreur de la mort. »

Imat mūti אֵימַת מותא « la terreur de la mort », rappelle les mots hébreux אימה et מות. *Aṣluḥa* אַצְלַח de צלח, « venir », plus tard, « prospérer ». Ici le mot a tout simplement l'idée transitive du syriaque ܨܠܚ.

La fin de la ligne 131 est remplie par l'énumération des insignes, dont quelques-uns sont inconnus, mais dont d'autres, tels que le sceptre, le trône, ont été souvent expliqués.

est de cet ordre.

Nimatti est peut-être un parasol.

Les *karzilli* d'or sont assez difficiles à déterminer. Dans le Talmud קרזל (Sabb. 81, 1) veut dire « diminuer, broyer »; cette racine ne nous apporte aucun éclaircissement. Ce sont peut-être de ces décorations que les rois d'Assyrie portaient au cou. On pourrait encore lire קַרְצְלֵי, mais le sens n'en recevrait aucune nouvelle indication. Le terme, dans sa signification spéciale, est essentiellement assyrien.

Tikni tiksu, peut-être le dernier mot doit-il se lire *milammi*, et se traduit-il par « grand ».

Kirib KI.MAŚ su izib קרב ··· שו יְעֻזב, « il laissa dans sa tente. » L'idéogramme complexe semble réellement signifier « tente », dans ce cas, le terme assyrien est *zaran*, comme nous le savons par un bas-relief de Ninive, où à côté d'une tente on trouve le mot *zaran*.

L'idéogramme admet encore la signification de

« bagage », en assyrien *karas;* ce serait donc : « il laissa donc son bagage. »

Kima surani diḥi karaḥsu iṣbat, « et il refit son castel, comme si ç'avaient été des murs détruits. »

Le mot *diḥi* a été analysé plusieurs fois dans les ouvrages anciens (comparez *E. M.* t. II, p. 321). La racine hébraïque est רחה, et la phrase se transcrit :

כְּמָא שׁוּרָנָא דְּחִי כַּרְחָשׁוּ יִצְּבַת

Nous prenons דְּחִי comme un infinitif, et nous traduisons : « les murs de la destruction. »

Les termes *iruba mami* sont encore obscurs pour nous.

Tous les mots suivants ont été expliqués jusqu'à la ligne 134. *Karḥisu zakruti abbul aggar*, « j'ai détruit, dévasté ses anciens forts. »

כַּרְחִישׁוּ זַכְרָתָא. Nous voyons donc *zakruti*, sûrement un pluriel d'adjectif, appartenant à la racine זכר « se souvenir », à moins que cette même expression assyrienne ne rende ici encore une autre racine, telle que צקר, ou זקר. Les savants anglais ont cru voir dans ce mot la signification de fortifié.

Timinsu aśśuha kima tul abubi usisib. « J'ai arraché la pierre de fondation, et je l'ai changée en un monceau de ruines. »

Le mot *timin* se trouve remplacé par l'idéogramme [cuneiform] dans le texte des Taureaux, que nous citerons tout à l'heure. Le mot se lirait phonétiquement *sur-us*, et *suras* donnerait là un excellent sens, celui de « racine ». Seulement, si c'était le mot sé-

mitique שרש « racine », nous devrions trouver le mot assyrien écrit *su-ru us*. Mais, s'il y a une connexité quelconque entre ces termes, l'orthographe assyrienne donnerait en même temps l'étymologie de cette formation assez étrange de la langue hébraïque, et cette exception apparente confirmerait la règle. Il se pourrait que l'assyrien *surus* et l'hébreu שֹׁרֶשׁ ne fussent que des formes du shaphel du verbe ראש « commencer », précisément comme nous trouvons dans la langue de la Bible même la formation analogue de שלהבת.

Le mot *timin* a été analysé déjà, *E. A.* p. 87; nous le traduisons par « pierre de fondation », plutôt que par « pierre angulaire ».

Nous avons déjà expliqué le mot *aśśaḥa* אַסַּח, 1re pers. kal de נסח, qui est le mot propre employé avec *timin*.

Tal abubi תֵּל אֲבֻבִי. Nous connaissons la locution fréquente *abubanis iśpuna* « il les dévasta à en faire des ruines. »

Toute la campagne contre Mérodachbaladan est rendue ainsi par l'Inscription des Taureaux, en continuation du texte que nous avons déjà cité :

Naśiḥ surùs ír Dur-Iakinni ír ṣallatisa
Evellens radicem urbis Castelli-Iakin urbis . . . . .
rabā. sa pagri muntaḥṣisu
magnæ; (cujus) cadavera bellatorum ejus
ina śaban tihamti yagarrinu
in profunditate maris coacervavit
garunnis.
acervatim.

נַסַח שְׁרְאֻשׁ עִר דוּר־יַכִּנּא עִר צַלְּתּשׁוּ
רַבָא • שַׁפַּגְרִי מַתַּחְצִישׁוּ
אִן סַבַּן תַּהַמְתּא יַגַּרְן
גַרְגַּשׁ •

EE. — RESTITUTION DES TABLES ASTROLOGIQUES.

Sargon raconte ensuite comment, devenu roi de Babylone, il restitua aux différentes villes d'oracles les tablettes sacrées que Mérodachbaladan avait réunies au castel de Iakin. Ces villes sont Sippara, Nipour, Babylone et Borsippa, connues dans l'antiquité comme les siéges florissants de la science astrologique et astronomique. Les témoignages de Strabon, de Pline et d'autres écrivains classiques sont formels sur ce point. Mais Mérodachbaladan lui-même s'occupait, à ce qu'il semble, avec intérêt de l'astronomie; car les observations les plus anciennes touchant Jupiter et Saturne, et moyennant lesquelles les savants modernes ont pu rectifier les orbites de Jupiter, datent justement du règne dont nous relatons la fin.

Nous possédons du reste probablement quelques-unes de ces tablettes. M. Place trouva, en 1852, à Khorsabad, plusieurs gâteaux en briques qui sont tous datés de la 11e année de Mérodachbaladan, et qui pourraient contenir des données astrologiques[1].

Habli Śipar, Nipur, Babilu, Barśip, sa ina lannisunu ina kirbisu, kamū sibittusun abut ukallimsunati. « Aux

[1] Voir *Rapport au Ministre*, p. 48.

hommes de Sippara, Nipour, Babylone et Borsippa, qui se trouvaient au milieu de Dour-Iakin exerçant leurs professions, j'ai permis de se mettre en possession de ce qui leur appartenait, et j'ai veillé sur eux. »

Ligne 135. *Sa ina lannisunu ina kirbisu* ne contient que le mot *lannu* לַנָּא dont l'acception paraisse douteuse. Nous rattachons *lannu* à la racine אלה, l'arabe ولى, dont le sens est « appartenir à quelque chose, administrer, vaquer à quelque chose. » Nous ne nions pas la hardiesse de notre étymologie, mais dans ce cas nous ne la croyons pas déplacée. Le mot est formé avec le suffixe אָן, ét. emphatique ־נָא (*G. A.* § 214), et le mot אלה étant un mot doublement défectif, פ״א et ל״ה à la fois, la forme dérivée פַּעְלָנָא a dû se faire לַנָּא; nous y ajoutons le sens de « profession », et nous y sous-entendons celle de « devin ».

Kamū ṣibittasunu abud va akâllimsunuti כַּמוּ צִבִתְּשֻׁן אַבְעֻד וְאַכַּלְּמְשֻׁנֻתְא, « je leur permis (contre des équivalents) de prendre leurs affaires, et je veillai sur eux. » Le mot *abut* est une première personne du kal et exprime probablement l'idée de « permettre contre des tributs. » Nous rattacherions le mot à la racine עבט, qui en hébreu veut dire « engager par un nantissement », en syriaque « raccorder », en arabe « confier ». Il reste néanmoins une petite difficulté : la 1re personne d'un verbe פ״ע serait probablement écrite *ibut*, et non pas *abut*, ce qui présuppose une forme d'un verbe ע״ו, ou une forme entière, avec le ע ou un ה au milieu. En outre, les Annales (*B.*

pl. LIX, l. 9) écrivant le mot *abudu*, nous devons admettre comme dernière lettre un ד. Nous nous tenons donc à la racine בער, et nous transcrivons אַבְעֵר, avec cette même idée; et en éthiopien በዐደ : veut dire « changer, aliéner ».

Kamû ṣibittasunu. Kamû est l'infinitif, nom d'action de כמה, parent de נכם et אכם « prendre possession », à cette place avec la signification de « reprendre ». *Ṣibittasun* צִבְתַּשְׁן est le nom d'action féminin « la prise », de צבת, et se traduit par צְבְתָה, à l'état emphatique צִבְתָא.

Reste encore le mot *akallimsunuti* אַכַלְמְשְׁנְתָא, qui se trouve généralement dans les occasions où il s'agit d'un peuple vaincu, qui est traité plus gracieusement. La racine au paël connu est régulièrement אַכַלֵּם; mais elle a dans chaque langue sémitique une autre signification : en hébreu « rougir », en chaldaïque « vieillir », en arabe « blesser », à la première voix, « parler » à la seconde voix. On pourrait traduire ce mot comme l'arabe كلّم « parler, s'adresser », mais nous croyons plutôt y voir le sens de « veiller sur quelque chose, garder à vue ».

Sargon continue :

Nûra ḥaranisunu sa ultu yami ullati ina isiti mâti... Śuti ikimû ramanussun yutirru. Le sens est, contrairement à ce que nous avions fixé, « ils reprirent leurs tables astronomiques qui avaient été dès l'antiquité dans la possession des Suti, et les rapportèrent à leur endroit. »

Le mot *nûra*, écrit *nu u-ru* dans le fragment de

Khorsabad, provient de la racine נרה, ou נור, qui veut dire « illustrer, expliquer ». Le mot *narû* נרו est un des termes par lesquels un syllabaire explique l'idéogramme remplaçant le perse *dipi* à Bisoutoun, et qui se retrouve si souvent dans les inscriptions, .

L'idéogramme serait, sans un seul passage de l'Inscription de Londres, de ceux qui braveraient les recherches des assyriologues, au point de vue de la prononciation, non pas sous le rapport du sens, car celui-ci est complétement sûr. Le groupe s'emploie pour désigner « un plateau élevé, inaccessible », et ainsi on trouve souvent la formule *A. LIB. namraṣi* « des hauteurs, des plateaux élevés », à chaque pas, dans les textes historiques assyriens.

Cette phrase, si souvent employée dans des textes des rois Bélochides, se retrouve écrite phonétiquement par le roi de Babylone, qui, en général, à longueur égale des groupes, préfère, heureusement pour nous, interprètes épigones, l'expression phonétique à l'idéogramme, excepté dans les expressions d'un caractère religieux prononcé. Voici le passage (col. II, l. 21 suiv.) :

Ḫaranav namraṣa
Petram abruptam

uruḥ zumami
in viam planitiei

iirtiddi.
mutavi.

חַרַנָא נַמְרַצָא
אֲרַח זַמַּמִי
אֶרְתִּדִּי ·

L'idéogramme [cuneiform], dont la forme babylonienne est [cuneiform], se prononce חרן, et nous rappelle l'arabe حران « un endroit rocailleux, caillou, rocher ». En partant de cette donnée, l'idéogramme a été employé dans le sens de « table, d'inscription », et le monument que nous intitulons *Caillou de Michaux* se nomme lui-même [cuneiform], ou *ḥaran*. Il remplace donc l'hébreu לוח. Une forme féminine *ḥaranat* semble également avoir existé.

Ainsi les tables des lois sont appelées de ce même terme dans le Baril de Sargon (l. 41) :

Kasap ḥarani ir sasu kī pī dippāti
Explicationem tabularum urbis istius secundum codices
sa aimanusu kaśpi au zabari ana bilisunu utirva
religionis urbis argento et ære magnatibus eorum apportavi;
assu riggāti la rusi sa kasap ḥaran
propterea normas sine malo quæ sunt explicatio tabulæ
la ṣibū ḥaran misar, ḥaran asar
(juris) sine arbitrio, tabulæ justitiæ, tabulæ directionis
panusunu addin sunuti.
facierum eorum dedi illis.

כַּשַּׁף חַרַנִי עִר שָׁאשׁוּ כִּי פִּי דַפָּתִא שַׁאִימַנְשׁוּ
כַּסְפִּא וּזַבַּרָא אַן בִּעְלִישְׁן אָתִר ו
אַשּׁוּ רִגָּתִא לָא רֻשַּׁע שַׁכַּשַּׁף חַרַן לָא צִבְא חַרַן
מִישַׁר הַרַן אַשַּׁר פַּנְשְׁן אַדִּנְשְׁנָתִא ·

J'ai apporté aux grands de la ville l'explication des lois qui la régissent, gravée sur argent et sur airain, d'après les préceptes de la religion; je leur ai donné les statuts exempts d'injustice qui sont contenus dans les commentaires sur la loi contre l'arbitraire, sur la loi de l'équité et sur la loi morale[1].

Ces trois tables, dont parle Sargon, semblent avoir trait au code pénal (la loi qui défend l'arbitraire), au code civil (la loi de l'équité), et au code moral (la loi de la conduite à suivre).

C'est Nébo qui donne le sceptre (*ḥaraṭ*) et la table (*ḥaran*) de la justice. Nous avions jusqu'ici identifié à tort ces deux expressions (*E. A.* p. 52), en commettant le tort assez pardonnable de prendre *ḥaran* pour une variation provinciale de *ḥaraṭ*. (Comparez *E. M.* t. II, p. 180, 313, 317.) Ainsi le passage de l'Inscription de Londres (col. 1, l. 60) est à traduire :

ḥarana isartav tapakidśu,
tabulam justitiæ tradidisti ei,

חָרָן יִשַׁרְתָּא תַּפְקִדְּסוּ

quoique ailleurs on lise (p. ex. dans l'inscription de Borsippa, *E. A.* p. 39) *ḥaraṭ isartav* « le sceptre de la justice. »

Ḥaran ou *ḥaranat* (comme *umman* et *ummanat*) est « la table matérielle, le *calculus*, le caillou, » tandis que *muśar* est le contenu intellectuel.

[1] Ce passage a été le sujet d'une série d'articles dans les journaux numismatiques de Paris et de Londres, car M. Fox Talbot y avait vu la mention de monnaies assyriennes. Un article de M. de Longpérier, dans la *Revue numismatique* de juillet 1863, a fait justice de l'opinion de l'illustre photographe.

Le verbe *ikimū* avait été pris par nous à tort, nous croyons, pour la première personne, à cause de l'*i* initial, et parce que les Annales (*B.* pl. CIX, l. 10) ont *ikimu* sans *u* final ; mais maintenant nous sommes d'avis que *ikimu*, déjà embarrassant à cause de cette fin, est la troisième personne du pluriel, ainsi que *yutirru*. Le sujet est *habli* « les fils » et non pas Sargon.

Ikimu יִאְכְּמוּ vient du kal אכם, parent de נכם, connu de l'inscription de Bisoutoun (l. 20, 26), où il traduit le perse *di* « prendre ». (*E. M.* t. II, p. 210 ; *R. Beh.* p. 60, pl. LXIX.)

Sa ultu yumi ulluti ina isiti mati śuti, etc. « qui avaient été depuis de longues années dans la possession des peuples de *Śuti*. » Le seul mot inconnu est *isiti* ou *siti*, comme le donne le fragment cité. La signification n'en est pas douteuse ; on pourrait peut-être le rattacher à la racine יש qui implique l'idée de l'essence et de la possession, et transcrire יְשִׁת ou שִׁית.

Māti se trouve ici écrit en toutes lettres.

Ramanussun utirru, littéralement « denuo eos instaurarunt ». *Ramanussun* רַמַּנְשֻׁן est un adverbe prépositionnel avec le suffixe de la 3e personne, comme nous connaissons *kirbussun*, *sirussun*, *kibitussun*, *saptussun*, *asrussun*. Le terme de *ramanu*, dont une forme analogue est *rimu*, se retrouve dans les passages analogues à ceux qui nous révèlent *asrussan*, dont nous avons déjà parlé plus haut.

L'habitude d'attacher le suffixe personnel à l'adverbe prépositionnel est un caractère distinctif de la syntaxe sémitique.

Nous transcrirons donc toute cette phrase ainsi :

נוּרָא חֲרַגִישָׁן שַׁאֲלְתָא יָמִי עֲלָתָא אִן שֵׁת מָתִי סוּתִי יִאכְמוּ ו
רַמְנָשָׁן יִתְרוּ ·

Nous voyons dans le Prisme d'Assarhaddon un passage parallèle (col. II, l. 42 et suiv.) :

Nabi' Bet-Dakkurri
Proclamans Bet-Dakkur

sa kirib Kalda aiab[1] *Babilu*
qui in Chaldæa ... Babylonis

kamū Samas-ibni (?) *śarrusu*
capiens Samasibni regem,

is..... bukir bilu la paliḥu zikri bili
non adorantem memoriam dominorum,

sa ḥaranāt habli Babilu
qui tabulas filiorum Babylonis

u. Barśip in parikti itbalu va
et Borsipporum in scelere profanarat,

assa anaku puluḥti Bil u Nabū, idū
propterea ego cultum Beli et Nebo, cognitionem

ḥarani sinati utir va
tabularum earum restitui;

pan habli Babilu u Barśip
filiis Babylonis et Borsipporum

usadgil.
concredidi eas.

נַבָא בֵת דַכְּרִי
שַׁקְרִב כַלְדִי אַשַׁב בַבְלוּ

[1] Cela pourrait être *asab.*

בַּמוּ שַׁמַשׁ־יִבְנִי סַרְשׁוּ

.... לָא פַּלִח זִכְרִי בְּעְלִי

שַׁחַרְגָּת הַבְלִי כַּבְלוּ

וּבַרְסִף אַן פַּרְכְתִא יִתְבַל ו

אַשׁוּ אַנְכוּ פְּלְחֻתִא בְעל וּנְבוּ יִרְעָא

חַרְגָּתִא שְׁנָתִא אָתִר ו

פַּן הַבְלִי בַּבְלוּ וּבַרְסִף

אֻשַּׁדְגִל ·

J'ai nommé Bet-Dakkour, qui est en Chaldée, le....... de Babylone. J'ai pris Samas-ibni (?), qui en était le roi, mais qui........ ne respectait pas la mémoire des dieux, et qui avait profané les tables sacrées de Babylone et de Borsippa. Après cela, j'ai rétabli le culte de Bel et de Nebo, et j'ai facilité l'intelligence de ces tables, en les mettant à la disposition des gens de Babylone et de Borsippa.

Ce passage, qui d'ailleurs renferme quelques autres mots assyriens contenus dans l'inscription des Fastes, sert à expliquer tout le récit de Sargon.

La phrase de la ligne 136 ne contient pas d'autres difficultés. Il n'y a que le mot *masuti* dans la phrase *kisurrisunu masuti*, « leurs termes qui s'étaient déplacés, » de מוש ; c'est-à-dire les limites antérieures.

Ina diliḫ mat ibtillu, usadgila panussun. « Ils l'administrèrent dans la tranquillité du pays » (v. l. 121). Nous prenons *ibtillu* comme un verbe, un iphtéal de בלה, et nous le transcrivons יִבְתְּלוּ. Cependant la phrase n'est pas expliquée avec la sûreté qu'on peut

désirer; car il est assez simple de prendre *ibtillu* pour un nom de pays, ce qui, du reste, ne semble pas être.

L'auteur royal poursuit, à la fin de la ligne 136 et dans la ligne 137, le récit de ses restaurations religieuses et législatives. Il rend à chacune des villes de la Chaldée son dieu spécial; le texte dit : *askuna ilu dararsun* אַשְׁכַּן אִלָּא דְּרָרְשַׁן « et il les reporte en homme pieux au temple, » *ana maḥazisunu* אַן מַחֲזִישַׁן. Ce mot se voit souvent dans les inscriptions pour indiquer la demeure d'un dieu, et semble être identique à l'hébreu מחוז (p. ex. Ps. CVII, 30). Ainsi nous citons dans le document dit de Phillipps (col. I, l. 41):

Babilu *maḥaz* *bili* *rabi* *Marduk.*
Babylon (est) penetrale domini magni Merodachi.

בָּבְלוּ מַחז בְּעְלָא רַבָא מַרְדַּךְ

Sattukkisunu batluti utir asrassun est le corollaire de ce que nous avons lu au commencement du texte, « j'ai rétabli les coutumes altérées. » Nabuchodonosor (*Baril de Phillipps*, col. 1, l. 12 et suiv.) s'exprime de la manière suivante :

Śattukkusu *dassūtiv*
Normam ejus (Merodachi) vitii (inferioritatis),
nitbāsu *illūtiv*
regulam ejus superioritatis,
ili *sapanuv* *utir.*
ad statum anteriorem restauravi.

סַתְּכְּשׁוּ רְשׁוּתָא

נִתְבָאשׁוּ עִלּוּתָא
עִלַי שַׁפַּנָא אֲתַר

Et *ibidem*, col. II, l. 38 :

Sattak ilu rabrab asparziḫ.
Normam dei maximi inauguravi.

סַתַּךְ אִלוּ רַבְרַב אַשְׁפַּרְזִח

Sargon relate comment il a réduit tout le Bet-Iakin et la Susiane en provinces tributaires. *Mitḫaris abil* מִתְחַרִשׁ אֲבַל. *Mitḫaris* est un adverbe formé de *mitḫar*, nom d'agent d'un iphtéal de מחר.

FF. — TRANSPLANTATIONS ULTÉRIEURES DE POPULATIONS.

Le roi d'Assyrie transplante les habitants de la Commagène et de la Syrie en Chaldée. Les peuples de Syrie avaient été atteints par sa main. *Ina tukulti ilui rabuti* « dans l'adoration des grands dieux, » c'est-à-dire, de la part de Sargon.

Il les plaça en dedans, *kiribsu usarmi* אֲשַׁרְמִי, littéralement « je les fis jeter dans la place. »

Ligne 139. *Usisiba nidušśu ili miṣir Élamti.* « Je plaçai son administration au-dessous de celle de l'Élam. » Cela est, au moins, le sens possible. *Nidušśu* pour *nidutśu* נְדוּתְסוּ, de נדה « arranger, distribuer ». Le sens est :

« Je plaçai le gouvernement de Bet-Iakin au-dessous de la province d'Élam dans la ville de Sakbat. »

Le roi met un nommé *Nabu-paḳid-ilāni* au-dessus

de l'administration douanière : *ana supruś nisi zir Elamti usarkis* אַן שְׁפְּרַס נִשֵׁי זְרַע עֵלַמְתָא אֻשַׁרְכִּשׁ. « Je le fis faire sa tournée pour administrer les hommes de la race d'Élam. »

Le nom propre est נַבוּ־פַקִד־אִלְנָא « Nebo inspecte les dieux. » On se rappelle (*E. A.* p. 49) que ce titre de *paḳid* est réservé à Nebo, et qu'il est la raison de l'idéogramme 𒀭𒀝, le dernier signe ayant la valeur verbale de פקד.

La phrase, néanmoins, est difficile. *Ana supraś* se dégage d'un passage de la Compagnie des Indes (col. II, lig. 19), car nous croyons que le même mot est employé dans celui-ci et dans notre inscription.

Le mot serait un infinitif shaphel de פרס, et se transcrit שְׁפְּרַס. Voici ce passage :

Istu tiḥamti eliti
Inde a mari supremo

adi tiḥamti sapliti
usque ad mare inferum

urḫu tipśarruti (?)
via gubernii,

padanuv piḫutiv
loco administrationis,

asar kibśi supruśa
statu potestatis, regno

sipi la ibassū ,
influentiæ non abusus est.

אִשְׁתָא תִהַמְתָא עִלְתָא
עַדִי תִהַמְתָא שַׁפְלְתָא

אָרְחָא תִפְסַרוּתָא
פַּדָן פְּחוּתָא
אֲשַׁר כְּבְסָא שְׁפְּרָם
שְׁפְּעָא לָא יְבַשׁוּ

Usarkis, de אֲשַׁרְכַּשׁ, shaphel de רכש « acquérir ». La voix factitive implique donc l'idée de « faire acquérir, de percevoir les impôts ».

Nous avons expliqué ce mot par la racine רכש; mais nous ne cachons pas au lecteur qu'il existe une autre racine רכס « tourner », dont beaucoup de dérivés existent en assyrien. Nous citons le paël *urakkiś* אֲרַכַּס (l. 161), et le shaphel *usarkiś* אֲשַׁרְכַּס, qui devrait être exprimé par l'écriture comme notre mot *usarkiś*. Dans quelques passages, cette racine comporte aussi l'acception de l'hébreu רכס « lier ». Ce même mot *usarkiś* se trouve dans un passage très-intéressant de Tiglatpileser I (col. VII, l. 28 et suiv.), où il parle de la prospérité qu'il aurait donnée à son pays. Il fait allusion à un fait qui pourrait être regardé comme un vague et obscur pressentiment d'une administration des postes :

........*ya*	*şimdat*	*niri*[1]	
currus meos	adjunctis	jugo	
ana	*ímuk*	*irşitiya*	*ili sapana*
secundum	desiderium	terræ meæ	plusquam antea
utir	*usarkiś*		
restitui (eosque)	circumagi jussi.		

[1] C'est là le mot *nir* ou *padan* « joug », que M. Hincks a voulu trouver dans la préposition *niri*. Sir Henry Rawlinson a admis la même signification ici.

צִמְדַת גִירִי ֫ ....

אַן עִמְק אִרְצִתְיִ עִלִי שַׁפַּנָא

אִתִר אְשַׁרְכִם

Le roi d'Assyrie, en laissant à Nabupakidilān la perception des impôts, revendique (*azuzi* אְזוּז) comme gage (*malmalis* מַלְמַלִשׁ) la ville de Birtu. Pour ces deux termes, nous sommes encore obligés de recourir à nos propres forces. Le mot מַלְמַל est évidemment formé de la racine מלל, d'où provient aussi le mot *mulmulli* que nous avons cité plus haut. Aucune langue alliée à l'assyrien ne peut néanmoins donner un éclaircissement; car en talmudique, מלמל veut dire « faire une contorsion de la bouche », et מלמלא est un vêtement féminin.

La racine מלל ne se retrouve pas en assyrien, que nous sachions; en hébreu, il y a deux racines de cette forme, dont l'une veut dire « parler », l'autre « frotter »; en chaldaïque, מלל signifie, en dehors de ces deux valeurs, « plaire », et il est inutile de parler de la multiplicité des acceptions qui s'attachent à cette racine dans la langue arabe. Nous expliquons ce mot par « gage », et nous croyons que ce sens, provisoirement proposé, pourra être ultérieurement accepté.

Iksuda katiya יִכְשְׁדָא קַתִי; ailleurs on trouve le singulier, par exemple, dans l'Inscription des Pavés, תַכְשַׁד קַתִי *taksud katiya*.

GG. — ÉNUMÉRATION DES TRIBUTS.

Après avoir raconté que ces pays ont été définitivement placés sous la haute surveillance des satrapes de Babylone et de Gamboul, le roi entre dans un sujet tout nouveau; il rend compte des tributs qu'il a déposés dans la maison sacrée de Babylone.

Ligne 140. *Ana Babila maḥazi Biil sakil ilahi ina iliz libbi nummur pani ḥadis iruvva, ḳati bili rabi Marduk aṣbat va usallima uraḥ bit itkiti.*

« Je me suis rendu seul à Babylone, la demeure de Bel, qui régit les dieux, dans l'exaltation de mon cœur, la splendeur de ma face, j'ai pris les mains du maître sublime Mérodach, et j'ai parcouru le chemin de la maison des butins ».

Les mots suivants, seuls, ont besoin d'être analysés dans cette phrase :

Ina iliz libbi אִן עִלְז לִבּא ; le mot provient du verbe connu עלז « exsultare ».

Nummur pani נֻמֻּר פַּנִי. *Nummur* est l'infinitif du paël de נמר « voir ». Ce verbe est analysé depuis longtemps. (*E. A.* p. 72 et suiv. *E. M.* t. II, p. 158.) La voix factitive implique naturellement l'idée de « faire voir, de faire remarquer, de faire briller »; ainsi nous concevons comment les monarques de Babylone, quand ils parlent de l'éclat des dorures, peuvent dire :

Kima yum unammir.
Sicut dies resplendere feci.

כִּמָא יוּם אֻנַמִּר

La locution נְמַר פַּנִי « éclat du visage », se trouve souvent dans les phrases analogues.

La fin se lit : *usallima uruḥ bit itkiti* אֲשַׁלֵּם אֹרַח בֵּית־עִתְקִתָא. Le mot *usallim* veut dire « perfeci », et avec le mot *uruḥ*, אֹרַח « chemin », on doit admettre la signification de « parcourir le chemin », en accomplissant sans doute, aux diverses stations, certaines cérémonies religieuses.

Le *bit itkiti* vient de עתק « avancer »; mais le terme se prend très-souvent dans la signification de « prendre »; ainsi כשר a les mêmes significations.

Le butin se compose de :

154 talents, 26 mines, 10 drachmes d'or *ḥinirsu*. Nous ne savons pas ce que signifie ce dernier mot. Le mot « drachme » est exprimé par le caractère *ṭu;* c'est au moins une subdivision de la mine, qui se montre dans beaucoup de textes d'un intérêt privé.

1804 talents, 22 mines d'argent.

Ibbu « ivoire » (?). Nous avons pensé qu'il en était ainsi à cause des mots assez ressemblants qui indiquent l'ivoire; mais nous ne devons pas cacher à nos lecteurs que ce mot *ibbu* se trouve souvent après *kaśpa*, « argent », et qu'il pourrait bien n'être qu'un qualificatif de ce dernier.

Le mot *urud* est expliqué *E. A.* p. 80.'

Le fer est exprimé ici par *parzilla* פַּרְזְלָא, le chaldaïque פרזל, l'hébreu ברזל.

Après la phrase « dont le nombre est sans égal, »



on rencontre une énumération de minéraux, tous précédés du signe « pierre ».

D'abord du cuivre (*E. A.* p. 68; *E. M.* t. II, p. 344 et ailleurs).

Les minéraux suivants nous sont inconnus. Le *aban maḫḫu digili* אַבַן מַחָא דִּגְלָא, « pierre de la moelle brillante », pourrait être l'opale.

On ignore aussi le sens de la pierre *ṣirru* pour des *muṭii*, ce qui pourrait se rapporter à עטה « vêtir », et signifier « vêtement, voile ».

Suivent alors les étoffes teintes, précédées du signe 𒌆.

La pourpre bleue ou violette, *takiltu* תַּכִלְתָא, l'hébreu תכלת.

La pourpre rouge, *argamannu* אַרְגַמַּנָּא, est l'hébreu ארגמן, le chaldaïque ארגון. Ces deux identifications importantes appartiennent à M. Hincks, ainsi que la lecture de *ṭibbulti*.

On sait que dans la Bible (comparez parmi des centaines de passages, par exemple Ex. XXVI, 1) les mots de ארגמן et de תכלת se trouvent ensemble; il est seulement difficile de savoir au juste quelles en étaient les couleurs. Le rouge foncé s'appelait תולעת et שני (comparez Is. I, 18).

Le terme *ṭibbulti* est probablement, comme le veut le savant Irlandais, une expression pour désigner des étoffes teintes, alliée à l'hébreu טבל « immerger, teindre ». Dans ce cas, les mots *birmi u kukum* représenteraient des couleurs précieuses; nous ver-

rions dans *kukum* le *curcuma* latin, le कुङ्कुम *kunkuma* sanscrit, « le safran, » quoique quelquefois on lise

ce qui tendrait à prouver qu'il ne faut pas prononcer *kukum,* mais qu'il faut voir dans chacune des lettres l'expression d'un mot séparé.

Le mot *birmi* représenterait également une couleur. Ce mot, selon nous, est identique à ברומים, *ἅπαξ λεγόμενον* de la Bible. Il ne se trouve que dans le fameux chapitre XXVII (v. 24) d'Ézéchiel, qui célèbre le négoce de Tyr, et qui est si important pour l'histoire du commerce antique. Le terme dont se sert le prophète est ordinairement interprété comme signifiant une étoffe tissue de deux matières différentes.

Cette signification, du reste, ne se défend que par le sens de l'arabe برم, qui veut dire, à la première voix, بَرِمَ « être dégoûté, murmurer », et بَرَمَ « méditer, se préparer »; à la seconde voix, برّم « tordre une étoffe tellement qu'on en brouille les fils ». Si cette acception de *berom* est la vraie, *tibbulti* aura le sens de l'hébreu טבולים (Éz. XXIII, 15), qu'on explique par « des turbans teints de différentes couleurs »[1].

[1] Le passage auquel nous faisons allusion décrit, comme il le dit expressément, le vêtement des Babyloniens, et le peint tel que nous le connaissons par les cylindres. Il dit : « Leurs hanches sont contenues dans des ceintures, leurs têtes sont exhaussées par les *tibbulim.* »



Il sera très-difficile de nous décider entre ces deux acceptions, dont l'existence n'a rien d'inquiétant, puisque la même indécision règne sur les mots bibliques et sur les termes assyriens.

Le mot *IṢ. KU.* est mentionné (*E. M.* t. II, p. 344, 347), ainsi que les noms des arbres (*E. A.* p. 59 et ailleurs).

Ligne 143. *Kala rikki biblat Ḥamani*, « tous nouveaux, provenant d'Amanus. » *Rikki* semble se rattacher à רכך « tendre ». *Kala* est כַלְא « en tout »; on connaît déjà le mot כַלִישְׁן « eux tous ».

La signification de *biblat* est donnée par les inscriptions trilingues. (*E. M.* t. II, p. 203.)

Le mont Amanus a, comme le Liban, de belles forêts, ce qui est exprimé par *sa irišun ṭābu* שַׁיְעְרִתְכָן טָאבָא. *'Irit* יְעְרִת est l'hébreu יער, comme *irṣit* אִרְצִת est l'hébreu ארץ. Ces sortes de locutions intercalées se trouvent très-souvent, et le mot טָאבָא ne suit pas le genre du mot auquel il se rapporte. Il faut construire : « Quorum silvæ sunt bonum, » « dont les forêts sont un bien. »

Ligne 143, 144. *Ana Bel-Dagan, Zarpanituv, Nabu, Tasmit au iluhi asibut maḳazi Sumiri au Akkadi ultu ris śarratiya adi sanat 3 uḳali kisati.*

« Je rassemblai tout cela, à partir de mon avénement, jusqu'à ma troisième année, en l'honneur de Bel, Zarpanit, Nabo, Tasmit, les dieux qui habitent les sanctuaires des Sumirs et des Accads. »

Ce sont apparemment les tiares élevées que les monuments gravés nous font connaître.

Toutes ces choses ont été consacrées aux dieux des Sumirs et des Accads dans le laps de temps qui s'est écoulé entre l'avénement de Sargon et sa troisième année.

La déesse Zarpanit est, à Babylone, associée à Mérodach; nous la croyons identique à *Delephat*, dont parlent les Grecs. (*E. A.* p. 80; *E. M.* t. II, p. 297 et suiv. où l'on trouvera les passages parallèles; *E. M.* t. I, pages 179, 230.)

Après le chiffre 3 se trouve *kan*, qui indique comme l'ordinal.

Uḳali est le paël de קהל « assembler », et se transcrit אַקְהַל, avec la paragoge אַקְהַלָא.

Kisati sera probablement parent du syriaque ܟܢܫ « assembler », et le mot assyrien rend l'idée de « la totalité ».

Sargon fixe ici la *3e année* après son avénement, et pourtant, au commencement, il cite 15 campagnes qui l'ont occupé pendant au moins autant d'années. Nous voyons la raison de cette fixation chronologique dans le fait résultant des éponymes, que Sargon régna 3 ans avec un roi que nous nommons Ninip-ilouya. Arrivé à l'exercice absolu du pouvoir, il énumère ce qu'il avait déjà fait pendant qu'il partageait le trône avec un autre prince.

III. — SOUMISSION D'OUPIR.

Après ces données, le roi raconte les derniers exploits précédant la rédaction de ce texte, la guerre

contre *Asmun* ou *Nituk* et son roi *Upiri*, et contre Mita le Moschien.

Lignes 144, 145. *Upiri śar Nituk sa 30 KAŚ.BU in ḳabal tihamti nipiḫ samsi kima nuni sitkunu narbaṣu danan Assur Nabu Marduk ismi va yusabila kaprāsu.*

« Opires, roi des hommes de Nituk, qui ont établi leur séjour, comme des poissons, au milieu de la mer du soleil levant, à 30 doubles heures (de la côte), entendit la grâce d'Assour, de Nebo et de Mérodach, et envoya ses dons expiatoires. »

Le nom de la contrée, ou plutôt de l'île

n'est pas inconnu ailleurs; il se trouve surtout dans les tablettes mythologiques, à côté de plusieurs divinités, ce qui fait penser que plusieurs dieux y furent adorés sous une forme particulière. Au lieu de l'idéogramme connu, il y en a un autre

qui pourrait se lire *Asmun* ou *Dilmun* ou *Rumman*, si le groupe est phonétique.

Cette île est à 30 *KAŚ.BU* au milieu de la mer. La lettre *bu* signifie « nombre » (*śiparru*) puis « heure »; dans un texte (K.8), expliqué par M. Hincks[1], on dit qu'à l'équinoxe le jour avait 6 *KAŚ.BU*, et que la nuit durait pendant le même temps. L'idéogramme indique un laps de temps de deux heures, une

[1] Hincks, *On a tablet of clay in the British Museum recording in cuneatick characters astronomical observations*, p. 13.

dihorie. *kaś*, dans l'Inscription de Bisoutoun (*E. M.* t. II, p. 225), veut dire 2; l'idéogramme dont nous nous occupons exprime donc un laps de temps égal à 2 heures de notre temps.

Le signe signifie donc « heure », et probablement aussi « minute », parce que dans le système de la notation babylonienne la soixantième partie s'exprime souvent par le même signe que l'unité.

Nous ferons suivre ici la traduction de ce petit texte :

yum. *VI.* *sa* . . . .
Die sexto mensis primi

[1]
yamu. *au.* . . . .
dies et nox

sit - *ku* - *lu.*
æqua lance ponderati;

VI. . . . . *yumu*
sex diboriæ dies,

[1] Le lecteur verra, par cet exemple, comment on peut avec certitude connaître le sens d'un idéogramme, sans être sûr de sa prononciation. Le groupe veut dire sûrement « nuit », mais les caractères *MU. SI* qui le composent constituent un mot *allophone*, ou un complexe de signes idéographiques. Nous pouvons, avec probabilité, supposer qu'en assyrien la nuit se disait *lil* ou *la'il*; mais jusqu'ici nous n'avons pu trouver le mot dans sa forme phonétique.



VI. ....
sex dihoriæ nox.

Naba. *Marduk.*
Nebo, Merodachus

a - na. šarri. bili.
regi domino

lik - ru - bu.
propinqui sunto!

יום ו׳ שאַרַח נִיסַן (?) יוּמָא וּלֵילָא (?) שִׁתְקָלָא • ו׳..........
לִיוּמָא • ו .... לֵילָא • נַבוּ מַרְדֻךְ אַן סַרָא בְּעֶלָא לִקְרְבוּ•

« Le 6e jour du 1er mois, le jour et la nuit sont égaux; six doubles heures sont la durée du jour, six doubles heures sont la durée de la nuit. »

« Que Nebo et Mérodach soient alors proches au roi, mon seigneur ! »

L'invocation qui finit cette petite inscription rappelle une superstition assez commune en Orient. On ne fixe pas une époque sans demander l'éloignement d'un malheur qui pourrait y avoir lieu; à plus forte raison était-elle commandée en renouvellement de l'année.

Les textes donnent encore les distances par les *KAS. BU. ḳaḳḳari;* nous croyons que cette mesure se compose de deux fois 360 minutes, c'est-à-dire 12 heures, ou une journée de marche. (Voir Assarhad-

don, Prisme, col. III, lig. 27, 29, 31; *Annales*, *B.* pl. LXXVI, lig. 5.)

Les *kima nuni sitkunu narbaṣu* « sicut piscibus est institutio latebræ » se transcrivent כְּמָא נוּנֵי שִׁתְּכַן נַרְבַּצָא. *Sitkun* est l'infinitif de l'iphtéal de שכן, et *narbaṣu* נַרְבַּצָא vient de רבץ « être à la piste ».

Kaprāsu est le pluriel de כַּפַּר, l'hébreu כפרה, avec le suffixe de la 3e personne כַּפְּרָשׁוּ. (*G. A.* § 74.)

Dans toutes les lignes qui suivent, jusqu'au milieu de la ligne 148, il y a fort peu à relever. Il s'agit des sept rois de Ialnagi et de Iatnan, de Crète et de Chypre, qui demeurent à sept jours de marche dans la mer de l'Ouest (*Sa irib samsi* שַׁעֲרַב שַׁמְשָׁא).

Le signe idéographique qui se trouve ici est remplacé par sa transcription *ḳabal*. (*B.* pl. CLX, ligne 4.)

Les mots *niśśat subatśun* נִשַּׂת שֻׁבַּתְשֻׁן sont nouveaux; *niśśat* provient de נסס « élever ». Le sens de ce membre de phrase étant semblable à ce qui précède, il a été souvent supprimé (par exemple, *B.* pl. CLX, lig. 5).

Libbusun itruku « ils laissèrent leur orgueil; » *va imnaśunuti ḥarmātu* « et les inquiétudes s'emparèrent d'eux. »

Nous avons vu trop tard que les signes ne pouvaient, sous aucune condition, se traduire, comme ailleurs, par *niśikta* « les métaux ». Au contraire, selon la syntaxe ordinairement suivie en assyrien, le verbe *imnaśunuti* démontre que le dernier mot doit être le sujet. Ce mot est à lire comme nous

lisons à la ligne 125 le mot *ḥaramtu,* ou au pluriel *ḥarmatu;* car *imnâšunuti* est, selon une forme obsolète, mais pourtant garantie par des exemples, pour *imnâssunuti,* 3e pers. fém. de מנה (conf. *usaknišunuti,* Prisme de Sennachérib, col. II, lig. 30, au lieu de *usaknissunuti; usalbiša,* au lieu de *usalbissu*).

Nous transcrirons donc la phrase ainsi :

יְמַנְאשַׁנְתָא חַרְמָתָא.

Après cette introduction suit l'énumération des tributs, de l'or, de l'argent, des vases, des bois précieux et des fabricants de leurs pays. נַעְבַשְׁתִי מָתִשֶׁן. Le premier mot provient du verbe עבש «faire».

Les formes *yubilunamma, yunassiḳu niriya* «ils les apportèrent, ils baisèrent mes pieds,» ont déjà été l'objet de plusieurs remarques.

Yanassiḳu יְנַשְׁקוּ est le paël de נשק «baiser», employé en hébreu avec cette acception. On trouve aussi (par exemple, Sennachérib, Prisme, col. II, lig. 57) *issiḳu* יִשְּׁקוּ, le kal de la même racine.

Le pays de Iatnan est sûrement l'île de Chypre, ainsi le prouve le Prisme d'Assarhaddon (col. VI, au commencement; *W. A. I.* pl. XLV). Iahnagi est probablement la Crète.

A partir de la phrase suivante, nous avons à enregistrer encore une faute de transcription et une légère correction dans la transcription; les auteurs ont été induits en erreur par l'état de mutilation dans lequel se trouvent presque tous les exemplaires à ce passage. Il faut lire :

A - di a - na - ku. tap - di. Bet.
Dum ego punitioni Bet-

Ya - kīn au. na - gap.
Iakin et prostrationi

A - ri mi. a - sak - ka - nu.
Aram vacabam.

Au lieu de *adi. ana. ku up, etc.*

Le mot *tapdi* תַּפְדִּי vient de la racine connue פדה, فدى « luere, donner rançon ». Le terme dérivé veut dire « expiation »; nous l'avons déjà cité dans un passage des Taureaux, plus haut.

Asakkanu est la 1[re] pers. du paël de שׁכן.

Une phrase analogue se trouve dans le Prisme de Tiglatpileser I (col. III, l. 52, 78) :

tapdusunu askun.
eorum poenam sumpsi.
תַּפְדָּאשֻׁן אַשְׁכֻּן

Les phrases suivantes contiennent le mot *usamraru* אֻשַׁמְרִר « je rendis plus amer », comme l'hébreu המיר. Mais on pourrait voir dans cette forme verbale une locution plus simple de מרר « aller », de sorte que le shaphel de ce verbe ne voudrait dire que « j'étendis ».

Dans la phrase suivante, on lit un mot *ilbu;* si le mot n'est pas fautivement copié pour *ilmu*, et

mis par erreur au lieu de [cuneiform], nous devons nous abstenir de l'expliquer.

La ligne 151 contient à la 3e pers. les mots *iggur, ibbul, in isâti israp*, mots qu'on trouve ordinairement employés à la 1re personne.

II. — MITA LE MOSCHIEN.

Ligne 152. *Au sû Mita Muśkaï, sa ana śarrani alik paniya la iknusu va la yusannû niinsu, etc.*

« Et ce Mita le Moschien, qui ne s'était pas soumis aux rois mes prédécesseurs, et qui n'avait pas changé son intention, etc. »

La locution *alik paniya* « allant devant moi », se retrouve souvent quand il s'agit des prédécesseurs; en général il y a *alikut*, le pluriel; mais fréquemment aussi on n'emploie que le singulier pour rendre cette idée.

Yusannû niinsu יְשַׁנּוּ נִעְנְשׁוּ « ils changèrent d'avis. » שנה, à la seconde voix, veut dire « changer », et se montre quelquefois dans les textes avec cette acception (par exemple, *Caillou de Michaux*, col. II, l. 14).

Niinsu provient de la racine ענה, d'où l'arabe معنى « but, signification »; l'écriture de *ni-insu* est suffisamment indiquée par l'emploi du groupe [cuneiform], car *nin* aurait été écrit indubitablement par [cuneiform].

L'idéogramme [cuneiform] remplace *rakbu*, « le légat ».

La phrase entière se lit à la ligne 153 :

Rakbusu ana ibis arduti au nasi bilti ana siții tihamti sa șit samsi adi maḥriya ispura.

« Il envoya son ambassadeur pour faire sa soumission et pour porter des tributs au bord de la mer, à l'orient du soleil. »

Nous voyons donc que Sargon était, à ce moment, au golfe Persique, et qu'il reçut jusque-là lui-même les marques de sujétion des peuples du nord.

Le mot *arduti* est ordinairement exprimé par l'idéogramme [cuneiform]. Le signe [cuneiform], dans les inscriptions des cylindres comme dans quelques passages des textes, remplace le mot *ardu.*

Siții שטא veut dire « la côte de la mer ».

Ici finit la partie historique de notre inscription.

§ III.

A. — CONSTRUCTION DE LA VILLE DE SARGON.

Après l'exposition définitive des combats livrés et des peuples soumis, le roi, selon l'habitude presque universellement suivie dans les textes, aborde la construction de la ville de Khorsabad et de son palais en particulier.

L'entrée en matière est toujours précédée par les mots :

Ina yumi suva, « dans ces jours-là. » (Voyez *E. M.* t. II, p. 188.)

Voici les lignes 153-155 :

Ina nisi mati kisidti ķatiya sa Aśur Nabu Marduk ana niriya yusaknisu va isațu apsani, ina nir mat Muśri

ilinu Ninua ki niim ilu ina bibil libbiya ir ipus. Ḫiṣir-Sarkīn azkura nibitśu.

« A l'aide des hommes des pays, la proie de ma main, et que les dieux Assour, Nébo et Mérodach avaient mis en ma puissance, et qui suivaient mes lois, j'ai bâti une ville dans le bas du pays de Musri, au-dessus de Ninive, avec la permission du dieu, et selon la volonté de mon cœur; je nommai son nom *Castel de Sargon.* »

La plupart des mots de cette phrase sont déjà expliqués. (Voir *E. M.* t. II, p. 344 et suiv. t. I, p. 73.)

Les mots *ina nir mat Muśri* sont obscurs; nous croyons maintenant qu'il faut voir dans le mot *Muśri* tout simplement un nom propre désignant le terrain où se trouve Khorsabad.

Isnaṭu apsani, ailleurs (Botta, pl. LXV, l. 3) on lit *isaṭṭu* avec le signe , *sat.*

Ilinu Ninua, « au-dessus de Ninive », peut-être « au lieu de Ninive », car, à cette époque-là, le château de l'ancienne capitale assyrienne n'était pas encore complétement ressuscité de ses cendres. Ce fut Sennachérib qui le releva.

La fondation de la ville que nous nommerons de son nom moderne, *Khorsabad*, est racontée tout au long dans d'autres textes; ce sont surtout les Taureaux et les Barils de Sargon qui sont revêtus d'inscriptions très-explicites à cet effet.

Nous en avons donné la traduction dans différents endroits (voyez surtout les *Inscriptions des Sargonides*, p. 38; *E. M.* t. I, p. 355).

Azkura. Un passage identique (Pavés des portes, Botta, pl. V) porte à la 3ᵉ pers. *izkura.*

Ina bibil libbiya est une phrase explicative qui manque quelquefois, p. ex. dans un texte des Pavés des portes. (Botta, pl. V.)

Ki niim ilu ma est une phrase incidente qui n'occupe pas toujours la même place dans les différents récits. (Voyez Botta, *Pavés des portes*, pl. V.)

Les lignes 155, 156 continuent le récit de la fondation mise sur le compte des dieux.

Niśrak, Śin, Samas, Nabū, Hu, Ninip au ḫirātisunu rabāti sa ina kirib BIT. ḤAR. RIS. GAL. MAT. MAT. RA. mat Ara, alli kinis 'alda, isriti, namrāti, sakki nakluti in kirib ir Ḥiṣir-Sarkin ṭabis irmū.

« Nisroch, Salman, Sin, le Soleil, Nébo, Ao, Ninip-Samdan et leurs grandes épouses, qui règnent éternellement au milieu de la Chaldée, du Sennaar, du pays d'Aralli, ont élevé à notre bénédiction, au milieu de la ville de Castel de Sargon, des monuments splendides et des rues magnifiques. »

Il n'y a ici à relever comme nouveaux que les idéogrammes *BIT. HAR. RIS.* qui, dans quelques passages, semblent bien n'être que l'expression du pays de la Mésopotamie; dans d'autres, par exemple dans l'Inscription de Londres (col. IV, l. 14), il est évident que le groupe ne se rapporte qu'à un temple. Dans le Prisme de Bellino (l. 13), le nom précédé du monogramme de ville dénote clairement une ville de la basse Chaldée; il est donc à présumer que notre idéogramme désigna d'abord un des antiques

temples, soit à Chalanné, soit à Orchoé, soit à Nipour, et que toute la contrée reçut son nom de ce sanctuaire. Les passages de l'Inscription de Londres (*E. M.* t. II, p. 297) traduits dans l'*Expédition de Mésopotamie* (t. I, p. 237 et 238) donnent à croire que l'idéogramme se rapporte surtout à un sanctuaire dédié à une déesse.

Le groupe tout entier, sauf le signe *GAL*, « grand », se retrouve dans l'Inscription de Bélochus, publiée par M. Layard et par le Musée britannique. (*W. A. I.* pl. XXXV, n° 3, l. 21; *L.* pl. LXX.)

Liblibbi sa Salmanaśir śarri dannu
Abnepos Salmanassari regis potentis

musamdil *BIT. HAR. RIS. MAT. MAT. RA.*
conservatoris domus ....

sa abu matāti
quæ est pater terrarum.

Le nom d'Aralli ne se trouve qu'ici.

Le groupe *'aldu* est à coup sûr un verbe; mais il n'est pas aussi facile de savoir si l'on doit le lire phonétiquement, ou si l'on doit y voir un idéogramme.

Les mots *isriti namrāti* אִשְׁרִיתָא נַמְרָתָא « des monuments splendides ». *Isrit* אִשְׁרִת s'emploie d'un grand édifice; ainsi la tour et la pyramide sont nommées des *isrit* de Babylone et de Borsippa; mais qu'on n'oublie pas que pour ces mêmes monuments on se sert ailleurs de *zikurat*. (Voir *Inscr. de Londres*, col. III, l. 13 et 65; comp. *E. A.* p. 89.)

Le mot *isrit*, *iisrit* (l. c.), auprès duquel on connaît le mot *asrat* (par exemple *W. A. I.* pl. LII, n° 3, col. I, l. 4), est comme lui une forme féminine subsistant à côté de *isir* et de *asar*, et qui semble désigner également « un lieu sacré ». Nous avons déjà indiqué comme probable la parenté de ce terme avec les mots hébreux féminins et masculins אשרות et אשרית, qui se trouvent tous les deux dans la Bible (comparez Rois, II, 17, 10; Ex. XXXIV, 13, et Par. II, 33, 3). Ces deux termes semblent signifier un « temple », ou un « lieu très-sacré ». Souvent les rois Bélochides se vantent de la restauration de lieux divins qui doivent avoir une prononciation semblable. Tels sont le [cuneiform] et le [cuneiform]. Le premier entre dans le nom du roi Tiglatpileser, et se transcrit en hébreu אסר, ce qui peut faire admettre en assyrien אשר. Le second entre dans le nom du premier roi que nous nommons *Ninippallasir*, ou plutôt *Ninippallisrit*, ou *Ninippallasrat*. Le [cuneiform] semble avoir, au moins du temps de Tiglatpileser I (1250), au pluriel la terminaison féminine *at* (comparez Tiglatpileser I, col. IV, l. 37). Au sujet des deux idéogrammes, comparez, par exemple, Bélochus IV (*W. A. I.* pl. XXXV, n° 1, l. 3); Sardanapale III (*W. A. I.* pl. XVII, l. 2); les deux idéogrammes, qui se remplacent du reste quelquefois, semblent bien se prononcer, l'un *isir* ou *asar*, l'autre *isrit* ou *asrat*, peut-être avec la substitution du ש au שׁ. Nous écrivons donc le nom de Tiglatpileser encore *Tuklat-habal-asar*, quoiqu'on

puisse défendre la transcription de *Tuklat-habal-asar*, ou *Tuklat-habal-asri*.

Il est probable que cette famille de mots n'est pas étrangère au nom du dieu *Aśur*, ou peut-être *Asur*.

Namrāti est le pluriel féminin de *namra*.

Sukki nakluti שְׁקִי נַכְלֻתָא; en hébreu שוק veut dire «rue, marché», comme en arabe, سوق.

Ṭabis טַבִשׁ est l'adverbe de *tāb* טָב «bon».

Irmū est la 3e pers. de רמה «élever».

Le dieu Nisroch est équivalent de *Salman;* cela se prouve par un passage du Monolithe de Sardanapale III (*W. A. I.* pl. XXIII, l. 125), où l'idéogramme ordinaire du dieu est augmenté du complément phonétique *mannu*.

La ligne 157 dit :

Śattukki la libbati taklātisan ukinna «je remplaçai les coutumes qui n'étaient pas conformes à leurs cultes.»

Au sujet de *ukinna*, voyez *G. A.* § 187. On transcrira :

סַתְּכִי לָא לִבָּתָא תְּכְלָתַשְׁן אֲכִנָא

Les phrases suivantes exposent les discussions des prêtres et des autres hommes de l'art; c'est-du moins ainsi que nous expliquons ce passage.

Le premier mot, que nous interprétons par «sacerdotes», se compose des quatre signes : homme, image, dieu, et le signe du pluriel.

Nous ne savons pas ce que sont les hommes *ramki*

et *sarmaḥḥi sapar*, qui *itḥazu magdansun* « exposaient leur opinion. » *Magdansun* מַנְדַנְשַׁן provient de מנד « savoir », comme dans les inscriptions trilingues. (Voyez *N. R.* l. 27, 29; *B.* l. 13; *E. M.* t. II, p. 185, 206.) Le mot *itḥazu* est, selon nous, « exposer en discutant »; il est probablement parent du mot תחו « bataille ».

Lamidtav, לְמִדְתָא pour לְמִדְתָא, plur. masc. en apposition avec מַנַד, de למד « apprendre ».

In risti anduśun nadbûti maḥarsun « sur la prééminence de leur culte et de leurs offrandes sacrificatoires ». *In risti* רְאשְׁתָא « sur la prééminence », *anduśun* (*G. A.* § 12) עַמְדוּתְכֻן, de עמד, « être debout », et ensuite employé dans beaucoup de sens. Ainsi, en hébreu même, ce verbe avait l'acception de « avoir confiance » (par exemple, *Éz.* XXXIII, 26).

Anduśan עַמְדוּתְכֻן (*G. A.* §§ 11, 69, 70) « leur culte »; עמדות « le culte, la station devant quelqu'un ». Ainsi cette même racine, par une coïncidence singulière, est devenue le mot propre pour désigner l'entrée dans le sein du christianisme, en syriaque et en arabe, où ܥܡܕܐ et اعتماد veulent dire « le baptême ».

Nadbûti maḥarsun נִדְבוּת מַחַרְשַׁן; le premier mot indique, comme l'hébreu נדבה, une offrande spontanée; le second provient de *maḥar* « imposer », verbe que nous connaissons déjà.

Les lignes suivantes ont déjà été expliquées tout au long dans l'*Expédition de Mésopotamie*, t. II, p. 344, et les *Études assyriennes*, p. 82 et suiv. Les mêmes

phrases se retrouvent dans presque toutes les inscriptions, à partir de Sardanapale III, qui déjà les énumère presque dans la même suite.

Les essences de bois sont analysées dans les mêmes passages.

Seulement on trouve ici une phrase intercalée qu'il faut expliquer :

Hekal gabri la isū « un rival ne l'égale pas. » Le mot *gabri* est déjà interprété; quant à *la isū*, il est représenté par le casdoscythique [cunéiforme], *Nu tuk a; nu* indique la négation, et *tuk a* est expliqué dans la tablette K. 46 par *isu*.

Cette même expression se trouve dans une brique de Sennachérib, publiée par M. de Longpérier (*Catalogue des monuments assyriens du Louvre*), et dans différents autres passages.

Ana musab bilutiya kirbussa abni. « Je les ai bâtis pour y loger ma royauté. » (Comparez *E. M.* t. II, p. 277.) *Kirbussu* קִרְבְּשׁוּ (*G. A.* § 79). Les *Annales* (*B.* pl. CVI, l. 14) donnent *musab śarrutiya* מֻשַׁב סַרוּתִי, formule plus usitée.

La phrase suivante devient incompréhensible; nous ne distinguons que quelques mots très-connus: *ili muśarri.* Le mot signifie « table »; ainsi le prouvent beaucoup d'inscriptions; on trouve souvent [cunéiforme]; dans les textes de Nabouimtouk, on lit *mu-śa-ri;* donc nous lisons ici *muśarri* מְסַרִי. La lecture une fois obtenue avec sûreté, nous sommes très-heureux de trouver, en assyrien, un mot qui sert à dé-

signer la tradition par écrit et qui provient de la même racine que celle qui donne naissance à l'hébreu מסורה, et à notre mot de Massorètes. L'assyrien *muśarri* n'indique pas la table matérielle, mais le contenu intellectuel de l'écrit.

La racine מסר, du reste, n'est qu'une racine de formation secondaire; la véritable origine est יסר, en hébreu et en assyrien, où l'on trouve aussi *muśarri* remplacé par *iśarri*. Le premier mot est une formation avec le מ (*G. A.* § 217). Nous citons pour exemple le texte de Nabouimtouk (*W. A. I.* pl. LXVIII, n° 1, col. 1, l. 12):

Ina muśari sa Ur-ḫammu (?)
In scriptis Orchami
au Ilgi (?) *hablisu amur*
et Ilgi filii ejus legi.

אִן מַסְרֵי שֶׁאוּרְחַמָּא
וְאִלְגִי הַבְלִישׁוּ אָמַר ·

Quelques exemplaires portent *iśari* au lieu de *muśari*.

Assarhaddon (*Prisme*, col. II, l. 64) transcrit le mot par *mu-sa-rū*, avec le שׁ, comme s'il provenait d'une racine שרה.

L'or, l'argent, le cuivre (*ṣipir* et *ṣupur*) ont des représentants connus (*E. A.* p. 67 et suiv.); les pierres *mitpi* et *paratav* répondent à des objets que nous ne connaissons pas encore.

Le terme [cunéiforme] répond aux briques vernissées; on écrivait également par ce moyen. (Comp. *E. M.* t. II, p. 144.)

L'idéogramme exprime d'abord un dieu, puis un métal assez précieux pour que les rois Bélochides le placent toujours après l'argent. Nous y voyons l'étain, consacré dans l'astrologie babylonienne à la planète de Jupiter, que le dieu semble désigner, si, comme nous le croyons, notre raisonnement est juste. Nous connaissons l'expression phonétique du métal *anaku* (K. 197).

Nous sommes plus heureux au sujet de , qui est en même temps le dieu de la guerre, de la force, *Ninip-Samdan*, et « le fer », פַּרְזְלָא, ainsi que le prouve la confrontation des planches CI, ligne 10, et LXVII, ligne 11. D'ailleurs, le dieu Samdan, dans une tablette mythologique (K. 171), est nommé

, סַר פַּרְזְלָא.
śar par - zal - li.

Quant à [1], nous y voyons « l'antimoine », et nous y sommes conduits par une considération non philologique, mais par des vues qui ne manquent pas de force. L'idéogramme est un métal. (Voir le curieux passage des *Annales, B.* pl. LXXXIII, l. 6.)

Nous avons souvent parlé (*E. M.* t. II, p. 348 et suiv. t. I, 349; *E. A.* p. 67 et suivantes) des cinq tablettes en or, argent, cuivre, plomb et une cinquième matière composée, aujourd'hui oxydée, que M. Place trouva dans les fondations de Khorsabad et que les inscriptions mentionnent. Cette cinquième

[1] C'est la forme véritable de la lettre assyrienne.

matière a été analysée par M. le duc de Luynes, qui y a reconnu un mélange d'antimoine et d'étain. Or l'idéogramme de cette matière est :

« Les colonnes (la charpente) de cèdre et de lentisque, je les entourai d'une couronne de rosaces et je fis des interstices symétriques. »

Cette phrase se rattache toujours aux mots *ilisun usatrișa* עִלִישְׁן אֲשַׁתְּרִץ « je disposai dans des lignes droites. »

Le sens de *zulul* ne se donne que par les textes. Le mot doit signifier « colonne de bois » ou « charpente »; il a déjà été analysé *E. M.*

Urakkiś אֲרַכִּס est le paël de רכס « j'entourai »; nous en avons parlé à la ligne 139.

Miśir מִסְהִר « un cercle », de כהר « entourer », d'où provient aussi le mot assyrien סהר « lune »[1]. Le signe [cuneiform sign] *urudi* peut signifier « rosaces », et « airain »; je crois que l'acception de « airain », notion qui, d'ailleurs, est quelquefois exprimée par *namri* seul, est celle à laquelle il faut s'arrêter, à moins de voir une couronne de rosaces (*urud*, ورد) entourant le chapiteau des piliers en bois.

Urattâ niribsun אֲרַתָּא נִרִבְשֻׁן « j'en disposai symétriquement les interstices. » *Niribsun*, dans la même phrase, change avec *babisun* « leurs portes, leurs ouvertures », d'où dérive pour notre passage le sens de « interstices ».

La fin de la ligne 161 et le commencement de

[1] Le mot arabe شهر a donné naissance au mot astronomique *σάρος*. (*Rapport au Ministre*, p. 35.)

la ligne 162 contiennent la phrase remarquable à plusieurs points de vue, où l'on cite un mot phénicien *bit ḥilanni* qu'on traduit par l'assyrien *bit appāti;* ce passage a déjà été le sujet de plusieurs examens. (*E. M.* t. II, p. 347, 348; t. I, p. 17.)

Tout ce qui suit, à partir du chiffre 8 de la lig. 162 jusqu'à la fin de la ligne 165, est assez peu clair dans les détails.

On parle de huit lions jumeaux, c'est-à-dire accouplés deux par deux. Les mots 8 *aryaï* (*E. M.* t. II, p. 358) *tu'ami* le prouvent. Le dernier terme est תְּאֹמִי, qui rappelle l'hébreu תאם.

Les 50 talents, à peu près, sont indiqués par le chiffre suivi de *ta a an.* (Voir plus haut, à la l. 127.)

Ces lions sont fabriqués en l'honneur de la Grande Déesse, qui rappelle la Cybèle phrygienne.

Ina supar Biilti rabiti ippatḳu se transcrit ainsi :
אִן שֻׁפַּר בְּעִלְּתָא רַבְּתָא יִפַּתְקוּ ·

Au sujet de *supar,* voy. *E. M.* t. II, p. 384.

Ippatḳu, niphal de פתק, יִפַּתְקוּ pour יִנְפַּתְקוּ. Le verbe veut dire « perforer » et s'emploie ensuite en parlant des travaux de fouilles et de ciselage en matière dure. Ainsi par ex. Lay. pl. XXXVIII, l. 9; pl. XLI, l. 22; *R. Beh.* p. 31.

La suite, jusqu'au mot *akin,* l. 164, est presque inintelligible pour nous; on parle de *namriri* en bois de *timmi* et en cyprès qu'on avait posés à peu près 64 ou 4 *kupur* sur des *nirgalli.*

Ce dernier terme seul est intéressant; il permute

avec [cuneiform]; l'idéogramme formé par les deux premières lettres est celui de lion. La dernière lettre exprime l'idée de bien; le tout est rendu par *nirgali* ou *nirgalli*. Ce mot pourrait fournir la véritable forme phonétique du nom du dieu Nergal.

Mais un fait extrêmement important pour le déchiffrement, ce sont les conséquences qu'on peut tirer de ces passages unis à ceux d'une tablette mythologique (K. 29, coll. phot. n° 17, *b*). Le dieu de *TIG. GAB. A*, c'est-à-dire de Cutha (*E. M.* t. II, p. 324)[1], Nergal, y est nommé *ilu. aryā* écrit en toutes lettres. A cet endroit les « lions du bien » sont nommés des *nirgalli* נִרְגַלִּי. Nous avons donc ici à la fois la preuve de la prononciation du groupe [cuneiform], « lion », *aryā*, comme nous l'avions supposé, et du nom divin de Nergal, appliqué en même temps aux lions qui en sont les symboles.

La fin de la ligne 164 parle de l'ornementation des portes et dit : *ana irbitti saari usaṣbita śigarsun* « j'ai peint en différentes couleurs les marges des portes pour les embellir. » On transcrira :

אַן אִרְבְּתִּי שַׁעֲרִי אֲשַׁצְּבִת סִגַּרְשֻׁן

Usaṣbita אֲשַׁצְּבִת est le shaphel de צבת « orner », en chaldaïque; *saari* שַׁעֲרִי est l'hébreu שערי « les portes », qui en chaldaïque devient תרע.

Dans *śigarsun*, souvent employé, nous voyons un allié à l'arabe شجر « arbre, le jambage de la porte ».

[1] Comparez *E. M.* t. II, p. 219, 231.

La racine arabe, du reste, est identique à la racine hébraïque et araméenne סגר «fermer», le mot شجر lui-même veut dire «contenir», et شجار «le bois avec lequel on barre la porte».

Aṣmu aṣkuppi abni pīli darumi kisidti ḳatiya ṣirussin absim va assurrisin uṣasḥira.

«J'ai placé la matière des linteaux en grandes pierres *pīli*, des régions reculées de mon butin, au-dessus d'elles, et j'ai muré leurs parois.»

Asmu עַצְמָא semble être le עצם hébreu également avec l'acception de matière.

Aṣkuppi (voy. *E. A.* p. 81; Inscription de Londres, col. VIII, l. 7) exprime probablement les grands blocs d'albâtre (col. IX, l. 14).

Abni pili, ces pierres provenaient ordinairement du pays de Balad. (*E. M.* t. I, p. 296.)

Ṣirussin, 3ᵉ pers. du féminin, צִירֻשִׁן «au-dessus d'elles».

Absim אַבְשִׁם, la 3ᵉ pers. se trouve souvent, par ex. Inscr. de Londres, col. VIII, l. 47 et suiv.:

Sa *Nabu-habal-uṣur*
Quod (receptaculum) Nabopallasar

śar Babilu abu baniya
rex Babylonis, pater genitor meus,

ina agurri ibsimu.
lateribus confecerat.

שַׁ נַבוּ־הַבַל־אֻצֻר
סַר בַבִלוּ אַבוּ בַנִיָ
אִן אַגֻרִי יִבְשִׁם

Asurrisin אֲשַׁרִישַׁן « leurs parois »; c'est allié au chaldaïque אשרנא.

Usashira אֲשַׁצְּחַר shaphel de צחר (*E. M.* t. II, p. 299).

Le texte reprend, en ce passage identique à celui des Taureaux: *ana taprati usaliz*. Le mot *taprati* soulève des considérations sérieuses et des doutes. Nous l'avons traduit à cette place par « admiration », car on le rencontre souvent avec la possibilité d'admettre cette acception. Mais il y a des endroits où le même groupe ne peut signifier que « les sujets » d'un roi, et où il faut faire dériver *tabrati* de ברא « créer », et transcrire תַּבְרָאת « sujet », comme le sanscrit प्रजा *praǵa* « progenies » a le même sens de « sujet ».

Rien du reste ne s'oppose à admettre que la même forme araméenne cache deux mots très-différents, l'un provenant de פרא, l'autre de ברא.

La lecture d'*usaliz* est prise de la ligne 168, et nous y reviendrons.

Darumi matitan. Darumi דְּרָמֵי semble signifier « les contrées spacieuses »; *matitan* מַתְתַן est un pluriel irrégulier de *mat*. Cette étymologie pourrait paraître au moins hasardée, si ce groupe n'était pas substitué quelquefois à *kibrat arba'* « les quatre régions ». (Pavés des portes, *B.* pl. VIII, II, l. 25.)

Il faut revenir sur le mot *darum* que nous avons mal interprété par « prince, grand ». S'il y a la grandeur, c'est celle de l'étendue, et un passage de Sennachérib semble militer pour que nous mettions

définitivement la notion de « région » à la place de celle de « prince ».

Nous ne pourrions donner à l'assyrien *darum* le sens que les exégètes de la Bible attachent au mot דָּרוֹם, qu'on explique ordinairement par « sud » par ex. Deut. XXXIII, 23; Eccl. I, 6; Éz. XLII, 18; Job, XXXVII, 17. Le sens de notre mot est « tractus », en général « la région terrestre »; ainsi nous trouvons dans le Prisme de Sennachérib (col. I, l. 16) :

au malki miṣuti iduru taḥazi
et reges..... deficiebant pugnis,
darumisun izzibu va kima samdinni iṣṣar
tractus suos dereliquerunt, et sicut pulli avis
nigiṣṣi iṭis ipparsu asar la' ari.
.....clam sese subtraxerunt in locum desertum.

אוּ מַלְכֵי מְעֻצוּתָא יִעְדְרוּ תַחֲצִי
דַרְמִישָׁן יַעְזִבוּ ו כְּמָא סַמְדְנֵי עִצַּר
נְגִצֵּי עִטְשׁ יִפַּרְשׁוּ אֲשֶׁר לָא עֲרִי ·

Ligne 166. *Sa ultu ṣilik adi sillan ina imuk Aśur biilya aksuddi ina va sipar...... askan hekali satina astakkana śimāti.*

« Que depuis le commencement jusqu'à la fin j'ai conquis par la grâce d'Assour, mon maître ; et par le génie des artistes, j'ai fait ces palais, j'ai construit ces voûtes trésorières. »

La première phrase se retrouve sur la tablette en or, publiée *E. M.* t. II, p. 343 et suivantes. Néanmoins ni la transcription, ni la lecture ne semblent complétement assurées.

Sipar veut dire « magnificence » (p. ex. dans l'Inscription de Nabouimtouk, *W. A. I.* pl. LXVIII, col. 1, l. 17); ici, il signifie « art, génie »; car le groupe que nous n'avons pas exprimé dans la transcription se lit ainsi :

nisi.	*gusur.*	*ra — kil — ti.*
hominum	trabis	ingeniosorum

Satina שְׁאתַן, c'est le pronom au féminin, car le mot *hekal* se construit souvent ainsi. (*G. A.* § 82.)

Astakkana אַשְׁתַכַּן, 1re pers. iphtaal de שכן.

Śimāti « trésorière ». (Voy. *E. M.* t. II, p. 349.)

B. — CONSÉCRATION DU PALAIS.

Ligne 167. *Ina araḫ simi, ina yum mitgari Aśur abu iluhi, bilu rabu, au Istarāt asibut Assur kiribsina akri.*

« Dans le mois d'exaucement, dans un jour heureux, j'ai invoqué, dans ces palais, Assour, le père des dieux, le grand maître, et les déesses qui habitent l'Assyrie. »

Pour le commencement, voyez *E. A.* p. 132 et suivantes.

Le mot *simi* doit être transcrit שְׁמְעָא « audition », de שמע « entendre ».

Le féminin de *iluhi* « dieux » semble être *istarāt* « les Astaroth » עַשְׁתַּרֹת, et, en ce sens, ce passage fournit un curieux éclaircissement sur la religion des anciens Sémites. Un dieu seul est appelé Bel, « le

seigneur » ; mais tous les dieux sont des בְּעָלִי « des Bel » ; une seule parmi les déesses porte le nom d'*Istar*, c'est la déesse de la guerre ; mais toutes les déesses sont des עַשְׁתָּרֹת.

En hébreu nous connaissons également la déesse עַשְׁתֹּרֶת comme divinité phénicienne ; mais, au pluriel, l'hébreu indique par עַשְׁתָּרוֹת toutes les déesses de cette contrée. Ainsi dans les Juges, x, 6, on lit :

ויעבדו את־הבעלים ואת־העשתרות •

ce qui veut dire « ils adorèrent les dieux et les déesses » (des païens), et non pas « les images de Baal et d'Astarté » comme les interprètes de la Bible l'ont souvent rendu.

Akri אֶקְרָא est la première personne de קרא « invoquer ». (Voy. Hincks, *On the Ass. Bab. phon. char.* p. 311.)

Le roi continue :

Kaṭri zariri russā kaśpi ibbi, siri naṭluti tamartu kabittu rabis usamḫirsunuti va usaliza nuparsun.

« Je fis réclamer au peuple des cassolettes en verre, des œuvres ciselées en argent et en ivoire, des bracelets pesants, une offrande considérable, et j'ai égayé leur esprit. »

Kaṭri est, selon nous, un pluriel, de *ḳatar* קְטַר, de קטר « fumer », et nous le traduisons par « cassolette, vase d'encens ».

Ce mot קטר se retrouve souvent dans les inscriptions liturgiques ; *ḳuṭur* veut dire l'*encens ;* ainsi l'on trouve *ḳuṭurkun* קֻטְרְכֻן « votre encens ».

Zariri est une matière qui est souvent mentionnée dans les inscriptions ; et *russā*, qui se trouve surtout avec l'idéogramme « or », peut signifier, dans tous les textes, un ouvrage ciselé. En syriaque, le verbe ܪܣܣ veut dire « marteler ». Nous trouvons ainsi dans l'Inscription de Londres (col. III, l. 9, suiv.) :

Unati Harami
Supellectilia Pyramidis
ḥuraṣa russā
auro cælato,
ilubbu Marduk zariri et abni
palladium oraculorum vitro et lapide
aṣa'in.
operui.

אוּנָת מַרְדְּךְ
חֲרָצָא רְשָׁא
עִלְּב מַרְדְּךְ זַרְרִי וּאַבְנִי
אֶצְעַן ·

Kaśpi ibbu a été déjà examiné, et nous réitérons la remarque que nous avons faite à ce sujet.

Siri naṭluti שְׁרֵי נַטְלְתָא « des bracelets ou des ornements en or pesants. » Le verbe נטל veut dire « pondérer, être pesant », et *naṭluti* en est le participe. Le mot *siri* se retrouve également en hébreu (*Is.* III, 19), ou le mot שרות signifiant un ornement féminin. Dans le Thalmud et les Targumim, le mot שיר se retrouve souvent avec la notion de « chaînette », et en syriaque ܫܝܪܐ signifie « boucle d'oreille ».

Rabis usamḥirsunuti רַבִּשׁ אֲמַחְרְשֻׁנְתָא, le paël de מחר « imposer ».

Usaliza naparsun אֲשַׁעְלִז נַפְּרְשַׁן « j'ai égayé leurs esprits. » *Usaliza* est le shaphel de עלז ou de לוז, que nous avons mentionné à la ligne 165, et nous reviendrons sur ce sujet à la fin du commentaire. Quant à *naparsun*, la signification en semble être assez claire. L'arabe nous donne bien une racine نفر « assembler », d'où نفر qui veut dire « la totalité, l'assemblée »; mais nous ne croyons pas devoir nous prévaloir de cette analogie.

Alpi paśilli bitruti sa'i marūti ..... uṣṣiba.

« J'ai exposé devant eux les taureaux sculptés, séparés, égaux, ailés. »

La phrase qui contient ces mots renferme beaucoup plus de termes que nous n'en avons cité ici. Il s'agit de l'exposition d'objets sacrés, tels que nous en trouvons mentionnés dans l'Inscription de Phillipps, traduite *E. M.* t. I, p. 232, 233.

Ces objets se composent de deux taureaux sculptés, *paśilli* (*Bar. de Phillipps*, col. II, l. 27) פְּסִלֵי, ce qui rappelle l'hébreu פסל; *bitruti* (*ibid.*) de בתר « séparés, non accouplés l'un à l'autre »; *sai* שְׁוֵי « égaux, ressemblants » et, מַרְאֹת, « ailés ». Nous trouvons ce dernier mot dans le verbe תמריא (*Job*, XXXIX, 18), appliqué à l'autruche, et qui semble provenir de cette même racine sémitique מרא « élever ses ailes en l'air ».

Le verbe *uṣṣiba* est le paël de אצב, hébreu יצב, et se transcrit אִאַצִּב.

Marūti est suivi (fin de la ligne 168, et commencement de la ligne 169) de deux groupes dont il est difficile de connaître le sens. Ces deux groupes



et

finissent par l'idéogramme désignant *iṣṣuri* « oiseau », qu'on peut regarder comme le génitif dépendant, ou bien, ce qui semble probable, comme expliquant le mot « ailés ».

Il ne paraît pas que *nattig* ou *uśtur* doive être pris phonétiquement; néanmoins on trouve pour le premier *natgi*, ce qui pourrait faire penser à une explication pareille.

Suivent : *summi*, pour lequel, dans le passage cité du cylindre de Phillipps, on lit *usummu ; iśḥit*, au lieu duquel le même passage donne *iśiḥ*, et que nous expliquons hypothétiquement par « serpent », en y voyant סחח « traîner », et transcrivons : אַסְחַת.

Puis : *nûni u iṣṣuri ubul apśu.*

Le premier mot est écrit .

Nous avons souvent parlé de l'idéogramme remplaçant le mot assyrien *nûn*, c'est en même temps le mot hébraïque qui a donné naissance au caractère phénico-européen *n*, qui provient de l'image du poisson. La racine נוּן veut dire en hébreu « pulluler », d'où le mot נִין « postérité ». Nous sommes maintenant en état de prouver l'existence en assyrien de la même racine. M. Rawlinson a publié (*W. A. I.* pl. V, n. XX) une inscription d'un roi antique de la première dynastie; mais par suite de l'état fruste du monument britannique, elle a été fausse-

ment transcrite par nous *Sin. . . . nabi* (*E. M.* t. I, p. 276). M. Ménant a eu la bonne fortune de découvrir un texte inédit de ce roi, et ce nouveau document fournit deux fois le nom royal. Les lettres manquantes ont été rétablies par nous avec certitude; la dernière lettre est sûrement *am*, de sorte que nous lisons le nom du roi *Śin-inunam* « Sin fait pulluler », précisément comme sur des cylindres nous trouvons le nom *Śin-iribam* « Sin augmente »[1]. Au point de vue grammatical, cette découverte est importante, en ce qu'elle ne constate pas seulement l'existence d'une racine nouvelle, mais parce qu'elle donne une certitude absolue à l'interprétation du nom de Sennachérib, *Sin-aḫi-rib* « Sin augmente les frères ».

Au lieu de l'idéogramme au pluriel, le Baril de Phillipps (col. I, l. 19; col. II, l. 30) contient le singulier exprimé en caractères phonétiques, *nūnu iṣṣuru*. Ces passages confirment une fois de plus la lecture de ces idéogrammes, déjà prouvée par les textes de Khorsabad et les syllabaires (K. 110, K. 197).

Le complexe idéographique, *KAN. IK. ZU. AP.* a déjà été expliqué souvent, mais sans succès complet. (Voir *E. M.* t. II, p. 285 et *errata*, et t. I. p. 365; *M. H.* p. 45.) Nous maintenons la prononciation *ubul* comme celle qui présente la plus grande probabilité.

𒍪 𒀊 est expliqué par *apśu* dans le *Sylla-*

[1] Au sujet du *am* ou *av* paragogique, voir G. A. § 114.

bairę K. 110. *Sa la isu* « incomparable » se rapporte à tout ce qui précède.

La phrase parle donc des oiseaux, et des oiseaux représentant l'abondance de l'irrigation.

Les mots suivants *midit kurunnu* [cuneiform] *laru biblat sadi*, sont assez obscurs; le mot *kurunnu* כֻרֻנָא se trouve également dans le passage cité du Baril de Phillipps, et il est probable qu'il indique les objets exposés.

[cuneiform] est un signe inconnu, les syllabaires l'expliquent par *śi;* dans le texte babylonien on lit *śirarav kurunna* (col. II, l. 31); il se pourrait que ce fût la prononciation du mot énigmatique.

Sadi illuti risit matat « les hautes montagnes, les têtes des montagnes. »

Ana milki śarratiya se transcrit אַן מַלְכִּי סַרוּתִיָ.

Nous alléguerons maintenant le passage, cité plusieurs fois, où il s'agit évidemment d'une fête (col. I, l. 18) :

gaduv sa iluhi Harami au Babilu
gaudium deorum Pyramidis et Babylonis,

nūhav iṣṣurav usummu pilā śimat appari
pisçem, avem.....................

dispav ḥimiti sisbi dumuk samnu
....

karunnuv daspav sikar śatuv
piacula ....

Comparez avec ce passage obscur un autre passage qui se trouve col. II, l. 29 et suiv.

Nous reprenons l'explication à la fin de la ligne 173.

Assu ṭābu napasti yumi ruḳuti nada numma u kunnu paliya nahdis akmiša.

« Pour cela, je leur ai demandé le bonheur de la vie pendant de longs jours, la prospérité de ma race, la victoire du glaive. »

Ṭābu napasti טָבָא נַפְשְׁתָא « le bonheur de la vie. »

Yumi ruḳuti. L'expression idéographique équivalant à *ruhuk* est [cuneiform] *bu*. (*L.* pl. LXXXV, l. 16; pl. LXXXVI, l. 18.)

Nada numma. Le groupe [cuneiform], selon un syllabaire, a la valeur d'*ilamu*, et probablement celle de *zir;* en médoscythique, *numan* remplace dans les textes trilingues le perse *taumâ*, l'assyrien *zir.*

Nada est נַחְדָא de נחד.

Pour *kunnu paliya*, voyez *E. M.* t. II, p. 293, 336; *E. A.* p. 166.

Akmiša אֲכַמֵּס « je demandai ».

C. — EXERCICE DU POUVOIR ROYAL.

Les lignes 175 à 180 ne contiennent pas de difficultés ni de mots nouveaux, excepté dans *astakan nigutav* אַשְׁתַּכֵּן נִהֻגְתָא « j'exerçai de la juridiction ». Nous faisons venir ce mot de נהג « s'accoutumer », d'où l'hébreu מנהג, qui a la signification un peu moderne du mot « coutume, droit », et qui joue un si grand rôle dans l'histoire du judaïsme.

Les lignes 180 à 186 contiennent une nouvelle nomenclature d'objets offerts en tribut au grand roi; on y trouve :

De l'or, de l'argent, des vases en or et en argent, des pierres précieuses, *abni akartav* אַבְנֵי אַקְרְתָא, de יקר « cher ».

Des couleurs, du fer (comp. Botta, pl. LXVII, l. 11), qui est nommé *binut sadi* בִּנַת שַׁדִי « les produits des montagnes ».

Suit, ligne 181, un idéogramme dans lequel nous croyons reconnaître le sens de « mine ».

Puis le roi parle des étoffes teintes, du bdellium (*E. M.* t. II, p. 347) « des veaux marins » (*ibid.*).

Le mot suivant est *guḥluv*, que M. Hincks a traduit par « perle »; nous avons adopté cette traduction.

« Les chevaux de la haute Égypte, » *śuśi Muṣuri ṣiriti* סוּסֵי מָצְרָא צְרִתָא.

Ligne 185. Le passage parallèle de l'Inscription des Pavés des portes fournit simplement :

Tamartasunu kabidtav amḥar.
Munera eorum multa prehendi.

Amḥar, 1re personne du kal, au lieu de *usamḥir*, 1re personne du shaphel.

Usamḥirsunuti אֻשַׁמְחִרְשֻׁנֻתָא, le suffixe se rapporte aux dieux.

§ IV. — PÉRORAISON.

Avec la ligne 187 commence la péroraison, qui se retrouve dans presque toutes les grandes inscriptions.

Hekali satina Assur abu ilahi ina nammar panisa illati kinis lippalis va ana yami rukūti ṣitśan littaśgar.

« Que le père des dieux, Assour, bénisse ces palais avec l'éclat suprême de son regard, et garde leurs entrées jusqu'aux jours les plus reculés. »

On trouve souvent le membre de phrase *ina nummur punisu ;* la racine פנה veut dire « se tourner » ; nous expliquons donc le mot en question par « regard, *aspectus* », au lieu de « sculpture », qui est rendu par *punnani* פֻּנַּנִי, de פנן, au lieu de פנה.

Lippalis לִפַּלִּשׁ, précatif du niphal de פלש, dont nous avons parlé à la ligne 12.

remplace *ṣit* (*E. M.* t. II, p. 88, 288; *Syll. K.* 64).

Littaśgar לִתַּסְגַר semble être le précatif de l'ittaphal de סגר « fermer ».

Ligne 189. *In pisu illu lissakin va alapu naṣiru ilu musallimu immu u musā kiribsun listabru va ai ipparkū idāsun.*

« Qu'il demeure dans l'aspect suprême, » c'est-à-dire « qu'il reste devant le roi. » Ainsi nous lisons une phrase finale de l'Inscription de Borsippa (*E. A.* p. 188). Nous transcrivons : אִן פִּישׁוּ עִלָּא לִשַּׁכִן.

La phrase suivante s'adresse aux deux taureaux d'entrée, ou plutôt à l'image doublée, dont l'un signifie la protection, l'autre la conservation du bâtiment. L'un est le *naṣiru* נָצִרָא, l'autre le *musallimu* מְשַׁלְמָא.

« Qu'ils propagent la béatitude, » *immu* הִמָּא, « et la fortune, » *musā* מְשַׁע de ישע.

Listabru est un précatif istaphal de ברה, et a le sens de « propagent, perpétuent ». Nous écrivons :

הִמָא וּמִשַׁעָא קִרִבְשָׁן לִשְׁתַּבְּרוּ

Ai ipparkū idāsun. (V. l'explication donnée aux différents passages à partir de 99. *Sa asar śalmi idaï la ipparkū.*) Le mot *ai*, comme mot indépendant, est garanti par différents passages; ainsi par celui d'Assarhaddon (Prisme, col. vi, l. 32 suiv.) :

In kirib hekal sātu
In regia ista
Alapu paḳidu sídu paḳidu
Taurus inspiciens, leo inspiciens,
naṣir kibiś śarrutiya
protegens fortitudinem regni mei,
sum ḫadū kabidtiya
nomen .... honoris mei,
daris listabrū ai
in sempiternum perpetuent donec
ipparkū idāsa
semoveantur pedes illius.

אִן קִרִב הֵיכַל שָׁאתָא
אַלַפָא פַקִדָא שִׁידָא פַקִדָא
נַצִר כִבְסִי שַרוּתִי
שָׁם חַדוּ כַבִדְתִי
דַרִשׁ לִשְׁתַבְּרוּ אַי
יִפַּרְכוּ יִדָאשָׁא

Dans ce passage, comme peut-être aussi dans le nôtre, le suffixe possessif de *ida* semble se rapporter

à la maison, de sorte que le sens sera : « jusqu'à ce que ces taureaux s'en aillent du pied de ce mur. »

Le mot *ai* אַי, particule connue dans les autres langues sémitiques, semble ici avoir la signification de « jusqu'à », ainsi dans le Baril de Nabouimtouk, col. II, l. 29:

ai *irsā*
donec permittent
ḥiditi.
sortes.

אַי יִרְשָׁא חֲדִיתָא

Ailleurs (*B.* pl. LXVIII, 6) on lit : *ai irsisu.*

Cette particule אַי a, en dehors de la signification de « jusqu'à », celle de « jamais », et il faut entendre ainsi les paroles : « jamais les taureaux ne se sépareront de ce seuil ! » De même, dans une prière extrêmement curieuse de Sardanapale V (VI), qui, du reste, ne contient rien qui accuse le langage d'un roi, et qui appartient, avec une très-grande probabilité, à la liturgie assyrienne, on trouve plusieurs fois cette locution (K. 163, coll. phot. n° 131) :

..... *napkirtav* *sa in panika kunnu*
Risus (?), memores mei qui in facie tua æterna,
lipśuśu *ḥulnūa,* *ai* *yuḳarribuni**
diminuant ærumnas meas, donec appropinquent mihi
uṣbanu ukkum ilu.
furor ira[que] dei.
Kirittav *killatav* *ḥiṭituv* *lipsuru-*
Peremptiones contemptionis peccati[que] reconcilient me

nisu *mabad*
cum eo, quippe qui servus (sum)

nissu *zikar* *ilāni* *rabuti.*
operis ejus, memor deorum magnorum.

In *pika* *danna* *lubā'* *kibiti*
In ore tuo potenti veniat auxilium.

Kima *samiī* *lulil* *asru* *u* *ikar* *lusūni*
Sicut cœlum splendeat felicitate et divitiis beet me,

kima *irṣitu* *lubilu* *asru* *u* *śinu* *ṭabi.*
sicut terra abundet felicitate et multitudine bonorum.

... נַפְכְּרְתָא שַׁאְן פַּנִיךְ כְּנָא לִפְסָסוּ חֲלְנוּי
אֵי יַקְרִבוּנִי עֻצְבָּנָא עִכָם אִלָהָא
כִּרְתָא קִלָתָא חִטְאתָא לְפַשְׁרוּנִישׁוּ מַעְבַד
נִשׁוּ זִכַר אִלָנִי רַבְתָא
אִן פִּיךְ דַנָּא לֻבָא כִבִתָא
כִּמָא שַׁמֵי לוּלִל אַשְׁרָא וִיקַר לֻשְׁעֻנִי
כִּמָא אִרְצִתָא לֻבִל אַשְׁרָא וּסִינָא טָבִי

Que le regard de sollicitude qui brille dans ta face éternelle dissipe ma tristesse, et que jamais ne m'approchent la fureur et le courroux du dieu.

Que l'anéantissement de ma méchanceté et de ma légèreté me réconcilient avec lui, car je suis l'esclave de sa puissance, le serviteur des dieux puissants.

Que de ta face puissante me vienne mon bonheur.

Qu'il brille comme les cieux, et me bénisse par la félicité et par la richesse.

Qu'il soit abondant comme la terre, par la félicité et la multitude des biens.

A partir de la ligne 191, les mots ont été déjà en partie expliqués dans des travaux antérieurs.

Kibitussu malku banusu sibatu lillik, liksud littati.

« Avec son aide (l'aide du dieu), au roi qui a construit ceci viendra la progéniture, et il aura de la race. »

Comparez, pour la plupart des mots, *G. A.* § 204; *E. M.* t. II, p. 281.

Ana yumi darūti lilbur ipiššan « jusqu'aux jours reculés durent leurs créneaux. »

Yumi darūti יְמֵי דָרוּתָא, de דור « durer ». On dit aussi « des eaux perpétuelles » *mi darūta*. Voyez *M. H.* l. 16.

Lilbur לִלְבַר, précatif de לבר « durer » (*E. M.* t. II, p. 293; *E. A.* p, 166).

Quant à *ipiššan*, l'assimilation est assez difficile; nous comparons *ipidu* à אפד « entourer », d'où le fameux אֵפוֹד du grand prêtre. Le mot אֲפֻדָּה veut dire « pallium, humerale », et nous donnons au terme architectonique l'acception de « créneau ». Le mot se transcrira donc אֲפִדְּתָן. Dans quelques inscriptions de Sargon, le *ipid* paraît comme le dernier ouvrage architectonique qui couronne l'édifice.

Ligne 195. *Ina sipirtisa illitiv lişā asib kiribsan* « que celui qui les habite en sorte avec la plus grande magnificence. » La lettre [cuneiform] est expliquée par *sapar*, donc on pourra attacher à [cuneiform] le sens de *sipirti* שִׁפְרְתָא.

On peut aussi substituer à *sipirti* le mot *ri'at*, car le monogramme en question peut se lire *ri'a* « pas-

teur, roi »; le mot *ri'ut* רְעוּת « protection », ne change pas le sens de la phrase, à moins qu'on ne veuille rapporter *ri'ut* au dieu, et traduire : « Que, dans la protection suprême (du dieu) en sorte l'habitant. »

Liṣâ לִיצָא est le précatif de אצא « qu'il sorte »; le contraire, « entrer », est exprimé en assyrien par le verbe ערב, dont la signification, qui était difficile à constater, est maintenant assurée.

In ṭub . . . . , nuk libbisu au namar kabatti kiribsu lisaliza, lisba buhari.

« Qu'il s'y réjouisse dans la joie de ses entrailles, la satisfaction de son cœur et l'obtention de ses désirs, que son éclat y soit septuplé. »

In ṭub « dans la satisfaction », אֶן טוב, de la racine connue. Ainsi on le trouve (Tiglatpileser, *Prisme* col. VIII, l. 61) :

ina ṭub libbi.
in delectatione animi.

Il est clair que le monogramme encore inconnu cache une chose analogue; nous l'avons donc rendu par « entrailles ». Un syllabaire (K. 110) l'exprime par *passuru*, que nous ne savons expliquer.

Le mot *nuk* appartient grammaticalement à la même catégorie que *ṭub;* nous le rattachons à נוק; la racine, en arabe, veut dire « approprier ». Ainsi نايق veut dire « un homme élégant, délicat ». Les syllabaires ont un mot *nug* « plaisir ».

Namar kabatti, l'infinitif de נמר, l'action de *voir son but*, ou son honneur.

Lisaliza לִשַׁעְלִז nous semble être le même mot que celui que nous avons analysé plus haut, le précatif du shaphel עלז, ou peut-être d'un verbe לוז « être doux », qui trouve son analogie dans les langues sémitiques.

Nous devons pourtant une explication à nos lecteurs au sujet de cette hésitation entre deux racines d'un ordre aussi différent. La question que nous soulevons touche à une question de principe qui découle tout droit de l'application de l'écriture touranienne à une langue sémitique. Car dans l'écriture manque l'articulation du ע qui laisse des traces constantes de son existence dans la racine, dans les mots dérivés, précisément comme une substance se montre par les réactifs chimiques.

Le ע n'altère pas l'*intégrité* de la racine, il forme des racines *entières*, tandis que le א, le ה et le י produisent des conjugaisons défectives. Or, la confrontation de toutes les formes du verbe décide seule de l'emploi ou du ע, ou des lettres serviles, et cette *décision n'est jamais infirmée* par la philologie sémitique. Si nous n'avions que les formes *uppus*, *usipis*, nous ne saurions pas comment les transcrire, parce qu'elles n'indiquent pas plus le ע que les autres lettres; mais lorsque nous voyons *ipis*, *itipus*, *ipas*, nous sommes forcés d'admettre une racine עפש, car les formes analogues provenant de אפש seraient *apas*, *ittibis*, *apis*.

Pour revenir à *usaliz*, la question serait tranchée en faveur d'une racine concave לוז en ליז, s'il n'y avait

pas eu en même temps la forme *iliz;* or, celle-ci présuppose la racine עלז, dont le shaphel serait *usiliz* et non pas *usaliz*. La question est alors de savoir si le mot *iliz*, qui évidemment a une acception analogue à *usaliz*, provient réellement de la même racine.

Au sujet de *lisba buhari*, voyez *E. M.* t. II, p. 336.

Ici finit l'Inscription, que l'on pourrait désigner sous le nom de Fastes. Nous en possédons tous les éléments, car, en comparant les fragments des différentes salles avec la place qu'ils occupent sur le plan de M. Botta, il paraît certain qu'elle ne pouvait avoir un plus long développement. Cependant on devait s'attendre à trouver dans ce grand monument la péroraison générale qui semble avoir été traditionnellement suivie par les autres rois assyriens et même par les Achéménides, pour terminer le récit de leurs exploits, en recommandant à leurs successeurs le respect de leur œuvre, et en chargeant des malédictions du ciel celui qui oserait porter une main coupable sur les palais qu'ils ont élevés; mais il n'en est rien, et nous ne trouvons cette recommandation qu'une seule fois à la fin du texte inscrit sur les montants des portes, à la suite du texte identique de notre inscription, et qui est ainsi conçu (Botta, pl. LXVIII, l. 8), avec la restitution que d'autres textes nous permettent d'en proposer :

8. . . *yāti Sargina asib kirib hekal*
Itaque Sargon, habitans in regia

9. *sāsa balaṭ napastiv yumi ruḳuti ṭub*
ista, vitam animæ per dies remotos, beatitudinem

. . . .
viscerum

10 . . . . *libbi au namar kabadti*
satisfactionem cordis et obtentionem finium

lisim simāti
sorte attingat!

11. *ina ri'utisu illitiv liṣā* . . . .
In magnitudine sua suprema exeat

12. *natluti sidi darumi*. . . . .
ponderosa . . . .

13. *au tahmāti lagruna kiribsa. Ana arkat*
et vallium accumulet in ea. In diuturnitate

14. *yumi rukuti arkū in śarrani habliya*
dierum longorum successor inter reges filios meos

anḥut hekal
ruinam regiæ

15. *suatu luddis, muśarai limur va pasus lipsus niḳā*
illius instauret, lecturam mei legat. . . . .

16. *likki; ana asriśu lutir; Aśur ikribisu*
. . . . . in locos eorum reintegret, Assorus preces ejus

isimmi
exaudiet.

17. *munakkar siṭriya au sumiya pala'* —
Alterans scripturam meam et nomen meum gladium

su liskip
ejus deprimat,

18. *sumsu zir su ina mati liḥalliḳ ai*
nomenque semenque in terra exterminet donec

irsisu rimu.
dederit ei veniam.

8 יָתִי סַרְכִין אַשִׁב קִרִב הֵיכַל

9 שָׁאשָׁא בַלַט נַפְּשָׁתִא יוּמִי רָהְקָתִא טוּב ....

10 [גוּק] לִבִּא וּנַמַר כַּבַדְתִא לְשִׁם שִׁמָתִא

11 אַן רִעוּתִשׁוּ עְלְתִא לִיצַא.....

12 נַטְלָתִא שִׁירִי דַרְמִא.....

13 וּתַהְמָתִא לַגִרְנָא קִרְבְשָׁא • אַן• אַרְכַת

14 יוּמִי רָהְקָתִא אַרְכוּ אַן סַרְגָא הַבְלִי אַנְחוּת הֵיכַל

15 שְׁאָתָא לָדִש מַסַרִי לִימַר וּפַשָׁש לִפְּשָׁש נִקָא

16 לִקִו אַן אַשְׁרִשׁוּ לָתִר• אַסַר אִקְרִבִישׁוּ יִשְׁמַע

17 מַנַכַּר שִׁטְרִי וּשְׁמִי .....סוּ לִשְׁכַף

18 שָׁמְשׁוּ זְרְעִשׁוּ אִן מַתִא לַחַלִק אַי יִרְשַׁאשׁוּ רֵהְמָא:

Et ainsi soit-il que Sargon, qui habite ce palais, soit conservé par le destin pendant des années éloignées, pour une vie longue, pour le bonheur de ses entrailles, pour la satisfaction de son cœur, et qu'il se voie arriver à son but!

Qu'il amoncelle dans ce palais des [trésors] immenses, les butins de tous les pays, [les produits des montagnes] et des vallées!

Quiconque dans la suite des jours, parmi les rois, mes fils, me succédera, qu'il restaure ce palais s'il menace ruine, qu'il lise mes inscriptions, qu'il dresse un autel, qu'il fasse un sacrifice purificatoire (?), qu'il remette tout en place. Alors Assour écoutera sa prière.

Mais celui qui altère mes écritures et mon nom, [qu'Assour le grand dieu] abaisse son glaive, qu'il extermine dans ce pays son nom et sa race, et que jamais il ne lui pardonne ce péché!

FIN DU COMMENTAIRE.

GRANDE INSCRIPTION

DU PALAIS DE KHORSABAD.

COMMENTAIRE PHILOLOGIQUE

RÉDIGÉ

PAR M. JULES OPPERT.

SUPPLÉMENT.

L'adage *Dies diem docet*, vrai dans toutes les sciences, peut surtout trouver son application dans une branche du savoir humain où tout naguère était à découvrir, et où la sagacité individuelle, soumise à tant de bizarres conditions, à tant de hasards, devra longtemps encore suppléer à la tradition interrompue depuis des siècles. Nous nous sommes suffisamment expliqué, dans le commencement de ce commentaire, sur les difficultés que présente le dictionnaire assyrien; il nous sera donc permis de reprendre en sous-œuvre quelques points, peu nombreux en comparaison des questions que nous avons élucidées, et minimes en comparaison des faits acquis à la science. Mais quelque accessoires que puissent paraître ces particularités, ces petites découvertes grammaticales et lexicographiques, elles ne doivent pas être passées sous silence, aussitôt

qu'on a été assez heureux pour les acquérir; car le maintien de ces erreurs peut en engendrer d'autres, et la constatation de la vérité doit nécessairement contribuer à l'éloignement des difficultés encore subsistantes.

Les questions de grammaire sont presque entièrement résolues. Depuis la publication des *Éléments de la Grammaire assyrienne*, en 1860, aucun principe nouveau n'est venu modifier le système; les seuls faits qui méritent d'être signalés sont des preuves confirmatives des bases précédemment établies. Nous suivrons pas à pas les quelques développements que nécessiteront les questions grammaticales.

REMARQUES GRAMMATICALES.

LOIS PHONÉTIQUES.

Les lois phonétiques de l'assyrien, comparées à celles des autres langues sémitiques, sont telles qu'elles ont été présentées dans les paragraphes 7 à 24 de la Grammaire.

Les premières lignes du tableau du § 8 sont à établir ainsi :

Assyrien.	Hébreu.		Assyrien.	Hébreu.
ש	שׁ, שׂ	au lieu de	ש	ש
ס	ס		ס	ס, שׂ

Les deux lettres séparées en hébreu שׁ et שׂ ne sont pas encore distinguées en assyrien, ce qui est très-important pour l'histoire de la langue hébraïque elle-même[1]. Ainsi nous avons :

[1] Nous n'avons pas voulu changer dans ce supplément la trans-

Assyrien.	Hébreu.		Assyrien.	Hébreu.	
שדד	שׂדד	être plan.	בשם	בשׂם	embaumer.
שדה	שׂדה	étendre.	נשא	נשׂא	élever.
שום	שׂום	poser.	נשג	נשׂג	atteindre.
שמאל	שׂמאל	gauche.	עשר	עשׂר	dix.
שנא	שׂנא	haïr.	עשב	עשׂב	herbe.
שרף	שׂרף	brûler.	פרש	פרשׂ	étendre.
שר	שׂר	prince, roi[1].	פשק	פשׂק	tordre.

Quand il y a à la fois ס et שׂ en hébreu, l'assyrien a également et ס et ש; le premier surtout à Babylone, le second à Ninive; nous citons פלס et פלש, כבס et כבש.

Il est bien entendu que la transcription par ש ou par שׂ ne préjuge rien sur la prononciation même des Assyriens.

Un autre équivalent composé est celui de נז hébreu, et de כצ assyrien; ainsi נזר hébreu est en assyrien כצר; נזז devient כצץ. Dans les autres langues sémitiques, la combinaison כצ est anomale.

Un כ ne remplace que rarement un ק, *et vice versa*, à moins que toute la combinaison ne devienne plus douce ou plus dure; ainsi de חקל, on a l'équivalent ninivite חכל; de ככר : קקר; mais ces cas sont rares.

Un autre changement, c'est le remplacement par

cription que nous avons suivie jusqu'ici; mais le progrès de nos études a rendu nécessaire la suppression du point sur le שׂ. Cette question se rattache à des études sur la prononciation antique de la langue assyrienne qui seront exposées dans une lettre de M. Oppert à M. Ménant.

[1] Voir la remarque à la ligne 1 de l'inscription.

un ה assyrien du ח hébreu, arabe, syriaque et éthiopien; cette substitution mésopotamienne n'est pas sans analogie dans les idiomes de Sem [1], et le commentaire en a déjà rendu compte. Nous citons, par exemple :

Assyrien.	Hébreu.
רהק	רחק loin.
לקה	לקח prendre, trouver.
פתה	פתח ouvrir.
רהם	רחם entrailles, miséricorde.
הדש	חדש nouveau [2].
הד	חד un.

Dans la grande majorité des cas, pourtant, le ח des autres langues sémitiques est également représenté en assyrien par un ח.

[1] Nous citerons la langue des Sabéens et le dialecte de Galilée, où l'on ne pouvait distinguer, selon le Talmud, les lettres א, ע, ה, ח.

[2] La forme *muddis*, dans les titres de Nériglissor et de Nabonid, est le participe paël de הדש (non expliqué, *E. M.* t. II, p. 325); *ludis* et *luddis*, souvent employés dans les formules imprécatoires des fins de textes, sont, l'un le précatif du kal, l'autre le précatif du paël. L'infinitif du paël se trouve sur la pierre d'Aberdeen (*W. A. I.* pl. XLIX, col. III, l. 23), dans un texte de Sardanapale VI (coll. ph. 89, a. K. 120); il est *uddus*. Selon ce que nous avons dit précédemment sur l'art de dégager les racines (voir *Journal asiatique*, 1864, t. III, p. 412), il est évident que, dans cette forme de l'infinitif paël, le *d* ne peut être que la seconde radicale. La racine est donc הדש, et les formes sont לֻדֵּשׁ, מְהַדֵּשׁ, לְהַדֵּשׁ, הַדֵּשׁ. Le פ׳ ה׳ se conjugue comme le פ׳ א׳.

NOMS DÉCLINABLES.

Il n'y a qu'à confirmer, en général, les principes qui régissent le *nomen*, ou substantif ou adjectif. Les grammairiens futurs, néanmoins, devront insister sur la déclinaison de noms masculins ל״ה, qui confirme également, de la manière la plus irréfragable, le principe des trois cas en *u*, *a* et *i;* le pluriel est formé en *ut*, comme le pluriel des adjectifs masculins. (§§ 48, 56, 58, 77.) On déclinera donc :

Singulier.	Pluriel.
נְקוּ, la victime.	נְקָתָא · נְקָת
נְקָא	נְקָתָא
נְקִי	נְקָתִא

Ainsi se déclinent אֲבוּ « le père, » זְכוּ « le pacte, » רַבוּ « grand. » Les pluriels en אנא et ־י sont moins fréquents pour cette classe de mots.

Le chapitre des suffixes est établi depuis longtemps, et il n'y a que la question des dialectes qui nous conduise à une addition. En effet, dans des formules le suffixe de la 3ᵉ personne au féminin du singulier est quelquefois שִׁי, au lieu de שָׁא, et concurremment avec cette forme.

Les formes ־כָן, ־כִן, ־שָׁן, ־שִׁן, proviennent des suffixes amplifiés ־כָנוּ, ־כִנָא, ־שָׁנוּ, ־שִׁנָא.

Pronoms. Parmi les pronoms personnels (§ 81), le féminin singulier et le masculin pluriel de la 2ᵉ personne ont été *réellement constatés* sur les monuments

(coll. ph. 111, K. 142 *et passim*, *Prisme de Sardanapale*), et dans les formes que nous avions proposées. La leçon *attunu* au masculin conduit naturellement à *attina* au féminin, et nous aurons :

אַתָּ, « tu (homme), » אַתִּי, « tu (femme). »

אַתֻּנוּ, אַתֻּן, « vous (hommes), » אַתִּנָא, אַתִּן, « vous (femmes). »

Quant aux autres pronoms, il se pourrait que, contrairement à notre opinion (*E. M.* t. II, p. 162; *G. A.* § 87), mais conformément à celle de M. Hincks, le mot *mala* מַלָא signifiât non pas « qui, ne pas, » mais « tout ce qui, » quelles que soient les raisons que nous puissions encore alléguer en notre faveur.

Noms de nombre. Parmi les nombres, nous constatons la présence du pluriel de *un* : אַחַדֵי — אִחְדֵי (*W. A. I.* pl. XIX, l. 81) « les uns, les autres; » puis la forme הד, dans הֶדֵי, « un; » הֶדִשׁ (adverbe), « seul. »

Dans les nombres dérivés, nous avons omis, à côté des formes שְׁלְשָׁא (§ 99), celle de שְׁנוּ.

L'idée du réfléchi est exprimée, en assyrien, comme dans toutes les langues sémitiques, par une métaphore. Ainsi l'hébreu dit pour « moi-même » la parabole « mon os, » l'arabe « mon âme, mon souffle; » l'assyrien emploie « mes entrailles, » רְהְמָנִי[1].

VERBES.

La classification des verbes est aussi complète qu'elle peut l'être; mais il resterait à insister davan-

[1] Nous reviendrons sur ce point à la discussion de la ligne 77.

tage sur l'article 114, qui parle des formes verbales développées de l'aoriste simple. La crainte de trop systématiser avait empêché l'auteur d'entrer plus avant dans le développement des aoristes *apocopé*, *antithétique* en *a*, et *paragogique* en *amma*, qu'on retrouve dans la Grammaire arabe.

Le progrès de nos études a démontré que cette réserve était exagérée, et qu'il faut au moins consacrer quelques mots à l'aoriste en *ma* ou *va*[1], qui paraît avoir donné naissance au *ma* si obscur, traité au § 244. Nous aurons donc, en conjuguant seulement le *kal*, l'aoriste paragogique sans revenir sur les autres voix :

	Singulier.	Pluriel.
1re p.	אַזְכֻרַמָּא	[2] נַזְכֻרַמָּא
2e p. m.	תַזְמֻרַמָּא	תַזְכֻרוּנַמָּא
2e p. f.	תַזְכֻרִינַמָּא	תַזְכֻרָאנַמָּא
3e p. m.	יַזְכֻרַמָּא	יַזְכֻרוּנַמָּא
3e p. f.	תַזְכֻרַמָּא	יַזְכֻרָאנַמָּא

Les formes comme *ibḫuranamma* (Bisoutoun, *passim*), *issunamma*, font supposer, avec une certitude presque complète, des analogies comme *tabḫurinamma* et *tabḫuranamma*.

Toutes ces formes paragogiques, se plaçant à la

[1] Il rappelle les formes de la poésie hébraïque en מו, comme תבלעמו, יכסיומו, et tant d'autres.

[2] Les exemples, du reste peu nombreux, semblent donner *ni* au lieu de notre *na;* ainsi on dira, à la 1re personne du pluriel, *nizkur* au lieu de *nazkur*; mais le *nu* de *nuzakkir* doit être maintenu.

fin des phrases, se lient avec ce qui suit, de sorte que dans le *ma* ou *va* de la fin, on peut réellement voir une sorte de copule.

Nous devons donc considérer comme vidée, dans le sens négatif, la question du נַמָּא, *numma* « ensemble, » dont il a encore été traité dans le commentaire. (*G. A.* § 201; *E. M.* t. II, p. 223.)

La paragoge *ma*, ajoutée aux suffixes, telle que *aksudassumma* (*Inscription*, l. 117), *liskunassumma* (*Caillou de Michaux*, col. IV, l. 18), appartient à la même classe de phénomènes grammaticaux.

Quant aux verbes défectifs, il y a peu de chose à ajouter; les verbes 'פ״א ont presque toujours *u* à l'aoriste, sauf אכל « manger, » qui forme יָאכֻל.

Précatif. Depuis longtemps nous avions soupçonné que le précatif ne se bornait pas à la troisième personne, mais qu'il était, comme les formes analogues en arabe et en araméen, seulement formé par l'aoriste avec le ל préposé. M. Hincks avait déjà cru voir une première personne dans les formes לְפַצֻל qui devaient être distinguées de la troisième לִפְצֻל. Nous venons de trouver la preuve de cette supposition dans une prière (col. ph. 29, *b.* K. 43), où on lit *anaku lublut*[1], אֲנָכוּ לֻבְלֻט; ailleurs nous

[1] Tout en rendant hommage au mérite éclatant de M. Hincks, nous ne pouvons pas accéder à tous ses principes soi-disant grammaticaux qui manquent généralement de simplicité, et par cela même de justesse. Dans une note d'un écrit sur la polyphonie, M. Hincks veut bien reconnaître que dans les *Éléments de la Grammaire assyrienne* il se trouve plusieurs grands principes qu'il adopte; mais il dit qu'en dehors d'erreurs *mineures* qu'il ne signale

croyons voir la seconde dans *lūtapparraśa* (coll. ph. 21) לְתִפַּרְסָא. Seulement la 3e personne du féminin a disparu et s'est confondue avec la forme du masculin. Le § 164, *G. A.* est à rectifier dans ce sens.

pas, il y voit des *erreurs pernicieuses* (*sic*) qui *pervadent* tout l'ouvrage. M. Hincks, cette fois, veut bien spécifier nos aberrations, et, après l'avoir écouté, il faut avouer que la terreur qu'inspire son épithète diminue singulièrement. « Tout ce qui a la seconde radicale redoublée n'est pas un paël, et un paël peut ne pas avoir la seconde radicale redoublée. » Nous n'avons jamais dit le contraire. — « Les פ״י hébreux ne deviennent pas, en assyrien, des פ״א, mais des פ״ו. » Nous sommes fâché de persister dans l'impénitence finale; il n'y a pas de פ״ו. Aux mots hébraïques יָלַד, תּוֹלָדָה, יָשַׁב, מוֹשִׁיב, correspondent les assyriens *alid*, *talidat*, *asib*, *musesib*, et non pas *valid*, *vasib*, *etc.* Enfin, en dernier lieu, nous sommes accusé de ne pas distinguer entre les formes de l'aoriste *mutatives* et *permansives*. A cette occasion, M. Hincks ne s'explique pas, et nous ne le comprenons pas; toute la sagacité de nos amis, ainsi que notre investigation n'ont pu trouver dans les écrits de M. Hincks même le moindre vestige qui pût nous éclairer sur sa découverte.

Espérons, toutefois, que cette découverte sera plus *permansive* que celle du prétérit assyrien, dont M. Hincks a essayé de donner les terminaisons; ce sont, singulier 1re pers. *ku*, 2e pers. *ka* et *ki* (comparable à l'éthiopien), 3e pers. — et *at*, au pluriel, 1re pers. *nu*, 2e pers. *tun* et *tin*, 3e pers. *u* et *a*. Mentionnons tout d'abord que, pour la 2e pers. masc. et fém. du singulier, pour la 1re et la 2e pers. du pluriel, M. Hincks n'essaye pas même de donner d'exemples. Il est réduit, pour la 3e pers. du pluriel, à produire les pronoms *sunu* et *sina!* Pour la 3e pers. du singulier, il substitue des participes. Quant à la 1re pers. en *ku*, voici comme M. Hincks la trouve. Il allègue *anaku* « je, » et une forme *sarraku* « je suis roi. » Quand même on ne devrait pas lire *sarratus*, on conviendra que le mot « je » ne prouverait pas l'existence d'un *prétérit* verbal. Puis il nous présente une forme *usbaku*, selon lui la 1re pers. de צבא. D'abord, on ne lit jamais *usbaku*, mais toujours *uśbakuni*, dans les inscriptions de Sardanapale III, dans la phrase : « Pendant qu'ils me retinrent à Ninive, etc. » *Uśbakuni* est la 3e pers.

Formation des voix. L'assimilation du ת dans l'iphteal et l'iphtaal (§§ 128, 143) a lieu, dans des cas très-rares, pour d'autres lettres que les suffixes. Nous citons, par exemple, יִלְּקִי pour יִלְתַּקִי (K. 46).

Verbes quadrilitères. Nous avons déjà remarqué, dans le commentaire, que la *Grammaire* omet la mention du *shaphalel* et de l'*istaphalel* des verbes quadrilitères; le nombre des voix pour ces verbes s'élève donc à six.

Suffixes verbaux. A côté des formes ordinaires, comme יֻזַכְּרְשׁוּ, il faut noter יֻזַכְּרַשׁוּ, et avec le *ma* paragogique, יֻזַכְּרַשְׁמָא.

Adverbes. La classe des particules offre les plus grandes difficultés pour l'interprète; on peut même dire qu'elle est la partie la plus ardue de toute la grammaire, parce que les langues congénères ne fournissent que peu de points de comparaison, et il n'est accordé qu'à la sagacité du traducteur de se rendre compte de la valeur de ces mots qui donnent la vie à la langue.

Il est possible que (§ 201) il ne faille pas lire אֶפְּכִי,

du pluriel de שבך à l'iphteal avec le suffixe. Sans suffixe, ce serait *yuśśabaku* יֻסַּבַּכוּ, ou même *yuśabaku* יֻסַבַּכוּ (*G. A.* § 128), et contracté avec le suffixe (*ibid.* § 197) יֻסְבַכוּנִי. Voilà à quoi se réduit la 1re personne en *ku*. Et ce *seul* exemple, si même il était avéré, ne pourrait avoir une grande portée, quand on le compare aux milliers de formes des aoristes fournies par les textes.

La fin des prières de Nabuchodonosor est à modifier dans le sens indiqué. (Voir *E. M.* t. II, p. 284, t. I, p. 156.) — Le passage se traduira donc :

« Avec ton assistance, ô Mérodach, le sublime, j'ai bâti ce palais. Puissé-je, sans douleur, trôner à Babylone, y trouver du repos, y

mais אַרְכֵי «après [1],» quoique la première forme trouve bien son équivalent en syriaque; le mot אַרְכֵי a sûrement la signification de «après,» surtout comme préposition.

Il faut rayer נְמָא (voir plus haut), et ajouter אֵי, «jusqu'à ce que,» avec la signification de «jamais,» (*comm.*), אֵימָא «jamais» (*unquam*), et puis parmi les prépositions adverbiales : אַרְכֵי «derrière, après.»

Parmi les conjonctions, il y a différentes formations effectuées avec מָא, telles que יְתֵימָא «puisque,» מַהְמָא «tout ce que;» mais il faut rayer אַכְנָא «aussi,» qui repose sur une interprétation défectueuse.

REMARQUES RELATIVES À L'INSCRIPTION.

Après ces remarques qui se trouvent déjà en partie disséminées à divers endroits du commentaire, nous nous adressons aux points de l'interprétation sur lesquels nous croyons devoir revenir, qu'ils soient susceptibles de recevoir un supplément de preuves, ou qu'ils doivent être infirmés par des découvertes survenues depuis la rédaction du commentaire.

Le nom du roi Sargon, composé avec le mot *roi*, nous force à revenir sur la transcription de ce nom propre, qui aujourd'hui seulement se trouve décidément résolue, et dans le sens même de la substitution de ש à שׂ. (*Journ. asiat.* 1863, t. II, p. 484, note.) Nous croyions avoir une preuve directe pour

septupler ma race. Puisse, à cause de moi, mon peuple y dominer jusqu'aux jours les plus reculés!»

[1] L'incertitude provient de la double prononciation du signe.



la transcription de *šarru;* mais il est probable que ce mot n'est pas identique à celui de « roi. » On se souvient que M. de Saulcy établit pour la première fois, dans son Mémoire autographié sur les inscriptions des Achéménides, la transcription *sar* pour la lecture du mot « royal » dans les légendes des chambranles de Persépolis, quand M. Rawlinson (*Beh.* p. 3) le lisait encore *melek*. Le mot étant , il s'agissait de savoir si le premier signe devait être lu *sar* ou *šar*. Nous avons lu le nominatif jusqu'ici *šarru*, les Anglais ont adopté *sarru;* ils ont même écrit *sharru*, ce qui préjuge une question que nous ne saurions résoudre, celle de la prononciation du mot vivant dans la bouche des Assyriens. Pour parler plus scientifiquement, faut-il transcrire סר ou שר? Une constatation récente que nous avons faite prouve qu'il faut abandonner définitivement סר.

Nous avons trouvé, dans les planches (pl. VI, n° 2) que nous devons à notre ami regretté Loftus, un fragment que nous avons eu le tort de ne pas examiner, parce qu'il était trop fruste, et se composait à peine de quelques signes. Cependant ce petit reste de l'épigraphie achéménide de Suse, provenant d'Artaxerxès Mnémon, fournit, *seul de tous les monuments assyriens connus*, le mot « roi » en caractères phonétiques simples. Voici ce texte en entier :

Ligne 1. .....

*A - na - ku. * Ar - tak - sat - ša.*

Ego Artaxerxes

. . . . .

sa ar - ri. rabu. . . . . . .

rex magnus . . . . . .

Ligne 2. . . . .

sa ar - ri. kak - ka - ru.

rex terræ

. . . .

habal. sa. * *Da - ri - ya - vus.*

filius Darii.

Ligne 3. . . . . .

Ar - tak-sat - šu . sarru. in. silli.

Artaxerxes rex in tutela

. . . .

* *A - hu ur - ma az - da.*

Oromazis

. . . .

Or, dans ce document, le mot de « roi » est écrit *sarri*, sans équivoque aucune. On pourrait nous opposer que le monument ne date que d'Artaxerxès Mnémon, donc d'une époque assez récente; mais une preuve provenant de cette époque vaut toujours mieux que l'absence de toute démonstration. D'ailleurs, les inscriptions babyloniennes de ce règne nous montrent encore, ce qui n'a pas lieu pour l'idiome perse, la langue assyrienne dans toute sa pureté. Nous ajoutons que le fragment nous offre en outre une particularité d'orthographe qui lui est commune avec

les plus anciennes inscriptions assyriennes; ici seulement, dans le nom d'un texte trilingue, nous avons la preuve que le signe [signe cunéiforme] a la valeur de *ár* (peut-être *ăr*), et est, d'ordinaire, équivalent à [signe cunéiforme] *ar*.

Le nom de Sargon se transcrira donc en caractères sémitiques שַׁר־כֵּינָא ou שַׁר־כִּינָא. La *prononciation* de ce nom, entendue par des oreilles juives ou grecques, était ou *Sargän* ou *Sarkean*[1]; car la leçon סרגוי, un *ἅπαξ λεγόμενον*, n'est pas suffisamment sûre. quand nous pensons que les Massorètes ont souvent été obligés de remplacer un ו de l'écriture (כתיב) par un י de la lecture (קרי), (par exemple *Num.* XXVI, 9; *Jér.* XLVIII, 4, et à chaque instant). Le ו s'est introduit dans le nom d'Assuérus אחשורש, où le syriaque ne l'a pas, et probablement dans le nom de Sippara ספרוים (voir *Rois*, II, XVII, 31). Par toutes ces considérations, il est probable que notre prononciation de *Sargon* ne repose que sur une erreur d'écriture, et qu'elle était inconnue aux contemporains judaïques du monarque ninivite.

La locution, si souvent répétée, *mal basū* ou *malabasū* (ligne 7), se trouve à chaque instant dans les inscriptions quand on entend insister sur l'importance d'une province, d'un palais, d'un butin. La difficulté réside dans le mot *malā* מַלָא, aussi bien que dans la

[1] En effet, le ג hébraïque et araméen semble avoir eu une *prononciation* voisine de celle de l'assyrien כ. Le ג, dans le nom de Téglathphalasar, le prouve également, car l'assyrien a aussi un כ; et le nom assyrien *Mannu-ki-Arbaïl* est transcrit dans les inscriptions de Sir Henry Rawlinson par מנגארבל (*Bilingual inscriptions*, p. 218).

signification de *basû* בשו. Nous l'avons interprétée par : « qui n'est pas à dédaigner. »

MM. Rawlinson et Hincks avaient, en premier lieu, vu dans *malā* un pronom indéfini « tout ce qui, » et, il faut le dire, quelques passages des inscriptions semblent indiquer cette signification. (Voir *R. Beh.* p. 94.) C'est surtout des inscriptions trilingues (*E* de Xerxès, l. 9) que semble se développer l'acception de « tout ce qui, » et non pas, comme nous l'avons cru, contrairement à l'idée de Sir Henry Rawlinson, l'idée de « ce qui ne . . . . . pas. » (*E. M.* t. II, p. 162.) Nous avions cru pouvoir inférer la nécessité de cette traduction d'un passage de l'inscription de Bisoutoun (l. 43), où il est probablement question des Mèdes nomades, et où on lit les mots :

> *ukum sa Madai mala in bit*
> populus Mediæ qui non in domo.

Et la traduction médo-scythique semble militer en faveur de cette traduction. (Voir *E. M.* t. II, p. 221.) Néanmoins ici le manque de connaissance de la langue médique même pourrait nous faire opposer l'interprétation : « populus Mediæ quisquis in domo. » Ce passage ne prouve ni pour, ni contre.

Un passage bien souvent répété dans les textes de Sargon (*Inscription des Taureaux*, *Revers des plaques* et ailleurs, comparez aussi Ménant, *Revers des plaques*, l. 35) semblerait plus concluant en faveur de la traduction affirmative; on y parle des pays :

mati *malā* *samsu* *irli 'u*
terras quasquas sol aspicit[1].
מָתַי מַלָּא שַׁמְשָׁא יִרְחָאו

Dans ce cas, la version négative serait beaucoup moins à sa place. D'autres passages (par exemple, *Caillou de Michaux*, col. IV, l. 22) sembleraient plutôt nous faire pencher pour le sens « qui ne... pas; » et parmi ces locutions, qui ne résolvent rien, se trouve aussi notre *mala basū*.

Il semble d'abord acquis que le verbe בשה veut dire « être mauvais, » et qu'il est allié au mot באש qui, avec ce même sens inhérent aux mots hébreux et araméens, se trouve dans les textes trilingues (par exemple *N. R.* l. 33). Dans le syllabaire K. 46 (publié *E. M.* t. II, p. 96), qui contient une liste d'adjectifs assyriens exprimés en regard par des mots touraniens, on lit après *ṭābu* « bon : » *basū*, comme on voit après *rabū* « grand, » *ṣi 'ir* צְעִר « petit. » *Basū*, expression du mot touranien *sara*, semble signifier « mauvais. » Tel est le sens résultant des formes verbales (par exemple *E. I. H. I.* col. II, l. 20).

A côté du mot touranien *sara*, *ikla* rend également *basū*, et le syll. K. 199 (coll. ph. 158 b.) nous démontre que, dans notre phrase *malabasū*, c'est le mot *ikla* qui traduit le sémitique *basū*. Ce mot *ikla*

[1] La plupart des copies de M. Botta portent à tort *śatiu*, le *śa* et le *ir* n'étant distingués que par la longueur du clou horizontal inférieur; cette erreur nous avait pendant longtemps caché la vraie signification de ce passage, car *śatiu* n'est pas un mot.

est retrouvé dans un mot touranien *ka ikla*, qu'un syllabaire traduit par les deux mots *bugurru* בֻּגֻּרָא et *ragammu* רְגַמָּא, synonymes dont le sens nous échappe, mais qui, si nous admettons l'explication que nous fournit le dictionnaire arabe, pourraient s'interpréter par « des défauts corporels. »

Nulle part nous ne pourrions retrouver l'idée de « nombre, » que M. Hincks, nous croyons, avait proposée, de sorte que *mala basū* aurait le sens, très-plausible en lui-même, de « quisquis (sit) numerus, » « en entier, de quelque sorte que cela fût. » D'autres passages ne démontrent pas la possibilité d'un verbe בשו « compter; » et, l. 13, le verbe *ibsu*, assez obscur du reste, s'y refuse. Nous avons en dehors d'autres preuves, par exemple, dans les inscriptions des Séleucides, le nom *La-basi-Bel*, לָא־בַשִׁי־בְעֵל « Non sperne Belum, » qui confirme encore l'existence d'un verbe בשו, avec la signification de « dédaigner » que nous lui avons primitivement reconnue.

Quoique nous ne puissions décider la question, nous avons soumis à nos lecteurs les éléments de la question relative à la phrase intercalaire *mala basū*, dont le sens, nous le répétons, pourrait parfaitement être « dans toute son étendue. »

Ligne 13. *Isrukunumma* est un seul mot.

Ligne 16. Le groupe idéographique [cunéiforme] se classe, à l'heure qu'il est, encore parmi les questions difficiles. Il est sûr qu'il rend *tuklat* תְּכְלַת, ét. emph. *tukulti;* telle est sa valeur incontestable dans le nom

de Téglathphalasar. Mais il n'en est pas moins vrai qu'il désigne une espèce d'arme dans le texte de ce roi (par ex. col. v, l. 58 et *passim*) et son emploi, comme équivalent d'arme, ainsi que M. Hincks l'a supposé, semble assuré. Il se peut donc que, quand parfois nous le lisons au pluriel, nous devions le traduire ainsi sans le prononcer, surtout dans la phrase :

in	*IṢKUêya.*	*usamkit.*
cum	armis meis	vici.

Ce dernier groupe est masculin.

Aussi les phrases telles que l. 20, 46 se prêtent-elles mieux à la dernière interprétation.

Ligne 25. Le nom de Sebechus est lu *Sabhe;* la première lettre est [illegible]. Le syllabaire K. 110 distingue [illegible] de [illegible], que les textes eux-mêmes confondent, et donne au premier la valeur de *śip*, au second celle de *sap;* dans ce cas le nom serait *śibhé*, ce qui, du reste, ne change rien à la question de l'identité avec le סוא de la Bible.

Ligne 30. *Binti* signifie réellement «fille;» un fragment de K. 110 ainsi que des textes historiques nouvellement examinés le prouvent.

Ligne 33. Nous transcrivons [illegible] par *limnu*, et nous y sommes autorisé par de nombreux passages; mais nous n'oublions pas que la leçon *sinu* et *sineti* pourrait parfaitement se justifier par le mot שנא «haïr,» de sorte qu'on pourrait l'exprimer par

שְׁנָא et שְׁנָאת. Le verbe פלכת veut dire « se brouiller; » le *shaphalel*, *uspalkit* יְשְׁפַלְכִת veut donc dire « brouiller quelqu'un avec un autre. » Il se construit avec *itti* אִתִּי, et la phrase signifie : « Il brouilla avec moi Arpad, Simyra, Damas et Samarie. »

Ligne 50. Le signe , au duel , a bien, en dehors de la valeur de *padan* et de *nir*, celle de *sep*, que nous traduisons par « jambe. » Cette transcription a été publiée par Sir Henry Rawlinson, dans le nouvel écrit sur les inscriptions araméennes, qu'il nomme partout à tort *phéniciennes;* nous la transcrivons par שֵׁצֶף, et nous l'assimilons à l'hébreu סעף, qui signifie « se bifurquer, se ramifier. » Mais dans le passage, ligne 50, il faut toujours transcrire *niriya*, quoique, comme substitution à *nir*, le mot *sep* lui-même soit devenu préposition. Nous lisons *sepūa* « au-dessous de moi » (par exemple Lay. pl. XXXVIII, l. 5; *W. A. I.* pl. XXXVII, l. 15).

Ligne 73. Le signe unique a été transcrit par *kir*. Cette valeur semble être applicable à un caractère compliqué ainsi fait . D'autre part, le syllabaire K. 110 donne au signe la valeur de *kir*. Un fragment du même texte donne pour la valeur de *šum* ou *zum*, et cette prononciation se trouve applicable à un passage de Coll. phot. 21, l. 1, où le signe figure. Il s'agit de savoir si le signe de la ligne 73 est une variante de

[cuneiform sign] ; il faudrait alors lire *akśumma* אַקְסָם «je décidai,» ou אַנְזַם «je retranchai.»

Le signe se trouve encore dans la stèle de Samas-Hou (col. 1, l. 43. *W. A. I.* pl. XXXII), où l'on peut lire et *yusamkirva* et *yusamzavva* (*E. I. H. I.* col. VIII, l. 30); mais nous avons un passage qui semble parler plus directement pour *yusamkir* (comparez le commentaire *ad* l. 123).

Dans la ligne 76 se trouve le signe [cuneiform sign] *GA*, que nous avons laissé en blanc, parce qu'il rend une valeur idéographique. Le caractère indiqué est évidemment un objet du culte, car si nous y substituons X, nous aurons : «Je pris Haldia et Bagabarta, ses dieux et leur X (au singulier) nombreux.» Depuis la rédaction du commentaire, nous nous sommes souvenu que, dans un syllabaire, nous lisons le signe expliqué par *pasisu* פַּשַׁשׁ. Ce mot provient d'une racine dont d'autres dérivations se voient souvent à la fin des inscriptions, parmi les recommandations faites par les rois à leurs successeurs. C'est le terme פַּשֵׁשׁ לִפְשַׁשׁ que nous avons parfois traduit par «qu'il nettoie les bas-reliefs.» On pourra croire qu'il faille dire : «qu'il érige des autels.» En tout cas, le sens de «bas-reliefs,» qui ne serait pas en désaccord avec le sens général de la formule, ne pourrait plus convenir ici; mais toutes les considérations semblent concourir à y faire admettre un objet en pierre.

Ligne 77. Le passage relatif à la mort d'Ursa exige une rectification très-importante, et qui prou-

vera de nouveau, par un exemple frappant, combien souvent les vérités les plus simples se dérobent longtemps à notre investigation. Il est dit qu'Ursa mourut *in katē ramanisu*, ce que nous avions traduit, selon un ancien précédent, par *in manibus centurionum suorum*, et nous avions fait remarquer que toute cette manière de rendre le sens que nous lui supposions était très-embarrassée. Mais rien n'était plus erroné que la traduction de *ramani* par « soldats, » traduction proposée en premier lieu par M. Rawlinson dans l'inscription de Bisoutoun, l. 42, et suivie par nous-mêmes (*E. M.* t. II, p. 220).

Or le mot *ramani*, sur l'étymologie duquel nous reviendrons, veut dire « même ; » *in katē ramanisu* signifie *per manus suimetipsius* « de sa propre main. » La phrase entière se traduit : « Lorsque Ursa, roi d'Arménie, apprit la chute de Musasir et l'enlèvement de Haldia, son dieu, il s'ôta la vie *de sa propre main*, par l'épée de sa (?) ceinture. »

Or voici les preuves :

Le texte de l'inscription de Bisoutoun, l. 42, porte : *iṣṣabtu ana Martiya agasū sa in elisun rabū in ramanisunu iddukusu*. Ce qu'il faut traduire :

« (Les Susiens effrayés) prirent ce Martiya, qui avait été élu chef, et le tuèrent *eux-mêmes* » (*in ramanisunu*, « d'eux-mêmes »).

Nous avions traduit : « parmi leurs grands. »

Le perse dit simplement : *atâsim avâźana* « et le tuèrent, » et le texte médo-scythique exprime la même idée par *irhalpis*.

Mais il y a plus, le récit de la mort de Cambyse cache ce mot, sans que nous nous en soyons aperçus. Le perse porte : *Kam̃buźiya uvâmarsiyus amaryatâ :* « Cambyse mourut, se tuant lui-même. » Le texte assyrien a :

Kambuziya mitutu ramannisu mīti.

Nous avions, comme M. Rawlinson (*R. Beh.* p. 63), séparé ainsi : *mitu tura mannisu mīti*, et dû admettre une préposition *man* qui, bien qu'hébraïque et arabe, ne se trouve pas ailleurs en assyrien. Il faut traduire :

« Cambyses morte suimet mortuus est. »

מִיתוּת רַמַּנִישׁוּ מִית [1]

Le mot *ramani* se trouve souvent dans ce sens; nous avons fréquemment la phrase, quand il s'agit de faire d'une ville un dépôt de blé :

ir suatu ana ramaniya aṣbat.
urbem illam pro memetipso cepi.

עִר שְׁאַתָא אַן רַהַמְנִי אַצְבַת

Assarhaddon dit (*W. A. I.* pl. XLIX, col. IV, l. 10):

kudurru	*ina*	*kakkadiya*	*assi*	*va*
tiaram	in verticem meum		sustuli	et
usazbil [2]	*ramani(ya).*			
imposui	mihimetipsi.			

כְּדֻרָא אִן קַקְדִי אַשִּׁי ו אֻשַׁזְבִל רַהְמַנִי

[1] La forme *ramanni* se trouve souvent dans les textes plus modernes, par exemple dans ceux de Sardanapale VI.

[2] Le mot hébreu et chaldaïque correspondant est סבל, et nous aurions accepté la transcription par un ס, si la locution des inscrip-

Dans le texte des *Taureaux*, où il est dit qu'Urse « dans sa peur se tua » *in IṢ.KU. ramanisu*, il faut donc traduire : « par sa propre arme. »

Le mot *ramani* est exprimé par le signe idéographique 𒅎, *im*, (par exemple, Lay. pl. XIV, l. 14); le syllabaire K. 60, coll. ph. 46 *a*, donne le mot touranien *imtco*.

Il nous reste encore à expliquer le mot *ramani* par les langues sémitiques. L'idée « même » est interprétée dans tous les idiomes de la branche de Sem par une idée concrète. Les Juifs emploient le mot *os* עצם, et, pour « moi-même, » on dit « mon os ; » les Arabes y substituent « mon souffle, mon âme, » comme les Germains ont formé cette idée de corps, et disent « son corps » pour « lui-même » (*selb*). Les Assyriens ont également adopté une locution concrète qui, pour être un peu plus difficile à classer dans le dictionnaire, n'en est pas moins sûre. *Ramani*, avec le suffixe *ramaniya*, doit se transcrire רַחְמַנִי, et veut dire « mes viscères, » correspondant à l'hébreu רַחֲמַי ; c'est le pluriel de *raham*, et, comme en hébreu, un *pluralis tantum*.

On se rappellera, en effet, que la racine רחם, *misereri*, change en assyrien en רִהם, comme de רחק, on fait רהק, de חדש : הדש. Nous avons lu dans ce texte même רִהִם « le pardon. » On devra donc transcrire le mot *ramani*, רַהְמַנִי, moins exactement רַמַּנִי.

tions *zabil kudurru*, « portans tiaram » pour « lieutenant, » ne nous forçait pas à rendre la sifflante par un *z* ou un *ṣ*, en même temps qu'elle explique la voix factitive du passage d'Assarhaddon.

Le fait important pour nous, c'est le dégagement de la vraie signification de *ramani :* « même. »

La ligne 78 renferme des mots qui sont toujours une énigme, au point d'obscurcir le sens de la phrase entière. Seulement les mots *sa itti* (c'est ainsi qu'il faut lire, au lieu de *ki*) *ḥullū yusabsi* commencent à sortir de leur obscurité première. Nous traduisons :

eli Urarṭi ana pat gimri sa itti ḥullū
Supra Armeniam in omni parte quam cum nequitia

yusabsi (sc. Ursa) *nisi asib libbisa emida*
rebellem reddiderat, homines habitantes in illa collocavi

śibittu au ṣirḥa.
ad castigandum eos (?) et invigilandum in eos (?).

Dans la stèle de Samas-Hou (col. 1, l. 40) on lit *avat ḥulti yusabsi*, avec la même signification.

De même, les mots de la ligne 79, *Tarḥulara Miliddai tuḳuntu iḥsuḥ*, sont inexpliqués, à cause des deux derniers mots, et surtout du dernier חשח dont le sens nous échappe encore, quoiqu'une racine ainsi composée se trouve en chaldaïque. Nous supposons que sa signification est « chercher. »

La ligne 82, comme la ligne 116, contient le groupe [cunéiforme], qui signifie « arc, » et qui est probablement équivalent au mot *kisti*, l'hébreu קשת. Le signe anarien se fait en babylonien [cunéiforme], et se trouve dans les textes des Séleucides; il y est question *du dieu de l'arc*, qui se trouve sur les mon-

naies à l'effigie de Séleucus. Or les médailles des Séleucides portent un Apollon assis. La forme babylonienne archaïque du signe est [cuneiform sign] (*Inscription de Londres*, col. II, l. 48). La valeur syllabique est *ban*.

Le mot « arc » est féminin, et finit en *t*. (Prisme de Téglathphalasar, col. VI, l. 59 et 65.)

Ligne 84. *Balam* n'est pas un mot allophone, comme nous l'avions cru, mais un terme parfaitement phonétique, et signifiant « sans, contrairement à. » Il se rattache à la racine בלה, d'où viennent les mots hébreux בל « non, » בלי, בלת, « sans. » Et comme on dit en hébreu בבלי, on trouve en assyrien *in balu*, par exemple dans la phrase relative à Ninip (*W. A. I.* pl. XVII, l. 3) :

Ilu	*sa*	*in*	*balusu*	*esbare*	*samie*	*au*	*irṣitiv*	*la*
Deus	sine		quo	orbes	cœli	et	terræ	non

. . . .
reguntur.

Comparez l'inscription de Bélochus et de Sémiramis, l. 6. (*W. A. I.* pl. XXXV.)

La phrase qui se retrouve l. 85 et *passim :* *Sa asar śalmi idaï la ipparkū*, n'a pas reçu d'autre solution. *Id* est une partie du corps; la locution *ana ide akharit* (non pas *aḥata*) *ittakla*, « ils eurent confiance aux *id* d'*akharit*, » est obscure.

Ligne 87. *Sa niba la isū*, « dont le nombre n'a pas d'égal. » Le groupe *niba* est, malgré les doutes

que nous avions émis, phonétique. Ce fait est prouvé par l'orthographe incorrecte *ni i-bi*, et puis par la forme babylonienne *la ni-bie*. Le mot provient de la racine נבא « dire, annoncer, » et se transcrit : לָא נִבָּא.

Ligne 112. Tout ce qui précède a été mal compris. Iaman fuit vers Méroë, où il croit être à l'abri; mais le roi d'Éthiopie noue des relations avec Sargon, jette le fugitif d'Asdod dans les fers, et l'envoie en Assyrie. Les mots sont à rétablir, lig. 112 : *Ina ṣiṣṣi parzilli ina kasritav parzilli iddisuvva* « in vincula ferrea, in catenas ferreas conjecit illum (Iamanem). » *Ṣiṣṣi* a du rapport avec l'hébreu ציץ (*Ex.* XXVIII, 36), et *kasrit* (au lieu de *birit*) avec קשר « lier. »

Lignes 112 et suivantes. Les deux expéditions contre Moutallou et les fils de Rita sont postérieures à la douzième campagne, puisque, dans ce récit, la capture de Dour-Iakin est mentionnée, l. 116, comme déjà accomplie. L'histoire de Nibia et d'Ispabara se trouve à la fin de la grande inscription dite les *Annales;* il est à présumer qu'elle forme la quinzième campagne dont Sargon parle au commencement de notre texte.

Nous voyons, lignes 119 et suivantes, le même mot *turri* écrit par [cuneiform], et puis par [cuneiform]. Le premier signe du premier groupe est *ṭur*, le premier du second, *tur;* c'est une preuve palpable de l'emploi souvent inexact des ***homéophones***, ou signes à prononciation rapprochée.

Ligne 123. Le mot *uspalkit*, shaphel de פלכת, signifie « faire brouiller quelqu'un » (voy. l. 34). Sargon parle de l'alliance de Mérodachbaladan, conclue douze ans avant la défaite, avec Houmbanigas; les *Annales* mentionnaient ce fait, ainsi qu'on le voit par les fragments qui ont trait à la première campagne. En tout cas, Houmbanigas n'était plus sur le trône, car le monarque de Susiane régnant à cette époque était Soutrouk-Nakhounti, l'un des successeurs immédiats du roi cité. Soutrouk-Nakhounti se nomme lui-même fils de Halloudous.

Ligne 125. La traduction de *ḥaramtu ramnisu imkutśu* ne peut plus subsister, d'après ce que nous avons dit de *ramani* à la ligne 77. Seulement le passage reste obscur, à cause des mots difficiles *ḥaramtu* et *imkut*.

Ligne 128. Le passage traite des fossés entourant la ville de Dour-Iakin, que Mérodachbaladan mit en état de défense. Il est dit :

que nous avons transcrit : *istin barsa yusabni*, et traduit « unam barsam largam perfici jussit. » Nous nous demandons si nous ne devons pas lire le dernier signe , que coll. ph. 4 *a* rend par *pil*, transcrire *yusappil*, ישפל, et traduire : *unam barsa profundam fecit*. Nous croyons que cette interprétation s'accorde mieux avec les nécessités de la situa-

tion; en outre, l'idée de la largeur aurait dû être exprimée expressément.

Le mot *barsa* est probablement identique au mot ברוש « genièvre ; » le terme désigne aussi « le poids le plus petit. » (Voir la note dans la traduction que M. le duc de Blacas a faite de l'*Histoire de la monnaie romaine* de M. Mommsen, t. I, p. 410.)

Lignes 129, 131. *Zirkut* est à lire *kulkut;* le signe *zir* et *kul*, s'échangeant dans ce mot avec , *śun* et *ḳul*, dans quelques passages des *Annales de Sargon* et dans la stèle de Samas-Hou (col. IV, l. 44). Ce résultat ne modifie en rien le sens du mot, et l'étymologie reste tout aussi obscure dans un cas que dans l'autre.

Ligne 130. Nous avons longuement discuté la phrase parabolique où entrent le mot *pagar*, « cadavre, » le verbe *ṣarab* ou *ṣarap* et le mot obscur *nabaś* ou *napaś*. Nous avons interprété ce dernier par « tronc d'arbre » ou par « feuille » tout en disant qu'en chaldaïque נפס signifiait « laine. » Peut-être le verbe se rapporte-t-il à la racine צרף qui, dans les inscriptions (par exemple *L*. pl. LXVIII, pl. 1), se trouve à côté du pourpre et du bleu, et signifie « colorer. » Dans ce cas, nous modifions notre première traduction ainsi : « Les guerriers teignirent par les cadavres les eaux comme de la laine. » Qui ne pense pas alors à Isaïe (1, 18) : אם יאדימו כתולע כצמר יהיו ?

Ligne 142. Lisez : *sa niba la isū. Vide supra*, l. 87.

Ligne 144. *Uḳali* est le paël de קהל « assembler. »

Nous connaissons le nom *Assat-dur-ḳâli*, écrit dans les légendes araméennes du Musée britannique אשרדקל, ce qui confirme la leçon cunéiforme :

La périodc astronomique dont le terme est cité, lig. 110 et 146, finit probablement en 708 av. J.C.

Ligne 135. Depuis la rédaction de notre commentaire, Sir Henry Rawlinson a donné, dans ses *Bilingual readings*, une nouvelle valeur incontestable de l'idéogramme, qui se transcrit par *ekil*, et est traduit dans l'araméen par חקל, ce qui, en chaldaïque, en syriaque, comme en arabe, indique « un champ, une plaine rocailleuse. » Cette valeur a été corroborée depuis pour nous par un autre glossaire, où elle se rencontre également. Mais cet équivalent ne rend nullement illusoire l'identification avec le mot *ḥaran*, résultant du passage cité de la grande inscription de Nabuchodonosor, col. II, l. 21 et suivantes.

Nous croyons que, dans notre passage, l'idéogramme a réellement le sens de « champ. »

Si notre collaborateur s'était borné à établir cette valeur, tout le monde lui en saurait gré; mais quand il attaque la valeur du nom de Sargon que nous avons donnée selon le passage du *Baril*, il dépasse le but. Il veut bien convenir que le passage du Baril est difficile; mais si la traduction qu'il propose n'a pas le désavantage d'être de prime abord invraisem-

blable, elle froisse les sentiments grammaticaux les moins développés et les moins susceptibles.

Certes, *ekil* ou *ḥaran*, veut dire « plaine, la chose aplanie et le champ, » mais également « la surface aplanie, sur laquelle on écrit. » Sargon dit, selon notre première traduction qu'il faut probablement modifier :

« Je leur ai donné des statuts exempts d'injustice, qui sont contenus dans les commentaires sur la loi contre l'arbitraire, sur la loi de l'équité et sur la loi de la conduite à suivre. »

Les mots assyriens sont :

Ḥaran la ṣibû, ḥaran misar, ḥaran asar panusunu.

Sir Henry traduit :

« Le champ pour lequel on ne demande pas de prix, le champ en arrière, le champ en avant. »

Il lit *miḥar*, au lieu de *misar*, mot écrit ailleurs *misari*. Le second signe est *sar* et *ḥir*, il n'est jamais *ḥar*. Sir Henry Rawlinson a sans doute oublié le mot *ḥaranav isartav* (*I. L.* col. I, l. 60) quand il rattache le *mikhar* imaginaire à la racine אחר. D'ailleurs « derrière » se dit en assyrien *arki* et non pas *aḥar*. Nous connaissons le passage de Nabouïmtouk (*W. A. I.* pl. LXIX, col. II, l. 54), où le roi dit « qu'on avait cherché la pierre de fondation d'un temple, à droite et à gauche, par devant et par derrière : » *imnu sumilu pani u arki* : · יְמָנָא שְׂמָאלָא פַּנִי וְאַרְכִּי ·

Et qu'est-ce que le champ en arrière et le champ par devant? Sir Henry croit que le roi a donné, aux propriétaires des champs qui ne voulaient pas se

laisser *exproprier* pour de l'argent, en échange, ou un champ en arrière, ou un champ par devant. Le sens paraît clair; nous soutenons qu'il ne l'est que trop. Il faudrait pour cela, d'abord, lire *mikhar* au lieu de *misar*, admettre le mot inconnu *mikhar*, donner aux mots *la ṣibû* לָא צִבָא, « sine arbitrio, » toute cette exubérante interprétation, admettre plusieurs impossibilités grammaticales, et rayer le mot *asar*, qui deviendrait inutile et gênant.

On lit les phrases assyriennes suivantes dans les exercices de lecture que le roi de Ninive fait faire à ses sujets dans les tables si précieuses, rédigées en casdo-scythique, avec l'assyrien en regard. Nous citons, d'après M. Rawlinson, qui a eu le mérite de nous les faire connaître :

Tallik tassā ekil nakri.
Ivisti, sustulisti tabulam alteratam.

Illik issā ekilka nakru.
Ivit, sustulit tabulam tuam alteratam.

Il s'agit évidemment de l'enlèvement d'une borne, telle qu'est le Caillou de Michaux. M. Rawlinson comprend ainsi le passage :

« Tu vas et tu enlèves le champ de l'ennemi. »

« Il va et il enlève ton champ, l'ennemi. »

Le savant anglais explique « enlever, » par « enlever les récoltes ! »

Il est pourtant clair, pour quiconque est familiarisé tant soit peu avec la structure des langues sémitiques, que le mot *nakar*, qui s'emploie si sou-

vent en parlant de l'altération des tables, ne peut être qu'un adjectif. *Nakru*, après *ekilka*, « ton *ekil*, » ne pourra jamais être autre chose. Puis, pour admettre l'idée de « champ, » il faut donner à נשא l'idée de « dévaster (!). » Or cette racine veut dire : « porter, » d'une lance, d'un casque qu'on porte (*Nakch. R., Khors.*); « élever, » de la couronne qu'on élève sur sa tête (Assarhaddon), de la main qu'on lève au ciel; « enlever, » de la royauté que Gomatès le Mage enlève aux Achéménides. Mais jamais nous n'avons constaté d'autres significations.

Cet idéogramme peut parfaitement désigner une borne, telle que le Caillou de Michaux. Voici ce que nous devions ajouter au sujet de l'idéogramme 𒀀 𒀀, *haran* et *ekil.*

Ligne 136 se trouve la phrase *ramanussun yatirru*, que nous sommes maintenant en état d'expliquer avec sûreté. *Ramanussun* veut dire « eux-mêmes. » De là toute la phrase va obtenir une autre acception.

Le sens de la phrase entière, à partir d'*ukallimsunuti*, se trouve modifié.

En effet il paraît évident que *nūru* peut se rapporter à נור, *arare*, et indiquer la récolte d'un champ nouvellement défriché; il provient de la racine qui forme, en hébreu, ניר et מנור. Nous pourrons donc chercher dans ce passage autre chose que ce que nous y avons lu, et rectifier ainsi notre traduction ;

Nūru	*iklisunu*	*sa*	*ultu*	*yumi*	*ulluti*
Primitias	camporum suorum	qui	inde a	diebus	remotis

ina *isiti* *šuti* *ikimū* *ramanussun*
in possessione Suti (fuerant), ceperunt sibimetipsisque

yutirru.
vindicarunt.

« Ils reprirent le produit de leurs champs défrichés, qui depuis l'antiquité avaient été dans la possession des Suti, et se l'approprièrent. »

Mais cette modification, par les raisons que nous avons données plus haut, n'emporte pas nécessairement celle du texte du Baril, ni même celle du Prisme d'Assarhaddon que nous avons cité[1].

Ligne 141. Nos doutes au sujet de notre traduction de *ibbu* par « ivoire » sont confirmés ; *ibbu* veut dire « pur, sans tache ; » ainsi on lit, *nikut ibbat* « des victimes sans taches. »

Ligne 155. *Kī niim anma.* Nous avons pris *anma* comme renfermant l'idée de « dieu » *ilu*. Il paraît néanmoins que *anma* n'est autre chose qu'une expression allophone de la première personne. Ainsi on lit (*W. A. I.* col. XVIII, l. 69) : *in limi annima* « dans ma propre éponymie. » Ainsi la phrase entière signifierait : « Secundum decretum meum, in voluntate cordis mei. »

Ligne 160. Nous avons prouvé la valeur métallique des idéogrammes divins [cuneiform] (*Anu*), qui se prononce *anaku*, אנך, en hébreu « étain, » et [cuneiform] (*Ninip*), qui rend *parzillu*, פרזל en chal-

[1] Nous soumettrons néanmoins tous ces passages à une nouvelle étude plus approfondie, et nous ne manquerons pas de signaler franchement le parti auquel les faits nous forceront de nous arrêter.

daïque « fer. » Il est possible que (*Hu*) eût également une valeur analogue, telle que le plomb ou le mercure, si, ce qui est probable, ce métal était déjà connu des Chaldéens. Néanmoins le passage d'un syllabaire où la lumière, *nūru*, est exprimée par *SIR. GAL*, tend à nous faire identifier l'idéogramme divin au plomb, qui s'exprime par « pierre » *IṢ. SIR. GAL.* Ao est la lumière intelligible. Les idéogrammes désignant « or » et « argent, » commencent par le signe « sublime, » ce qui tend à en prouver le rapport avec une divinité. C'est de ce fait que paraît procéder le système qui attribue aux sept planètes les sept métaux principaux. Ces idées, pourtant, paraissent être plus récentes, car jusqu'ici rien ne prouve que Ninip désigne la planète de Mars, et Anou celle de Jupiter. Les assimilations, d'abord des faits isolés, semblent plus tard avoir été généralisées pour être érigées en système.

La ligne 167 répète la phrase « dans un mois propre, à un jour heureux; » mais l'inscription ne donne pas, comme le texte des *Taureaux* et des *Barils*, les mois du calendrier que Sargon choisit pour accomplir ses différents travaux. Le signe « mois » est connu depuis la publication de l'inscription de Bisoutoun par M. Rawlinson. Les groupes exprimant les douze mois le sont aussi, et il s'agissait seulement de savoir si le premier mois coïncidait avec l'équinoxe du printemps ou avec celui de l'automne. Nous avons toujours, depuis la rédaction du second volume de l'*Expédition de Mésopotamie*, défendu la

première de ces deux alternatives, que nous laissait le texte publié à la ligne 144 dans le Commentaire, et qui établit que dans le *premier* mois l'un des équinoxes a lieu. M. Rawlinson semble être de notre avis; mais il dit que cette opinion a encore besoin d'être prouvée. Nous croyons avoir trouvé la preuve du commencement de l'année avec l'équinoxe vernal dans le texte de l'inscription de Sennachérib, dite *Inscription de Constantinople*. Le roi raconte comment, pendant son expédition dans les montagnes d'Élam, il fut obligé par les neiges de rebrousser chemin et de retourner à Ninive. Il dit (*W. A. I.* pl. XLIII, l. 42) :

Araḫ AP. kuṣṣu dannu iksudavva sagubtuv
Mense 10[me] intemperies immanis irrupit, et tempestas

laziztuv illik va salgu naḫallav nadbak sadi adura
horrida venit; et nivem vallis parietis montium vitavi,

atir va ana Assur aṣbata murrana.
redii et versus Assyriam direxi passum.

Le Prisme a un passage parallèle (col. IV, l. 75) :

Araḫ. UT. ḪI. rienti [1] *annu dannu erubavva*
Mense (Tebet) fragor nubis ingentis intravit et

sagabtuv ma'adtuv yusaznin A. E. ê sa; A. E. ê.
tempestas magna pluere fecit aquas cœlestes suas; imbres

au salgu naḫli nadbak sadê adara, etc.
et nivem vallium parietis montium vitavi, etc.

[1] *Rienti* est רעמתא, de רעם changement de *m* en *n* (*G. A.* § 12). L'idéogramme *A. E.* pourrait être *zannu*, qui se trouve réellement

Nous n'insistons pas sur l'idéogramme du mois dans le Prisme, correspondant à Tebet; dans le texte de Constantinople, c'est clairement le 10e mois[1]. Le groupe qui l'exprime se trouve, de plus, à Bisoutoun, où il se substitue au mois perse *Anâmaka.* Avant même de connaître le texte assyrien, nous avions placé le mois *Anâmaka* au mois de décembre (*Inscriptions des Achéménides*, p. 52), guidé seulement par les exigences historiques. Ce mois, correspondant au 10e mois babylonien, tomberait, selon l'un des systèmes, au mois de juin-juillet; selon le nôtre, en décembre-janvier. Les textes cités corroborent cette opinion, car, au mois de juillet, il n'y a pas de neige (*salgu*, שַׁלְגָא, hébreu שלג) dans les montagnes de l'Élymaïs et de la Susiane.

C'est ainsi que beaucoup de nos idées déjà anciennes ont été confirmées, quoique d'autres aient été résolues contrairement à nos opinions, quelquefois cependant dans un sens purement négatif, et sans mettre quelque chose à la place de ce qu'on doit éliminer. Nous ignorons ainsi encore la prononciation du mot «char» que, à la ligne 24, nous avons dubitativement prononcé *rukub.* Jusqu'ici cette prononciation nous paraissait probable; mais

dans des passages comme celui-ci, où l'idée de «tremblement de terre» ne paraît pas être admissible. Il faudrait lire alors... *yusaznin zunnésa; zunné au salgu, etc.* Nous exprimons par *é* le signe du pluriel.

[1] Depuis que nous avons écrit ces lignes nous avons vu une liste des mois signalée par M. Rawlinson, et dont le premier nom est *Nisannu*, le dernier *Addaru*. Nous reviendrons sur ce document d'une grande importance.

un passage de Sardanapale VI (*W. A. I.*, pl. VII, *E.* l. 4) s'y oppose. Nous voyons que le « char du roi » est qualifié de *rukab*[1] *sarrutiya*, » le véhicule de ma royauté, » et cette même locution est employée, ailleurs, comme épithète à d'autres idées analogues. Le char ne se dit donc pas *rukab*. Serait-ce *zumam?* (*Inscr. de Londres*, pl. II, 22.)

Nous avons laissé en dehors de nos explications les noms géographiques. Ce sujet extrêmement riche nécessitera des études spéciales, qui seront d'une très-grande importance pour l'antiquité asiatique. Quelquefois nous aurons des rectifications à faire aux lectures proposées; nous signalons celle du pays *Gullatu*, qu'une inscription nouvelle de Téglathphalasar IV nous enjoint de lire *Pillatu*. On sait que le premier signe du mot comporte les deux lectures; le texte cité écrit le peuple *Pi-il-la-tu.*

Une grande quantité de noms est déjà identifiée à l'heure qu'il est, et peut nous guider pour reconstituer la carte de l'Asie au VIIIe siècle av. J. C. Parmi les assimilations fausses se trouve, nous croyons, celle de la ville de *Pappa* qui semble n'être pas Paphos de Chypre, mais la ville de Pappa en Pisidie, à moins qu'on ne la croie déjà trop éloignée. Le pays de *Tunna* (l. 29), *Tuna* et *Tuana*, est, selon nous, Tyane en Cappadoce, la ville natale du célèbre thaumaturge. La ville de *Milid* est celle qui

[1] Par un oubli inexplicable, le catalogue de l'*Expédition en Mésopotamie* ne mentionne pas au n° 34 la valeur *kap*, qui pourtant est bien sûre.



a donné le nom à la Mélitène, en effet voisine de la Comagène, définitivement identique au *Kammukh* des inscriptions.

Nous réservons ces remarques, comme d'autres, à nos travaux ultérieurs, et nous nous permettrons ici quelques observations ayant trait à la mythologie.

Ligne 169. *Istarāt* « les déesses, » est exprimé tout simplement par l'idéogramme [cuneiform] dans la pierre d'Aberdeen. (*W. A. I.* pl. XLIX, l. 6.) La prononciation de [cuneiform] est *Istar;* cela résulte de beaucoup de passages. Quant aux déesses Istar de Ninive et Istar d'Arbèles, qui se montrent si souvent dans les textes des derniers Sargonides, nous apprenons par les inscriptions bilingues que la première s'appelait *Assat*, et la seconde *Arbaïl*. Ainsi nous trouvons le nom : [cuneiform], *Arbaïl-asirat*, אַרְבַעְאֵל־אַשְׁרַת.

« Arbel favet, »

ce que la légende araméenne transcrit par ארבלסר.

Paka-ana-Arbaïl.

« Fide Arbelae. » פַּקָא־אַן־אַרְבַעְאֵל.

La déesse s'écrit [cuneiform]; la ville, *toujours* avec le déterminatif de ville, [cuneiform][1].

Le nom de la déesse *Arbel* se trouve, selon nous,

[1] Sir Henry Rawlinson s'est constamment mépris sur ce fait; il n'a pas su lire le nom *Arbaïl-asirat*, qu'il a lu *Arbaïl-ḥirat* (!), ce qui ne donne aucun sens. Nous regrettons que notre éminent collaborateur n'ait pas encore soumis à un examen rigoureux les principes fondamentaux de la lecture, sans lesquels aucune interprétation n'est possible. Il ne suffit pas de remplacer, pour le besoin spécial d'un

dans le fameux vers d'Osée (x, 14) : כשר שלמן בית־ארבאל, où בית־ארבאל indique le temple de la déesse Arbel.

Ligne 187. *Asur abu ilāni.* Assour, le père des dieux, s'écrit, comme on sait, , ce que, il y a longtemps, nous avons traduit par « le dieu bon. » Mais ce que nous avons déja indiqué dubitativement (*E. M.* t. II, p. 336, note 2) s'est confirmé; le nom d'Assour ne signifiait pas autre chose. La lettre , abréviation de l'allophone *ḥiga* « bon, » s'exprime, en assyrien, par les racines sémitiques טוב et אשר (ישר). Le premier mot des Psaumes, אשרי, provient de la même racine que le nom de la divinité suprême de l'Assyrie. Ainsi l'idéogramme , qui termine le nom de Téglathphalasar, se compose du signe « demeure, » du signe « bon » (*asar*), et du complément phonétique *ra;* il se prononce *asar,* ou *asri* au génitif. Cette idée a écarté notre ancienne transcription de ce groupe par סחר. Aussi quand M. Rawlinson propose, pour les besoins de sa cause, la valeur *secondaire* de *zi* ou *thi* à , il est dans l'erreur. Il aurait dû abandonner, avec les progrès de l'assyriologie, cette fausse idée de la polyphonie multiforme, qui ne résulte que d'une méconnaissance complète[1] du caractère idéographique de l'écriture anarienne.

passage ou d'un nom, les valeurs principales par des soi-disant *valeurs secondaires,* qui, la plupart du temps, n'existent même pas.

[1] Ces principes, déjà établis et développés dans le second volume de l'*Expédition de Mésopotamie,* seront mis en lumière par des exemples dans le *Syllabaire* de M. Ménant.

Le אשר, *asar*, est donc une partie du ciel; nous y avons vu le zodiaque, ce qui peut être vrai (*E. M.* t. II, p. 336). Dans l'inscription de Sargon, publiée par nous, le [cuneiform] [cuneiform] est distingué du [cuneiform] [cuneiform] [cuneiform] (voir p. 334). Ce terme se traduit sûrement par *domus verticis*. Nous avons voulu entendre la partie du ciel qui se trouve successivement au zénith de la Mésopotamie, et les étoiles qui se trouvent dans la bande formée entre le 36ᵉ et le 30ᵉ degré de déclinaison boréale. Mais si ce dernier idéogramme cité signifie l'endroit vertical, le *zénith*, il se pourrait que *asar* désignât justement le contraire, le *nadir*, la partie du ciel qui est cachée aux regards des Chaldéens, et qui correspond au segment compris entre le pôle antarctique et le 60ᵉ degré de déclinaison australe. Et si l'on n'admet pas que les Chaldéens aient supposé la forme sphérique du firmament, on pourrait y voir toute la partie du ciel qui se lève et qui se couche en Mésopotamie, c'est-à-dire la zone comprise entre le 60ᵉ degré de déclinaison boréale et le 60ᵉ degré de déclinaison australe.

Dans les deux cas, *asar* pourrait se comparer à ce que nous nommons « le monde inférieur. »

Quant aux interprétations que nous avons données du nom de Salmanassar, et à d'autres de cette classe : « Salman (est le) zodiaque, » nous les avons abandonnées depuis longtemps. Le dernier élément, *asir* אשר, est le participe au masculin de שר « être propice, être bon, » et correspond au féminin *asirat*, אשרת, que

nous trouvons dans le nom d'*Arbaïl-asirat*. Ainsi les noms de *Nergal-asir*, *Nabû-asir*, *Marduk-asir*, s'expliquent très-rationnellement.

Nous n'aurions rien à ajouter au sujet des autres dieux, pour lesquels les inscriptions araméennes ne nous fournissent pas les renseignements que, dans un article de l'*Athenæum*, Sir Henry Rawlinson nous avait promis. La transcription en caractères sémitiques aurait été de la plus haute importance à l'endroit des dieux Ninip-Sandan, Hou, Salman; car, quelque soutenables que nous paraissent les prononciations que nous avons adoptées, nous aurions été heureux de les voir corroborées par des preuves plus irréfragables encore que ne le peuvent être les raisons très-plausibles que nous avons jusqu'ici fait connaître.

La seule addition que nous puissions faire ici, c'est que nous croyons avoir trouvé la véritable forme originaire du dieu *Sin*, qui entre dans le nom de Sennachérib. Il se prononce *sin*, ainsi que l'attestent la glose d'Hésychius [1], les écrits des Sabéens et la transcription syriaque; mais nous trouvons une fois le dieu *Sinuv* שִׂנֻא dans les tablettes mythologiques, et nous ne doutons pas que nous n'ayons ici la forme phonétique du nom. Sin, le dieu de la lune, n'est autre que le dieu [2] qui change et se renouvelle; il

[1] Σὶν τὴν σελήνην Βαβυλώνιοι, comme nous lisons, au lieu de τὴν σεμνὴν, ce qui ne donne pas de sens.

[2] Le signe 𒌍 «trente,» qui forme l'idéogramme du dieu Sin 𒀭𒌍 (aussi 𒀭 𒌗 deus mensis), est rendu par *si in*



provient de la racine שנה, qui, dans toutes les langues sémitiques, l'assyrien compris, a donné naissance aux idées, de « nouveau, changement, deux, année. »

Ce nom, en apparence si étrange, rentre dès lors complétement dans le domaine de la philologie sémitique.

Quant à Assour, nous lui avons définitivement restitué sa signification de « dieu bon. » Le mot, ainsi que l'idée, est sémitique; mais les autres nations de Sem semblent ne pas l'avoir connu. La diversité d'origine des Assyriens et des peuples qui adorent le bon principe est prouvée; mais il serait téméraire de vouloir nier les rapports qui ont relié, dès l'antiquité la plus reculée, les deux nations de l'Assyrie et de l'Iran, appartenant pourtant à des rameaux linguistiques distincts. Et comme, sur le domaine spécial des langues indo-européennes, l'influence des autres branches d'idiomes commence à être de plus en plus reconnue, ainsi cette simple remarque, déterminée strictement par les considérations de la philologie sémitique, peut avoir, pour l'histoire de la civilisation primordiale du genre humain, une importance plus grande que l'on ne saurait dès à présent supposer.

(*W. A. I.* col. XXI, l. 70); mais il est employé souvent pour exprimer le suffixe de la 3ᵉ pers. au pluriel du féminin *sin*. Du reste, le satellite même de notre planète est exprimé par ce groupe divin; même pour indiquer une éclipse de lune, on écrit éclipse de Sin.

GRANDE INSCRIPTION

DU PALAIS DE KHORSABAD.

VOCABULAIRE

RÉDIGÉ

PAR M. JOACHIM MÉNANT.

L'Inscription des fastes de Sargon, par son étendue, par son importance, peut déjà présenter une idée assez exacte de la langue de Ninive au VIIIe siècle avant notre ère. La traduction de ce long document, suivie d'un commentaire rigoureusement analytique, appelle, comme complément nécessaire, le résumé des données philologiques qui peuvent ressortir de cette traduction et de cette analyse.

Nous publions maintenant ce résumé sous la forme d'un *Vocabulaire*. C'est un inventaire, aussi exact que possible, de tous les mots contenus dans notre inscription, en les rattachant aux *racines sémitiques* auxquelles ils appartiennent. Il suffira de jeter les yeux sur cette liste pour suivre quelques racines assyriennes dans les diverses formes sous lesquelles elles se produisent au milieu des différents passages qui en déterminent l'acception, et

reconnaître les points par lesquels l'assyrien se rapproche ou s'écarte des autres langues de la famille de Sem. Un grand nombre de racines se sont sans doute conservées dans tous les idiomes sémitiques avec la même signification; cependant quelques-unes ont en assyrien une acception particulière qu'on peut rencontrer dans tel ou tel autre idiome, sans qu'elle soit commune à tous. Enfin quelques racines, en petit nombre, restent avec une forme propre, une signification assurée; mais elles ne se retrouvent, au moins que nous sachions, ni avec leur forme, ni avec leur signification, dans aucun autre idiome. Des faits analogues se présentent d'ailleurs dans chacune des branches de la même famille : il suffit de consulter les dictionnaires des langues hébraïque et araméenne, et particulièrement le lexique arabe. Ces différences ne peuvent donc influer sur le caractère de l'idiome nouveau qui vient prendre sa place parmi les langues sémitiques. Nous aurions pu indiquer, sans doute, tous ces rapports et toutes ces différences; mais ces faits n'échapperont pas à ceux qui voudront consulter notre travail avec quelque attention, et on comprend dans quelles longueurs nous eussions été entraîné en mettant chaque mot assyrien en présence du mot correspondant que le dictionnaire sémitique aurait pu nous fournir, et en le suivant dans les acceptions diverses que nous présentent tous les idiomes qui se rattachent à la même origine. Aussi nous avons renoncé à ce déploiement

d'une érudition facile, dès que la lecture du texte assyrien était assurée. Nous ne pouvons aspirer au complet dans le vocabulaire dont nous tentons ici pour la première fois l'essai. Beaucoup de racines assyriennes, déjà connues et constatées avec leurs formes et leurs dérivés dans d'autres inscriptions, ne trouveront point place dans ce travail, et à l'appui des racines que nous enregistrerons, nous ne recueillerons encore que les formes qui nous sont données par l'*Inscription des fastes*, car il fallait nous circonscrire, et, si nous étions sorti de notre texte, il eût été difficile de savoir où nous arrêter.

Le moment d'ailleurs n'est peut-être pas encore venu où le dictionnaire assyrien pourra être fixé comme on a pu déjà fixer les données générales de la grammaire. Ce n'est qu'après avoir expliqué les grands documents qui appartiennent aux différentes époques de la longue vie de la langue des fils d'Assur et aux différentes localités où elle était parlée, qu'on pourra saisir les nuances qui caractérisent chaque époque, chaque localité, et qui donnent à chaque terme sa véritable signification. En attendant, il faut recueillir des faits, examiner les détails, et préparer, par une analyse rigoureuse, des matériaux pour une synthèse qu'il ne faut pas se hâter de produire. Aussi nous aurons atteint notre but, si cette esquisse renferme quelques éléments sur lesquels le dictionnaire assyrien pourra s'appuyer un jour.

Nous avons suivi un ordre alphabétique confor-

mément à la transcription des racines en caractères sémitiques; puis, après chaque racine, nous avons donné son dérivé assyrien avec sa signification et sa transcription en caractères latins, de manière à reproduire, aussi exactement que possible, le syllabisme de l'écriture anarienne pour qu'on puisse retrouver les formes dans les textes. Les chiffres romains correspondent du reste aux différentes lignes de l'inscription.

Voici les abréviations les plus fréquentes dont nous nous sommes servi :

adj.	adjectivum.	niph.	niphal.
adv.	adverbium.	pa.	paël.
aor.	aoristus.	part.	participium.
aph.	aphel.	phon.	phonetice.
conj.	conjunctio.	plur.	pluralis.
f. fem.	femininum.	p. pers.	persona.
ideog.	ideographice.	prec.	precativus.
imp.	imperativus.	præp.	præpositio.
inf.	infinitivus.	s. sing.	singularis.
l.	linea inscriptionis.	subst.	substantivum.
m. masc.	masculinum.	shaph.	shaphel.
n.	nomen.	suff.	suffixum.
n. pr.	nomen proprium.		

AVIS.

La première colonne comprend la *racine assyrienne* dans sa forme abstraite, transcrite en caractères hébraïques, sans en induire pour cela une étymologie tirée soit de l'hébreu, soit de tout autre idiome sémitique, bien qu'elle soit souvent évidente, ainsi qu'on pourra s'en convaincre en se reportant au commentaire.

La seconde colonne comprend la *signification assyrienne* de la racine à laquelle les mots assyriens doivent être rattachés.

La troisième colonne comprend la *transcription des formes assyriennes* relevées dans notre inscription, avec la signification qui leur est propre dans le passage qui a été précédemment traduit et analysé.

La sagacité du lecteur ne manquera pas de saisir ainsi les ressemblances qui rattachent l'assyrien soit à l'hébreu, soit à tout autre idiome, de même que les différences qui l'en séparent et qui donnent à l'assyrien le caractère qui lui est propre pour constituer son individualité.

א

אב	....	*abū*, pater, ideog. l. 124, 187, phon. *a-bu*, l. 167; ideog. plur. cum suff. *abutiya*, patres mei, l. 110, 147; *abi-su*, pater ejus, 29, 31, 39; *abutisu*, patres ejus, l. 30, 110.
אבב	....	*tul ababi*, tumulus desolationis, *tul-a-bu-bi*, l. 134.
אבל	portare.....	*abil*, imposui, oneravi, 1ª pers. sing. aor. kal, *a-bil*, l. 22, 138.

		yubilu, attulerunt, 3ª p. plur. m. aor. kal. *yu-bi-lu*, l. 36, 149.
		yusabla, sibi afferri jussit, 3ª p. sing. m. aor. shaph. *yu-sab-la*, l. 113.
		yusabilu, sibi afferri jusserunt, 3ª pers. plur. m. aor. shaph. *yu-sa-bi-lu*, l. 145.
		bilat, tributum, ideog. l. 24, 32; *bil-ti*, l. 90, 153; *bil-tu*, l. 113; *bil-tuv*, l. 118.
.....	....	*Ubulum*, Ubulum, n. prop. gentis, *U-bu-lum*, l. 19.
אבן	....	*aban*, lapis, ideog. *aban*, l. 142, 159, 160, 164, 165, 180.
.....	....	*Abitikna*, Abitikna, n. pr. urbis, *A-bi-ti-ik-na*, l. 57.
.....	....	*Agagi*, Agag, n. pr. regionis Mediæ, *A-ga-gi*, l. 69.
ארן	....	*adanni*, senectus, subst. pl. *a-dan-ni*, l. 117.
ארע	cognoscere. .	*idû*, agnorunt, 3ª p. pl. m. aor. kal. *i-du-u*, l. 96.
אדר	fortem redd^re.	*idir*, firmare, part. kal. *i-dir*, l. 119.
		adiris, tute, adv. *a-di-ris*, l. 41.
אוה	desiderare. . .	*avi*, iniquitas, subst. *a-vi*, l. 51.
און	....	*unut*, utensilia, subst. *u-nu-ut*, l. 148, 180.
.....	....	*Aza*, Aza, n. pr. hominis, *A-za-a*, l. 37, 38.
.....	....	*Azuri*, Azuris, n. prop. hominis, *A-zu-ri*, l. 90.
אחו	....	*aḫu*, frater, subst. ideog. (restitutus phon.) *a-ḫu*, l. 94.
אחז	prehendere. .	*usaḫiz*, prehendi jussi, 1ª pers. sing. aor. shaph. *u-sa-ḫi-iz*, l. 24.
.....	....	*Aḫimiti*, Ahimit, n. pr. hominis, *A-ḫi-mi-ti*, l. 94.
אחר	....	*Aḫarr*, ideog. Phœnicia, n. pr. regionis, l. 17, 161.
אחר	....	*aḫratas*, aliter, adv. *aḫ-ra-tas*, l. 53.
אים	terribilem esse	*imat*, terror, subst. fem. *i-mat*, l. 131.
אין	possidere. . . .	*inusunu*, subst. c. suff. res eorum, *i-nu-su-nu*, l. 24.

אכד	....	*Akkadi*, Akkad, ideog. n. pr. regionis, l. 3, 123, 143.
	.	*akkadai*, Akkadius, vel potius Armeniensis, ideog. l. 31.
אכם	sumere, capere.....	*ikimu*, cepi, 1ª p. sing. aor. kal. *i-ki-mu*, l. 52.
		ikimassun, prehendere jussi eos, 1ª p. sing. aor. kal. cum suff. *i-ki-ma-as-sun*, l. 44.
		ikimi, usurpatores, l. 31.
.....	....	*Ukni*, Ukni, n. pr. fluminis, *Uk-ni-i*, l. 19.
אל	non.......	*ul*, negat. l. 13, 98.
.....	....	*Allabrai*, n. pr. regionis, *Al-la-ab-ra-ai*, l. 55.
אלד	parere, gig^nere^.	*lidtutu*, progenies, n. *lit-tu-tu*, l. 191.
אלה	....	*ilu*, Deus, ideog. l. 137, 155, 189; cum suff. *ilu-su*, Deus ejus, l. 77; plur. ideog. *ilui*, Dei, l. 3, 12, 16, 79, 112, 122, 124, 126, 139, 140, 137, 143, 167, 171, 176, 187; cum suff. *ilui-su*, Dei ejus, l. 76, 105.
אלה	....	*alluti*, remotus, *ul-lu-ti*, l. 135.
אלה	velle.	*alat*, delectus; cum suff. *a-lut-śu*, delectus sui, l. 38.
אלף	....	*alapu*, bos, subst. sing. ideog. l. 189; plur. *alpi*, boves, l. 54, 168, 185, 189.
.....	....	*Ullaśunu*, n. pr. hominis, *Ul-lu-śa-nu*, l. 38, 40, 44, 50.
אלתו	inde a......	*ultu*, ex, præp. ideog. l. 94, 95; phon. *ul-tu*, l. 10, 23, 52, 57, 110, 135, 144, 146, 166;
		ultu kirib, inde a, *ul-tu ki-rib*, l. 81, 128. Vide אשתו.
.....	....	*Ambanda*, Ambanda, n. pr. regionis, *Am-bu-an-da*, l. 69.
אמי	..........?	*a-mi*..... ? l. 132.
אמן	....	*timin*, lapis angularis, *ti-mi-in*, l. 134, 174.
אמר	videre......	*imur*, vidit, 3ª pers. sing. masc. aor. kal. *i-mur*, l. 41, 114.
אמר	....	*imiri*, muli, subst. m. plur. *i-mi-ri*, l. 184.

.....	....	*Amriś*, Amris, n. pr. hom. *Am-ri-iś*, l. 29, 31.
.....	....	*Ama'i*, Hamat, n. pr. regionis, *A-ma-at-ti*, l. 33, 36, 49, 56; Hamatensis, *a-ma-ta-ai*, l. 33.
אן	....	*ana*, ad, præp. *a-na*, l. 5, 17, 25, 29, 31, 32, 37, 39, 40, 43, 59, 61, 65, 67, 71, 72, 74, 78, 86, 88, 90, 91, 94, 100, 107, 110, 111, 123, 125, 126, 134, 137, 139, 140, 142, 143, 147, 152, 153, 154, 164, 165, 171, 188, 192; *ana siḫirti su*, omnino, l. 83, 115; *ana ḫaṣṣiya*, contra me, l. 25; *ana issuti*, denuo, l. 65, 82, 88, 107; *ana iti*, ultra, l. 102; *ana ki-rib*, versus, l. 64, 112, 149.
.....	....	*Andiai*, Andia, n. pr. regionis, *An-di-ai*, l. 45.
אנא	....	*ina*, in, præp. *i-na*, l. 13, 16, 23, 33, 39, 40, 42, 43, 51, 53, 70, 73, 77, 79, 84, 97, 112, 113, 119, 120, 121, 124, 129, 130, 135, 136, 140, 146, 153, 159, 161, 166, 167, 176, 187; ideog. 12, 13, 24, 25, 26, 30, 34, 35, 37, 38, 41, 42, 47, 54, 58, 83, 120, 134, 136, 138, 139, 140, 144, 148, 151, 158, 163, 192, 193; *ina lib.* ideog. l. 32, 36, 62, 63, 116; *ina libbisunu*, inter eos, l. 117; *ina kirib*, l. 35, 56, 179; *ina kirbisu*, medio, l. 135; *ina nir*, prope, ideog. l. 154.
אנח	....	*muniḫu*, strenuus, part. paël *mu-ni-ḫu*, l. 13.
.....	....	*Anzaria*, Anzaria, n. pr. urbis, *An-za-ri-a*, l. 64.
אנש	....	*nisi*, homines, ideog. l. 10, 24, 36, 45, 46, 56, 57, 61, 62, 64, 71, 75, 78, 88, 89, 93, 106, 108, 109, 115, 116, 131, 133, 138, 153; sing. ideog. l. 33; *nisuti*, l. 31, sing. ideog. populus, l. 139.
.....	....	*Aśdudi*, Asdod, n. pr. urbis, *Aś-du-di*, l. 90, 100; *Aś-du-du*, l. 104.

.....	....	*Aśdudim*, Azotum, n. pr. urbis, *Aś-du-di-im-mu*, l. 104.
אסר ou אשר	....	*Aśur*, Assur, n. pr. dei, *Aśur*, ideog. l. 3, 28, 40, 53, 58, 63, 70, 124, 145, 154, 166, 167, 172, 187; phon. *A-śur*, l. 34.
.....	....	*Aśurlih*, Asurlius, n. pr. hominis, *A-śur-lih*, l. 55, *a-śur-lih*, l. 56.
אפר	circumdare..	*ipid*, subst. *i-pi-śu-un* (pour *i-pi-id-su-un*), vallus eorum, l. 192.
אפס	fluere.....	*apśu*, effluvies, subst. ideog. l. 169.
אפף	....	*appat*...., *ap-pa-a-ti*, ... l. 161.
אצא	egredi......	*lişā*, exeat, prec. kal. *li-şa-a*, l. 193.
		şit, part. kal. *şi-it samsi*, oriens solis, l. 153; *şit śu-un*, exitus eorum, l. 188.
		usişu, ad bellum compuli, 1e pers. sing. aor. shap. *u-si-şa-a*, l. 5.
		usişassav, egredi jussi eos, *u-si-şa-as-suv*, l. 81.
		uşşi, eduxi, 1e pers. sing. aor. pa. *uş-şi*, l. 41, 114.
אצב	ponere.....	*uşşib*, posui, 1e pers. sing. aor. pa. *uş-şib*, l. 29.
		uşşiba, exposui, 1e pers. sing. aor. pa. *uş-şi-ba* (pro *u-uş-şi-ba*), l. 171.
אצל	....	*aşlis*, adv. radicitus, *aş-li-is*, l. 131.
אקר	pretiosum esse	*aḳartav*, pretiosus: *abni. a-ḳar-tav*, lapides pretiosi, l. 180.
		miḳir, dilectus, *mi-ḳir*, l. 3.
.....	....	*irbitti*, decoratio, *ir-bit-ti*, l. 164.
ארב	insidiari....	*aribis*, adv. insidiose, *a-ri-bis*, l. 73.
ארגמן	....	*argamannu*, purpureus, panni purpurei, *ar-ga-man-nu*, l. 142, 182.
.....	....	*Argistis*, Argistis, n. pr. hom. *Ar-gis-tis*, l. 113.
ארד	descendere..	*yarid*, descendit, 3e pers. sing. aor. kal. ideog. l. 123.
		arduti, subjectio, subst. *ar-du-ti*, l. 73, 153; ideog. l. 36, 70, 117.

		mirdat, valles, subst. fem. plur. *mir-da-at*, l. 15.
ארד	....	*urudu*, color metallicus, ferrum? ideog. l. 141, 161, 162.
ארה	leo........	*ariai*, leones, subst. m. plur. ideog. l. 162.
ארה	....	*arassu*, transportavi eum, 1ª pers. s. m. aor. kal. cum suff. *u-ras-su*, l. 59.
.....	....	*Urzana*, Urzana, n. pr. hominis, *Ur-za-na*, l. 72.
ארח	ire.........	*uruḥ*, via, subst. *a-ru-uḥ*, l. 110, 114, 118, 141.
ארח	....	*araḥ*, mensis, ideog. l. 167.
....	....	*Aralli*, Aralli, n. prop. regionis, *A-ra-al-li*, l. 156.
.....	....	*Arku*, Varka, Orchoë, n. pr. urbis, ideog. l. 8, 136.
ארם	....	*Arimi*, Aram, n. pr. gentis, *A-ri-mi*, l. 150.
.....	....	*Armit*, Armit, n. pr. urbis, *Ar-mi-it*, l. 41.
ארן	....	*irini*, cedri, subst. plur. ideog. l. 158, 160.
.....	....	*aranis*, simul, adv. *a-ra-nis*, l. 129.
.....	....	*Arpadda*, Arpad, n. pr. urbis, *Ar-pad-da*, l. 33.
.....	....	*Urṣa*, Ursa, n. pr. hominis, *Ur-ṣa-a*, l. 31, 37, 39, 42, 52, 72, 76.
ארט	....	*Urarṭi*, Armenia, n. prop. reg. *Ur-ar-ṭi*, l. 76, 78, 113.
		Urarṭai, Armeniensis, *Ur-ar-ṭa-ai*, l. 37, 39, 42, 73; ideog. (?) l. 31.
ארש	rogare......	*irisanni*, rogavit me, 3ª p. m. aor. kal. cum suff. *i-ris-an-ni*, l. 120.
ארש	possidere...	*marsiti*, res, possessio, *mar-si-ti*, l. 45, 71, 75.
.....	....	*Iristana*, Iristana, n. pr. urbis, *I-ri-is-ta-na*, l. 67.
אש	....	*isati*, ignis, ideog. l. 35, 42, 43, 47, 70, 134, 150.
אשב	habitare.....	*asab*, habitatio, inf. kal. *a-sab*, l. 118.
		asib, habitans, part. kal. m. sing. *a-si-ib*, l. 78, 193; *a-sib*, l. 24, 126, 175.

		asibut, habitantes, part. kal. m. plur. *a-si-bu-ut*, l. 143, 167; *a-si-bu-ti*, l. 176.
		u-sib, sedi, 1ª pers. sing. aor. kal. l. 179.
		yusibu, consedit, 3ª pers. sing. m. aor. kal. *yu-si-ba*, l. 84; *yu-sib*, l. 41, 42, 179.
		usisib, collocavi, 1ª pers. sing. aor. shaph. *u-si-sib*, l. 32, 49, 56, 62, 63, 109, 116, 121; *u-si-si-ba*, l. 139; cum suff. *u-si-sib-su*, l. 51, 134; *u-si-sib-su-nu-ti*, l. 57.
		yusisibu, collocaverunt, 3ª pers. plur. m. aor. shaph. *yu-si-si-bu*, l. 30, 37, 39.
		subat, habitatio, nomen *su-bat-su-un*, cum suff. l. 146.
		musab, sedes, part. aph. *mu-sab*, l. 159.
אשט	largum esse..	*astu*, largus, *as-tu*, l. 14.
....	....	*Asman*, Asmun (?), n. prop. regionis, *As-mun*, l. 144; vide *Nituk?*
....	....	*usman*, acies, campus, subst. sing. *us-ma-an*, l. 129; plur. *us-ma-m*, l. 124.
אשף	vaticinari...	*asputi*, oraculo insignes, *as-pu-ti*, l. 126.
....	....	*Ispabara*, Ispabara, n. pr. hominis, *Is-pa-ba-a-ra*, l. 118, 119, 121.
אשר	....	*asar*, locus, subst. *a-sar*, l. 85, 99, 110, 128; cum suff. *a-sar-su*, locus ejus, l. 26, 46, 104, 114; *a-sar-si-na*, cum suff. locus earum, l. 15; *as-ri-su-nu*, locum eorum, l. 57.
		asrus, in locum suum, *as-ru-us*, l. 12, 137.
		isriti, opera, subst. *is-ri-ti*, l. 156.
אשור	....	*Assur*, n. pr. regionis, Assyria, ideog. l. 2, 32, 44, 59, 64, 67, 72, 89, 92, 109, 112, 167, 176, 179.
		Assurai, Assyrius, ideog. l. 32.
....	....	*asariddati*, subst. masc. plur. magnates, *a-sa-rid-du-ti*, l. 31.
....	....	*assu*, pro *anâ su*, propterea, l. 92, 173.

אשר	dirigere....	*ustisira*, sustentavi, 1ª pers. sing. aor. iphteal. *us-ti-si ra*, l. 124.
		asurrisin, paries, cum suff. plur. *a-sur-ri-si-in*, parietes eorum, l. 165.
.....	....	*istu*, præp. inde a, *is-tu*, l. 16.
.....	....	*usuti* (?), expiravit, 3ª p. aor. shaph. *u-su-ti*, l. 77.
.....	....	*iti*, præp. ultra, *i-ti-i*, l. 18, 150.
.....	....	*itti*, præp. cum, *it-ti*, l. 25, 30, 31, 32, 34, 72, 75, 81, 85, 87, 89, 99, 106, 109, 114, 115, 123, 133, 172, 177.

ב

באר	effodere....	*birit*, ripa, *bi-rit*, l. 129.
		birâti, puteus, *bi-ra-a-ti*, l. 15.
.....	....	*biruti*, spissus, *bi-ru-ti*, l. 14.
באש	male agere..	*basu*, malum, *ma-la*, *ba-su-u*, quod non est spernendum (?), l. 7, 20, 21, 56, 75, 80, 87, 133.
בב.	....	*babi*, portæ, *ba-bi-sun*, subst. f. cum suff. plur. l. 162.
.....	....	*Bab-karaḥ*, Bab Karah, n. pr. urb. ideog. l. 20, l. 138.
בבל	....	*bibil*, *ina bibil*, in voluntate, l. 155.
		biblat, ex, in, præp. *bib-lat*, l. 170; *bi-ib-lat*, l. 143, 163.
.....	....	*biritav*, vide *kasritav*.
.....	....	*Bagbartu*, Bagabartus, n. pr. dei, *Ba-ag-bar-tav*, l. 76.
בבלו	....	*Babilu*, Babylon, n. pr. urbis, ideog. *Bab-Ilu*, l. 2, 6, 124, 125, 135, 140, 149.
.....	....	*Bubi*, Bubi, n. pr. urbis, *Bu-bi i*, l. 20, 138.
.....	....	*Bagdatti*, Bagadates, n. pr. hominis, *Ba-ag-da-at-ti*, l. 49.
בהר	....	*buhari*, splendor, *bu-'a-ri*, subst. l. 194.
בחל	....	*bathalliv*, equites, iphteal, *bat-ḥal-liv*, l. 35, 85, 114, 116.
בחר	colligere....	*nabḥar*, collectio, omnis, *nab-ḥar*, l. 13, 17.

בוש	....	*busa*, spolia, ideog. l. 59, 75, 87, 106, 115.
בטל	cessare.....	*baṭilta*, alteratus, *ba-ṭil-ta*, l. 11; pl. m. *ba-aṭ-lu-ti*, alterati, l. 137.
בטן	....	*buṭni*, pistacium, n. arboris, *bu-uṭ-ni*, l. 159.
.....	....	*Bikni*, Bikni, n. pr. regionis, *Bi-ik-ni*, l. 18.
.....	....	*Bala*, Bala, n. pr. urbis, *Ba-a-la*, l. 57.
בירה	....	*birati*, urbes munitæ, ideog. l. 39, 42, 43, 44, 52.
בית	....	*bit*, domus, subst. ideog. l. 31, 141, 161, 162.
.....	....	*Bit-Amukkan*, Bit-Amukkan, n. pr. regionis, *Bit-A-muk-ka-ni*, l. 21.
.....	....	*Bit-Bagaya*, Bit-Bâgaya, n. pr. regionis, *Bit-Ba-ga-ya*, l. 64.
.....	....	*Bit-Dakkari*, Bit-Dakkuri, n. pr. regionis, *Bit-Dak-ku-ri*, l. 21.
.....	....	*Bit-Yakin*, Bit-Yakin, n. pr. regionis, *Bit-Ya-kin*, l. 22, 116, 137, 149.
.....	....	*Bit-Pa'lla*, Bit-Pahalla, n. pr. regionis, *Bit-Pa-'-al-la*, l. 86.
.....	....	*Bit-Sa'lla*, Bit-Sahallu, n. pr. regionis, *Bit-Sa-'-al-la*, l. 21.
.....	....	*Bit Silan*, Bit-Silan, n. pr. reg. *Bit-Sil-a-ni*, l. 21.
בלה	vectigal afferre	*ibtillu*, administrarunt, 3ª pers. plur. m. aor. pa. *ib-til-lu*, l. 136.
		bilat, vectigal, l. 141, 162.
.....	....	*Balbiki*, Balbek (?), n. pr. urb. *Bal-bi-ki*, l. 10.
.....	....	*balum*, sine, *ba-lum*, l. 84.
בנה	ædificare, facere, creare	*abni*, feci, 1ª pers. sing. aor. kal. *ab-ni*, l. 159, 164.
		yusabni, perficere jussi, 1ª p. sing. aor. shaph. *yu-sab-ni*, l. 128.
		banu, ædificans, part. kal. *ba-nu-su-un*, cum suff. l. 191.
		binut, creatura, n. *bi-nu-ut*, l. 180.
		binti, filia, n. *bi-in-ti*, l. 30.
		banāti, filiæ, ideog. pl. l. 75, 80, 105, 115, 133.

בער	permittere...	*abud*, 1e pers. sing. aor. kal. *a-bu-ad*, permisi, l. 135.
.....	....	*Ba'itili*, Baïtiil, n. pr. regionis, *Ba-'-it-i-li*, l. 68.
בעל	dominari....	*bil*, dominus, ideog. l. 32, 35, 95, 122, 124, 139, 140, 141, 167, 175; cum suff. *bilya*, dominus meus, l. 53, 63, 139, 166; *bilsunu*, 38; *bili-ya*, 16.
		bilti, dea, ideog, l. 163.
		Bil-dagon, Beldayon, n. pr. dei, l. 143.
		Bil-śarruṣur, Balthasar, n. pr. hominis, l. 59.
		bilut, potentia, subst. abst. *bi-lu-ti*, l. 96; cum suff. *bi-lu-ti-ya*, potentia mea, l. 13, 22, 32, 116, 159; *bi-lut-śu*, potentia ejus, l. 71, 93, 95.
בצר	abscindere..	*buṣrat*, locis inaccessis, n. *bu-uṣ-rat*, l. 41.
בקק vel בוק	populari....	*abuk*, condonavi, 1e pers. sing aor. kal. *a-bu-uk*, l. 51.
ברה	perpetuare..	*listabru*, perpetuent, precat. istaph. *lis-tab-ru*, l. 190.
		tabrāti, admiratio, *tab-ra-a-ti*, n. l. 165.
ברם	....	*birmi*, berom, genus coloris, *bir-mi*, l. 142, 181.
ברש	....	*barsa*, brasa, genus mensuræ, *bar-sa*, l. 128.
....	....	*Barsippa*, Borsippa, n. pr. urb. ideog. l. 6, 135.
בשה	spernere....	*ibsu*, spernebant, 3e p. m. plur aor. kal. *ib-su*, l. 13.
בשם	fingere.....	*absim*, adaptavi, 1e persona aor. kal. *ab-sim*, l. 165.
בתק	abscindere..	*yubattiḳa*, abscidit, 3e pers. sing. m. aor. pael. *yu-bat-ti-ḳa*, l. 128.
בתר	separare....	*bitruti*, separati, *bit-ru-ti*, l. 168.

ג

גבר	fortem esse..	*gabrai*, rivales, plur. *gab-ra-ai*, l. 13; *gab-ri*, 159.
גבש	colligere....	*gabsāti*, cuncta, plur. f. *gab sa-a-ti*, l. 34, 40.
גבש	....	*gibis*, impetus, *gi-bis*, l. 72, 97.

....	....	*gubus* ..... ? *ga-bu-us*, l. 122.
גדה	.... ?	*gada* ..... *ga-da*? l. 28.
גחל	....	*guḫlav*, margarita, *gu-uḫ-luv*, l. 133.
....	....	*Gullatuv*, Gullat, n. pr. urbis, *Gul-la-tuv*, l. 20.
....	....	*Gambulu*, Gambul, n. pr. gentis, *Gam-bu-lu* (*li. luv*), l. 19, 126, 140.
....	....	*Gamgumi*, Gamgum, n. pr. gentis, *Gam-gu-mi*, l. 83; *gam-gu-ma-ai*, l. 88.
גמל	....	*gammal*, camelus, subst. m. *gam-mal*, l. 27; plur. ideog. *gammali*, l. 185.
גמר	finire.......	*gimri*, familia, omnis, *gim-ri*, l. 88; *gi-mir*, l. 123.
....	....	*Gimtu*, Gimtu, n. pr. urbis, *Gi-im-tu*, l. 104.
....	....	*Gunzinanu*, Gunzinanus, n. pr. hominis, *Gun-zi-na-nu*, l. 183.
גרה	aggredi.....	*gari*, hostes; cum suff. 1ª pers. *gariya*, hostes mei; part. m. *ga-ri-ya*, l. 16.
גשל	....	*gislu*, lis, subst.; cum suff. *gi-is-li-su*, lis ejus, l. 118, 119, 120.
גשר	....	*gusur*, trabes, subst. plur. ideog. l. 160.
....	....	*Guti umki*, ... n. pr. gentis, l. 17.

ד

דאה	....	*da'tūti*, possessio, *da-'-tu-u-ti*, l. 39.
דבב	insidiari	*dabib*, moliens, part. kal. *da-bi-ib*, l. 95, *da-bi-ba*, l. 113.
		idbub, 3ª pers. s. m. aor. kal. *id-bu-ub*, l. 38.
דגל	stare.......	*usadgila*, concredidi, 1ª pers. sing. aor. shaphl. *u-sad-gi-la*, l. 117, 121, 136.
דגל	splendere...	*digili*, splendor, *di-gi-li*, l. 142.
דגלת	....	*Diglat*, Tigris, n. pr. fluminis, ideog. l. 18.
דהר	durare......	*darūti*, perennes, *da-ru-u-ti*, l. 192.
דוך	occidere....	*aduk*, occidi, 1ª pers. sing. aor. kal. *a-duk*, l. 35, 42.
		diktu, actio occidendi, inf. kal. *di-ik-tu*, l. 42.
דחה	diruere.....	*diḫi*, dirutio, inf. kal. *di-ḫi*, l. 132.

.....	....	*Dayakka*, Dayakku, n. pr. hominis, *Da-ai-ak-ku*, l. 49.
דכה	numerare...	*adki*, 1^{a} p. s. aor. kal. numeravi, *ad-ki*, l. 34, 40.
דלח	....	*diliḫ*, tranquillitas, subst. *di-li-iḫ*, l. 136; *da-li-iḫ-tav*, l. 52, 121.
דלם	committere..	*usadlimuniva*, commiserunt mihi, 3^{e} pers. p. m. aor. shaph. *yu-sad-li-ma-ni-va*, l. 4.
דמשק	....	*Dimasḳa*, Damas, n. prop. urbis, *Di-mas-ḳa*, l. 33; *Di-mas-ḳi*, 57.
דנן	fortem reddere.	*udannin*, fortificavi, 1^{a} pers. sing. aor. pa. *u-dan-ni-na*, l. 66; 3^{a} pers. *yu dan-ni-nu*, l. 126. *adnin*, me fortem reddidi, 1^{a} p. sing. aor. kal. *ud-nin*, l. 175. *dannu*, potens, *dan-nu*, l. 1. *dannu*, potentia, subst. *dun-nu*, l. 13. *dannat*, fortes, part. plur. ideog. l. 43, 47, 115, 134; m. pl. *dan-nu-ti*, 52, 54, 81, 134; fem. pl. *dan-na-a-ti*, 42. *danan*, potestas, exaltatio, *da-na-an*, l. 111, 145; *da-na-ni*, l. 16.
.....	....	*Dunni samas*, Dunnisamas, n. pr. urbis, *Dun-ni-samas*, l. 20.
דפר	....	*daprani*, dapran, n. arboris, *dap-ra-ni*, l. 159.
....	....	*durugsun*, condensa earum, *du-ru-ug-su-un*, l. 15.
דרם	....	*darumi*, tractus, *da-ru-mi*, l. 165; *darumi matitan*, tractus terrarum.
דרר	morari......	*durar*, commemoratio; *du-ra-ar-su-un*, l. 137, cum suff. commemoratio eorum.

ה

הבך	vertere.....	Vide הפך.
הבל	gignere.....	*habal*, filius, ideog. l. 38, 122; *habli*, filii, ideog. l. 75, 118, 134; *hablu-su*, filius ejus, cum suff. l. 37, 84, 86; *habli-su*, filii ejus, plur. cum suff. l. 80, 105, 115, 133.
הדר	honorare....	*adir*, adorans, *a-dir*, l. 112.

הוה	....	*Hu*, Ao, n. pr. dei, ideog. *Hu*, l. 155.
היכל	....	*hekal*, regia, ideog. subst. l. 1, 159, 161; plur. *hekali*, regiæ, l. 158, 186, 186: *hekal-ya*, regia mei, l. 179; *hekal-sa*, regia ejus, l. 59, 75, 80, 87, 106, 115, 133.
הלך	venire.	*allik*, veni, 1ª pers. sing. aor. kal. *al-lik*, l. 71, 86, 101, 152.
		illik, adivit, 3ª pers. sing. m. aor. kal. *il-lik*, l. 151; plur. *il-li-ku*, ibant. l. 130.
		illika, 3ª pers. plur. fem. aor. kal. *il-li-ka*, l. 118, 119.
		lillik, veniat, precat. kal. *lil-lik*, l. 191.
		alak, actio eundi, inf. kal. *a-lak*, l. 101, 125; *a-lu-ku*, l. 125.
		alikut, euntes, part. plur. *a-li-kut*, l. 152.
		malak, viam, n. *ma-lak*, l. 146.
הפך	vertere.....	*ipuk*, vertit, 3ª pers. sing. m. aor. kal. *i-pu-uk*, l. 79, 122.
		ittabiksu, convertit eum, 3ª pers. s. m. aor. kal. cum suff. *it-ta-bi-ik-su*, l. 111.
		hapiktasu, fuga ejus, ideog. l. 23; *hapiktasuni*, l. 26; *hapiktasun*, l. 130, fuga eorum.

ו

ו	....	*au*, et, conj. l. 78, 119, 124, 135, 152, 153, 156, 181, 194.
......	....	*Vannai*, Van, n. pr. gentis, *Van-na-ai*, l. 36, 38, 39, 40, 44, 48, 50.
......	....	*Upiri*, Upirus, n. pr. hom. *U-pi-i-ri*, l. 144.
......	....	*Varkuśi*, Varkasa, n. pr. urb. *Var-ka-śi*, l. 86.

ז

זבר	.... ?	*zibirti*..... ? *zi-bi-ir-ti*, l. 122.
זוז	vindicare....	*izuza*, vindicavit, 3ª p. s. m. aor. kal. *i-za-zu*, l. 118.

		azuz, vindicavi, 1ª p. s. m. aor. kal. *a-zu-uz*, l. 140.
זיר	repudiare...	*izir*, repudiavit, 3ª p. s. aor. kal. *i-zi-ru*, l. 95.
זיר	....	*zirāti*, fastidium, *zira-a-ti*, l. 92.
זכה	pacisci.....	*zakut*, leges, subst. masc. plur. *za-kut*, l. 10.
זכר	memorare...	*azkar*, memoravi, 1ª pers. sing. aor. kal. *az-kur*, l. 63.
		azkura, nuncupavi, id. *az-ku-ra*, l. 155.
		zikir, memor, subst. *zi-kir*, l. 4.
		zikar, memoria, inf. *zi-kar*, l. 122, 147; plur. *zik-ri*, l. 112.
		zakruti, antiquas, *zak-ru-ti*, l. 134.
		zikruti, obedientia, *zik-ru-ti*, l. 13.
.....	....	*Zikartai*, n. prop. reg. *zi-kar-ta-ai*, l. 37, 45.
זלל	....	*zulali*, columnæ, ideog. l. 161.
.....	....	*Zari*, Zerghoul (?), n. pr. urbis, ideog. l. 9, 137.
זרו	....	*zarū*..... (?), l. 171.
.....	....	*Zurzukka*, Zurzukka, n. pr. urbis, *Zu-ur-zu-uk-ka*, l. 48.
.....	....	*zirkut*, vide *kalkut*.
זרע	....	*zir*, semen, ideog. l. 31, 42, 139.
זרף	....	*Zarpanitav*, Zarpanita, n. pr. deæ, *Zar-pa-ni-tav*, l. 143.
זרר	deficere....	*zurarti*, defectio, subst. *za-rar-ti*, l. 95, 113; *zar-ra-a-ti*, l. 38.

ח

חבל	vulnerare...	*ḥibiltasun*, cum suff. transgressio eorum, *ḥi-bil-ta-sun*, l. 7.
.....	....	*Ḫubuskia*, Hubuskia, n. pr. urbis, *Ḫu-bu-us-ki-a*, l. 54.
חד	....	*ḥadis*, solus, adv. *ḥa-dis*, l. 141.
חורנו	....	*Ḫavranu*, Hauran, n. pr. gentis, *Ḫa-av-ra-nu*, l. 18.
חוז	confugere...	*maḥazi*, templa, subst. plur. *ma-ḥa-zi*, l. 137, 140, 143.

חזת	....	*Ḥaziti*, Gaza, n. pr. urbis, *Ḥa-zi-ti*, l. 25, 26.
חטא	peccare......	*ḫiṭatisu*, subst. f. plur. cum suff. peccata ejus, *ḫi-ṭa-ti-su*, l. 51.
		ḫiṭṭi, subst. plur. rebelles, *ḫi-iṭ-ṭi*, l. 35.
......	....	*Ḥullii*, Hullius, n. pr. hominis, *Ḥul-li-i*, l. 30.
......	....	*Ḥaldia*, Haldia, n. pr. dei, *Ḥal-di-a*, l. 76, 77.
......	....	*Ḥiliḫa*, Hilihus, n. prop. urbis, *Ḥi-li-ḫi-ḫu*, l. 20.
......	....	*Ḥilakki*, Cilicia, n. prop. regionis, *Ḥi-lak-ki*, l. 30.
חלל	ulcisci.	*ḫaltav*, subst. ultio, *ḫul-tav*, l. 92.
......	....	*Ḥumbanigas*, Humbanigas, n. prop. hominis, *Ḥam-ba-ni-gas*, l. 23, 123.
חמר	festinare....	*ḫitmudis*, adv. festinanter, *ḫi-it-ma-dis*, l. 86.
חמם	calefacere...	*ḫammumi*, elementa, subst. *ḫa-am-ma-mi*, l. 14.
......	....	*Ḥamani*, Hamanus, n. pr. regionis, *Ḥa-ma-a-ni*, l. 143; *Ḥa-ma-ni*, l. 163.
......	....	*Ḥindaru*, Hindarus, n. pr. gentis, *Ḥi-in-da-ru*, l. 19, 127.
......	....	*Ḥanunu*, Hanon, n. pr. hominis, *Ḥa-na-nu*, l. 25, 26.
חפח	affligere.....	*ḫipi*, subst. clades, *ḫi-pi-i*, l. 77.
		ḫapikta sa, clades ejus, ideog. l. 121.
		aḫpi, terrui, 1ª pers. sing. aor. kal. *aḫ-pi*, l. 80.
		aḫappi, terrore implevi, 1ª pers. s. m. aor. pa. *u-ḫap-pi*, l. 14.
חצר	circumdare..	*ḫiṣir*, castellum, vel potius *dur*, l. 132.
......	....	*Ḥiṣir-Yakin*, Hisir-Yakin, Dur-Yakin, n. pr. urbis, l. 132, 134.
......	....	*Ḥiṣir-Śarkin*, Hisir-Sarkin, Dur-Sarkin, n. pr. urbis (Khorsabad), l. 155, 157.
......	....	*Ḥiṣir-Tilitiv*, Hisir-Tilit, Dur-Tilit, n. pr. urbis, *Ḥisir-Ti-li-tiv*, l. 138.
......	....	*Ḥarḫar*, Khorkhor, n. pr. urb. *Ḥar-ḫa-ar*, l. 61.
......	....	*Ḥarillav*, Harillu, n. pr. gentis, l. 18.
......	....	*Ḥarrani*, Harran, n. pr. urbis, *Ḥar-ra-ni*, l. 10.

חרה	eligere	*ḥirat*, uxor, subst. *ḥi-ra-ti-su-nu*, uxores eorum, cum suff. l. 156; ideog. sing. l. 75, 80, 105, 115, 133; plur. l. 118.
חרט	scalpere	*ḥaraṭ*, sceptrum, ideog. l. 131.
חרץ	fodere	*ḥariṣi*, fovea, subst. plur. *ḥa-ri-ṣi*, l. 127.
חרץ		*ḥuraṣ*, aurum, subst. ideog. l. 27, 87, 131, 132, 133, 141, 148, 159, 180.
חרש		*ḥarsani*, silvæ, subst. plur. *ḥar-sa-ni*, l. 14, 46.
חתת	reformidare	*ḥattav*, formido, subst. *ḥa-at-tav*, l. 111.
		Ḥatti, Syria, n. pr. regionis, *Ḥa-at-ti*, l. 95; *Ḥat-ti*, l. 17, 57, 138, 147, 161.

ט

טבל	tingere	*ṭibbulti*, subst. plur. vestes tinctæ, *ṭib-bul-ti*, l. 142, 181.
טוב		*ṭub*, bonus, adj. *ṭu-ub*, l. 193; *ṭa-bu*, l. 173; *ṭa-a-bu*, l. 143.
		ṭabis, adv. fauste, *ṭa-bis*, l. 157.
טרר	sustinere	*ṭurri*, inf. pa. *ṭur-ri*, l. 119.

י

יד		*id*, pes, subst. cum suff. ideog. *id-ya*, pes meus, l. 85, 100, 114; phon, *i-da-su-un*, pedes eorum, l. 190.
		Yaubidu, Yaubidus, n. pr. hominis, *Ya-u-bi-di*, l. 33.
יום		*yum*, dies, ideog. l. 13, 37, 167; — *yumi*, plur. dies, l. 10, 110, 117, 146, 174, 180, 192; — *ina yumi suva*, in illo tempore, l. 153.
		Izibia, Izibia, n. pr. urbis, *I-zi-bi-a*, l. 41.
		Izirtu, Izirtu, n. pr. urbis, *I-zir-tu*, l. 41, 35.
		Ikbibil, Ikbibil, n. pr. urbis, *Ik-bi-bil*, l. 125.
		ikmuti, anteriores, *ik-mu-ti*, l.
		Yakin, Yakin, n. pr. hominis, l. 122.
		Illipi, Albania, n. pr. regionis, *Il-li-pi*, l. 18, 117, 121.

		Illipai, n. prop. gentis, *Il-li-pa-ai*, Albanus, l. 70.
.....	....	*Yamani*, Yamanus, n. pr. hominis, *Ya-ma-ni*, l. 95, 101.
....	....	*Yanagii*, Yanagia, n. pr. regionis, *Ya-'-na-gi-i*, l. 145.
.....	....	*Yanzu*, Yanzu, n. pr. hominis, *Ya-an-zu-u*, l. 54.
יעד	assignare....	*adī*, præcepta, subst. plur. *a-d-i-i*, l. 79.
יער	....	*iri*, silva: cum suff. plur. *i-ri-sun*, l. 143.
ירא	timere......	*irivra*, 3ª pers. sing. aor. kal. non sustinuit, *i-riv-va*, l. 26.
.....	....	*Iranzu*, Iranzu, n. pr. hom. *Ir-an-zu*, l. 36.
ישע	spatiosum eˢˢᵉ.	*musa*, salus, *mu-sa*, l. 190.
.....	....	*Itu*, Itu, n. pr. gentis, *I-tu*, l. 18.
.....	....	*Itti*, Ittius, n pr. hominis, *It-ti-i*, l. 55, 56.
.....	....	*Yatburi*, Yatbur, n. pr. regionis, *Ya-at-bu-ri*, l. 20, 150.
.....	....	*Itamaru*, Itamarus, n. prop. hominis, *It-'-am-a-ru*, l. 27.
.....	....	*Yatnan*, Cyprus, n. pr. gentis, *Ya-at-na-na*, l. 16, 145.

כ

כא־כי	....	*ki*, ex, contra, cum, præp. l. 39, 83, 124, 126, 155.
.....	....	*Kui*, n. pr. regionis, *Ku-i*, l. 150.
.....	....	*Kibaba*, Kibaba, n. pr. hominis, *ki-ba-ba*, l. 61.
כבד	....	*ikbud*, durum fuit, 3ª pers. sing. aor. kal. *ik-bu-ud*, l. 33, 91.
כבב	....	*kababi*, scutorum genus, *ka-ba-bi*, l. 117.
כבת	....	*kabittu*, multus, *ka-bit-tu* (*ti*), l. 72, 133, 151, 168, 185.
		kabatti, propositum, *ka-bat-ti*, l. 194.
.....	....	*kibit*, *ina ki-bit*, ope, l. 124; *ki-bi-tus-su*, favente eo, l. 191.

כדן	....	*kidinni*, norma, sub. m. pl. *ki-din-ni*, l. 7; (*kidinnut*) *ki-din-nu-uš-šun*, norma eorum, l. 11.
.....	....	*Kiakku*, Kiakkus, n. prop. hominis, *Ki-ak-ku*, l. 28.
כוה	comburere...	*akvu*, combussi, 1ª pers. sing. aor. kal. *ak-vu*, l. 35, 42, 43, 47, 134.
כון	esse, stare...	*uktin*, imposui, 1ª pers. sing. aor. iphteal, *uktin*, l. 67.
		ukin, imposui, 1ª pers. sing. aor. kal. *u-kin*, l. 32, 83, 116, 164.
		ukinna, rectificavi, l. 157, 160.
		kun, stans. inf. kal. *ku-un*, l. 12; *kun-nu*, l. 174.
		kinis, adv. constanter, l. 156, 188.
		kitti (pro *kinti*), *kinat*, fœdus, *kit-ti*, l. 30.
כוץ	tondere, excoriare.	*akuṣ*, excoriavi, 1ª pers. sing. aor. kal. *a-kuṣ*, l. 35, 49, 56.
.....	....	*kukum*, crocus, *ku-kum*, l. 142, 181.
כלא	prohibere ...	*iklū*, retinuit, 3ª pers. sing. m. aor. kal. *ik-lu-u*, l. 28, 69, 113.
		ikla, abnuit, *ik-la-a*, l. 79, 122.
כלה	....	*Kalu*, Kalah, n. pr. urbis, ideog. l. 8, 23.
כלה	perficere. ...	*kala*, omnis, *ka-la*, l. 143; cum suff. *ka-lisun*, l. 14.
.....	....	*Kaldi*, Chaldæa. n. pr. gentis, *Kal-di*, l. 21, 122, 125, 147.
.....	....	*Kaldudu*, Chaldud, n. pr. gentis, *Kal-du-du*, l. 18.
כלך	....	*kulkut*, insignia (?), *Kul-kut*, l. 129, 131.
כלם	invigilare....	*ukallim*, invigilavi, 1ª pers. sing. aor. paēl, *u-kal-lim*, l. 135.
כמא	....	*kima*, sicut, *ki-ma*, l. 96, 125, 129, 132, 134, 144.
כמה	prehendere..	*kamu*, possessio, inf. kal. *ka-mu-u*, l. 135.
.....	....	*Kummaḫi*, n. pr. regionis, Comagène, *Kum-mu-ḫi*, l. 82.
.....	....	*Kammuḫai*, *Kam-mu-ḫa-ai*, l. 112.

כמס	rogare.	*akmiśa*, rogavi, 1ª pers. sing. aor. kal. *ak-miśu*, l. 174.
		Kindau, Kindau, n. pr. urbis, *Kin-da u*, l. 64.
כנש	cogere.	*iknusa*, se submiserunt, 3ª pers. plur. m. aor. kal. *ik-nu-su*, l. 152.
		usaknisu, 1ª p. sing. aor. shap. coegi, *u-sak-ni-su*, l. 154.
כסא		*kaśśû*, thronus, ideog. l. 30, 33, 37, 39, 51, 84, 95, 118, 121, 131.
		Kisik, n. pr. urbis, *Ki-sik*, l. 9, 137.
כסף		*kaśap*, argentum, ideog. l. 87, 131, 133, 141, 148, 159, 168, 180.
כפד	intricare.	*kapidu*, intricans, inf. kal. *ka-pi-du*, l. 112.
כפר	expiare.	*kaprasu*, subst. cum suff. *kap-ra-su*, dona expiationis, l. 145.
כצר	separare, distribuere.	*akṣura*, distribui, 1ª pers. sing. aor. kal. *ak-ṣu-ra*, l. 98, 124.
		ikṣuru, distribuit, 3ª pers. s. m. aor. kal. *ik-ṣa-ru*, l. 34, 123, 129.
		akṣur, conscripsi, 1ª pers. s. aor. kal. *ak-ṣur*, l. 24, 36, 117.
		kiṣir, portio, *ki-ṣir*, l. 36.
כר		*Kar*, urbs, arx.
		Kar-Istar, Kar-Istar, n. pr. urb. *Kar-Istār*, l. 65.
		Kar-Hu, Kar-Hu, n. pr. urbis, l. 65.
		Kar-Yakin, Kar-Iakin, n. pr. urbis, l. 126.
		Kar-Marduk, Kar-Marduk, n. pr. urbis, l. 60.
		Kar-Nabu, Kar-Nabu, n. pr. urbis, l. 65.
		Kar-Śin, Kar-Sin, n. pr. urbis, l. 65.
		Kar-Sarkin, Kar-Sargon, n. pr. urb. l. 63, 66.
		Kar-Tilit, Kar-Tilit, n. pr. urbis, l. 20.
כרח		*karḫi*, arces; cum suff. *karḫi-su*, arces ejus; *kar-hi*, l. 126, 134; ideog. l. 127.
כרך		*karka*, thesaurus, ideog. l. 56, 75, 106, 115, 133.
		Karallu, Karallus, n. pr. regionis, *Kar al-lu*,

		l. 56; *Kar al-la-ai*, Carallaius, l. 55.
כרן	. . . .	*kurunuu*, piacula, subst. *ku-ru-un-uu*, l. 170.
כרף	. . . .	*karpanis*. . . . . adv. *kar-pa-nis*, l. 14, 80.
כרר	. . . .	*karri*, expeditio; *karri-ya*, ideog. cum suff. l. 23; Phon. *kar-ri-ya*, l. 41, 101, 114, 125.
כרש	. . . .	*karasi*, impedimenta, subst. *ka-ra-si*, l. 98.
כשא	colligere. . . .	*kisati*, cuncta, *ki-sa-a-ti*, l. 144.
		Kisiśim, Kisisi, n. prop. urbis, *ki-si-śi-im*, l. 59.
כשד	ire, appropinquare.	*kasad*, appropinquatio, subst. *ka-sad*, l. 40.
		kisad, ripa, ideog. l. 18. 19; *ki-sad*, 22.
		kisidti, præda, *ki-sid-ti*, l. 62, 82, 108, 113, 116, 154, 165, 171.
		aksud, cepi, 1ª pers. s. aor. kal. *ak sud* — *ak-su-ud*, *ak-su-du*, l. 23, 35, 42, 43, 45, 47, 58, 60, 61, 64, 66, 71, 105, 115; ideog. l. 68, 132, 166.
		iksuda, attigerunt, 3ª pers. plur. fem. aor. kal. *ik-su-da*, l. 117, 128, 139.
		liksud, contingat, precat. kal. *lik-su-ud*, l. 191.
כשר	. . . .	*kisurri*, termini, *ki-sur-ri*, l. 82, 136.
כתם	commovere. .	*iktumusu*, commoverunt eum, *ik-tu mu-su*, l. 111.

ל

לא	non.	*la*, negat. l. 14, 26, 30, 33, 46, 71, 86, 90, 95, 96, 100, 103, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 122, 142, 147, 152, 157, 169.
		la'ari, desertus, l. 15, 110.
לאת	superbum ess	*lita sun*. . . . . l. 160.
		līti, honos, *li-i-ti*, l. 16, 53.
לב	cor.	*libbi*, cor, ideog. 109, 124; *lib-bi*, 140; cum suff. *libbi-ya*, cordis mei, l. 40, 79, 84, 97, 113, 155; *libbi-su*, l. 24; *lib-bi-su*, l. 194; *lib-su*, l. 91; *libbi su*, l. 78; *libbi-suna*, l. 24, 126; *lib-bi-su-nu*, l. 12, 24, 193.
		lib, *libbu*, superbia, *lib-bu-su-un*, superbia sua, l. 148.

		labbis, adv. in animo, *lab-bis*, l. 40.
לבר	....	*lilbur*, precat. kal. duret, *li-il-bur*, l. 192.
.....	....	*Laguda*, Laguda, n. pr. dei, *La gu-da*, l. 9, 137.
לדד	consumere...	*ludda*, consumptio, subst. *lud-du*, l. 15.
.....	....	*Lallukna*, Lallucanu, n. pr. urbis, *Lal-lu-uk-nu*, l. 57.
למד	discere.....	*lamidtav*, pro *lamidatav*, doctæ, *la-mid-tav*, l. 158.
למח	....	*lummû*, paël, desolatio, *tul-lum-mu*, tumulum desolationis, l. 35.
למה	appropinquar°	*almi*, obsedi, 1ª pers. s. aor. kal. *al-mi*, l. 23, 35, 61, 64, 68, 71, 105, 115, 132.
		limitasu, l. 47, 66, 68, 80, 91, 93; *limit*, l. 66.
למן	....	*limnu*, inimicus, *lim-nu*, l. 33, 112.
		limníti, inimicitia, *lim-ni-í-ti*, l. 113.
לקח	invenire....	*alkasu*, 1ª pers. s. m. aor. kal. cum suff. abripui eum, *al-ka-as-su*, l. 32.
		ilḳû, assumpserant, l. 55.
.....	....	*Larśam*, Larsam, n. pr. urbis, ideog. l. 9, 137.
לשן	....	*lisan*, subst. lingua, *li-sa-an*, l. 161; plur. *li-sa-ṇa-an*, l. 4.
.....	....	*Litai*, Liteus, n. pr. gentis, *Li-ta-ai*, l. 19.

מ

מאד	multum esse.	*maduti*, multi, *ma-du-ti*, l. 11; ideog. l. 141; *ma'adti*, 77.
מאש	....	Vide מוש.
מגד	scire......	*magdansun*, subst. cum suff. opiniones suas, *mag-da-an-su-un*, l. 158.
מגר	favere......	*imguru*, 3ª pers. pl. m. aor. kal. *im-gu-ru*, l. 71.
		mitgari, felix, *mit-ga-ri*, l. 167.
מדא	....	*Madai*, Media, n. pr. regionis, *Ma-da-ai*, l. 17, 65, 66, 69.
מהר	administrare	*yumahir*, administravit, 3ª pers. sing. m. aor. kal. *yu-ma-'-ir*, l. 84.

מוח	....	*muḥḥu*, medulla, *muḥ-ḥu*, l. 142.
מור	mutare.....	*amurū*, me amovi, 1ª p. sing. aor. kal. *a-mu-ra*, l. 13, 15.
מוש	cedere.....	*immasu*, in desuetudinem abierant, 3ª p. plur. m. aor. niph. *im-ma-su*, l. 11.
		imisu, denegavi, 1ª pers. sing. aor. kal. *i-mi-su*, l. 73.
		masuti (?), anteriores, *ma-su-ti* (?), l. 136.
		musis, cedendo, adv. *mu-sis*, l. 126.
מות	mori.......	*muti*, mors, *mu-u-ti*, l. 118, 131.
מחץ	dimicare...	*amḥaṣ*, in fugam eos verti, 1ª pers. sing. aor. kal. *am-ḥa-aṣ*, l. 26.
		mumtaḥṣi, dimicantes, part. *mun-taḥ-ṣı*, l. 34, 28, 129.
מחר	....	*amḥar*, imposui, 1ª pers. sing. aor. kal. *am-ḥar*, l. 27, 54.
		usamḥir, afferri jussi, 1ª pers. sing. aor. shap. *u-sam-ḥir*, l. 168, 186.
		mitḥaris, cum tributis, *mit-ḥa-ris*, l. 22, 138.
		maḥarsu, ante illos, *ma-ḥar-su*, l. 175.
		maḥri, anterior, *ma-ḥi-ri*, l. 24, 83; *adi-maḥrya*, l. 112, 153.
		maḥriti, anterius, *maḥ-ri-ti*, l. 29.
.....	....	*miḥrit*, intra, *mi-iḥ-rit*, l. 162.
מי	....	*mí*, aqua, ideog. subst. plur. 128, 130.
מכר	....	*makru*, servus, *ma-ak-ru*, l. 115.
		usamkir, excitavi, 1ª pers. sing. aor. shaph. *u-sam-kir*, l. 123.
מלא	implere....	*yumalli*, implevit, 3ª pers. sing. m. aor. paël, *yu-mal-li*, l. 128.
מלא	....	*mala*, neg. *mal ma-la*, l. 7, 20, 21, 75, 80, 87, 133.
.....	....	*Mildisai*, Mildisensis, n. pr. montis, *Mil-di-is-ai*, l. 37, 49.
.....	....	*Miliddai*, Miliddensis, n. prop. urbis, *Mi-lid-da-ai*, l. 79.

מלל	....	*malmalis*, pignoris instar, adverb. *mal-ma-lis*, l. 140.
מלם	....	*milammi*, magnitudo, subst. plur. m. *mi-lam-mi*, l. 111.
.....	....	*Miluhha*, Meroe, n. prop. regionis, *Mi-luḫ-ḫa*, l. 103, 109.
מלך	possidere...	*milki*, gloria, subst. *mil-ki*, l. 171.
		malku, rex, *mal-ku*, l. 191; *mal-ki*, l. 177; plur. *ma-li-ki*, reges, l. 13.
מנה	numerare...	*mana*, mina, subst. *ma-na*, l. 141.
		minav, numerus; *la mi-nav*, sine numero, l. 14, 51, 72.
		amna, numeravi, 1ª pers. sing. aor. kal. *am-na*, l. 28, 61, 76, 81, 83, 87, 89, 107, 109, 134, 140.
		imnasunuti, 3ª pers. sing. fem. aor. kal. cum suff. *im-na-su-nu-ti*, l. 148.
מנמא	....	*manamma*, ullum, l. 115, 147.
מסך	....	*muśśikki*, coronæ, subst. plur. *muś-śik-ki*, l. 8; *muś-śik-ku*, l. 83.
.....	....	*Muśki*, Muski, n. pr. regionis, *Mu-uś-ki*, l. 7, 31; *Mu-uś-ka-ai*, l. 151, 152.
מסר	....	*Muśri*, n. pr. regionis, *Mu-uś-ri*, l. 154.
		muśarri, tabulæ, subst. plur. masc. *mu-śar-ri*, l. 159.
מצור	....	*Muṣuri*, Ægyptus, n. pr. regionis, *Mu-ṣu-ri*, l. 17, 25, 27, 102, 183.
.....	....	*Muṣaṣir*, Musasir, n. prop. urbis, *Mu-ṣa-ṣir*, *Mu-ṣa-ṣi-ri*, l. 74; *Mu-ṣa-ṣir-ai*, l. 72; *Mu-ṣa-ṣi-ru*, l. 73.
מקת	fugere......	*imkutśu*, fugit eum, 3ª pers. s. m. aor. kal. cum suff. *im-ḳut-śu*, l. 125.
		usamkit, redegi, 1ª pers. sing. aor. shaph. *u-sam-kit*, l. 136.
מרא	volare......	*marūti*, volantes, *ma-ru-u-ti*, l. 168.

מרדך	....	*Murduk*, Merodachus, nom. prop. dei, ideog. l. 3, 111, 124, 141, 145, 154.
		Mardak-bal-iddin, Merodach Baladan, n. pr. hominis, l. 121, 125.
.....	....	*Marubisti*, Marubusti, n. pr. urbis, *Mur-u-bi-is-ti*, l. 121.
מרץ	....	*marşi*, altus, *mar-şi*, l. 38, 41, 42, 50; *mar-sa-a-ti*, inaccessus, l. 43.
מרר	ire........	*murrani*, passus, *mur-ra-ni*, l. 112.
		marrati, mare, *mar-ra-ti*, l. 22, 122.
מרר	ire........	*usamraru*, 1ª pers. sing. aor. shaph. extendi, *u-sam-ra-ru*, l. 150.
		tamartus, donum, subst. *ta-mar-tus*, l. 28, 79, 113, 123, 168.
		tamirtus, cursus, subst. *ta-mir-tas*, l. 128.
.....	....	*Marsanai*, Marsanius, n. prop. gentis, *Mar-sa-na-ai*, l. 130.
משך	detrahere ...	*masak*, cutis, *ma-sak*, l. 35, 49, 56.
.....	....	*Misiandia*, Misiandia, n. pr. regionis, *Mi-si-an-di-ia*, l. 37.
משל	comparare ..	*tamsil*, ad instar, adv. *tam-sil*, l. 161.
מת	....	*mat*, regio, ideog. l. 136; ideog. præf. nominum regionis, *Passim*. Plur. *mati*, l. 135; cum suff. *matisa*, vel. *mat-śa*, ideog. l. 30, 31, 46, 52, 61, 74, 84, 115, 118, 147; *mati-su-a-tu*, l. 83, 140; *mat-ya*, l. 178; *ma-a-ti*, l. 135; *mati-su*, l. 74, 115; plur. *matat*, ideog. l. 14, 40, 62, 108, 153, 170; irreg. *matitan*, l. 165, 177.
.....	....	*Mita*, Mita, nomen prop. hominis, l. 31, 150, 152.
.....	....	*Mitatti*, Mitatti, n. pr. hominis, *Mi-ta-at-ti*, l. 45, 48, 52.
.....	....	*Matti*, Matteus, n. prop. hominis, *Mat-ti-i*, l. 29.
.....	....	*Mattallav*, Muttallus, n. pr. hominis, *Mat-tal-luv*, l. 84, 86, 112.

ג

נאם	velle.	*nimîya*, voluntas mea, *ni-mi-ya*, l. 84.
נאם	edicere.	*ñim*, decretum, *ni-im*, l. 155.
נבא	enuntiare. . .	*abbi*, nominavi, 1ᵃ pers. sing. aor. kal. *ab-bi*, l. 60, 65.
		nibit, nomen, subst. cum suff. *ni-bit-śu*, nomen ejus, l. 155.
נבא	. . . .	*Nabu*, Nebo, n. pr. dei, ideog. l. 3, 143, 145, 154, 155.
		Nabu-paḳid-ilani, Nabud-pakid-ilan, n. pr. hominis, l. 139.
		niba, numerus, *ni-ba*, l. 87.
. . . . .	. . . .	*Nibi*, Nibius, n. pr. hominis, *Ni-bi-i*, l. 118, 120.
נבד vel נבת	pellere.	*innabit*, aufugit, 3ᵃ pers. sing. aor. niph. *in-nabit*, l. 26, 46, 103.
נבל	evertere. . . .	*abbul*, everti, 1ᵃ pers. sing. aor. pa. *ab-bul*, l. 70, 134.
		ibbul, evertit, 3ᵃ p. s. m. aor. pa. *ib-bul*, l. 151.
נבס	. . . .	*nabaśis*, sicut folia arboris (?), adv. *na-ba-śi-is*, l. 130.
נגה	vertere.	*nagū*, oppidum, *na-gu-u*, l. 115; *na-gi-î*, l. 44, 63, 66, 68, 70, 71; *na-gi-i-su*, cum suff. l. 43, 151.
נגף	cædere.	*nagap*, clades, *na-gap*, l. 16, 149.
נגר	eruere.	*aggur*, erui, 1ᵃ pers. sing. aor. kal. *ag-gur*, l. 70, 134.
		iggur, destruxit, 3ᵃ pers. sing. m. aor. kal. *ig-gur*, l. 151.
נדב	offerre.	*nadbuti*, spontanea oblatio, subst. fem. *na-ad-bu-ti*, l. 158.
נדה	relinquere. . .	*addā*, dispertivi, 1ᵃ pers. sing. aor. pa. *ad-da-a*, l. 14.
		niduśśun, administratio eorum, subst. cum suff. *ni-du-uś-śu*, l. 139.

נדח	sternere, linquere.	*addâ*, dispertivi, 1ᵃ pers. sing. aor. kal. *ad-da-a*, l. 14. *addi*, stravi, 1ᵃ pers. sing. aor. kal. l. 160. *iddû*, dispertivit, 3ᵃ pers. s. m. aor. kal. *id-du-u*, l. 38, 96.
נדן	dare.......	*nadan*, donum, inf. kal. *na-dan*, l. 67, 113. *addin*, dedi, 1ᵃ pers. sing. aor. kal. *ad-din*, l. 29; cum suff. *ad-din-su*, dedi ei, l. 30, 52. *iddin*, 3ᵃ p. s. m. aor. kal. *id-din-su*, l. 39, 119. *mandatta*, tributa, *man-da-at-ta*, (*ti*, *tav.*), l. 29, 54, 69, 113, 185; *ma-da-at-ta*, l. 27, 32.
נדר	vovere......	*annadir*, votum feci, 1ᵃ pers. sing. aor. niph. *an-na-dir*, l. 40.
נהג	consuescere..	*nigutav*, jurisdictio, *ni-gu-tav*, l. 179.
נהד	procerum esse	*nadis*, auguste, adv. *na'-di-is*, l. 174. *nada*, proceri, *na-da*, l. 174. *nadu*, ideog. augustus, l. 34, 124, 141.
נהר	fluere......	*nahari*, flumen, subst. plur. ideog. l. 129, 130, et ante nomina fluminum; *na-'-i-ri*, l. 54.
נוח	morari......	*nivit*, habitatio, *ni-vit*, l. 9, 137.
נוק	....	*nuḳ*, satisfactio, *nu-uḳ*, l. 194.
נטל	ponderare...	*naṭluti*, ponderosa, *naṭ-lu-ti*, l. 168.
נכל	perficere....	*nakluti*, artificiosus, *nak-lu-ti*, l. 157. *naklis*, artificiose, adv. *nak-lis*, l. 164.
.....	....	*Niksammu*, Niksam, n. pr. regionis, l. 58.
נכס	diminuere... abscindere...	*unakkiś*, erui, 1ᵃ pers. sing. aor. pa. *u-nak-kiś*, l. 131.
נכר	non agnoscerᵉ, alterare.	*nakiri*, rebelles, subst. m. plur. *na-ki ri*, l. 14; ideog. l 125. *unakkar*, alteravi, 1ᵃ pers. s. aor. pa. *u-nak-kar*, l. 93. *nakratisu*, rebellio ejus, subst. fem. cum suff. *nak-ra-ti-su*, l. 128.
...	....	*akkirva*, prostravi, *ak-kir-va*, l. 73, lectionis incertæ.

נמר	videre	*namar*, visio, inf. kal. *na-mar*, l. 194.
		namri, splendens, particip. plur. kal. *nam-ri*, l. 161, 162.
		namrati, splendentia, subst. plur. fem. *nam-ra-a-ti*, l. 156.
		nammur, splendor, inf. pa. *na-um-mur*, l. 141, 187.
		innamir, videbatur, 3ª pers. s. m. aor. niph. *in-na-mir*, l. 26, 46, 103, 114.
נגוה	....	*Ninua*, Ninive, n. pr. urbis, ideog. l. 154.
נון	sobolescere. .	*nuni*, pisces, s. plur. *nu-u-ni*, l. 144; ideog. 169.
.....	....	*Ninip*, Ninip, n. pr. dei, ideog. l. 112, 156.
נסה	supputare. . .	*yuniśśi*, supputavit, 3ª pers. s. m. aor. pa. *yu-ni-iś-śi*, l. 127.
		isaśśusu, dicunt, 3ª pers. plur. m. aor. shaph. *i-sa-aś-śu-su*, l. 162.
נסח	evellere.....	*aśśuḫav*, transportavi, 1ª pers. sing. aor. kal. *aś-śu-ḫa-av*, l. 49, 56, 134.
נסס	elevare.....	*niśśat*, elevatio, *ni-iś-śat*, l. 146.
נסך	fundere.....	*niśiktu*, metallum, ideog, l. 148.
נסר	amovere....	*aśśursunuti*, amovi eos, 1ª pers. s. m. aor. kal. cum suff. *aś-śur-su-nu-ti*, l. 57.
נפח	oriri.......	*nipiḫ*, oriens, *ni-pi-iḫ*, l. 69, 109, 144.
נפח	....	*usappiḫ*, annexui, 1ª p. s. m. aor. sh. *u-sap-piḫ*, l. 9. (Forsan שפח?)
נפר	....	*nupar*, cor, *nu-par-sun*, l. 186; *nu-par-su-un*, l. 168.
.....	....	*Nipur*, Nipur, n. pr. urbis, ideog. l. 6, 134.
נפש	flare.......	*napsat*, st. emph. *napasti*, anima, vita, *na-pas-ti*, l. 119; *na-pas-ti*, l. 173; cum suff. *na-pas-ta-su*, vita ejus, l. 77; ideog. l. 74.
נצר	protegere...	*naṣir*, protegens, part. kal. *na-ṣir*, l. 30; *na-ṣi-ru*, l. 189.
		maṣartu, subst. arx, *ma-ṣar-tu*, l. 66.
		niṣirti, familia, subst. *ni-ṣir-ti*, l. 59, 75, 80, 106, 115, 133.

נקב	perforare. . . .	*naḳab*, perforatio, subst. *na ḳab*, l. 15.
		naḳbi, rivus, *naḳ-bi*, l. 128.
נקה	. . . .	*maḳḳu*, insons, *maḳ-ḳu*, l. 5.
נר	. . . .	*nir*, prope, præp. *nir*, l. 139; *ni-ir*, l. 22, 28, 55, 70, 116; *nir-ya*, cum suff. l. 50, 85, 114, 149, 154; *ni-ri-ya*, l. 36, 117.
נרב	. . . .	*nirib-sun*, interstitia eorum, *ni-rib-su-nu*, l. 14, 161. (Vide ערב.)
נרם	elevare.	*naram*, exaltans, *na-ram*, l. 34.
נרר	. . . .	*nirarut*, adjutor, *ni-ra-ru-ti*, l. 71; *ni-ra-ri*, l. 113.
. . . . .	. . . .	*Niriśar*, Nirisar, n. prop. hominis, *Niri-śar*, vel *Iṣli-śar*, l. 58.
נשא	portare.	*nas*, portator, *na-as*, l. 117.
		nasii, præstatio, *na-si-i*, l. 90, 153.
נשג	tangere.	*usassig*, cinxi, 1ª p. sing. aor. shaph. *u-sa-as-sig*, l. 8.
נשק	osculari	*yunassiḳu*, osculati sunt, 3ª pers. plur. aor. pa. *yu-na-as-si-ḳu*, l. 149.
נשר	eripere.	*issur*, deleta fuit, 3ª p. m. s. aor. *is-sur*, l. 51.
. . . . .	. . . .	*Nituk*, Nituk, n. pr. regionis, *Ni-tuk-ki*, l. 22; vide *Asmun*.

ס

סבא	. . . .	*Sabai*, Sabai, n. pr. regionis, *Śa-ba-'-ai*, l. 27.
סבן	. . . .	*śibittu* . . . . (?) *śi-bit-tu*, l. 78.
סגר	. . . .	*littaśgar*, serviat, precat. ittaphal, *lit-taś-gar*, l. 188.
		śigar, margo; *śigar-sun*, cum suff. margo eorum, l. 164.
סדן	. . . .	*śudinni*, pulli avium, *śu-din-ni*, l. 125.
סהר	. . . .	*miśir*, corona, *mi-śir*, l. 161.
סול	erigere.	*ultil*, erexi, 1ª pers. sing. aor. iphteal, *ul-til*, l. 53, 60, 63.

סוס	....	*śuśi*, equi, subst. ideog. l. 27, 29, 54, 67, 72, 183.
סור	amovere....	*aśśur*, amovi, 1ª pers. sing. aor. *aś-śur-su-nu-ti*, amovi eos, l. 57.
		aśur, investivi, 1ª p. sing. aor. kal. *a-śar*, l. 88.
סחה	verrere.....	*iśḫit*, serpens, *iś-ḫi-it*. l. 169.
סחר	circumdare...	*śaḫru*, fœdus, *śaḫ-ru*, l. 119, 120.
		iśḫar, compulerat, *iś-ḫar*, 3ª pers. s. m. aor. kal. l. 123.
		śiḫirti, complexus, *śi-ḫir-ti* (*su*, *sa*), l. 17, 21, 82, 115.
סים	....	*śimāti*, ærarium, *śi-ma-a-ti*, l. 166.
סין	....	*Sin*, Sin, n. pr. dei, ideog. l. 155.
.....	....	*Śukki*, Sukkia, n. pr. urbis, *Su-uk-kia*, l. 57.
.....	....	*Śakbat*, Sakbat, n. pr. urbis, *Śa-ak-bat*, l. 139.
סלה	peccare.....	*iśla*, peccarunt, 3ª pers. plur. m. aor. kal. *iś-lu-u*, l. 28, 55.
סלל	agglomerare.	*yuśalluv*, aggere munivit, 3ª pers. sing. pa. aor. m. *yu-śal-luv*, l. 128.
סלם	....	*śalmi*, sandalorum genus, *śa-al-mi*, l. 99, 114; *śal-mi*, l. 85.
.....	....	*Śamuna*, n. pr. urbis, *Śa-am-'u-na*, l. 20.
.....	....	*Śamirina*, n. pr. urbis, *Śa-mi-ri-na*, l. 23, 33.
.....	....	*Śamuna*, Samuna, n. pr. urb. *Śa-am-'-u-na*, l. 138.
.....	....	*Śamsiē*, Samsia, n. pr. reginæ Arabiæ, *Sa-am-si-i*, l. 27.
ספע	....	*śupil*, prostratio, *śu-pi-i*, l. 120.
ספר	....	*Śipar*, Sippara, n. pr. urbis, ideog. l. 5, 134.
סקף	....	*aśkuppi*, superliminarium, *aś-kup-pi*, l. 165.
סרך	ligare......	*Niśruk*, Nisroch, n. pr. dei, *Niś-ruk*, l. 155.
סרר vel שרר	dominari....	*śar*, st. emph. *śarru*, rex, ideog. l. 1, 2, 23, 24, 25, 26, 27, 31, 54, 76, 83, 90, 109, 113, 119, 122, 123, 144; plur. *śarri*, st. emph. *śarrani*, reges, ideog. l. 91, 110, 145, 147, 152.

		śarrat, regina, *śar-rat*, l. 27.
		śarrut, regnum, *śar-rut*, l. 4, *sarruti*, 33, 94; cum suff. *śarrutiya*, regnum meum, l. 23, 36, 53, 60, 63, 111, 144, 171; *śarrutisu*, regnum suum, l. 29, 41, 42, 47, 51, 53, 80, 118, 129, 131.
סרגון	....	*Sarkin*, Sargon, n. pr. regis, ideog. l. 1.
.....	....	*Śurappi*, Surap, n. pr. fluminis, *Śu-rap-pi*, l. 19.
סתת	....	*śittat*, ordines reliqui, *śi-it-ta-at*, l. 131, 133.
		śittuti, reliqui, *śi-it-tu-ti*, l. 24.
		śattukki, *sat-tu-ki*, l. 157; pacta eorum, *śat-tuk-ki-su-nu*, l. 137.
.....	....	*Suti*, Suti, n. pr. gentis, *śu-ti-i*, l. 135.
		śuti sazab, ... l. 82; *śuti zabgati*, l. 19; *śuti-zab huszab*, l. 123.

ע

עבר	transire.....	*itibbira*, transeundo paravi, 1ª pers. sing. aor. iphteal, *i-tib-bi-ra*, l. 15.
עבש vel עפש	facere......	*ipsit*, facinus, subst. *ip-sit*, l. 147; *ip-si-it*, l. 50.
		apsani, pietas, *ab-sa-ni*, l. 109, 154.
		ipus, feci, 1ª pers. sing. aor. kal. *i-bu-su*, l. 92, 118; *ipus*, ideog. l. 53, 60, 155.
		ibis, ad faciendum, *i-bis*, l. 13, 152; *i-pis*, l. 25.
		itibbusa, perfeci, 1ª pers. sing. aor. iphtaal, *i-tib-bu-sa*, l. 7.
		itibbus, facinus, inf. iphtaal, *i-tib-bu-us*, l. 148.
		nibisti, fabricata, n. *ni-bis-ti*, l. 148.
		ibbusa, facere, inf. pa. *ib-bu-su*.
		usipisa, perfeci jussi, 1ª pers. sing. aor. shaph. *u-si-pi-sa*, l. 162.
עדי	....	*adi*, usque ad, præp. l. 17, 18, 20, 22, 23, 34, 43, 44, 45, 46, 49, 52, 56, 59, 60, 61, 68, 71, 74, 75, 76, 80, 86, 110, 112, 115, 129, 130, 133, 138, 144, 145, 146, 149, 152, 166.

		adi maḫriya, coram me, l. 149.
		adi ana, dum, 149.
עדן	....	*ídinnussu*, solus, *í-din-nu-us-su*, l. 74.
עדר	deficere. . . .	*ídur*, dereliquerat, 3ª p. sing. aor. kal. *í-dur*, l. 46.
עזב	relinquere. . .	*ízib*, reliqui, 1ª pers. sing. m. aor. kal. *í-zib*, l. 132; *í-zi-bu*, l. 115.
.....	....	*Azuri*, Azurus, n. pr. hominis, *A-zu-ri*, l. 90.
עטה	tegere.	*ítis*, clam, adv. *í-tis*, l. 132.
עכם	accedere. . . .	*akumu*, accessus, inf. *a-ka-mu*, l. 41, 114.
עלה	ascendere. . .	*yulli*, elevavit, 3ª pers sing. m. *yul-li-i*, l. 38.
		illu, supremus, ideog. l. 170, 189; *il-li-tiv*, l. 193.
		íli, super, ideog. l. 29, 36, 48, 59, 60, 62, 64, 74, 78, 93, 113, 119, 121, 129, 139, 142, 150, 159, 163; cum suff. *íli-su*, l. 29, 53, 83; *íli-su-nu*, super eos, l. 22, 24, 32, 62, 67, 84, 89, 94, 96, 116, 160; *í-li*, l. 159; *íli-su-un*, l. 32, 160; *íli-su-un*, l. 116.
		ílis, supra, *í-lis*, l. 20, 138.
		ílina, loco, *í-li-na*, l. 154.
עלז	exhilarare. . .	*usaliza*, exhilaravi, 1ª pers. sing. aor. shaph. *u-sa-li-za*, l. 168, 186.
		lisaliza, gaudeat, precat. shaph. *li-sa-li-sa*, l. 194.
		íliz, gaudio, *í-li-iz*, l. 140.
עלם	....	*Elamti*, Susiana, n. pr. regionis, ideog. l. 18, 21, 23, 119, 120 (?), 123, 138, 139, 150.
עלק	torquere. . . .	*ilku*, torquatus, *il-ku*, l. 83.
עמן	....	*umman*, exercitus, *um-ma-an*, l. 120; *um-ma-na-at*, l. 40; *um-ma-ni-ya*, l. 97.
		um-ma-nat, l. 34; *um-ma-na-at*, 34, 40; ideog. l. 97; cum suff. *um-ma-na-ti-su-nu*, l. 120.
		um-ma-ni-ya, exercitus meus, l. 73.
עמד	ponere, stare.	*ímid*, redegi, 1ª pers. sing. aor. kal. cum suff. *í-mid-su-nu-ti*, redegi eos, l. 23, 25.

		imidu . . . . . *i-mi-du*, l. 78.
עמד	stare	*andušun*, adoratio eorum, l. 158.
עמק	profundum esse.	*imiḳi*, humiliatio, *ti-mi-ḳi*, l. 120. *imuḳ*, auctoritas, *i-mu-uḳ*, l. 166.
ענה	. . . .	*niinsu*, intentio, *ni-in-su*, l. 152.
עצם	. . . .	*aṣmu*, materies, *aṣ-mu*, l. 164.
עצר	dominare. . .	*miṣir*, dominium, *mi-ṣir*, l. 21, 30, 46, 67, 138, 139. *miṣria*, provincia mea, *mi-iṣ-ri-a*, l. 31.
עצר	cogere.	*uṣurat*, morbus, *u-ṣu-rat*, l. 117.
עצר	. . . .	*iṣṣur*, avis, l. 129; plur. ideog. l. 164, 168, 169. *iṣṣuris*, adv. sicut avis, *iṣ-ṣu-ris*, l. 50.
עקל	. . . .	*aḳli*, sapientes, *aḳ-li*, l. 178.
עקץ	torquere. . . .	*aḳsi*, impius, *aḳ-si*, l. 125.
ער	. . . .	*ir*, urbs, subst. *ir*, l. 29, 34, 41, 47, 53, 54, 62, 80, 81, 124, 128, 133, 134, 137, 155; ante nomina urbium, passim, cum suff. *ir su*, l. 59; *ir-su-a-tu*, l. 114; ideog. plur. *irani*, ideog. l. 43, 47, 48, 58, 60, 68, 80, 107, 115, 151; cum suff. *irani-su*, l. 52, 126; *irani-sunutu*, urbes eorum, l. 35.
ערב	. . . .	*Aribi*, Arabia, n. pr. regionis, *A-ri-bi*, l. 27, 69.
ערב	intrare.	*iruba*, intravi, 1ª pers. sing. m. aor. kal. *i-ru-ba*, l. 132. *irib*, occidens, *i-ri-ib*, l. 146. *yusirib*, intrare jussit, 3ª pers. s. m. aor. shaph. *yu-si-rib*, l. 126. *niribsun*, interstitia earum, *ni-rib-su-nu*, l. 14, 161.
ערה	. . . .	*iri*, colores? ideog. l. 160.
ערה	. . . .	*iru*, profectus sum, 1ª pers. s. m. aor. shaph. *i-ru-uv*, l. 141. *iruvra*, animadverti, 1ª p. s. a. k. *i-ru-uv-va*, l. 74.
עשב	germinare. . .	*isbi*, herbæ (odorantes), *is-bi*, l. 27.
עשש	. . . .	*issuti*, adv. *ana issuti*, denuo, *is-su-ti*, l. 62, 115.
עשת	. . . .	*istin*, unus, ideog. l. 128; *is-tin*, l. 126, 134.

		istinis, adv. *is-ti-nis*, uterque pro se, l. 118.
עשתר	....	*istarat*, deæ, s. fem. plur. *is-tar-at*, l. 167, 176.
עתק	progredi	*itittika*, peragravi, 1ª pers. sing. aor. iphtaal, *i-ti-it-ti-ka*, l. 15.
		itkiti, præda, *it-ki-ti*, l. 141.
		פ
פגר	....	*pagar*, cadaver, subst. plur. ideog. l. 38, l. 130.
.....	....	*padisu*, ditionis ejus, subst. cum suff. *pa-di-su*, l. 70.
פדרה	redimere...	*tapdi*, punitio, *tap-di*, l. 149.
פחת	....	*paḥat*, satrapes, ideog. *pa-ḥat*, l. 59, 62, 89, 116, 179; *pa-ḥa-ti*, l. 22, 178; ideog. 32; *pi-ḥa-at*, l. 58; *pi-ḥa-ti-su*, l. 60, 64.
פחר	dispertire ..	*upaḥḥir*, dispertitus sum, 1ª pers. sing. aor. pa. *u-paḥ-ḥir*, l. 98.
		yupaḥḥir, distribuit, 3ª pers. sing. m. aor. pa. *yu-paḥ-ḥir*, l. 126.
פי	....	*pī*, os, subst. *pi-i*, l. 189.
פיל	....	*pili*, lapidis genus, *pi-i-li*, l. 165.
פלח	colere......	*palaḥ*, cultum, subst. *pa-laḥ*, l. 96.
		paliḥu, adorans, part. kal. *pa-li-ḥu*, l. 122.
		upaliḥ, exaltans, *u-pa-liḥ*, l. 32.
		pulḥi, terrores, *pul-ḥi*, l. 111.
פלכת	cum dolo ageᵉ	*yuspalkit*, dolo excitavit, 3ª pers. sing. m. aor. sbaph. *us-pal-kit*, l. 34, 123.
		ippalkitu, cum dolo egerunt, 3ª p. m. plur. aor. niph. *ip-pal-ki-tu*, l. 71.
פלע	....	*pali*, subst. ideog. cum suf. *paliya*, l. 174.
פלש	favere......	*ippalsuniva*, bearunt me, 3ª pers. plur. m. aor. niph. *ip-pal-su-ni-va*, l. 12.
		lippalis, faveant, 3ª pers. plur. m. prec. niph. *lip-pa-lis*, l. 188.
.....	....	*Pukud*; Pukud, n. pr. gentis, *Pu-ḳu-du*, l. 19, 126.
.....	....	*Pappa*, Paphos, n. pr. urbis, *Pa-ap-pa*, l. 57.

פנה	vertere. . . .	*pani*, ante, *pa-ni*, l. 141; cum suff. *pa-ni-ya*, l. 39, 152; *pa-ni-su*, l. 94, 187, *pa-nu-ussu*.
		lapan, ante, *la-pa-an*, l. 123, 127.
פרא	. . . .	*pari*, asinus, *pa-ri-í*, l. 29; ideog. 184.
. . . . .	. . . .	*Parada*, Parada, n. pr. urbis, *Pa-ra-da*, l. 47.
פרזל	. . . .	*parzil*, ferrum, subs. *par-zil-la*, (*luv*), l. 142, 180; ideog. l. 160.
פרך	injustum esse.	*ipparkū*, se disjungendo amittebant 3ª pers. pl. m. aor. niph. *ip-par-ku-u*, l. 85, 100, 114, 190.
פרעה	. . . .	*Piru*, Pharao, n. pr. hominis, *Pi-ir-'-u*, l. 27.
. . . . .	. . . .	*Parsuas*, Persia (?) n. pr. regionis, *Par-su-as*, l. 58.
פרש- פרס	extendere . . .	*usapris*, 1ª pers. sing. aor. shaph. extendi jussi, *u-sap-ris*, l. 129.
		ipparis, sese extendit, 3ª pers. sing. m. aor. niph. *ip-pa-ris*, l. 126.
		suprus, circumagendum, inf. shaph. *su-up-rus*, l. 139.
פרשד	se substrahere	*ipparsid*, 3ª p. sing. m. aor. niph. se substraxit, *ip-par-sid*, l. 50, 74, 132.
		ipparsidu, 3ª pers. plur. m. se substraxerunt, *ip-par-si-du*, l. 133.
פרת	. . . .	*Purati*, Euphrates, n. pr. fluminis, *Pura-ti*, l. 128.
פשק	tordere.	*paskāti*, tortuosæ, adj. f. pl. *pa-as-ḳa-a-ti*, l. 15.
פת vel פד	. . . .	*pat*, ideog. l. 15, 78, 88; *pa-at*, finis, l. 17, 18, 22, 103; *pa-ti*, 69; cum suff. *padi-su*, l. 60, 63.
פתח	fraudem agere	*patu*, fraudulosus, *pa-tu-u*, l. 33, 112.
פתח	aperire.	*yupatti*, 3ª p. sing. m. aor. pa. aperui, *u-pat-ti*, l. 15.
פתנש	. . . .	*patnus*, coercendum, *pat-nu-us*, l. 65. (?)
פתק	perforare . . .	*iptuḳa*, perforavit, 3ª pers. sing. m. aor. kal. *ip-tu-ḳa*, l. 128.
		putuḳtu, perforatio, *pu-tuḳ-tu*, l. 128.
		ippatḳū (pro *ippattiḳu*), 3ª pers. plur. m. aor. niph. *ip-pat-ḳu-u*, l. 163.

צ

צאן	....	*ṣini*, agnus, subst. *ṣi-i-ni*, l. 54.
צבא	....	*ṣab*, homo, *ṣa-ab*, l. 33; *ṣabi*, homines, ideog. l. 7, 129, 136.
צבת	capere......	*aṣbat*, cepi, 1ª pers. sing. aor. kal. *aṣ-bat*, l. 26, 58, 62, 65, 82, 108, 116, 141.
		aṣṣabat, secutus sum, 1ª pers. sing. aor. niph. *aṣ-ṣa-bat*, l. 114.
		uṣabbit, cepi, 1ª p. s. m. aor. ipht. *u-ṣab-bit*, l. 43.
		uṣasbit, potiri jussi, 1ª pers. sing. aor. shaph. *u-ṣa-as-bit*, l. 82.
		iṣbat, 3ª p. sing. m. aor. kal. *iṣ-bat*, l. 50, 132.
		iṣṣabat, 3ª pers. sing. m. aor. ideog. l. 112.
צבת	ornare......	*usaṣbita*, exornavi, 1ª pers. sing. aor. shaph. *u-sa-aṣ-bi-ta*, l. 164.
		ṣibitta, divitiæ, *ṣi-bit-ta*, l. 135.
צחר	murare......	*usaṣḥira*, ædificavi, 1ª pers. sing. aor. kal. *u-sa-aṣ-ḥi-ra*, l. 165.
ציר	....	*ṣirti*, superior, *ṣi-ir-ti*, l. 184.
		ṣirussin, super iis, *ṣi-ru-us-si-in*, l. 165.
צלה	rogare......	*yuṣallanni*, adjuravit me, 3ª pers. s. aor. pa. *yu-ṣal-la-an-ni*, l. 120.
צלח	infundere...	*aṣluḥa*, infudi, 1ª pers. sing. aor. kal. *aṣ-lu-ḥa*, l. 131.
צלם	....	*ṣalam*, imago, *ṣa-lam*, l. 53, 60, 63.
צלק	....	*ṣilik*, initium, *ṣi-lik*, l. 166.
צמד	....	*ṣindiya*, fortitudo, *ṣi-in-di-ya*, l. 124.
.....	....	*Ṣimirra*, Simyra, n. pr. urbis, *Ṣi-mir-ra*, l. 32.
צמר	cogitare....	*iṣmur*, cogitavit, 3ª p. s. m. a. k. *iṣ-mur*, l. 123.
צפר	....	*ṣapur*, cuprum, subst. ideog. l. 142, 159.
צצץ	....	*ṣiṣṣi*, subst. catenæ, *ṣi-iṣ-ṣi*, l. 112.
צקק	....	*muṣakkani*, lentiscus, arbor, *mu-ṣuk-kan-ni*, l. 158.
צרב	irruere (?)...	*iṣrubu*, irruerunt (?), 3ª pers. plur. m. aor. kal. *iṣ-ru-bu*, l. 130.

צרח		*ṣirḥa*. . . . (?) *ṣir-ḥa*, l. 78.
צרר		*ṣirriti*, symbola dominationis, *ṣir-ri-i-ti*, l. 14.
		ṣariri, vitreus, *ṣa-ri-ri*, l. 167.

ק

קבה	dicere	*aḳbi*, 1ª pers. s. aor. kal. proclamavi, l. 125.
קבל		*ḳabal*, medium, ideog. l. 13, 16; prœlium, l. 25, 144, 146, 147.
קהל	colligere	*uḳali*, 1ª pers. sing. aor. pa. *u-ḳa-li*, l. 144.
קום	manere	*ḳimti*, familia, *kim-ti*, l. 31, 49, 86.
קטר	suffire	*ḳaṭri*, thuribulum, *ḳaṭ-ri-i*, l. 167.
קנן	nidum facere	*ḳinisu*, habitaculum ejus, *ḳi-ni-su*, l. 56.
קרא	vocare	*aḳri*, invocavi, 1ª p. sing. aor. kal. *aḳ-ri-i*, l. 167.
		iḳtirav, convocavit, 3ª pers. s. m. aor. iphtaal, *iḳ-ti-rav*, l. 127.
קרב	appropinquar[e]	*ḳirib*, in, in medio, *ḳi-rib*, l. 49, 50, 109, 132, 138, 149; cum suff. *ḳi-rib-su*, l. 139, 194; *ḳi-rib-sun*, in medio eorum, l. 190; *ḳi-rib-si-na*, in medio earum, l. 167; *ana ḳirib*, l. 46, 72; *ina ḳirib*, l. 59, 110, 147, 156, 157, 170; *ultu ḳirib*, l. 125; *ina ḳirbisu*, l. 60, 63, 127; *ḳirbussu*, 159.
קרד		*ḳurad*, bellator, cum suff. *ḳu-ra-di-ya*, bellatores mei, l. 99; *ḳu-ra-di-su*, bellatores ejus, l. 81, 130.
קרזל		*ḳarzilli*, ornamenta, *ḳar-zil-li*, l. 132.
....		*Karḳari*, Korkor, n. prop. urbis, *Kar-ḳa-ri*, l. 34; *Kar-ka-ru*, l. 35.
קשא		*ḳisâti*, omnia, *ḳi-sa-a-ti*, l. 144.
קשר	ligare	*kasritav*, subst. vincula, *ḳas-ri-tav*, l. 112.
קשש		*ḳissat*, legio, subst. *ḳis-sa-ti*, l. 1.
קת		*ḳat*, manus, l. 140, 141; plur. *ḳa-ti*, l. 26, 58, 83; ideog. l. 52, 71, 141; cum suffixo, *ḳati-ya*, l. 62, 82, 108, 116, 139, 154, 165, 171.

ר

.....	....	*Rasi*, Ras, n. pr. regionis, *Ra-a-si*, l. 18.
ראש	....	*ris*, ideog. initium, caput, l. 23, 144.
		risit, culmen, *ri-si-it*, l. 170; *ris-ti*, l. 158.
רבד	sternere....	*irbidti*, tegumenta, *ir-bit-ti*, l. 164.
.....	....	*Rubuḥ*, Rubu, n. p. regionis, *Ru-bu-uḥ*, l. 18.
רבה	multum esse.	*yurabbū*, elevarunt, 3ᵃ p. plur. m. aor. pa. *yu-rab-bu*, l. 96.
		rabi, magnates, *ra-bi*, ideog. l. 178.
רבה	....	*rabu*, magnus, ideog. l. 1, 124, 167, 175; plur. l. 3, 12, 16, 38, 79, 122, 127, 139, 141, 160, 161; *rabati*, fem. magnæ, *ra-ba-a-ti*, l. 156; *ra-bu-ti*, l. 165; *rabiti*, ideog. l. 163.
		rabis, adv. magnopere, *ra-bis*, l. 15, 168.
רבע	....	*arba*, quatuor, adj. num. *ar-ba-'-*, l. 14.
רבץ	latere......	*narbaṣu*, latebra, *nar-ba-ṣu*, l. 144.
רבש	favere.....	*urabbis*, 1ᵃ pers. sing. aor. pa. fortunavi, *u-rab-bis*, l. 30.
רבת	....	*ribit*, vicinitas, planities, *ri-bit*, l. 23.
רגל	pede movere.	*Nirgal*, Nirgal, n. pr. dei.
		nirgali, nirgali, *nir-gal-i*, l. 163.
רדה	addere.....	*uraddi*, addidi, 1ᵃ pers. sing. aor. pa. *u-rad-di*, l. 36, 58, 60, 64.
		yusardā, in canales divertit, 3ᵃ pers. s. m. aor. shap. *yu-sar-da-ā*, l. 128.
רהם	misereri....	*rima*, venia, *ri-i-ma*, l. 51.
רהק	vastum esse.	*rukuti*, longinquus, pl. *ru-ku-ti*, l. 17, 110, 146, 188; ideog. l. 174.
		rukis, adv. late, *ru-kus*, l. 102, 148.
.....	....	*Ru'ḥa*, Ruha, n. pr. gentis, *Ru-'-ḥa*, l. 19, 127.
רכב	equitare....	*rakbu*, legatus, *rak-bu*, l. 111; ideog. l. 31, 152.
		rukubi (?), currus, ideog..... l. 24, 28, 32, 84, 114, 131.
רכך	novum esse.	*rikki*, novus, *ri-ik-ki*, l. 143.

רכם	....	*rikim*, impetus, *ri-kim*, l. 26.
רכס	circumdare..	*urakkiś*, cinxi, 1ª pers. sing. aor. paël, *u-rak-kiś*, l. 161.
רכש	....	*usarkis*, vectigal exegi, 1ª pers. sing. aor. shap. *u-sar-kis*, l. 139.
רמה	mutare.	*usarmi*, permutando injeci, 1ª pers. sing. aor. shaph. *u-sar-mi*, l. 139.
		irmu, exhalarunt, 1ª pers. sing. aor. kal. *ir-mu-u*, l. 157.
.....	....	*ramanisu*, l. 77; *ramnisu*, l. 125, suimetipsius; pl. *ramanussan*, ipsi, l. 136.
רנן	....	*rinin*, ad incipiendam hostilitatem, l. 119.
רסב	favere.	*uraśśiba*, obtinui, 1ª pers. sing. aor. pa. *u-ra-aś-śi-bu*, l. 16.
		yuraśśibu, succedere jusserat, 3ª pers. sing. m. aor. pa. *yu-ra-aś-śi-bu-su*, l. 84.
רפש	amplum esse.	*rapastav*, ideog. ampla, l. 17.
		urappisa, prosperare feci, 1ª pers. sing. aor. pa. *u-rap-pi-su*, l. 82.
.....	....	*Rapiḫi*, Rapia, n. pr. urbis, *Ra-pi-i*, l. 25.
רצה	velle.......	*riṣi*, socius, adj. *ri-ṣi*, l. 121, 129; *ri-ṣa*, l. 130.
		riṣuti, fœdus, *ri-ṣu-ti*, l. 123.
רשה	remittere....	*arsisu*, permisi id, 1ª pers. sing. aor. kal. cum suff. *ar-si-su*, l. 51.
רשע	malum esse..	*risit*, nequities, *ri-si-ti*, l. 5.
רשש	....	*russī*, opera cælata, *ra-us-si-i*, l. 167.
.....	....	*Rata*, Rata, n. pr. urbis, l. 8, 136.
.....	....	*Ritā*, Rita, n. pr. hominis, *Ri-ta-a*, l. 70, 117.
רתה	disponere...	*aratta*, disposui, 1ª pers. sing. aor. paël, *u-rat-ta-a*, l. 161.

ש

שא	....	*sa*, qui, quæ, quod, pron. relat. passim.
שאל	rogare......	*sa'al*, petendus, inf. kal. *sa-'-al*, l. 111.
שבע	septemplicem esse.	*lisbā*, septuplum faciat, precat. kal. *li-is-ba-a*, l. 194.

.....	....	*Sabi;* Sebechus, n. pr. hominis, *Sub-'-i,* l. 25, 26.
שבת	.... ?	*sibuta,* stirps, *si-bu-ta,* l. 191.
שדד	additum esse.	*sadid,* addictus fuerit, part. kal. *su-di-id,* l. 36, 70, 117.
		saddi sun ..... l. 164.
שדו.	ascendere...	*sadu,* mons, ideog. l. 38, 49; plur. *sadi,* l. 41, 42, 50, 164, 170, 175, 180.
שוא	....	*sa,* ille, l. 30, 44, 46, 74, 101, 123, 124, 125, 129, 131, 152; *suasu,* l. 28, 34, 35, 60, 61, 80, 133; *suasanu,* l. 96; *suatu,* l. 62; *saatav,* l. 115; *suatunu,* l. 58, 59, 71, 106; *sun, sana,* illi, l. 22; *satina,* illæ, l. 40, 166, 186.
שוה	parem esse..	*sui,* pares, *su-'-i,* l. 168.
	.	*isu,* æquatur, 3ª pers. sing. m. aor. kal. *i-su-u,* l. 87, 142, 169.
שום	ponere......	*simtu,* st. emph. (*simat*) sors, *sim-tu,* l. 36.
שור	....	*sarani,* murum, *su-ra-ni,* l. 132.
שזב	servare.....	*sazab,* servandum, inf. shaph. *su-zu-ub,* l. 74.
שחת	perdere.....	*suḥut,* ira, ideog. l. 40, 79, 113; *su-ḥu-ut,* l. 84, 97.
שטא	sequi.......	*isaṭu,* 3ª pers. p. m. aor. kal. secuti sunt (?), *i-su-ṭu,* l. 109, 154.
		siṭuti, contemptio, *si-ṭa-ti,* l. 55.
שטה	deprimi.....	*siṭi,* oram, *si-ṭi-i,* l. 153.
שטר	scribere....	*asṭar,* scripsi, 1ª pers. s. aor. kal. *as-ṭur,* l. 53.
שכן	facere......	*askun,* feci, 1ª pers. sing. aor. kal. *as-kan,* l. 24, 29, 32, 59, 62, 89, 94, 116; *as-ku-an* 166.
		askuna, feci, *as-ku-na,* l. 23 137.
		is-kun, fecit, 3ª pers. sing. m. aor. kal. *is-kun,* l. 127, 129.
		iskuna, fecerunt, 3ª pers. plur. m. aor. kal. *is ku-nu,* l. 121, 130.
		astakan, direxi, 1ª pers. sing. aor. iphteal, *as-ta-kan,* l. 40, 179.

		sitkunu, constitutio, *sit-ku-nu*, l. 144, 146.
		asakkanu, vacabam, 1ª pers. sing. aor. paël, *a-sak-ka-nu*, l. 150.
		astakkan, direxi, 1ª pers. sing. aor. iphtaël, *as-tak-kan*, l. 22; *as-tak-ka-nà*, l. 166.
		usaskin, mutavi, 1ª pers. sing. aor. shaph. *u-sa-as-kin*, l. 35.
		yusaskin, molitus est, 3ª pers. sing. masc. aor. shaph. *yu-sa-as-kin*, l. 34.
		lissakin, ponatur, habitet, precat. fem. niph. *lis-sa-kin*, l. 189.
.....	....	*Sakkannakku*..... ideog. nomen regium, l. 2.
שכת	silere......	*sikitti*, silentium, *si-kit ti*, l. 13.
שלה	finire......	*sillan*, finis, *sil-la-an*, l. 166.
שלט	dominare...	*silṭan*, imperator, *sil-ṭan-nu*, l. 25.
		sitluṭis, sicut imperator, *sit-lu ṭis*, l. 74.
		salaṭ, præfectus, *sa-laṭ*, l. 140, 150; plur. ideog. l. 37.
שלל	spoliare....	*aslula*, in captivitatem redegi, 1ª pers. s. aor. kal, *as-lu-la*, l. 24, 45, 47, 48, 68, 71, 115.
		islulav, eduxit, 3ª p. s. m. aor. kal. *is-lu-lav*, l. 151.
		sulal, spoliatio, inf. *sa-lal*, l. 77, 81, 133.
		sallatis, spoliorum instar, *sal-la tis*, (*ana sal-la-ti*), l. 28, 76, 81, 87, 107.
		sallati, captivitas, *sal-la-ti*, l. 28, 61, 107, 134, 137.
		sallatu, l. 72; cum suff. *sallat śunu*, l. 48; *salla-śun*, l. 47, 68, 151.
שלם	finire......	*salam*, occasus, *sa-lam*, l. 17.
		mu-sal-li-mu, part. paël, l. 189.
		usallimu, perfeci, 1ª pers. s. aor. p. *u-sal-li-mu*, l. 8, 141.
שמה	altum esse...	*tusmī*, elevatio, *tus-mi-i*, l. 129.
שמה	nominare...	*sum*, nomen, ideog. cum suff. *sum-ya*, nomen meum, l. 4; *sum-su*, nomen ejus, l. 60, 63; *sum-su-nu*, nomina sua, l. 65.

שמל	....	*simli*, genus arboris, l. 159.
.....	....	*Samir*, Sumir, n. prop. regionis, ideog. l. 2, 123; *su-mi-ri*, 143.
שמע	audire......	*Tasmit*, n. pr. deæ, *Tas-mi-tav*, l. 143.
		ismi, audivit, 3ª pers. sing. m. aor. kal. *is-mi*, l. 50, 77, 102, 125, 145.
		ismū, audierunt, 3ª pers. plur. m. aor. kal. *is-mu-u*, l. 147, 148.
		simī, auditio, subst. *si-mi-i*, l. 167.
שמש	servire......	*samas*, sol, subst. ideog. l. 155; *sam-si*, ideog. l. 17, 69, 109, 144, 146, 153.
שנה	mutare.....	*yusannu*, mutaverat, 3ª pers. sing. m. aor. kal. *yu-sa-an-nu*, l. 152.
שנה	....	*sanat*, annus, subst. ideog. l. 144; plur. 124.
.....	....	*Sinaḫta*, Sinuchtu, n. pr. urbis, *Si-nu-uḫ-ta*, l. 29; *si-na-uh-ta-ai*, Sinuchtensis, l. 28.
שער	....	*sa'ari*, porta, subst. *sa'-a-ri*, l. 164.
שפט	judicare.....	*sapiṭ*, judex, ideog. l. 22, 24, 32, 59, 62, 83, 88, 116, 120, 140, 141, 150, 178.
.....	....	*Saandaḫul*, Suanduhal, n. pr. urbis, *Su-an-da-ḫu-ul*, l. 48.
שפל	humilem esse.	*saplis*, infra, adv. *sap-lis*, l. 21, 138.
שפר	mittere....	*aspar*, emisi, 1ª p. sing. aor. kal. *as-pur*, l. 120.
		ispur, misit, 3ª pers. sing. m. aor. kal. *is-pur*, l. 92, 124; *is-pu-ra*, 31, 153.
		ispuru, miserunt, 3ª pers. plur. m. aor. kal. *is-pa-ru*, l. 111.
שפר	placere.....	*sipar*, *ina sipar*, per ingenium, *si-par*, l. 166.
		supar, gloria, subst. *su-par*, l. 162, 163.
		sipirtisun, magnificentia ejus, cum suff. *sipirtisan*, l. 192.
		sapiri, doctores, subst. *sa-pi-ri*, l. 178.
שקל	ponderare...	*saḳil*, ponderare, inf. kal. ideog. l. 124, 140, l. 162.
.....	....	*Surgadia*, Surgadia, n. pr. urbis, *Sur-ga-di-a*, l. 58.

שרה	ornare.....	*siri*, ornamentum, *si-ri-i*, l. 168.
שרו	....	*survan*, cupressus, arbor, *sur-van*, l. 143, 158, 161.
שרח	animadverter[a]	*yusasriḥa*, animadvertit, 3[a] pers. sing. m. aor. shaph. *yu-sas-ri-ḥa*, l. 119, 127.
שרך	permittere...	*isrukunumma*, permiserunt, 3[a] pers. plur. m. aor. kal. parag. *is-ru-ku-num-ma*, l. 13.
שרף	urere.......	*asrup*, concremavi, 1[a] pers. sing. aor. kal. *as-ru-up*, l. 70.
		isrup, combussit, 3[a] pers. sing. masc. aor. kal. *is-ru-up*, l. 151.
.....	....	*Suṭur Naḥundi*, Sutruknahunta, n. pr. regis Elymaïdis, *Su-ṭur Na-hu-un-ti*, l. 119.

ת

.....	....	*Tuaya*, Tuai, n. pr. regionis, *Tu-a-ya*, l. 44.
תאם	....	*tuami*, gemini, adj. pl. *tu-a-mi*, l. 162.
תבה	ire.........	*itbuni*, 1[a] pers. sing. aor. kal. *it-bu-ni*, l. 25.
.....	....	*usatbu*, fieri jussi, 1[a] pers. sing. aor. shaph. *u-sat-bu*.
.....	....	*Tabalai*, Tabul, n. pr. reg. *Ta-bal-ai*, l. 30.
תהם	....	*tihamti*, mare, ideog. l. 16, 144, 146, 148, 153.
תור	ire, fieri...	*utir*, restitui, 1[a] pers. sing. aor. aphel, *u-tir*, l. 11, 137.
		utirra, restitui, 1[a] pers. sing. aor. aph. *u-tir-ra*, l. 44, 65, 67, 134, 136.
		ituru, morantur, 1[a] p. pl. aor. k. *i-tu-ru*, l. 177.
		yusattiru, imposuerunt, 3[a] pers. plur. m. aor. shaph. *yu-sa-ti-ru*, l. 13.
		yutir, attraxit, 3[a] p. s. m. aor. pa. *yu-tir*, l. 127.
		turri, sustinendum, inf. *tur-ri*, l. 118, 120.
		titurri, conductus, *ti-tur-ri*, l. 129.
תחז	....	*taḥaz*, prœlium, ideog. l. 13, 25, 34, 129, 137; *ta-ḥa-zu*, l. 118, 123.
		itḥuzu, exponebant, 3[a] pers. pl. m. aor. kal. *it-ḥu-za*, l. 158.

תך	....	*tiksu*..... *tik-su*, l. 132.
תכל	confidere....	*ittakil*, confisus erat, 3a pers. sing. m. aor. niph. *it-tak-lu*, l. 48, 73; *it-ta-kil*, l. 39, 113, 122. *tuklat*, ideog. 63, 84, 136; *tuklatiya*, ideog. cum suff. l. 16, 26, 46; s. e. *tu-kul-ti*, 133, 138, 150, 157.
תכנא	....	*tikni*, pondera, *ti-ik-ni*, l. 132.
תכלת	....	*takiltav*, cæruleus, *ta kil-tav*, l. 142, 182.
תל	....	*tul*, collis, *tul-lummu*.
.....	....	*Tulgarimmi*, Tulgarim, n. pr. urbis, *Tul-ga-rimmi*, l. 81, 82
.....	....	*Tul-Ḫumba*, Tul-Humba, n. pr. urbis, *Tul-ḫum-ba*, l. 138.
.....	....	*Tulaḫitib*, Tulahitib, n. pr. urb. *Tul-aḫi-tib*, l. 64.
.....	....	*Tilušina*, Tilusina, n. pr. urb. *Ti-lu-śi-na*, l. 45.
.....	....	*Tumunu*, Tamun, n. pr. gent. *Ta-mu-nu*, l. 126.
.....	....	*Tunnai*, Tunnai, n. pr. reg. *Tu-un-na-ai*, l. 29.
תקן	restituere....	*utukkin*, restitui, 1a pers. sing. aor. kal. *u-tak-kin*, l. 121; *u-tak-ki-na*, l. 52.
.....	....	*tukuntu*... . (?) *tu-ku-un-tu*, l. 79.
.....	....	*Tarḫulara*, Tarbular, n. pr. hominis, *Tar-ḫu-la-ra*, l. 83.
.....	....	*Turḫunazi*, Tarhunazi, n. pr. hominis, *Tar-ḫu-na-zi*, l. 78.
תרך	relinquere...	*itruku*, dereliquerunt, 3a pers. plur. m. aor. kal. *it-ru-ku*, l. 148.
תרץ	....	*usatrisa*, rectis lineis disposui, 1a pers. sing. aor. shaph. *u-sat-ri-ṣa*, l. 160.
.....	....	*Tirat-dunias*, Chaldæa inferior, n. pr. regionis *Tirat du-ni-as*, l. 21, 147.

sa.

cu

ilu.

one

Kal-

Chalanne:

u

- ni

otentiam

- ri.

m

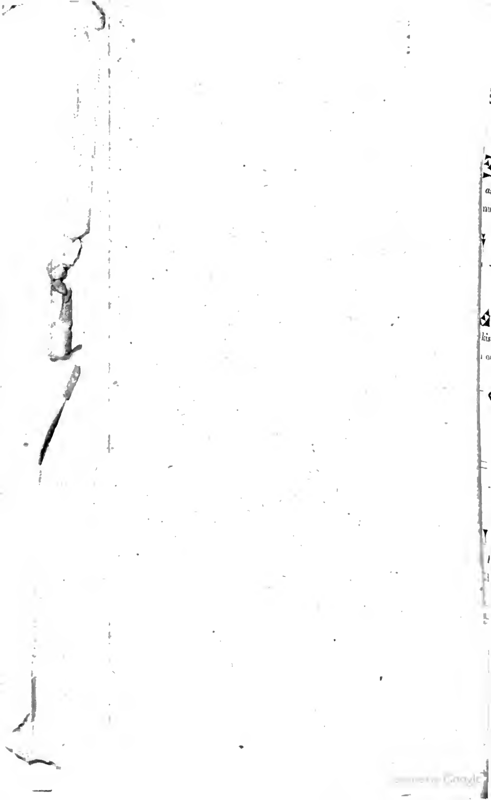
va.

et

8.) Les c



3.) Les chiffres des divisions correspondent aux lignes de la salle x. — Suivez





a . *li* *i* – *ti.* *u.* *da* – *na* – *ni.* *sa.*
m honore et exaltatione

17

aś · *tihamti.* *sa* – *lam.* *samsi.* *a* – *di.*
nui maris versus occasum solis, usque ad

18

– – *ti.* *sa.* *pa* *at.* *Bi* *ik* – *ni.*
quæ (est) in finibus Bikni;

kisadi *Kal* – *du* – *du.* *Ha* *av* – *ra* – – *nu.*
orib Kaldud, Hauran,

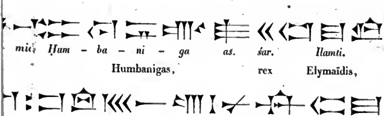
ku – *du.* *śu* – *ti.* *za* *ap.* *ga* – *ti.*
Pukud, ...

– *hu.* *Gal* – *la* – *tav.*
urbem Gullat, urbem

Elam *Dak* – *ku* – *ri.* *Bit.* *Sil* – *a* – *ni.* 6
lyma Bet Dakkur, Bet Silan,

– *il.* *va.* *sapiti* – *ya.*
kin, et judices meos

- Salle 12, l. 1, pl. 147. — [5] Salle VIII, n° 12, l. 10, pl. 137, côté gau... de la
[6] Éc...



mi\ų Hum - ba - ni - ga aś. śar. Ilamti.

Humbanigas, rex Elymaïdis,

rukubi (?) ina. libbi - sa - na. ak - sur. va.

quaginta currus eorum præcepi

- s Ha - nu - nu. śar. Ha - zi - ti.

supra Hanon, rex urbis Gazæ,

hi. m - ha - aş. Sab i. ri - kim.

verti. Sebechus impetum

- nu u. śar. Ma - şu - ri.

mon haraonis, regis Ægypti,

ai. Ki - ak - ku. Si - na h - ta ai.

Kiakku, Sinuchtensis,

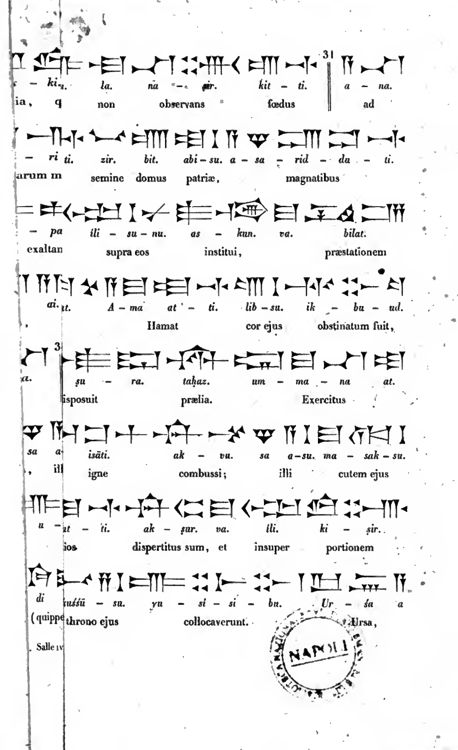
Xnu - su. 29 *Si - nu h - tu. ir.*

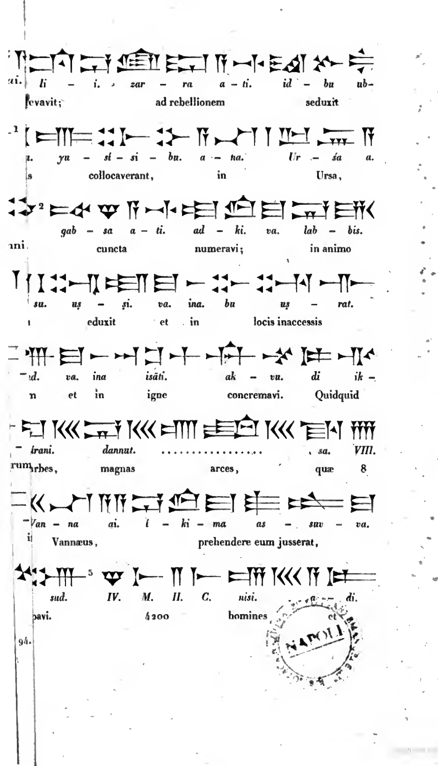
trifeum); urbem Sinuchtam, urbem

- tun. Am - ri iś. 30 *Ta - bal - ai*

as Amrisi, Tabalensi

pl. 1


31
- ki. la. na - ṣir. kit - ti. a - na.
ia, q non observans fœdus ad
- ri ti. zir. bit. abi - su. a - sa - rid - du - ti.
arum m semine domus patriæ, magnatibus
- pa ili - su - nu. as - kun. va. bilat.
exaltan supra eos institui, præstationem
ai. it. A - ma at - ti. lib - su. ik - bu - ud.
Hamat cor ejus obstinatum fuit,
3
a. ṣu - ra. tahaz. um - ma - na at.
isposuit prælia. Exercitus
sa a isāti. ak - vu. sa a - su. ma - sak - su.
ill igne combussi; illi cutem ejus
u - it - ti. ak - ṣur. va. ili. ki - ṣir.
ios dispertitus sum, et insuper portionem
di tuššū - su. yu - si - si - bu. Ur - ša a
(quippe throno ejus collocaverunt. Ursa,
Salle IV



ai. li – i. zar – ra a – ti. id – bu ub-
levavit; ad rebellionem seduxit

a. yu – si – si – bu. a – na. Ur – śa a.
s collocaverant, in Ursa,

gab – sa a – ti. ad – ki. va. lab – bis.
ani cuncta numeravi; in animo

su. uṣ – ṣi. va. ina. bu uṣ – rat.
eduxit et in locis inaccessis

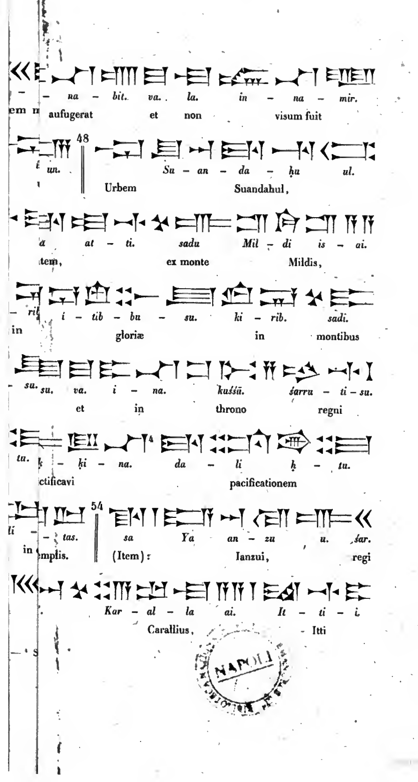
id. va. ina isāti. ak – vu. di ik –
n et in igne concremavi. Quidquid

irani. dannut. .... sa. VIII.
rum urbes, magnas arces, quæ 8

Van – na ai. i – ki – ma as – suv – va.
i Vannæus, prehendere eum jusserat,

sud. IV. M. II. C. nisi. a – di.
pavi. 4200 homines et

94.



– – na – bit. va. la. in – na – mir.
em n aufugerat et non visum fuit

i un. 48 Su – an – da – ḫu ul.
Urbem Suandahul,

a at – ti. sadu Mil – di is – ai.
item, ex monte Mildis,

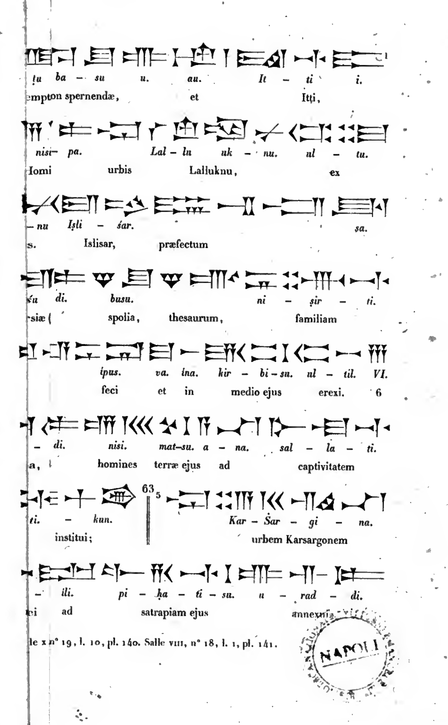
– rib i – tib – bu – su. ki – rib. sadi.
in gloriæ in montibus

su. su. va. i – na. kuśśū. śarru – ti – su.
et in throno regni

tu. k – ḫi – na. da – li ḫ – tu.
ctificavi pacificationem

li – – tas. 54 sa Ya – an – zu u. śar.
in mplis. (Item): Ianzui, regi

Kar – al – la ai. It – ti – i.
Carallius, Itti



ṭu ba - su u. au. It - ti i.
empton spernendæ, et Itti,

nisi- pa. Lal - lu uk - nu. ul - tu.
Iomi urbis Lalluknu, ex

-nu Iṣli - śar. sa.
s. Islisar, præfectum

śu di. busu. ni - ṣir - ti.
siæ (spolia, thesaurum, familiam

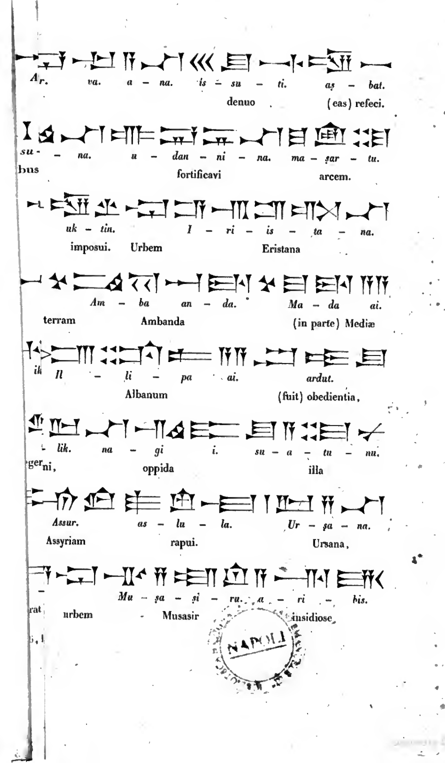
ipus. va. ina. kir - bi-su. ul - til. VI.
feci et in medio ejus erexi. 6

- di. nisi. mat-su. a - na. sal - la - ti.
a, homines terræ ejus ad captivitatem

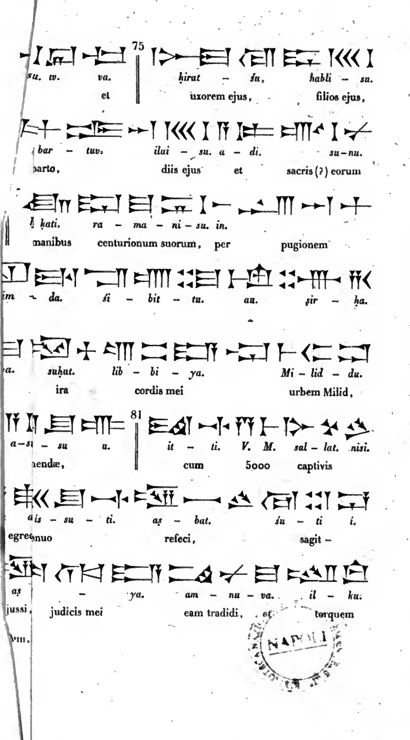
ti. - kun. 63 5 *Kar - Ṡar - gi - na.*
institui; urbem Karsargonem

- ili. pi - ḥa - ti - su. u - rad - di.
ei ad satrapiam ejus annexui.

le x n° 19, l. 10, pl. 140. Salle VIII, n° 18, l. 1, pl. 141.



Ar. va. a – na. is – su – ti. aṣ – bat.
denuo (eas) refeci.
su – na. u – dan – ni – na. ma – ṣar – tu.
bus fortificavi arcem.
uk – tin. I – ri – is – ta – na.
imposui. Urbem Eristana
Am – ba an – da. Ma – da ai.
terram Ambanda (in parte) Mediæ
ik Il – li – pa ai. ardut.
Albanum (fuit) obedientia,
lik. na – gi i. su – a – tu – nu.
gerni, oppida illa
Assur. as – lu – la. Ur – ṣa – na.
Assyriam rapui. Ursana,
Mu – ṣa – ṣi – ru. a – ri – bis.
rat urbem Musasir insidiose
NAPOLI



su. w. va. 75 *hirat — śa, habli — su.*

et uxorem ejus, filios ejus,

bar — tuv. ilui — su. a — di. su — nu.

parto, diis ejus et sacris (?) eorum

kati. ra — ma — ni — su. in.

manibus centurionum suorum, per pugionem

im — da. śi — bit — tu. au. śir — ha.

a. suhut. lib — bi — ya. Mi — lid — du.

ira cordis mei urbem Milid,

a — si — su u. 81 *it — ti. V. M. sal — lat. nisi.*

nendæ, cum 5000 captivis

is — su — ti. aś — bat. śu — ti i.

egre nuo refeci, sagit —

aś — ya. am — nu — va. il — ku.

jussi, judicis mei eam tradidi, et torquem

um,



tuklat. yu – ra aś – śi – bu – su.
potestatem succedere jusserat,

u. bat – ḫal – liv – ya sa. a – sar.
et equitibus meis qui vestigium

al – ba – su u. it – ti. ḫuraṣ.
non spernendæ, una cum auro

sapiṭ – ya. 89 paḫati.
judicem meum præfectum

ik – bu ud. va. a – na. śarrâni.
obduravit; ad reges

94 A – ḫi – mi – ti. a – ḫu. ultu. pani – su.
Ahimitem fratrem in loco ejus

ma. sa a – su – nu. 5 pa – laḫ. bi – lu – ti. la.
illi, cultum dominationis non

ra. ka – ra – si. 99 it – ti.
impedimenta;

102 ... 105

ir - ri - ya. | ru - kis. is - mi. va.
expeditionis meæ | de longinquo audivit,

- Aś - du - di im - mu. | al - mi.
Asdodim obsedi,

ir, su - a - tu - nu. a - na. is - su - ti.
ilia, istas denuo

am - nu - su - nu - ti. va. i - su - ṭu.
n tractavi eos, et secuti sunt

ti. a - di. abuti - su.
usque ad periodum .... patres ejus

pul - ḫi. mi - lam - mi. śarru - ti - ya.
ida terrores magnitudinis majestatis meæ

ni. iṣṣabat. a - di. maḫ - ri - ya.
direxit, coram me venit.

Ar - gis - ti. śar. Ur - ar - ṭi.
ier in Argiste rege Armeniæ,

1,



suhut. lib - bi - ya. | *it - ti.*
ira cordis mei, | cum

a. uṣ - ṣi. va. la. , in - na - mir.
n eduxit, et non visum fuit

t. ni - ṣir - ti. hekal - su. it - ti.
P familiam palatii ejus, cum

- bi. u - si - sib. sapit - ya.
a collocavi; judicem meum

ka - ba - bi. ....
1 scutorum (vel galearum), jactatores lancearum

ṣu - rat. a - dan - ni. ik - su - da -
morbi senectutis aggressi

- tuv. is - ti - nis. i - zu - zu. va.
ribatum uterque pro se vindicarant, et

sah - ru. id - din - su. va.
nissum (?) fœderis dedit ei, et

il — ri ti - mi - ki. yu - ṣal - la an - ni. va.
stinendas humiliatione, adjuravit me et

i — ti - su - n an. arba. 121 ri - ṣi -
m, Susianæ (?), socios

i - pa - ba u - tak - kin. va. u - sad - gi - la.
ej Aspabar restitui et concredidi (eam)

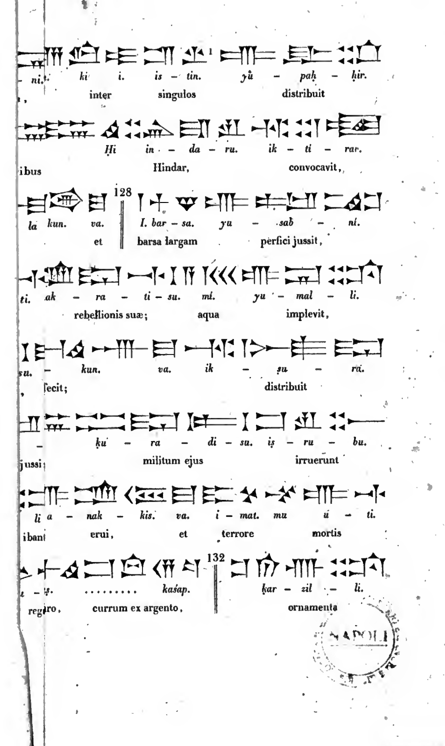
pa zi ili. mar - ra - ti.
rum, in mare

9 uk su u. a - na. ri - ṣu - ti.
it ille ad fœdus

il - Akkadi. 124 XII. sanāt.
vit; kkados, 12 annos

t. us - ti - si - ra. ṣi in - di - ya.
sustentavi fortitudinem meam,

a -a ḫaramtu. ram - ni - su. in - kut - śu.
me formidinem optimatum suorum timuit,
nemein-



- *ni.* *ki* *i.* *is* – *tin.* *yû* – *paḥ* – *ḥir.*
, inter singulos distribuit

Hi *in* – *da* – *ru.* *ik* – *ti* – *rar.*
ibus Hindar, convocavit,

la *kun.* *va.* 128 *I. bar* – *sa.* *yu* – *sab* – *ni.*
et barsa largam perfici jussit,

ti. *ak* – *ra* – *ti* – *su.* *mi.* *yu* – *mal* – *li.*
rebellionis suæ; aqua implevit,

su. – *kun.* *va.* *ik* – *ṣu* – *ra.*
fecit; distribuit

– *ku* – *ra* – *di* – *su.* *iṣ* – *ru* – *bu.*
jussi; militum ejus irruerunt

li *a* – *nak* – *kis.* *va.* *i* – *mat.* *mu* *ú* – *ti.*
ibant erui, et terrore mortis

– *is.* .... *kaśap.* 132 *kar* – *zil* – *li.*
regiro, currum ex argento, ornamenta

ir. *Hisir – Ya. – kīn. al – mi. ak – sud.*
btnem Castellum Iakin obsedi, aggressus sum.

– bit – ti. au. mul – tah – tu.
, multis; et quidquid reliquum fuit

Hisir – Ya – kīn. ir. dan – nu – ti – su. ina.
Castellum Iakin, urbem dominationis ejus in

Babilu. u. Barsip.
i, Babylonis et Borsipporum,

-mi. ul – lu – ti. i – na. i – si – ti.
ebus remotis in possessione

u – nu. ma – su – ti. sa. ina. di – li ih.
anteriores in tranquillitate

us – ku – na. ilu. du – ra ar – su un.
feci deum commorationum earum,

sap – lis. a – di. Sa – am na.
infra et urbes Sam'nn

n · *mu – ḫi.* *sa.* *ki – rib.* *Ḫat – ti.* *sa.*
ıagenes, quæ . in Syria, quos

– *ina.* *Śa* *ak – bat.* *Nebo – pakid-*
ermı in urbe Sakbat. Nebopakid-

– *sa – laṭ.* *Babilu.* *au.*
rtan præfecti Babylonis, et

n – *mur.* *pa – ni.* *ḫa–dis.* *i – ru – uv.* *va.*
ıdore faciei, solus profectus sum, et

MDCCCIV. *bilat.* *XX.* *ma – na.* *kaśap.*
P: 1804 talenta, 20 minas argenti;

– *ru.* *a – na.* *mu* *ṭi* *i.*
ad vestes, pannos

i – śa *un.* *ṭa* *a – bu.* *a – na.* *Bil.–*
silva optima), Belo Dagoni

II. *u – ḳa – li.* *ki – sa · a – ti.*
ium collegi cuncta

.. *Nabu.* *Mardak.* *is* – *mi.* *va.*

Nabo, Merodachi, audivit et

i. *i* – *rib.* *samsi.* *sit* – *ku* – *nu.* *va.*

(versus) occidentem solem constitutio et

. *as.* *ma* – *nam* – *ma.* *la.* *is* – *mu.* *u.*

.... ulli non audierant

su. *im* – *na* – *śu* – *nu* – *ti.* *nisiktu.*

coercuerunt eam. Metalla

niri – *ya.* *a* – *di.* *a* – *na.* *ku* *ub.*

B coram me. Dum destructioni

sapit – *ya.* *sa* – *lat.*

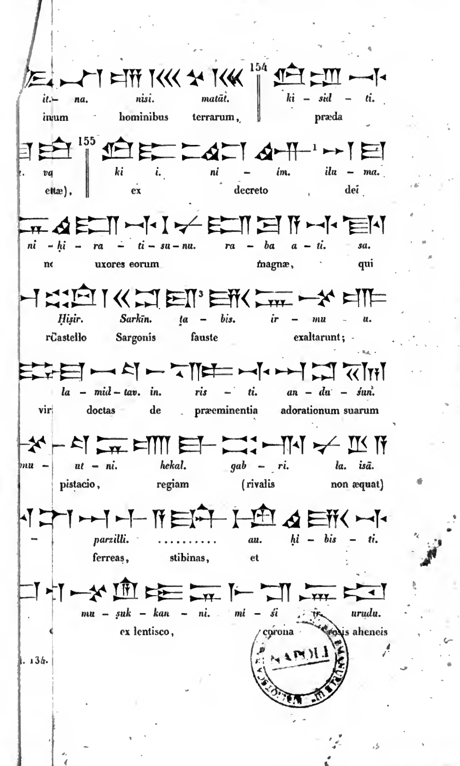
(fuit) judex meus præfectus

u. *sal* – *la* – *śu* – *nu.* *ka* – *bit* – *tu.*

captivos ex eis multos

śa – *in* – *su.* *rakbu* – *su.* *sa.* *i* – *bis.*

retentionem suam, legatum suum, ob faciendam



154
it.- na. nisi. matāt. ki - sid - ti.
inum hominibus terrarum, præda
155
va ki i. ni - im. ilu - ma.
ettæ), ex decreto dei
ni - ḫi - ra - ti - su - nu. ra - ba a - ti. sa.
ne uxores eorum magnæ, qui
Ḫisir. Sarkīn. ṭa - bis. ir - mu - u.
rCastello Sargonis fauste exaltarunt;
la - mid - tav. in. ris - ti. an - du - śun.
vir doctas de præeminentia adorationum suarum
mu - ut - ni. hekal. gab - ri. la. isā.
pistacio, regiam (rivalis non æquat)
- parzilli. .... au. ḫi - bis - ti.
ferreas, stibinas, et
mu - ṣuk - kan - ni. mi - śi ir. urudu.
ex lentisco, corona ris aheneis
. 134.

tam - *Hi* - *la* *an* - *ni.* *i* - *sa* *aś* - *śu* - *su.*
ad ir Bit Hilan dicunt,

ta. *ina.* *su–par.* *Biilti.* *rabiti.*
uæ ad gloriam deæ magnæ

su *nir* - *gal* *i.* 164 *u* - *kin.* *va.*
Nirgalos posui.

- *ntap* - *pi.* *abni.* *pi* *i* - *li.* *rabuti.*
ad minarium. ex lapidibus .... magnis

- *s* - *ti* - *tan.* 166 *sa.* *ul* - *tu.* *ṣi* - *lik.*
arum terrarum (?) quas inde ab initio

si - *ka* - *na.* *śi* - *ma* *a* - *ti.* 167 *i* - *na.*
ingemuxi æraria. In

is *ṣa* - *ri* - *ri.* - *ru* *us* - *si* *i.* 168 *kaśpi.*
ex vitro, opera cælata ex argento,

- - *ti.* *su* *i.* *ma* - *ru* *u* *ti.*
afferts pares, alatos,

e VIII,



11, n° 12, tta. Pour le surplus, suivez salle VII, n° 13, ... pl. 132. — Salle IV, n° 15,

..ya. *alapu.* *na* – *si* – *ru.* *ilu.*

d et taurus sculptus, custos protegens, deusque

par – k · *lik.* *lik* – *su* *ud.* *lit* – *tu* – *tu.* 192 *a* – *na.*

semoveat, contingat progenies; usque ad

193 194 *nu* *uk.* *lib* – *bi – su.* *au.* *na* – *mar.*

satisfactione cordis sui et in videndo (obtinendo)

...chim MENANT.





